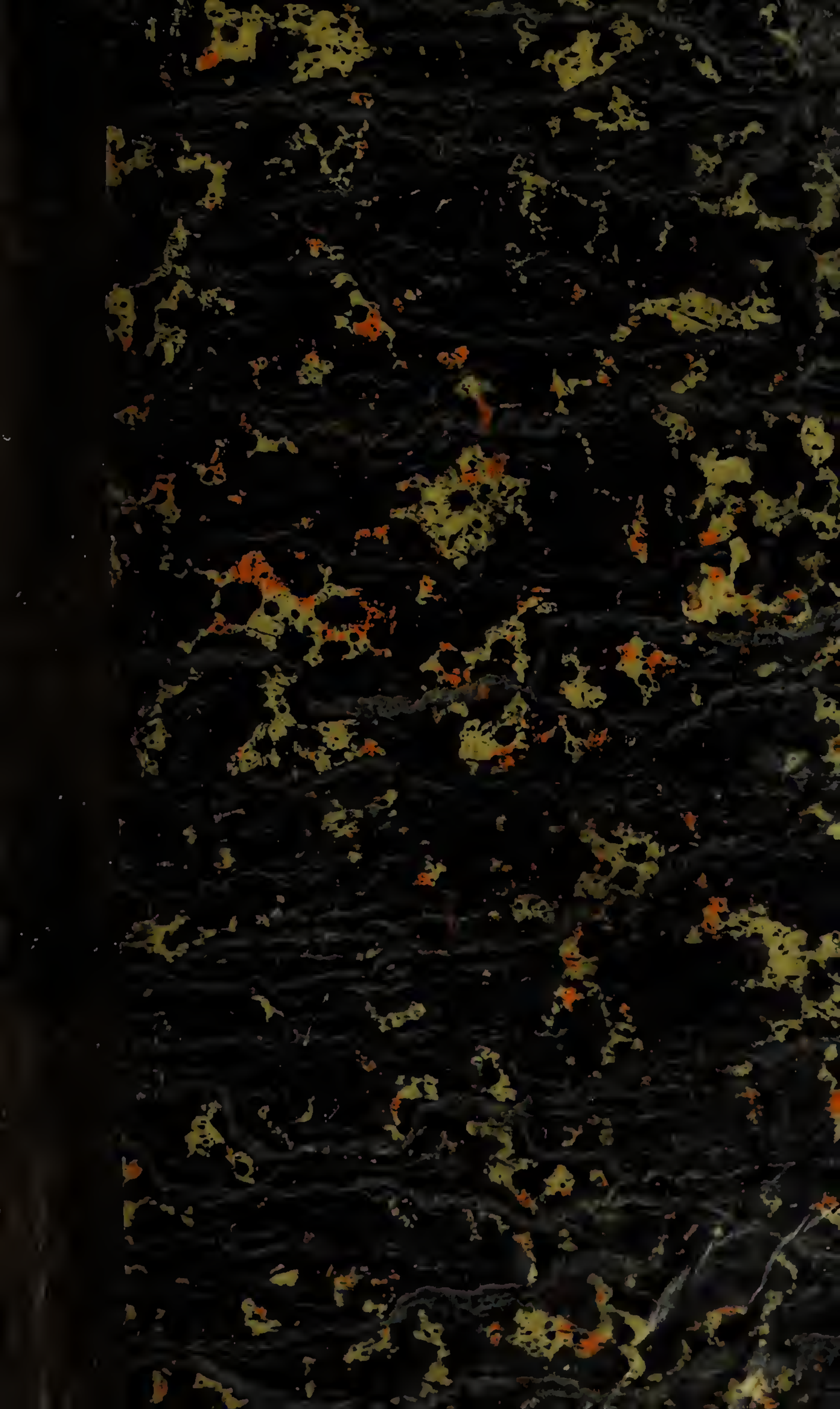
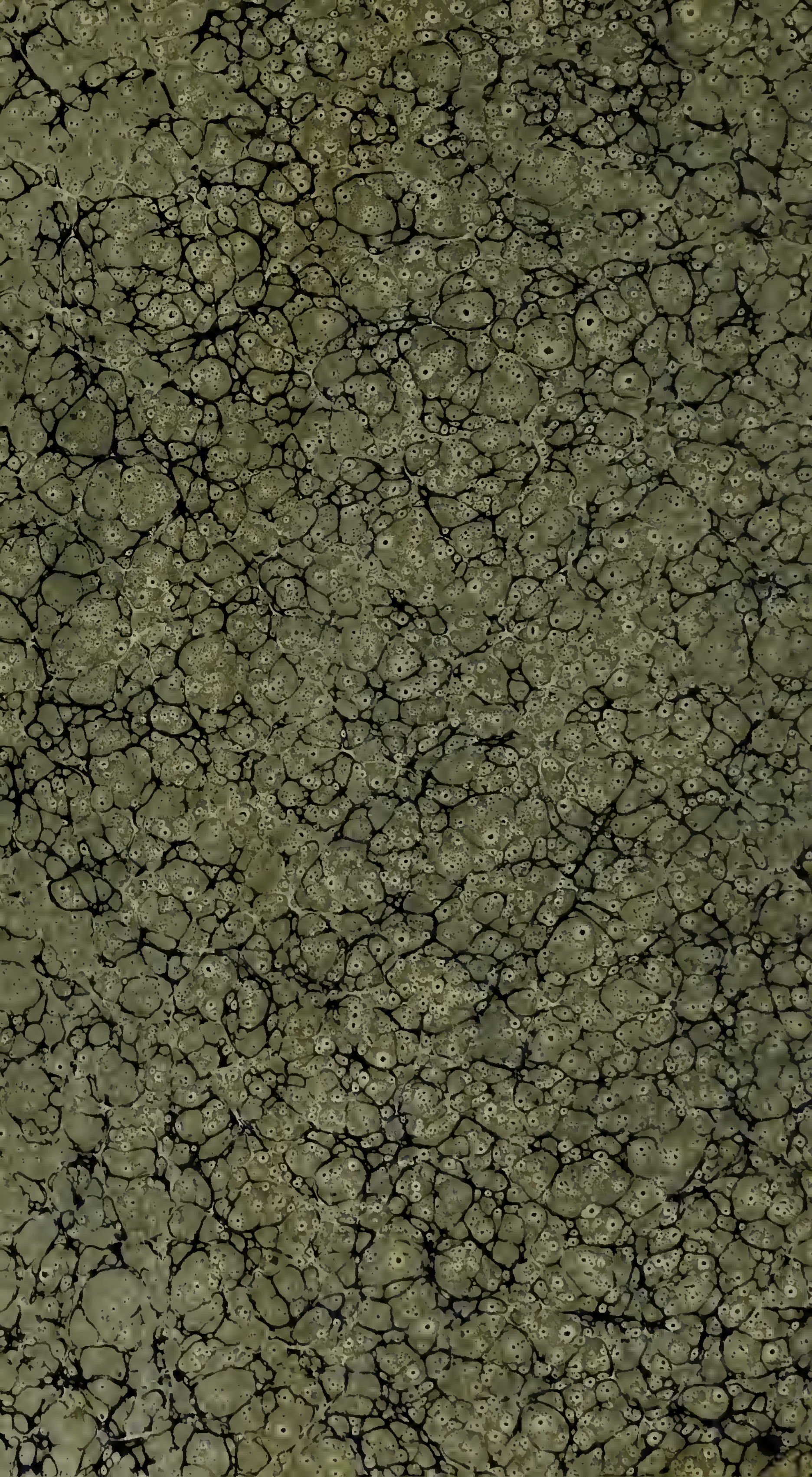
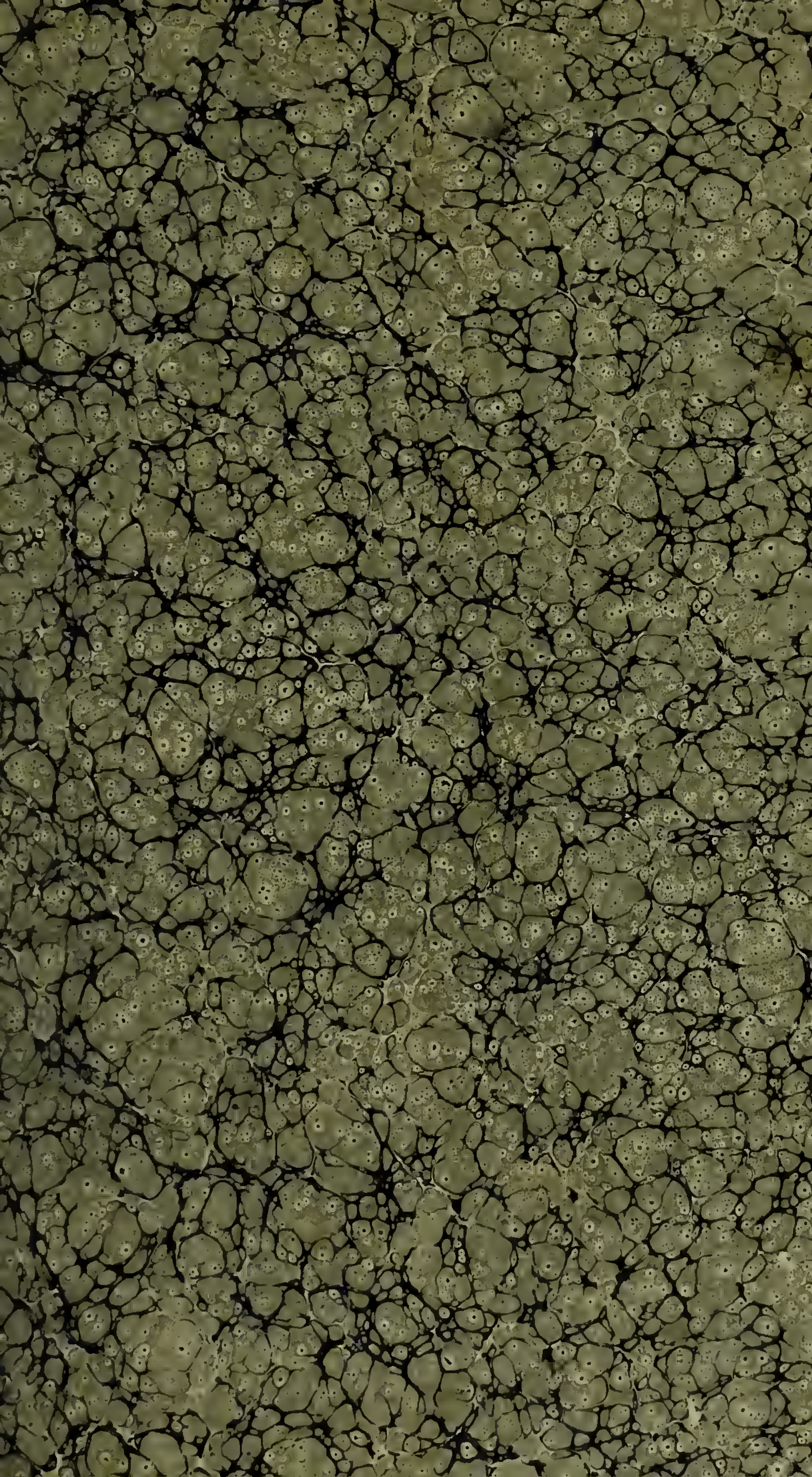






OPUSCULES
PHILANTROPIQUES,
OU
NEUF TRAITÉS
ENTIÈREMENT SÉPARÉS,
SOIT MÉDICAUX, SOIT DE BIENFAISANCE.

OUVRAGE d'un genre absolument nouveau, et par sa composition, et par les moyens qu'il présente ; utile à toutes les classes, aux Gouvernans comme au Peuple, et nécessaire aux Officiers de santé, aux Sœurs de la charité, aux Curés ou Desservans ruraux, ainsi qu'aux Séminaristes qui se destinent au soulagement des malheureux.

Composé par P. F. J. ROYER, ancien Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, et publié par L. ROYER, son fils, Élève de l'École de Médecine de Paris.

Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt, quàm salutem hominibus dando (CICERO).

---

2 Vol. in-8.°, avec 5 Tableaux. Prix, 9 fr.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ FERRA l'aîné, Libraire, rue des Grands-Augustins, n.° 11.

1811.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

SOMMAIRE.

Des divers traités médicaux de cet ouvrage, le premier, qui est le plus essentiel, comprend cinq tableaux et leurs commentaires. C'est, pour les amateurs, une étude de cinq jours pour acquérir la connoissance de toutes les maladies ordinaires, qu'elles soient internes ou chirurgicales : jamais on n'aura tant appris à si peu de frais; et pour être utile sans danger, ce traité donne un guide sûr, vrai fanal, pour que personne ne puisse s'égarer; ce qu'aucun auteur n'a jusqu'ici même soupçonné. Sa nouveauté et sa grande utilité l'ont fait intituler : l'Esprit de la Médecine-pratique journalière.

Quoique le traité ci-dessus embrasse en général toutes les maladies, nous avons jugé nécessaire d'en donner de particuliers. Ainsi, un second traité séparé, qui commence le second volume, a pour objet de remédier aux symp-

tômes urgens des maladies aiguës ou chroniques, et à ceux des enfans et des femmes.

Les accidens maladifs auxquels le peuple est le plus exposé, tels que les coups de soleil, les morts apparentes, etc., forment un troisième traité.

Les fièvres intermittentes et rémittentes, bénignes ou malignes, sont les maladies du peuple les plus courantes. Ce quatrième traité ne pouvoit ici être oublié.

Outre ces traités médicaux, qui suffisent à l'instruction du plus grand nombre, nous en donnons d'autres qui ont pour but, moins l'art que la bienfaisance. On y apprendra tout ce qu'on peut savoir pour se conduire sagement et sans encourir aucun danger. Les erreurs, les préjugés et les abus y sont dévoilés. On signale le charlatan, l'ignorant, et sur-tout les commères; on fait connoître l'habile, pour l'estimer ce qu'il vaut. La politique ou la bienfaisance médicale est présentée aux gouvernans avec des preuves irrésistibles. En un

mot, cet ouvrage est une sorte d'encyclopédie médicale populaire qui dispense de tout autre ouvrage de ce genre.

Moyennant ces connoissances, la plupart des officiers de santé, les sœurs de la charité, les curés ruraux désignés aides-médecins, les gardes-malades, toute personne bienfaisante, et même bien des gens de la campagne, en sauront assez pour se décider et se conduire avec sagesse, lorsque les cas sont simples et évidemment connus. L'on pourra donc souvent se passer de l'homme de l'art, et ce qu'il y a de nouveau, autant qu'intéressant sous tous les rapports, sans courir aucun risque; d'où il est évident qu'outre les grandes connoissances acquises, l'on doit bientôt se trouver indemnisé, et au-delà, de la modique dépense d'un exemplaire.

Veut-on que ces hautes promesses se réalisent d'un bout de l'empire à l'autre, et par-là rendre l'hommage dû à l'humanité? que le Gouvernement daigne dire un mot: c'est d'éta-

blir un dispensaire dans chaque village. Nous en donnons les moyens : comme ils sont nouveaux, et qu'ils ont échappé à toutes nos législatures, cela suffit pour inspirer du doute. Cependant nous osons les annoncer sûrs autant que faciles; de plus, ils sont sans dépense; enfin, ce qui répond aux apathiques et aux incrédules, l'essai en a été fait, et le succès est constaté par les autorités compétentes.

Nota. *Ici point de termes scientifiques et inconnus du vulgaire. Se rendre intelligible à tout lecteur, pour être plus généralement utile; tels sont le but et le succès qu'ambitionne l'auteur.*

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

> *Une des causes de la dépopulation dans les campagnes, c'est la manière dont le peuple y est conduit en maladie.*
>
> Tissot.

Cet Ouvrage, si on le considère comme populaire, sera reçu avec défaveur; je le sais. Il est vrai que, dans le tems, les *Tissot* et autres ouvrages populaires ont pris avec une sorte de fureur; mais l'expérience a prouvé combien le peuple avoit été abusé : alors, de l'engouement l'on est tombé dans l'extrême opposé; telle est la marche de l'esprit humain. Aujourd'hui, l'on ne veut plus entendre parler de ces sortes d'ouvrages; et par suite de cette prévention, sans vouloir entendre à rien, on dit et l'on est persuadé que le peuple n'est pas fait pour rien savoir en médecine. On va même jusqu'à croire que, vu les difficultés et les obstacles qu'offre la campagne, il n'est pas possible de servir le malade rural mieux qu'aujourd'hui. Ainsi, ou l'on n'est pas écouté, ou l'on n'est pas compris. Mais, à quoi bon se dé-

battre ici, puisque le frondeur et l'auteur sont d'accord. Nous ne cessons de le dire et redire dans notre premier ouvrage, comme dans celui-ci. Non, le peuple n'est pas fait pour apprendre ni pour exercer la médecine. Nous sommes même si délicats sur cet article, que nous ne voulons pas que le chirurgien mal appris l'exerce, à moins que ce ne soit comme suppléant, et sous la direction de l'habile, dans les cas graves. Le médecin, ou l'homme de l'art scrupuleusement examiné et suffisamment instruit, doit être, seul, le ministre des malades : voilà ce que nous voulons ; et voilà ce qui devroit être. Cependant qu'observe-t-on ? Nul n'est à volonté, ni prêtre, ni administrateur, ni juge, ni notaire, ni avoué, ni même huissier; mais en médecine, c'est tout le monde qui se croit, qui veut être médecin. Voyez toutes ces femmes assiéger le lit du malade; il n'en est aucune qui ne donne son avis. Dans ce conciliabule si ignare, qui approuve et qui blâme à tort à travers, un avis à la fin l'emporte; et celui-là n'est pas moins absurde que tout autre ; qu'importe? il est exécuté. Qu'on juge par-là du nombre effrayant des faux médecins; c'est ce qu'on ne voit dans aucun autre état. Mais aussi, je le demande, que devient la pauvre humanité? car, non-

seulement, on fait ici le mal; mais, ce qui est pire, on entrave l'habile, et le fruit de la science est perdu. En effet, dans ce flux et reflux d'avis contradictoires, l'homme de l'art est souvent entraîné à faire le politique, plutôt qu'à exercer pleinement son art. Les malades eux-mêmes sont dans une incertitude cruelle. Ajoutons la négligence des uns, la résistance des autres, et la crainte de tous; tel est le triste tableau de l'exercice médical dans la campagne: or, chercher à détruire ces fléaux, en donner les moyens efficaces, n'est-ce pas grandement servir l'humanité souffrante? Eh bien! nous les avons trouvés ces moyens; et ceux qui tiennent à la pratique de l'art, ou au traitement des malades ruraux, ont déjà obtenu les suffrages de l'Institut et de nombre d'habiles. Ainsi, expliquons nous : notre ouvrage est populaire; non, encore une fois, pour rendre le peuple médecin; mais il est populaire, et il est même le seul qui le soit, si on le considère comme donnant une instruction réelle, facile et exempte de tout abus, au peuple, et sur-tout aux curés ou desservans ruraux, qui seront destinés à conduire celui de la campagne selon notre nouveau mode. Il est populaire, parce qu'il confond et anéantit le charlatanisme et l'ignorance, les deux fléaux

connus du malade rural. En deux mots, d'un côté, instruire pour écraser le commérage, et, de l'autre, servir dignement le malade, en lui donnant un habile de l'art, ou en faisant qu'il ne puisse le refuser; voilà ce que notre travail promet. Certes, jamais découverte n'aura tant intéressé l'humanité souffrante.

Nous devions aux raisonneurs cette explication franche, à cause de la prévention régnante. Pour la subjuguer et pour obtenir le vrai, discutons maintenant : Répétons donc que ce n'est rien moins qu'un crime de lèze-humanité de vouloir exercer la médecine sans titre et sans posséder les connoissances suffisantes, quoiqu'en disent *Tissot* et ses adhérens; et ne craignons pas d'assurer que son *Avis au Peuple*, ouvrage tant couru, a fait cent fois plus de mal que de bien. Ici, vu l'ancien engouement général, il ne suffit pas de déclamer; il faut des preuves convaincantes : nous tâcherons de les donner au fur et à mesure, dans le cours de cet ouvrage, et notamment tout à l'heure, en comparant notre nouveau mode avec celui de tous les ouvrages populaires qui ont paru jusqu'ici. En attendant, et pour préparer les esprits, commençons par dire 1.° Que ces sortes d'ouvrages généralisent presque toujours à chaque nom de maladie; ils sont alors nuls ou vicieux

lorsqu'il s'agit de particulariser; 2.° Que tous, et *Tissot* lui-même, donnent des traitemens faux (*voyez* surtout l'article *fièvres intermittentes*, où l'emploi du quinquina est donné contre toutes les règles, et l'abus porté à l'extrême); 3.° Qu'ils ne présentent aucun guide sûr pour qu'on puisse porter une décision motivée et certaine dans chaque cas particulier; 4.° Que, loin de faire sentir le danger d'une décision hasardée, ils cherchent à le voiler; 5.° Enfin, qu'ils n'indiquent aucune ligne de démarcation où il faut s'arrêter. Tous ces vices, sentis par Tissot lui-même (*voyez* sa Préface), ont échappé à l'amour-propre des scioles, qui veulent tout savoir sans rien apprendre, de nos minces chirurgiens qui, en consultant ces livres, se croient sans façon des docteurs, tandis qu'ils ne sont qu'abusés; ajoutons, de tout ce monde raisonneur qui, d'après une simple lecture, est flatté de jouer, sans étude ni pratique journalière, le rôle de médecin : voilà la source du mal, et il a été porté à son comble. En un mot, Tissot a trop voulu, et il a manqué son but (1). Mais

(1) Comment croire que nombre d'habiles ont fait un grand éloge de cet *Avis au Peuple*, que Tissot lui-même, d'après son aveu, ne se doutoit pas de mériter : voilà comme les grands noms abusent.

conclure de-là qu'on ne peut rien apprendre du tout au peuple; voilà l'autre extrême, qui n'est pas moins faux. Ainsi je distingue : s'agit-il des connoissances scientifiques, même celles relatives à la pratique de l'art ? laissons le peuple; la science n'est pas faite pour lui. Mais, s'il n'est question que de lui inculquer quelques sentences courtes, faciles et en petit nombre; de lui donner les notions médicales les plus simples, seulement celles qui sont évidentes, qui tombent sous les sens, et dont il peut retirer une grande utilité; de lui faire sentir le danger de temporiser en maladie, et celui de se conduire aveuglément; enfin, de tâcher de vaincre ses préjugés, sa négligence, son indocilité, etc., etc. Et, si on met le tout à sa portée, alors on a droit de compter sur quelques succès. Eh quoi! le peuple ne retient-il pas les recettes et les sortes de secrets qui lui sont donnés mal-à-propos ? Le peuple n'est-il pas imbu, et des préjugés funestes, et des sentences vicieuses que l'ignorance lui a dictés, qu'il a appris de bouche, et, ce qu'il y a de pire, d'après lesquels il se conduit ? car, il n'est pas de bonnes femmes de village qui ne donnent leurs avis dans tous les cas, et encore qu'elles ne croient le meilleur; ou elles conduisent le malade, ou elles entravent l'homme

de l'art à chaque pas. Peut-on rien de pire? voilà, cependant ce qui se pratique tous les jours. Ainsi, objecter seulement contre les ouvrages populaires que le peuple, sur-tout rural, ne doit pas exercer la médecine, c'est ne rien dire, puisqu'il l'exerce en effet, et même le plus grand nombre sans savoir lire : qu'on dise que ces livres sont fautifs, parce qu'ils donnent pour le peuple des connoissances trop étendues; parce que la multiplicité des noms des maladies jette dans des imbroglios inextricables; parce qu'ils égarent plutôt qu'ils n'instruisent; enfin, parce qu'ils veulent donner à un chacun la prétention funeste de singer le médecin; à la bonne heure, car, ne cessons de le dire et le redire, puisqu'on ne cesse de faire le mal; ne rougissons pas de répéter, pour tâcher de corriger ceux ou celles dont l'ame est un peu timorée; et encore pour l'utilité des malades qui se gareront de la séduction, que la médicomanie est de l'essence des femmes, et sur-tout des plus ignorantes; elles croient que le zèle de la bienfaisance suffit. Comment se taire d'après cela? l'essentiel est donc, ou de faire que le peuple raisonne moins mal, s'il veut absolument ordonner, ou, ce qui seroit mieux, de faire qu'il n'exerce pas du tout, en lui montrant tout le danger de cet exercice. C'est pré-

cisément ce que nous voulons, et nous en donnons les moyens. Le médico-mane est reconnu le plus grand des fléaux? enchaînons-le. Les préjugés absurdes régnent? substituons-y des maximes saines. La confiance est mal assise, et amène l'indocilité? donnons des habiles. La crainte de la dépense entrave la demande des secours, sur-tout de la part des malheureux? traitons-les gratuitement. La comméraillie ignorante veut dominer? pour la maîtriser, instruisons. Répétons-le : d'un côté, détruire le charlatanisme et l'ignorance; et de l'autre, éclairer le peuple, pour qu'il se conduise raisonnablement, en n'employant que les habiles : telle est notre tâche; et, si elle est remplie, nous aurons assez fait. C'est ensuite au Gouvernement qu'il appartient d'organiser ces habiles, et de les donner comme lors d'une épidémie, c'est-à-dire, gratuitement pour les malaisés, et sans augmentation de dépense pour les riches. Alors, nous pouvons l'assurer, plus de victimes de tant de fléaux, ou du moins le grand nombre en sera diminué; enfin, l'humanité souffrante sera dignement servie et pleinement satisfaite; certes, tous les philantropes, tous les médecins, les chirurgiens habiles, et sur-tout lès gouvernans doivent s'empresser de coopérer au succès d'une pareille bienfaisance

Secourir dignement l'homme souffrant, et surtout le malheureux accablé du triple fléau de la maladie, de la misère et du manque absolu de tout secours, quelle jouissance plus noble!

Nous avons cru ce détail nécessaire pour expliquer notre but : on le trouvera sans doute neuf à bien des égards; et nous osons le dire, il est hors du reproche de tous les autres ouvrages populaires. Parlons maintenant de la composition de cet ouvrage, en tant que médical, et disons que notre instruction n'est pas non plus celle d'aucun autre auteur : c'est un mode absolument nouveau. Tous les auteurs traitent des maladies par la méthode des noms, qu'on compte par des centaines. Il est évident que c'est par trop pour le peuple, même pour l'homme éduqué et instruit. De plus, une telle méthode, avec ses exceptions aussi nombreuses que ses préceptes, n'est pour lui qu'un chaos inextricable qui le fait trébucher à chaque instant. Ensuite, ils donnent des formules : or, des formules, dites généralement et sans les indications précises, qui varient selon chaque cas particulier, selon le sexe, l'âge, et le tempérament, c'est un glaive entre les mains d'un idiot. Voilà le danger de tous les livres populaires qui ont paru jusqu'à ce jour; et rien n'est plus vrai, qu'ils ont fait plus de mal que de

bien. Le mal, nous venons de le dire : on a leurré l'amour-propre de chacun; et chacun a été abusé. Quant au bien, lorsque l'art ne s'occupoit que du conjectural, lorsque les chirurgiens-barbiers ne savoient rien du tout, alors répandre des connoissances telles quelles, cela a pu être utile jusqu'à un certain point; mais aujourd'hui que la médecine est tout expérimentale, que les faits sont tout, et que l'exercice pratique en est devenu sûr, c'est donc à ceux-là, seuls, qui sont munis de toutes ces connoissances, qu'il appartient d'exercer. C'est aussi, en laissant tout le conjectural de l'art; c'est en nous renfermant dans le cercle strict de la pratique; c'est sur-tout en cherchant à la rendre facile pour le peuple, et en même-tems sûre et sans danger, que nous avons trouvé un mode nouveau, et en quelque sorte tout opposé à celui qui a été suivi jusqu'ici. Ainsi, d'abord, point de noms de maladies. Nous ne présentons que celles dont les causes sont sensibles, et peuvent être saisies par tout le monde. Nous les réduisons à trois seulement. C'est rendre le chemin de l'étude et des connoissances le plus court et le plus facile qu'il est possible; ajoutons qu'il est le plus sûr. C'est ce mode seul qui convient au peuple, et qui peut être mis à sa portée; de plus, point

de formules : nous donnons un traitement *général* pour chaque cause de maladie. Nul ne pourra donc singer le médecin; quelques cas simples, évidens, et faciles à saisir, sur-tout par les curés ou desservans ruraux : voilà tout leur domaine. Au contraire, aujourd'hui, point de bornes : un Tissotin se croit réellement un docteur. Pour nous, comme l'on voit, nous lui en assignons de fort étroites, et encore n'est-ce que pour suppléer à l'absence forcée du médecin; ce qui arrive souvent dans la campagne. Quant à la science, il ne s'agit pas de l'apprendre à qui que ce soit; mais nous voulons seulement mettre le lecteur en état de juger ce qu'elle est : par-là, le médecin ne sera plus contrarié comme aujourd'hui, le malade sera moins tourmenté et plus docile, etc. Tout homme, même le raisonneur, n'en doit pas savoir plus pour se conduire raisonnablement. Jouir, et ne pas abuser : voilà notre présent. Nos cinq tableaux qui embrassent généralement tout suffisent pour l'ébaucher; quelques traités particuliers, choisis les plus utiles, sauront le conduire dans les cas communs et évidens; enfin, notre ouvrage pratique premier le parachève. Il comprendra, alors, le vrai mode de l'exercice pratique. Il saura donc qu'un médecin doit 1.° Connoître les maladies par

leurs signes ou symptômes, c'est-à-dire, savoir caractériser chacune d'elles, et encore en distinguer et apprécier les diverses complications ; 2.° Etablir la cause évidente et sensible, prise dans l'affection maladive de l'individu, ou celle qu'il faut attaquer pour guérir, et nullement celle vulgairement attribuée à l'intempérie de la saison, à s'être échauffé et refroidi, à s'être laissé mouiller, à la fatigue, au sommeil, ou autres causes de ce genre, dont le peuple abuse étrangement à son préjudice, soit en en faisant une fausse application, soit en y mettant la plus grande importance, quoiqu'on sache assez qu'elles n'influent en rien sur le traitement: j'en appelle aux vrais praticiens; 3.° Donner un pronostic motivé sur les symptômes ou la connoissance caractéristique de la maladie, ainsi que sur la marche connue, plus ou moins avantageusé, de la nature; 4.° Saisir, lors de quelque complication, entre plusieurs, l'indication principale, celle qui détermine le traitement; 5.° Établir un traitement méthodique, mais qui doit cependant varier selon la différence des indications qui se présentent; 6.° Enfin, faire plier ce même traitement, quoiqu'en allant toujours directement à la cause, selon le sexe, selon l'âge, selon les habitudes du malade, enfin, selon le tempérament, et sur-tout selon

l'action et les mouvemens utiles ou nuisibles de la nature ; ce qui constitue la véritable science médicinale pratique, science alors difficile, entièrement inconnue à ceux qui n'ont pas fait de la médecine leur étude particulière, et que l'homme de l'art, même instruit, ne possède pas toujours parfaitement, s'il n'est pas doué naturellement de cette justesse d'esprit qui, en sachant mettre chaque objet à sa vraie place, fait le grand, l'heureux praticien. Tels sont les connoissances, et le talent médicinal nécessaires pour exercer comme il faut cet art, que tous les sages appellent divin. Ainsi, celui qui ne connoît pas cette méthode scientifique, ou encore qui n'a pas le talent de la suivre, ne peut être qu'un homme qui va au hasard, qui, quoiqu'en obtenant nombre de succès apparens, lesquels sont l'ouvrage seul de la nature, n'en est pas moins dangereux, et ne mérite aucune confiance. Voilà la conclusion juste et rigoureuse que le peuple doit tirer des connoissances qu'il puisera dans notre ouvrage. S'il se conduit en conséquence, je pourrai m'enorgueillir, avec raison, de l'avoir dignement servi, et, sans doute, mieux qu'aucun des auteurs qui m'ont dévancé dans ce genre. Cependant disons que l'appui du Gouvernement est ici nécessaire. Seul, je ne puis

rien. Le peuple veut être conduit : laissé à lui-même, point de succès à attendre. Un réglement administratif est donc d'une nécessité indispensable. Nous en donnons le modèle; il a déjà été publié, et les meilleurs esprits y ont applaudi. Malgré cela rien ne se fait. Proposez quelque chose qui intéresse la fortune publique ou particulière, vous trouverez bientôt nombre de protecteurs zélés. Parlez de secourir l'humanité souffrante, l'homme en santé ne voit plus qu'autrui : son propre intérêt lui semble nul; il est apathique, il est sourd.

Nous avons cru, d'abord, devoir montrer et le but et le mode de notre ouvrage populaire, afin qu'on le juge dans son vrai sens. Nous nous sommes ensuite longuement étendu sur notre premier traité, parce que sa nouveauté médicale l'exigeoit. D'ailleurs, il est lui seul, pour le peuple, une bibliothèque médicale, puisqu'il embrasse tout. Quant aux autres traités médicaux, quoique particuliers, et sans présenter rien de neuf, ils n'en sont pas moins utiles à notre plan. Enfin, nous en présentons d'un intérêt différent, et qui sont moins relatifs à l'art en lui-même, qu'ils ne tendent, d'un côté, soit à instruire le peuple, pour le corriger, le rendre sage, docile et confiant, en n'employant que les ha-

biles, soit à procurer les meilleurs secours médicaux aux pauvres comme aux riches; et, de l'autre, à détruire les deux plus grands fléaux du malade rural, le charlatanisme et l'ignorance. On ne manquera pas de nous dire, à ce dernier sujet, que la loi médicale du 19 ventose an 11 y a pourvu, autant qu'il est possible. Cette erreur est trop grave pour la laisser subsister. La loi promet beaucoup de bien. Les villes en profiteront, mais aussi elle laisse faire tout le mal à l'égard de la campagne. C'est pourquoi il nous est essentiel de discuter à fond les deux bases qui ont dicté cette loi; savoir : 1.° Le respect pour la confiance illimitée du malade; 2.° La crainte d'entraver les secours ruraux, en frappant sur l'ignorance. Cette discussion est absolument nécessaire au but de cet ouvrage rural. Entrons en matière :

Non ; ce n'est point un paradoxe : la confiance du peuple, sur-tout de celui de la campagne, est sans base; et dans l'état où sont les choses, loin d'être tout, on doit la considérer comme nulle. La commère bavarde, le premier venu, l'officier de santé qui trotte et que l'on voit passer; voilà ce qui décide la prétendue confiance. D'ailleurs, la preuve gît en faits : un bateleur monte sur des tréteaux,

la trompette appelle le peuple; il baragouine pendant une demi-heure, et finit par vanter ses bols, son baume, ses fioles, ses vulnéraires; *le peuple achète.* Celui-ci affiche un remède universel, il montre des certificats de guérison; mais, comme à la loterie, il a soin de ne rien dire de ses victimes, qu'il ne voit d'ailleurs pas. *Le peuple y met une confiance aveugle.* Le voyeur d'urine est le charlatan le plus évident; lui seul y voit tout; il connoit tout; il dit tout, le passé, le présent et l'avenir; enfin, il délire: qu'importe? *Le peuple y va en foule.* Un paysan malotru se dit opérateur, rebouteur; il ne sait ni quand ni comment il faut opérer; il torture les malheureux patiens, sans pitié, comme sans raison: *le peuple se laisse faire.* On en voit qui font les sorciers; ceux-là lèvent les sorts comme ils les donnent: *tous les incurables y vont.* Si du petit nous allons au grand, nous citerons les *Cagliostro*, les *Mesmer;* alors, c'est tout Paris qui devient fol, et qui y court. Quelque chose de plus récent, dans la dernière épidémie de Paris, il est généralement reconnu que c'est le mauvais traitement, fait par les ignorans, qui en a été le plus grand fléau. Or, si la confiance illimitée devient meurtrière à Paris, où l'on a tant à choisir, quel respect lui doit-on à

l'égard

l'égard de la campagne, où l'on ne voit partout qu'ignorance, et où même elle préside. Ainsi, cela est évident et ne peut être contesté : en médecine, comme ailleurs, la confiance ou le choix du peuple n'est pour lui qu'une occasion de danger. En effet, qu'est devenu le choix du peuple pour les ministres du culte, pour les juges, pour les administrateurs, et encore pour les officiers dans les troupes? Tous ces essais ont été faits, et il n'en a résulté que des monstruosités. C'est par de tels présens faits au peuple, que tout est bouleversé; il en est de même pour la confiance médicinale; celle-là est encore plus aveugle; aussi elle assassine. Je sais que, malgré l'évidence appuyée sur des faits innombrables, bien des esprits entichés de la prévention généralement accréditée se récrieront contre notre raisonnement, qui paroît les blesser dans leur choix; tâchons de les convaincre par eux-mêmes; et, chose singulière, prouvons que, même sans le savoir, tout le monde pense comme nous. En effet, observez bien, vous verrez que le frondeur ne parle que pour lui seul; il flatte son amour-propre, voilà tout. S'agit-il des autres? il les blâme ainsi que nous, sans s'apercevoir que les autres le blâment à leur tour. Donnons ce détail intéressant : D'abord, voyez la foule

qui entoure le bateleur ; c'est la moitié qui se moque de celle qui achète. Le bourgeois traverse-t-il la place? il hausse les épaules, et dit en lui-même : que de sottes gens! Cependant, ce bourgeois qui raisonne alors si juste vient-il à tomber malade? que fait-il? D'abord, il commence par se conduire lui seul, et s'érige en médecin ; le voilà, lui-même, le bateleur. Sa maladie le retient au lit, et augmente. Alors, il envoie chercher le chirurgien ; mais ce chirurgien qui n'a point étudié la médecine des maladies internes, ou qui les a fort mal étudiées, est ici un autre bateleur ; et c'est ce que dit le riche tout haut. Enfin, le riche lui-même se croit le seul raisonnable, parce qu'il ne veut qu'un médecin instruit ; mais il raisonne médecine ; il ne fait que ce qu'il veut, et fait tant que le médecin n'est que son complaisant : voilà encore un bateleur. C'est donc tout le monde, pauvres et riches, qui s'égarent médicinalement. Pourquoi? parce que sa confiance, que chacun idolâtre, n'est pas véritablement une confiance exclusive dans celui-ci ou celui-là, comme plus instruit ; c'est sa confiance en lui-même qui le dirige, et elle le perd ; triste effet de l'amour-propre qui nous joue! Je dis plus : il est impossible que le peuple ne soit pas dupe du vague illimité de sa confiance, et les faits

le prouvent. D'abord, c'est dans toutes les classes que, faute des vraies connoissances médicinales, le public ne peut juger sainement entre la science modeste, et le charlatanisme qui tranche. C'est ici le lot de tout le monde, peuple éduqué ou non. Quant au particulier, chez le mal-aisé, c'est l'intérêt qu'on préfère, et qui force à sacrifier la science, comme d'un trop haut prix. Ici, ce sont les préjugés qui dominent; et l'ignorant ne manque pas d'en profiter au détriment de l'homme sciencé. Là, c'est le commérage décoré du zèle d'obliger qui l'emporte. Dans la campagne, hors le danger, c'est l'indifférence, la crainte de la dépense, l'incertitude sur le besoin des secours de l'homme de l'art, et par suite la négligence, etc. : qu'on voie combien d'obstacles! et l'on voudroit que la science seule, isolée et méconnue, en triomphât : non, encore une fois; c'est la chose impossible. Des raisonnemens si péremptoires, puisqu'ils sont appuyés sur des faits, suffisent, sans doute, pour terrasser la prévention générale; mais elle est trop enracinée. Eh bien! insistons, et prouvons encore plus : nous venons de faire voir que le peuple, lorsqu'il est livré à lui-même, se conduit presque toujours mal, et même que cela ne peut être autrement; montrons à

présent qu'il n'est raisonnablement régi, que lorsqu'on lui ôte la liberté de s'égarer. Cette preuve donnera la démonstration complette de notre assertion sur le danger de la confiance entièrement illimitée du peuple; en effet, c'est lorsque le peuple ne peut plus se décider à sa volonté, et ce n'est que là, seul, où la sagesse préside. Allez dans les hôpitaux : là, ni charlatanisme, ni ignorance, ni défaut de confiance de la part des malades. A l'armée, les gens de l'art sont désignés: tout va selon la droite raison. Survient-il une épidémie? Le Gouvernement délègue un médecin; plus de charlatanisme; la confiance ne divague plus; les succès vont de suite. Autrefois, dans les châteaux, dans les couvens, les médecins étoient abonnés, et confiance ou non, l'avantage commun en résultoit. D'après tous ces faits incontestables, et contre lesquels on ne peut aller, laissons la confiance du peuple; c'est un présent dangereux et qui lui coûte trop cher. Il est trop aveugle pour se conduire dans un chemin aussi raboteux. Cependant expliquons-nous, et disons que malgré tout ce que dessus, nous sommes loin de vouloir priver l'homme souffrant, et sur-tout le moribond, de la sorte de consolation de recourir même au charlatan. La liberté de confiance sera toujours et dans tous les cas respectée

celui qui paie fera toujours ce qui lui plaira; ce qui lève toute objection à ce sujet : mais ce que nous voudrions, ce seroit d'en réprimer l'abus; et pour cela nous voulons la fixer sur le vrai mérite. Ce n'est, certes, ni ôter, ni gêner en aucune manière la confiance; c'est au contraire la faire naître, mais à l'avantage de l'humanité. Donnons par-tout des hommes habiles; et la confiance, loin d'en être altérée, n'en sera que mieux assise. Qu'à l'instar des administrateurs, des juges, des procureurs impériaux, et des autres états qui exigent du savoir, le Gouvernement choisisse et nomme par arrondissement des hommes de l'art habiles, comme ils sont nommés dans les hôpitaux, dans les armées, lors d'une épidémie, etc., et sur-tout qu'on les donne sans augmentation de dépense pour les malades; alors, tous les obstacles sont levés, et les fléaux détruits. Plus de négligence, ni d'incertitudes, ni de tourmens de la part des malades; leur satisfaction amenera la docilité, et éloignera le danger; en un mot, la confiance, loin de divaguer, sera irrévocablement fixée, et elle le sera exclusivement sur l'homme de mérite. Hommage à l'humanité! Or, ce nouvel établissement est aussi facile à faire, qu'il est avantageux à tous égards. (Voyez, à la fin de ce volume, le projet

de bienfaisance médicale rurale, qui propose l'institution des dispensaires ruraux.) Ajoutons, pour les incrédules qui, pleins de santé et supérieurement soignés en maladie, ne veulent pas se faire une idée du mal d'autrui, ni que les malheureux puissent être mieux secourus qu'aujourd'hui, qu'en Angleterre nombre de dispensaires sont établis, comme à Paris, dans différens endroits; qu'en Allemagne on a senti la nécessité d'une mesure aussi salutaire. Dans les États héréditaires d'Autriche, un docteur est nommé par canton, et payé par le gouvernement, pour traiter gratuitement tous les malheureux; en Italie, les villages s'abonnent. Ici, c'est le même établissement, mais beaucoup plus étendu et perfectionné. Or, est-il à penser que l'Empire Français le cédera en générosité et en humanité à quelque gouvernement que ce soit? Non, sans doute : et loin de dédaigner une pareille bienfaisance, ici, comme en tout, il voudra le mieux, et c'est ce mieux que nous proposons. Les secours seront plus abondans ; ils s'étendront à tous : le service sera plus prompt; il égalera en quelque sorte celui des villes; enfin, disons que l'essai de nos nouveaux moyens a été fait, et qu'il a été couronné du succès. Quoi de plus pour confondre l'égoïsme, l'incrédulité, et même l'apathie?

Nous avons insisté longuement sur cet objet relatif à la prétendue confiance des malades ruraux, parce qu'il est des plus intéressans sous tous les rapports, soit pour le public aveuglé par la prévention, soit pour ces raisonneurs nombreux, dont la manie est de contredire à ce qu'ils n'ont point imaginé; et sur-tout pour les gouvernans, qui ne veulent voir que la loi médicale du 19 ventose an 11.

2.° Un autre motif aussi puissant, qui a comprimé la bienfaisance voulue par la loi, c'est la crainte du déficit de secours médicaux dans la campagne, qui résulteroit de l'entrave des ignorans... Répondons :

D'abord, notre mode donne trente mille aides-médecins nouveaux. Ce sont des ecclésiastiques, qu'on sait, tous, éduqués, instruits, zélés sans cupidité, consolateurs sans prétention, qui seront plus près des malades, en conséquence plus exacts, et sur-tout, ce qui est le mieux, qui ne coûteront rien. Ainsi, même en supposant que ce mode abrégera avec le tems le nombre des prétendus gens de l'art, tant mieux; car, quel regret peuvent causer des ignorans présomptueux qui ne font aucun bien qu'un autre ne puisse faire, et qui, du reste font tant de mal, dès qu'ils seront

remplacés plus qu'au double, et encore plus avantageusement?

De plus, quant à présent, tous les gens de l'art légalement reçus seront ici employés, ainsi que le veut la loi médicale. L'objection du déficit est donc absolument nulle. Tout ce que nous demandons de nouveau, c'est l'ordre, c'est d'établir une hiérarchie, comme il y en a dans les autres professions, sur-tout libérales; car, ce n'est plus que dans la médecine où règne l'anarchie. Ainsi, que les plus habiles, seuls, président; viendront ensuite les suffisamment habiles, enfin, les moins habiles, et s'il est absolument nécessaire, les ignorans, mais comme suppléans, et sous la direction des habiles. Tel est l'ordre que réclame impérieusement la sainte humanité. Ainsi le commande la justice distributive, qui laisse à chacun le droit qui lui appartient, et qui ne permet pas que le premier venu, qui s'affiche, se prône, ou surprend un brévet; que des intrus, sans études et sans examen suffisant; que des carabins-*frater*, des apothicaires et leurs garçons, des épiciers-droguistes, tous volent impunément, malgré la défense expresse de la loi, l'état de celui qui a passé sa jeunesse dans les colléges, et qui, d'après de fortes dépenses et par des examens sévères, a acquis le droit de l'exercer exclu-

sivement : ainsi le demande encore l'avancement de la science pratique, qui, fondée sur l'observation exacte, veut que l'homme habile soit préféré et employé dès le commencement de la maladie jusqu'à la parfaite convalescence; car, sans cela point d'observations médicales, et le plus utile des arts reste stationnaire. Enfin, cette mesure est rigoureusement due à toute science qui ne s'acquiert que par beaucoup de travail et des études de toute la vie; car l'amour de la science se perd, et le dégoût suit, dès que tout germe d'émulation est ôté à celui qui a vaincu les difficultés, et qui a été jugé digne de remplir avec honneur les devoirs de sa profession, d'ailleurs, si délicate. On veut tout cela, dira-t-on? Mais quel est le remède ou le moyen? Nous répondons en deux mots : *Que l'exercice médical soit gratuit* : rien de plus facile. (*Voyez* nos moyens, sous le titre de *Bienfaisance médicale rurale*, à la fin de ce volume.) Terminons, et prédisons-le avec assurance : c'est en établissant cet ordre régulier, bienfaisant et libéral, qu'on verra bientôt les habiles pulluler et se montrer en assez grand nombre. Ceux qui en douteront ne connoissent ni les Français, ni l'ascendant du Génie qui gouverne. Je n'ai qu'un mot à leur

dire : que le Gouvernement *veuille* et qu'il *protège*.

Nota. Tous les philosophes philantropes ont désiré que les médecins pussent, ainsi que les juges, ne pas dégrader la noblesse de leur art par des honoraires de détail, qui, au fond, ne sont toujours qu'un salaire trivial, d'où résultent nombre d'inconvéniens. Eh bien! que le Gouvernement adopte nos moyens, et ces philosophes verront leurs désirs satisfaits.

L'ESPRIT DE LA MÉDECINE-PRATIQUE JOURNALIÈRE,

OU

CINQ TABLEAUX

Qui enseignent en peu de jours, par une méthode nouvelle, facile et sûre, tout ce que le Public peut savoir de mieux en Médecine, en Chirurgie et en Pharmacie.

> Il est bon et utile que tous les hommes, et sur-tout ceux qui sont éduqués, aient une connoissance suffisante de la science médicinale, compagne ordinaire de la sagesse philosophique.
>
> (Hypp. *Liv. de la Nat. de l'Homme.*)

AVANT-PROPOS.

Nous convenons d'avance que le titre de cet opuscule est fastueux, mais sans être moins vrai; et s'il nous gagne plus de lecteurs, nous

serons à l'abri du reproche, puisque le résultat sera tout en faveur de l'humanité. Ici, l'utile est notre seule ambition. Servons le peuple, bien et utilement; notre tâche est remplie : peu importe le reste. Ainsi, nous dirons que ce traité est le *Compendium*, où le résumé de ce qui se pratique tous les jours auprès des malades, même par les habiles. Cinq jours d'étude ou d'attention réfléchie suffisent pour saisir tout l'ensemble. Qu'on le répète assez pour se l'inculquer dans la mémoire, ce qui, certes, n'est pas difficile, et qu'ensuite on emploie ces connoissances à acquérir une expérience raisonnée, en exerçant habituellement avec un habile; alors, on sera, sans contredit, des plus utiles auprès des malades, ne fût-ce que pour terrasser le commérage : quelque chose de plus, dans les cas urgens, mais simples, qui se rencontrent fréquemment dans la campagne, on sera tout aussi utile que nombre d'officiers de santé d'aujourd'hui, qui n'ont fait aucun cours médicinal. Car, il faut le dire, la vraie science médicinale, l'art chirurgical, et la bonne pharmacie, toutes ces branches médicales scientifiques, reconnues nécessaires pour bien exercer l'art, sont cependant généralement excluses de la campagne. En effet, voyez par-tout; point de

médecin, ou bien, il est appelé trop tard. S'agit-il d'une opération majeure? point de chirurgien-opérateur, ni même qui sache s'il faut opérer. Enfin, parlez dans la campagne, et sur-tout aux malheureux, de quinquina, de vésicatoires, d'opium, ainsi que des compositions pharmaceutiques, excepté les purgatifs, l'on ne vous écoute pas; adieu la docilité. Enfin, cet inconcevable abandon des malades ruraux, cet oubli de l'humanité, le crime de tous les siècles et de tous les pays, est si notoire et si frappant, qu'il a été l'un des griefs dans le plus grand nombre des cahiers de doléance des états-généraux, et qu'il a même décidé la convention à émettre la loi médicale de l'an 2; loi tronquée et rendue malheureusement inéxécutable, sur-tout du côté de la dépense énorme. Pour nous, nos moyens satisfont à tout; ils sont sûrs, faciles, et sans dépense. D'abord, ils donnent des secours gratuits aux malheureux, et les riches ne paieront rien de plus, et même rien du tout pour les premiers secours: vrai et seul moyen de vaincre le premier des fléaux de la campagne, la négligence. De plus, les secours seront plus abondans, et ils seront choisis. En effet, nous voulons par-tout, dans chaque arrondissement, un médecin en chef impérial, des docteurs de can-

ton, ou des chirurgiens habiles; de plus, des adjoints; enfin, nombre d'aides-médecins. Que le Gouvernement ordonne une juste répartition de ces ministres sanitaires, c'est déjà donner ce qu'on peut de mieux, même pour les cas graves et difficiles. Mais ce n'est pas tout: nous voulons encore tâcher de subvenir, autant que possible, aux cas simples, évidens et saisissables par tout le monde; cas si légers, qu'ils ne demandent que quelques connoissances au-dessus du commun. (Expressions propres du rapport de la loi médicale du 19 ventose an 11.) Alors, le zèle nous a entraînés, pour ainsi dire, malgré nous; et, dans la vue de satisfaire au vœu de la loi, nous employons les curés ou desservans ruraux comme aides-médecins. Leur instruction médicale, chirurgicale et pharmaceutique; tel est l'objet de ce traité; et cette tâche n'est pas aussi difficultueuse qu'elle le semble au premier abord. Nous pouvons même assurer que, d'après notre traité, ces aides-médecins seront suffisamment instruits, et qu'ils seront plus utiles et plus agréés des malades ruraux, que nombre de ceux qui les soignent aujourd'hui. En effet, les curés ou desservans ruraux, dirigés continuellement par un habile, et qui ayant conçu, médité, et appris notre traité, auront acquis les connoissances-pratiques né-

cessaires, et encore que l'expérience aura suffisamment instruits, pour en faire une juste application, pourront, mais en l'absence de l'homme de l'art, et seulement dans les cas simples, ainsi que nous l'avons dit, remplir dignement cette honorable mission. Et pourquoi des curés, soit les aspirans, qui dorénavant s'instruiront dans les séminaires (1), soit ceux d'aujourd'hui, déjà moulés à l'étude et au raisonnement, n'acquerroient-ils pas dans des livres reconnus bons, et qui éloignent tout danger, autant de connoissances médicales, que la plupart des chirurgiens actuels, qui n'en puisent également que dans des livres, et souvent les plus mauvais; tels que le *Dictionnaire de santé*, et autres pareils? De plus, quant à l'expérience, lesquels profiteront le mieux et le plus promptement, ou des curés, qui sympathiseront journellement avec l'habile, ou de ces minces chirurgiens dont l'amour-propre souffre trop de s'aider de conseils supérieurs pour ne pas les éloigner de tout leur pouvoir? Or, si ces assertions sont de toute vérité, nous pouvons donc le dire, dans la campagne où,

---

(1) Trouvera-t-on cet ouvrage digne d'être propagé ? qu'il soit ordonné à chaque séminariste d'en faire son étude particulière.

d'ailleurs, si souvent les secours sont trop tardifs, où même ils manquent tout-à-fait, et quelquefois par la nécessité impérieuse des circonstances, telles que les neiges, les glaces et les chemins impraticables, n'est-ce pas un présent grandement philantropique à faire à ces malades, que de leur donner de pareils secours, pour ainsi dire, sous la main, et selon leurs désirs, et sur-tout sans dépense? Je m'attends bien que de rigides censeurs me trouveront ici en contradiction avec le discours préliminaire, qui défend au médico-mane de donner aucun avis : oui, sans doute, si l'on ne veut distinguer ni les cas ni les individus; mais non, si nous bornons l'homme bienfaisant et suffisamment instruit aux seuls cas simples qui le concernent; mais non, par l'urgence de ces cas, qui alors sont rares, et font exception; non encore, par la grande facilité que nous donnons de consulter l'habile dans tous les cas, quelques légers qu'ils soient. Au surplus, c'est ici une nouveauté. Sera-t-elle utile? Là, se perd toute objection. Malgré le succès déjà obtenu, doute-t-on de l'utilité et de la facilité des moyens? Qu'on fasse un essai suffisant; il est lui-même une bienfaisance, et sans dépense. Il est donc irrécusable à tous égards. D'ailleurs, quant à l'objection, voyez encore

la

la conclusion de ce traité. Instruisons donc, non pour faire exercer la médecine en plein par qui que ce soit, sans un conseil de l'homme de l'art jugé suffisamment habile, mais, au contraire, pour guérir le présomptueux de cette manie médicale si destructive, qui règne aujourd'hui sans vouloir connoître aucun frein, soit en montrant la difficulté de la science, soit en indiquant avec précision le terme où l'on doit s'arrêter, et qu'on ne peut franchir sans risque; instruisons donc, mais pour vaincre la négligence du peuple; instruisons pour inspirer la confiance dans l'art, ainsi que dans les hommes instruits exclusivement, et par-là décider la docilité des malades; enfin, instruisons pour déraciner les abus et les préjugés, et pour que le peuple y substitue une conduite sage : en un mot, réussissons; et quoi qu'on en dise, notre instruction sera un riche présent fait à l'humanité. Venons à notre traité, comme médical:

La tâche que nous nous proposons ici paroît d'abord bien grande. Plusieurs en regarderont l'exécution comme impossible et même ridicule. Quoi! dira-t-on, une science pour laquelle on a composé des milliers de volumes pourra se réduire à cinq pages? Une science qui a donné lieu à tant de débats, quelques

feuilles seulement présenteront ce que la pratique journalière a de plus utile et de plus certain; enfin, les découvertes et l'expérience des siècles; tout cela sera débrouillé et si clair, que, d'après une lecture et sans autre instruction, chacun pourra le concevoir facilement? Expliquons-nous : savoir distinguer et caractériser toutes les maladies, saisir leurs vraies causes, en établir le pronostic, connoître tous les remèdes, et savoir en faire une savante application à chaque cas particulier; de plus, démêler les complications qui se présentent si souvent et qui font une des grandes difficultés de l'art; enfin, ce qui est encore plus difficile, connoître à fond la marche de la nature, ses égaremens et ses ressources; c'est de tout cela que se compose la science et l'art du médecin exerçant, et personne au monde ne peut lui être substitué sans courir des risques. Mais le malheur inévitable de la campagne, c'est l'éloignement des secours, c'est la difficulté des chemins, c'est la pénurie des malades : vaincre tous ces obstacles crus jusqu'ici insurmontables, voilà ce que nous voulons et ce que notre ouvrage promet. Ici, nous commençons par présenter le moyen sûr de parer à des cas simples, évidens, et des plus communs; ainsi, les rendre si facilement saisis-

sables, que personne ne puisse plus s'égarer, et sur-tout poser une ligne de démarcation pour ne pas franchir ces cas, et encore faire que l'habile puisse donner une consultation sûre et motivée, sans être obligé de se déplacer; c'est, je pense, avoir fait à l'égard de la campagne une découverte vraiment philantropique. Reste à savoir si nos maîtres en jugeront de même. Quand on voit l'exercice de l'art médical si mutilé, si profané dans tous les cas, et par nombre d'artistes ignorans, et par tous ces raisonnailleurs médico-manes, n'est-ce pas une intention louable, et n'est-il pas des plus utiles de chercher à leur rendre la pratique médicinale, c'est-à-dire, celle qu'ils exercent aujourd'hui d'eux-mêmes, si claire et si facile, qu'ils ne puissent plus commettre les fautes nombreuses dont ils se rendent si souvent coupables? Hors des cas simples ci-dessus, ce qui forme la ligne de démarcation, cas que nous ne voulons que du moment, cas qui n'embrasseront jamais la conduite entière d'aucune maladie; espérons que les mal-habiles, si peu qu'il soient honnêtes, ainsi que l'homme conscientieux, tels que sont sur-tout les curés ruraux, se décideront à consulter l'homme de l'art reconnu habile, choisi et nommé par le Gouvernement. Je sais bien que trop souvent l'amour-propre

se rira de nos efforts; alors, c'est à la loi à survenir, et nous en donnons le mode. Ici, que nous parvenions à disposer les esprits, c'est avoir assez fait : tel est notre unique but. C'est pour parvenir à le remplir, que nous donnons l'instruction la plus simple. Cinq tableaux suffisent. Les maladies les plus communes, soit médicinales, soit chirurgicales; leurs causes évidentes, le caractère distinctif de chacune de ces causes, et leur traitement en général; enfin, les divers remèdes avec leurs indications : en un mot, médecine, chirurgie et matière médicale, tout cela y est. S'il arrive qu'on soit arrêté par trop de briéveté, l'instruction puisée dans ces tableaux sera suffisante pour mettre à même de consulter avec fruit notre premier ouvrage, qui donne une instruction bien plus ample. Ainsi, de quelque manière qu'il en soit, notre objet est rempli, et nos promesses sont réalisées. Entrons dans le détail :

Le premier tableau traite des maladies aiguës; et cela par les *causes maladives*, *évidentes* et *sensibles*. Or, comme ces causes, qui embrassent presque toutes les maladies aiguës, sont réduites au nombre de trois seulement, et que, d'ailleurs, elles sont soumises aux sens, et conséquemment sont à la portée

de tout lecteur, l'on commence à voir que rien ne lui sera plus facile que de les concevoir, de les retenir ou de les consulter au besoin, et même d'en faire une juste application, toutes les fois que les cas seront simples; car, le traitement de chacune de ces causes y est aussi donné, mais généralement.

Le deuxième tableau indique les genres de secours ou les médicamens ordinaires propres à ces mêmes maladies aiguës, mais toujours d'après les indications prises dans les signes sensibles, et conséquemment faciles à saisir par tout le monde.

Nota. Les maladies aiguës composent, surtout dans la campagne, plus des trois quarts et demi des maladies courantes. Ainsi, ces deux tableaux enseignent déjà presque toute la pratique journalière, et, dans ce sens, ils équivalent à une multiplicité de volumes en ce genre. Quelque chose de plus, quoiqu'en un cadre si court, ils rendent ces connoissances-pratiques, et plus claires, et plus distinctes, que tous les ouvrages populaires faits jusqu'ici en nombre considérable de volumes. Ce n'est qu'en employant une méthode aussi courte et aussi facile, qu'on peut espérer de parvenir à éclairer véritablement le lecteur qui a déjà reçu une éducation lettrée, et à le rendre

utile sur-tout au malheureux qui souffre, et qui est comme abandonné.

Le troisième et *le quatrième tableau* présentent les connoissances propres aux maladies lentes, ou autrement *chroniques*; c'est-à-dire, le troisième traite de ces sortes de maladies, et le quatrième indique les secours médicinaux ou les remèdes.

La plupart de ces maladies sont difficiles à traiter, souvent même pour les médecins. Mais il en est de plus faciles; et c'est de celles-là, seules, dont nous faisons mention dans ces tableaux. Notre principal but ici est d'apprendre à les connoître et à les distinguer des maladies aiguës; nous voulons aussi faire sentir la difficulté de la science, et qu'ici sur-tout l'habile homme ne peut être aucunement remplacé. C'est d'après ces notions précises, si elles sont assez promulguées, que le malade rural ne sera plus dupe, et qu'il saura éviter tous les risques auxquels il s'expose, en courant, comme il le fait aujourd'hui, à des charlatans et à des ignorans, qui ne peuvent que l'abuser et le victimer. Ainsi, que nos tableaux, médicinalement parlant, soient imparfaits; peu importe. Nous n'écrivons pas pour la science. Soyons utiles au peuple; notre objet est rempli.

Enfin, le *cinquième tableau* traite des maladies chirurgicales les plus communes, c'est-à-dire, de celles qui n'exigent aucun emploi des instrumens, et dans lesquelles un chacun croit pouvoir donner son avis.

Moyennant ces cinq tableaux, qui n'exigent aucune étude sérieuse, et qui sont à la portée de tous, l'on sera donc médecin, chirurgien et pharmacien, du moins à la manière de la foule médicastre, dont on ne rougit pas, depuis des siècles, de tolérer, malgré les lois, l'exercice médical. Les faiseurs en médecine, sans être de l'art (et c'est aujourd'hui tout le monde, depuis la bonne femme de village, jusqu'au philosophe qui raisonne sagesse), tous y apprendront assez pour faire moins de fautes. De-là, nombre de victimes d'épargnées. Ainsi, c'est à l'instruction rendue aussi facile qu'elle peut l'être, et c'est à elle seule, à opérer ce bien. Ceux qui en douteront, ceux qui sans preuves, et de leur pleine autorité, prétendront qu'instruire médicinalement le peuple, c'est mettre en ses mains un glaive à deux tranchans; ceux-là, déjà, ne montreront que de la prévention et nullement de profondeur. Il faudroit qu'ils prouvassent d'abord que le peuple aujourd'hui ne se traite jamais de lui même; ensuite, que généralement il est bien traité

par la foule des ignorans de toute sorte. Or, loin de donner cette preuve, tout le monde convient que le peuple, sur-tout de la campagne, est aujourd'hui victime, soit de sa témérité ou de sa négligence, soit encore des bavards et des ignorans. Laissons donc ces hommes de marbre qui s'opposent à l'instruction du peuple, sous prétexte de quelques maux imaginaires, et qui, sous le faux zèle de l'humanité, semblent craindre tout ce qu'on propose de nouveau pour venir à son secours, tandis qu'ils demeurent insensibles à la vue des plus grands maux dont il est continuellement assiégé. De tels hommes sont à coup sûr des égoïstes. Qu'ils déprisent nos moyens, nos ouvrages, et même nos succès; soit : mais, alors, qu'ils fassent mieux; puisque le mal existe et qu'il est à son comble, l'apathie devient un rôle insoutenable. Cent personnes se noient; on court au secours : non, disent ces égoïstes, car vous pourriez nuire à quelques-uns d'entre eux; et ils voient périr les cent hommes sans que leur sensibilité soit émue en rien. Voilà cependant le raisonnement de bien des gens, hommes d'esprit d'ailleurs, et même savans. D'après cela, fiez-vous au jugement de tels hommes. Instruisons donc le plus que nous pourrons, et sur-tout les personnes bienfaisantes, qui veulent secourir le

peuple; mais instruisons-les, de manière que, dans les cas simples seulement, et encore lorsque l'habile ne pourra être consulté, elles puissent lui être utiles sans danger, soit en le conseillant au besoin, soit en lui inculquant les vrais moyens de se conduire avec sagesse; et quoi qu'on en puisse dire, l'humanité en retirera des avantages incalculables.

Mais, dira-t-on, quelle est donc cette instruction simple et en même-tems si sûre?

C'est-là ce qu'il nous faut dire : ce fil qui doit tirer du labyrinthe consiste dans la découverte d'un guide unique qu'on ne doit jamais abandonner; et ce guide, le vrai fil d'Ariane, nous le trouvons dans les *causes évidentes* et *sensibles*; et, seul, il nous suffit. Nous nous attendons ici à avoir des incrédules, et aux objections. On commencera par dire : où est ici la nouveauté, comme si tous les auteurs manquoient de donner la cause de chaque maladie? Non, dirons-nous : la nouveauté n'est pas dans la chose; mais elle est dans l'usage que l'on en doit faire. Sans doute, les auteurs donnent les causes, mais, non comme guide de traitement : lisez-les tous; c'est le nom de chaque maladie qui est leur guide; et ce mode a beau être adopté universellement et de tems immémorial, il n'en est pas

moins pernicieux ici ; il égare les auteurs populaires, à plus forte raison leurs prosélites. Comme il s'agit de convaincre, prouvons; et, pour prouver, comparons. En effet, dans tous les ouvrages populaires, voyez le traitement de chaque maladie, vous y trouvez toujours, pour le même nom ou la même maladie, des traitemens différens et même opposés, suivant les cas, et encore le plus souvent ces cas ne sont pas spécifiés ; vous y lisez par-tout, relativement aux remèdes à employer, ces mots : quelquefois... souvent.... il est bien des cas..... rarement... mais.... si... ordinairement..... l'on peut..., etc. Or, tous ces mots ambigus, et qui laissent dans l'indécision, où toutes ces exceptions aussi nombreuses que les règles, et encore sans spécifier rien de particulier qui puisse guider, prouvent que l'auteur lui-même ne peut rien décider de positif, quant à la variété des cas différens qui peuvent se rencontrer dans le nom de la maladie, et lors des remèdes à employer. Or, si l'auteur lui-même est embarrassé et ne décide pas, comment vouloir que le lecteur puisse le faire? et, s'il l'ose, à quel hasard la vie du malade n'est-elle pas exposée? Il y a de quoi frémir! Le traducteur de la médecine domestique de Buchan, M. Duplanil, l'a bien senti, qu'il falloit pré

senter au lecteur un guide convenable pour le tirer du dédale qui, en effet, saute aux yeux; mais il ne l'a pas trouvé; et, quelque chose de plus, il étoit introuvable, d'après la méthode de l'auteur. Nous citerons à ce sujet la note frappante consignée dans cet auteur, deuxième édition, volume 2, page 99 : la voici : « Nous l'avons déjà dit : les remèdes » même les plus puissans ne réussissent que » par l'application convenable qu'on en fait. » Or, pour diriger cette application convenable, en quoi consiste, en effet, tout l'exercice de l'art, il se contente de présenter un certain *ordre* des remèdes à employer dans le traitement. Cependant rien de plus certain que cet ordre est fautif, et ne donne aucune stabilité; et ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que la preuve en est dans la même note; car, après avoir établi que l'*ordre* veut qu'on commence d'abord par la saignée, il dit ensuite, plus bas : « Si, au contraire, les symptômes de la » surabondance des humeurs sont les plus mar- » qués, les plus urgens, on commencera par » le vomitif, réservant la saignée pour le len- » demain. » Ainsi, dans la même maladie et dans la même note, l'*ordre*, comme guide à suivre, est posé et en même-tems détruit : quelle contradiction! Il y a plus; c'est que, dans

cette même maladie, l'auteur dit qu'à l'exemple d'Hyppocrate *quelquefois* il faut saigner, même le dixième jour. Que devient-là, je le demande, cet ordre, comme règle générale dans l'emploi des remèdes? J'ai choisi principalement cette note, parce qu'elle donne cet ordre comme base de traitement dans toutes les maladies aiguës. Puisque nous y sommes, citons encore, entre mille paragraphes, le dernier, relatif à la fluxion de poitrine, page 114. « Les vésicatoires sont, *en général*, d'un grand » effet, et doivent être appliqués de bonne » heure. On les mettra, soit à la nuque du » cou, soit aux gras des jambes, soit aux trois » endroits à la fois, *si les circonstances l'exi-* » *gent.* » Et quelles sont ces circonstances? C'est au peuple à deviner. Suivons la note du même article : « Il faut appliquer les vésica- » toires, *si l'on juge que cela soit nécessaire.* » Or, que disent ces *si*, jettés à la merci du peuple? Ne reconnoît-on pas ici la fatale pomme de discorde? Concluons, et rien n'est plus certain que jusqu'ici nul auteur populaire n'a découvert aucune règle fixe pour que le lecteur puisse ordonner avec sûreté dans chaque cas particulier, et qu'au contraire on ne voit par-tout qu'une vacillation qui jette dans une multiplicité de fautes inévi-

tables. La contradiction des auteurs que nous venons de citer en est une preuve sans réplique. Et pourquoi cette contradiction si manifeste? pourquoi cet *embrouillamini* si dangereux, qui présente dans la même maladie divers traitemens différens et souvent tout contraires? C'est parce que les auteurs suivent la routine banale de traiter les maladies par leurs noms. Pour nous faire mieux comprendre, et pour ôter jusqu'au doute, prenons quelques exemples des plus communs : Une *fluxion de poitrine*,... une *fièvre putride*,... une *fièvre intermittente*, *etc.*; tous ces noms sont génériques, et reconnoissent des espèces et des variétés différentes les unes des autres; de-là nécessairement des traitemens différens et opposés sous un même nom : voilà aussi pourquoi nous avons dit que, par la méthode des noms des maladies, un guide fixe et sûr étoit introuvable. Observons, en outre, que tous les auteurs enseignent et recommandent de ne traiter ni les noms ni même les symptômes; mais, dira-t-on, que traitent-ils donc? Les meilleurs praticiens ne traitent que la vraie cause de la maladie, la cause morbifique, cause qu'il s'agit de connoître parfaitement; d'où l'on voit que nous sommes ici d'accord avec la saine pratique de tous les siècles. Hyppocrate, dans

son traité *De Morbis vulgaribus*, ne mettoit en titre aucun nom de maladie; on y lit seulement : *Malade premier*,... *second*,... *troisième*..., *etc.* Nous sommes donc ici d'accord avec le prince des médecins. Ainsi, nous intenter à ce sujet un procès, c'est l'intenter à Hyppocrate; et cette seule considération doit y faire regarder à deux fois. Cependant nous convenons que la méthode des noms est utile pour l'enseignement public à l'égard des élèves qui doivent apprendre tout; de plus, qu'elle est nécessaire pour les maladies chroniques, dont les causes sont souvent obscures; et encore, que les noms sont un point de ralliement pour s'entendre: voilà leur utilité; elle se borne là. Mais lorsqu'il s'agit du traitement d'une maladie, c'est autre chose; car, un nom générique n'est qu'une abstraction idéale, ou n'est rien de réel envers l'homme souffrant. Or, l'abus et le grand abus est de le donner alors comme une réalité, de le donner sur-tout à ceux qui sont tout-à-fait hors de la science médicale, comme le guide nécessaire pour se conduire. Voilà donc le vice radical de tous les ouvrages de médecine populaires faits jusqu'ici, et ce qui les rend dangereux, non pour le peuple qui ne les lit pas, mais pour les chirurgiens de basse classe, mais pour tous

les scioles qui, d'après une simple lecture, s'ingèrent d'ordonner, et pour eux-mêmes et pour tout autre, croyant par-là se rendre utiles par pure bienfaisance. Disons-leur hautement, en faveur de l'humanité: faire la médecine d'après ces livres, c'est faire le métier d'homicides. Pourquoi? parce que l'on manque d'un *guide sûr* pour se diriger dans l'*application convenable* et *scientifique des secours médicinaux à chaque cas particulier*. Pour nous, c'est ce guide que nous avons cherché; et nous croyons être parvenu à cette découverte, parce que nous avons laissé les noms des maladies, et que nous voulons qu'on ne se décide, pour ordonner, que par les *causes sensibles*, ou autrement d'après les indications prises dans les signes évidens qui caractérisent cette cause. Par-là aussi, nous évitons tout danger à l'égard du peuple; car, ou la cause est évidente, ou non : si elle l'est, on se décide à coup sûr; si elle ne l'est pas, voyez l'homme habile : voilà la sagesse.

Résumons en quelques mots : Par la méthode des noms, nulle règle fixe pour le traitement, nul guide sûr pour que le lecteur puisse se diriger dans les cas particuliers; et le danger est à côté de l'utile : nous l'avons prouvé à l'égard des maladies aiguës. Tous

les ouvrages de médecine populaires, étant faits d'après cette méthode, sont donc vicieux? Ajoutons, que l'étude en est des plus difficiles par leur longueur, en plusieurs volumes, et que c'est un chaos inextricable pour l'esprit le plus exercé, qui ne s'est point brisé à l'étude entière de la science médicale. Cela est assez généralement reconnu. Au contraire, notre nouvelle méthode, par *les causes sensibles*, est claire, sûre, et encore tellement facile, que l'officier de santé mal-habile, que l'homme éduqué, si, d'ailleurs, il est doué d'un esprit juste, et que les curés comme aides-médecins, ainsi que les sœurs de la charité, pourront, moyennant notre instruction, se rendre utiles sans courir aucun risque : tel est du moins notre but. L'avons-nous atteint? C'est à nos maîtres à décider : nous en appelons aussi à l'expérience, pour y mettre le sceau du succès.

Terminons cet avant-propos par une réflexion suffisamment motivée pour nous chagriner. Nous ne nous dissimulons pas que notre nouveau mode fronde l'usage de tous les siècles. Nous présumons donc fortement que, malgré que nous nous soyons expliqué, et sur-tout relativement à l'enseignement public, notre mode, fût-il plus sûr, plus utile et mille fois plus aisé

aisé que celui de tous les Tissot, et même des écoles, sa grande nouveauté suffit pour qu'il ne prenne pas, du moins de notre vivant. Les professeurs le mépriseront, les praticiens du jour le combattront, les élèves le trouveront trop facile, les Tissotins tiendront à l'antique méthode des noms, et le peuple suivra sa routine. Cependant, au risque d'être taxé de quelque présomption, opposons aux récalcitrans, ce qui est en notre faveur. Ainsi, nous dirons que nous avons déjà obtenu les suffrages de l'institut, pour la partie de cet ouvrage qui lui a été soumise; des auteurs distingués et des jurys de département ont aussi approuvé notre premier ouvrage : nous avons dans nos mains tous ces titres; enfin, l'essai de nos moyens a eu lieu, et le succès en est constaté par les autorités. Avoir passé par ces creusets scientifiques, c'est une sorte d'épuration. Cet ouvrage en est le complément. Espérons la même indulgence.

1.er TABLEAU POPULAIRE RELATIF AUX MALADIES AIGUËS.

PREMIÈRE CLASSE.

De l'inflammation interne, reconnue cause des maladies inflammatoires aiguës.

ESPÈCES.

ORDRE 1.er Maladies inflammatoires exquises et évidentes.

1.er GENRE. *Maladies inflammatoires de la tête.*
- Apoplexie sanguine.
- Frénésie.
- Convulsions fébriles.
- Délire essentiel avec grande fièvre.

2.e GENRE. *Maladies inflammatoires de la gorge et de la poitrine.*
- Esquinancie ou mal de gorge.
- Pleurésie.
- Fluxion de poitrine.
- Catarre fébrile.

3.e GENRE. *Maladies inflammatoires du ventre.*
- Inflammation ou colique,
- — de l'estomac, *gastritis.*
- — des intestins, *miserere.*
- — du foie,..... *hépatique.*
- — des reins,... *néphrétique.*
- — de la vessie,. *cystique.*

ORDRE 2.e Maladies inflammatoires occultes ou peu accessibles aux aux sens.

1.er GENRE. *Maladies inflammatoires des viscères.*
- Inflammation obscure ou latente.
- Inflammation avec douleur profonde, mais obtuse.
- Inflammation bénigne ou tendant à la résolution.

2.e GENRE. *Maladies inflammatoires des divers organes.*
- Inflammation qui tend à la suppuration et d'un grand danger.
- Inflammation mortelle tournant à la gangrène.

Signes généraux du début et de l'augmentation.

Point de signes précurseurs;... début par un frisson plus ou moins fort.

A ce frisson succède le chaud, qui continue sans interruption; et c'est cette continuité qui distingue les maladies inflammatoires, des maladies intermittentes et rémittentes.

Il y a fièvre continue et forte, avec un pouls dur et plein. Le sang est ordinairement couenneux.

Le malade ressent une douleur plus ou moins violente dans la partie affectée.

Chaleur brûlante de tout le corps,... sécheresse de la langue,... soif,... visage animé,... insomnie,... urine rouge,... l'une ou l'autre des fonctions est lésée.

Ces maladies durent 7 ou 9, au plus 14 jours. Les accidens augmentent pendant [illegible] ou 7 jours, c'est-à-dire, jusqu'au tems où surviennent, soit la résolution, soit les crises.

Quant aux maladies inflammatoires occultes (ordre 2.e), les signes sont au-dessus du peuple, et même de l'homme de l'art sans expérience suffisante.

Traitement du début.

Régime. La diète doit être sévère et stricte. Nulle nourriture solide,... point de bouillons gras;... les bouillons maigres et l'eau pure dégourdie ou en tisane simple suffisent;... le vin et tout échauffant sont contraires;... respirer un air frais,... sortir souvent du lit, et y rester très-peu couvert.

Secours médicaux. Le premier des remèdes et qui est indispensable, c'est la saignée répétée selon la violence des accidens, selon l'âge, selon le tempérament, et même encore selon la saison: on ne peut la différer sans danger. Pour les affections de la tête, on saigne au pied, on applique les sangsues aux tempes; pour celles de la gorge, on saigne à la jugulaire, aux ranines de la langue, au pied; pour celles de la poitrine et du bas-ventre, au bras.

On joint à ce premier secours essentiel les bains de pied ou des fomentations d'eau tiède avec des linges, le nitre, les acides,... le petit-lait,... les lavemens simples ou émolliens.

Signes favorables du déclin.

a 1.° Si la résolution a lieu, ce qui est le cas le plus à désirer, tous les signes ci-dessus diminuent d'intensité; les fonctions se rétablissent, et le malade entre dans une convalescence parfaite;

b 2.° La résolution n'ayant pas lieu, la guérison s'opère alors par la coction ou les crises.

Les crises favorables (ouvrage de la nature) sont l'hémorragie, sur-tout du nez, lors des affections de la tête;... les crachats cuits, dans celles de la poitrine,... et les déjections louables, et un peu épaisses comme de la purée, dans celles du bas-ventre;... une sueur chaude et totale survenant sur la fin, et avec la diminution des symptômes. Cette dernière crise est la plus générale; elle accompagne souvent les autres, et elle seule peut amener la guérison;... enfin l'urine qui dépose doit annoncer la crise, et l'accompagner.

Traitement du déclin tendant à la guérison.

a 1.° Pour les cas d'une résolution complette, nul remède: la nature est tout. Une purgation lors de la convalescence pleine suffit;

b 2.° *Régime.* Soutenir les crises par un peu de vin trempé,... le jus de pruneaux,... les laits de poule,... trois ou quatre bouillons maigres rendus plus nourrissans par des jaunes d'œuf, et pris dans les 24 heures.

Remèdes. La tisane sera plus nourrissante en y mettant assez d'orge ou de pain. Si la nature languit, on l'excite par la voie qu'elle indique. Les excitans, et sur-tout le kermès à petite dose, réussissent généralement. Si la nature se suffit, point de remèdes: dans la convalescence, la purgation commune.

Signes mortels du déclin.

L'absence des crises,... le pouls déprimé ou intermittent,... tout le corps affaissé,... le visage décomposé,... le chassé aux mouches,... les fonctions internes perverties:... tels sont les signes généraux.

Quant aux signes particuliers, pour les affections de la tête, le délire continu,... la surdité complette,... la vision obtuse,... la langue tremblotante, brune et sèche,... l'absence de tout sentiment, jointe aux soubresauts des tendons; pour les affections de la poitrine, l'oppression,... le râle,... l'impossibilité de cracher; enfin, pour les affections du bas-ventre, la tension de cette partie,... sa douleur en palpant,... le hoquet,... les déjections trop fétides, et non critiques, que le malade laisse aller sous lui.

Traitement du déclin mortel.

Régime. Du vin pur et généreux pris en assez grande quantité, ainsi que tout ce qui peut ranimer la nature défaillante, pour obtenir une crise utile.

Remèdes. Les vésicatoires sur la partie affectée,... quelques cordiaux.

Nota. Les traitemens particuliers de chaque espèce ne sont nullement de notre tâche, et ne peuvent concerner ce tableau.

DEUXIÈME CLASSE.

Du vice des humeurs, cause des maladies humorales aiguës.

ESPÈCES.

ORDRE 1.er Fièvre humorale bénigne ou douteuse.

1.er GENRE. *Maladies de la bile.*
- Fièvre bilieuse simple.
- Cholera-morbus.
- Colique bilieuse.

2.e GENRE. *Maladies séreuses, pituiteuses, glaireuses.*
- Apoplexie séreuse ou pituiteuse.
- Fausse fluxion de poitrine.
- Fluxion catarrhale.
- Coqueluche.
- Flux séreux.
- Flux sanglant.

Signes généraux du début et de l'augmentation.

Au lieu du frisson dans les maladies inflammatoires, auquel succède un chaud brûlant continu, ici, dans les premières vingt-quatre heures, le malade éprouve alternativement, tantôt du froid, tantôt du chaud, avec quelques bâillemens. Il y a des redoublemens;... le pouls n'est point dur; il est plûtot souvent déprimé. La chaleur de la peau devient comme mordicante au toucher,... la langue est chargée, limoneuse,... le dégoût est général;... le malade ressent des maux de cœur, quelquefois il vomit.... Il y a un embarras au creux de l'estomac,... les urines sont crues ou sédimenteuses, sans rougeur,... la tête est douloureuse, sur-tout au front;... enfin, le malade se sent plus accablé ici que dans les maladies inflammatoires. Ces maladies augmentent jusqu'au 14, quelquefois jusqu'au 21, et elles s'étendent jusqu'au 40.e jour.

Traitement du début.

Régime. Abstinence de tout aliment dans les sept premiers jours,... l'eau froide,... les bouillons maigres, ou ceux de veau,... l'eau rougie ou acidulée, selon la soif et selon les indications de la maladie.

Remèdes. L'émétique est indispensable, s'il y a des maux de cœur ou turgescence: on le réitère, si les mêmes indications persistent. On le donne aussi *filé*, soit pour rendre le ventre libre, soit pour favoriser les mouvemens critiques.

Si les mouvemens de l'humeur sont dans le bas-ventre, alors on purge du bas doucement:... les tisanes,... les lavemens suivent les indications.

Signes favorables du déclin.

Le pouls relevé,... la langue qui se décharge, sur-tout dans ses bords,... la peau douce,... l'urine sédimenteuse, et sur-tout sableuse,... les excrétions louables et critiques;... l'estomac dépuré reprend ses fonctions, et demande quelques alimens.... Si la maladie est dans la poitrine, la respiration est plus libre, la toux n'est pas fatigante;... enfin, la douleur de la tête cède:... en un mot, toutes les fonctions tendent à se rétablir.

Traitement du déclin tendant à la guérison.

Régime. Les bouillons maigres rendus nourrissans par les jaunes d'œuf ou par le pain,... le vin trempé bu chaud,... quelques pruneaux,... de la pomme cuite,... un œuf frais;... enfin, une légère panade, si le besoin le demande.

Remèdes. Soutenir et favoriser les crises, soit par les excitans, soit par les remèdes appropriés, qui aident les mouvemens de la nature.

ORDRE 2.ᵉ

Fièvre humorale avec danger, ou maligne.

- **1.ᵉʳ GENRE.** *Maladies putrides, soit vermineuses ou avec éruption.*
  - ESPÈCES. Putridité dans l'estomac, dans les intestins, dans le sang.
  - Tous les exanthèmes.
- **2.ᵉ GENRE.** *Maladies gangréneuses.*
  - Gangrène de la partie affectée.
  - Gangrène générale ou de tout le système.

Signes mortels du déclin.

La tête se perd,... la langue est aride, desséchée, et souvent devient noire;... les narines sont sèches,... les yeux se ternissent,... le pouls, quoique déprimé, devient très-fréquent;... la peau est souvent sèche et terreuse, ou bien les sueurs sont partielles et quelquefois froides,... les fonctions de la tête, ou de la poitrine, ou du bas-ventre, sont lésées ou perverties. Si ces fâcheux symptômes continuent pendant quelques jours, et sur-tout s'ils augmentent d'intensité, conjointement avec les signes connus de tout le monde, tels que le chassé aux mouches,... le malade toujours sur le dos, et se laissant aller aux pieds du lit,... les déjections involontaires;... enfin, la décomposition de la figure,... les yeux à demi-ouverts et fixes,... le nez affilé et froid : ... alors la mort n'est pas loin.

Traitement du déclin mortel.

Régime. Le vin généreux pris pur et chaud, même à haute dose et en quantité. Point d'autre nourriture, que quelques laits de poule.

Remèdes. Les vésicatoires,... le camphre,... l'arnica,... le quinquina,... les cordiaux propres à ranimer la nature défaillante.

Nota. Prévenir ce déclin fâcheux dès le commencement de la maladie, voilà le triomphe de l'art; et cela est plus facile que de le guérir.

TROISIÈME CLASSE.

Du vice nerveux, cause des maladies nerveuses aiguës.

ORDRE.

L'irritation ou l'agacement fébrile des nerfs par une cause quelconque inconnue.

- **1.ᵉʳ GENRE.** *Fièvre nerveuse bénigne.*
  - ESPÈCES. Assoupissement avec délire léger, sans inflammation ni cause humorale.
  - Fièvre avec le tremblement des mains, sans signes de malignité.
- **2.ᵉ GENRE.** *Fièvre nerveuse maligne.*
  - Apoplexie.
  - Fièvre maligne sans les symptômes des autres fièvres.

Signes généraux du début et de l'augmentation.

Ces maladies ont des signes précurseurs bien avant leur invasion.... Le malade s'est plaint d'accablement,... d'anxiété;... les forces lui manquoient dans le travail;... le sommeil étoit inquiet, troublé,... etc. Cet état, qui dure pendant plusieurs jours, devroit inquiéter, et décider à prévenir la maladie. Mais où est ce sage-là?

Dès le premier jour de l'invasion de la maladie, il y a un affaissement général sans aucun des signes, ni des maladies inflammatoires, ni des maladies humorales, ci-dessus décrites. Ce signe seul est caractéristique. Si ce signe est léger, s'il augmente peu, et que les autres signes concomitans soient favorables, on doit espérer; s'il est extrême, sur-tout dès le commencement, le danger est grand.

Ici, point de frisson sensible,... le pouls approche souvent du naturel; ce qui en impose à l'ignorant et à l'inattentif;... l'appétit ne se perd pas entièrement,... la langue est naturelle,... l'urine est crue.

Cet état insidieux dure ordinairement jusqu'au 7 de la maladie.

Traitement du début.

Régime. Ici, point de sévérité dans le régime : ... on accorde une nourriture légère; le bon vin trempé est utile.

Remèdes. Point de saignée, point de médicamens trop actifs.... Les vésicatoires sont le premier des remèdes dès tout le commencement de la maladie. Les autres médicamens ne doivent jamais être donnés que d'après les indications les plus précises.

Signes du déclin tendant à la guérison.

Après le 7 ou après le 14, lorsque la maladie doit se prolonger, si les symptômes ou signes n'augmentent pas d'intensité, on doit espérer le rétablissement.

Les fonctions se remettent quelquefois sans crise, du moins sensible.

Une crise salutaire, assez fréquente ici, et qui ne se rencontre presque pas dans les deux classes ci-dessus, c'est une sorte de salivation ou de crachotement qui dure plusieurs jours, et dont l'âcreté occasionne dans la bouche des aphtes douloureux.

La maladie se termine au 14 ou au 21.

Traitement du déclin favorable.

Régime. Il doit être fortifiant;... le vin même pur est utile;... quelques soupes grasses,... des œufs, etc.

Remèdes. Peu ou point de médicamens.

Tous ceux qui affoiblissent sont contraires....

Quelques eaux spiritueuses, avec de l'eau, remplissent le plus grand nombre des indications.

Signes mortels du déclin.

Le pouls se perd ou devient intermittent,... les soubresauts des tendons sont continus,... la langue devient aride,... l'ouie, au lieu de se perdre, devient ici plus sensible,... la peau est froide,... le visage se grippe;... enfin, les accidens de la malignité sont moins apparens qu'ailleurs,... le malade et les assistans sont souvent surpris, et la mort se rit de leur sécurité.

Si le bonheur veut qu'on se tire de cet état fâcheux, la maladie va jusqu'à 40 jours et plus; la convalescence est longue et des plus pénibles, les nerfs restent quelquefois affectés pour la vie.

Traitement du déclin mortel.

Régime. Le vin pur et généreux pris en quantité.

Remèdes. Le quinquina dans le vin, et à haute dose.

Nombre de vésicatoires,... le camphre,... les cordiaux actifs.

Nota. C'est sur-tout ici que le commencement est tout, et que l'habile est l'homme précieux.

QUATRIÈME CLASSE.

Des trois causes maladives ci-dessus compliquées entre elles.

La complication de ces causes compose les maladies ci-après, savoir :

1.° *Le vice inflammatoire compliqué avec le vice humoral;*
2.° *Le vice inflammatoire avec le vice nerveux;*
3.° *Le vice humoral avec le vice inflammatoire;*
4.° *Le vice humoral avec le vice nerveux;*
5.° *Le vice nerveux avec le vice inflammatoire;*
6.° *Le vice nerveux avec le vice humoral.*

Signes.

C'est un nombre quelconque des signes de l'une et de l'autre des trois causes simples ci-dessus, qui se confondent entre eux. L'on se décide alors sur la dominance de ces signes. Lorsque cette dominance est prononcée, le praticien instruit n'hésite pas à décider, et ne peut se tromper. Mais, lorsqu'elle n'est qu'une nuance, ce qui arrive souvent, c'est dans ces cas que, selon Hippocrate, le jugement est difficile : c'est-là sur-tout où même les plus instruits ont quelquefois un avis différent.

Traitement.

Le traitement doit être varié selon la dominance des causes, et l'on se dirige, dans chaque cas particulier, en étudiant cette dominance, et encore en jugeant scrupuleusement les mouvemens utiles ou nuisibles de la nature.

L'exactitude et le tact de l'expérience dans l'observation des causes particulières dominantes; y adapter le traitement convenable, sans différer, de peur de perdre l'occasion favorable : voilà le secret du succès.

Nota. *Que ce tableau soit irrégulier pour les ordres, les genres et les espèces, peu importe; ce n'est point un tableau synoptique régulier : ici, ce n'est qu'une forme qui n'a aucune influence utile pour la pratique. Les titres des quat[re] classes suffisent. Les signes et le traitement : voilà l'essentiel pour le peuple; et c'est assez. Qu'il conçoive, qu'il médite ce tableau qui embrasse plus des trois quarts des maladies courantes, ce qui, certes, n'est ni long ni difficile, il sau[ra] tout ce qu'il doit, tout ce qu'il peut savoir; il sera du moins assez instruit pour juger toute la difficulté de la science, lorsqu'il s'agit de l'application aux cas particuliers. Il n'osera donc plus faire la médecine, et il ne se fier[a] qu'à l'habile seul, qu'il saura distinguer de l'ignorant; enfin et en deux mots, il sera confiant et docile : dispositions indispensables pour le succès.*

REMARQUES.

Les maladies *aiguës*, c'est-à-dire, celles que le peuple distingue déjà, en ce qu'elles sont plus ou moins violentes, au point de s'aliter sur-le-champ, se reconnoissent scientifiquement par les quatre caractères suivans : 1.° Il y a une fièvre plus ou moins forte : lorsqu'elle est peu forte, c'est le meilleur instrument de la guérison ; 2.° Les accidens ou, autrement dit, les signes ou symptômes sont saillans, et souvent ils varient et changent d'un jour à l'autre ; 3.° La marche de la nature est sensible et accable tout-à-coup le malade ; 4.° Ces maladies se terminent presque toutes en peu de tems, de manière que les plus longues passent rarement quarante jours. Tel est en général le caractère distinctif des maladies aiguës. Ainsi, rien de plus facile que de les distinguer des maladies *chroniques* ou longues, qui sont d'une toute autre physionomie, ainsi que nous le ferons voir dans le troisième tableau, et dans lesquelles on ne rencontre pas, réunis, les quatre caractères ci-dessus; et s'il s'en rencontre quelquefois, on les distingue toujours

doute pas de tout ce qu'il gagne, lorsqu'on lui enlève d'emblée la cause qui va faire éclore une maladie.

Ainsi, prévenir le danger d'une maladie; s'opposer aux progrès d'une maladie ; faire avorter une maladie : voilà les plus grands services de l'art, et ceux-là sont plus réels que ceux du guérisseur, sur lesquels on peut toujours jetter quelque doute, parce que souvent la nature a fait tout. Ces grands succès, que le peuple ne peut apprécier, puisqu'il n'en a pas même l'idée, notre premier devoir étoit de l'en instruire, et encore de lui montrer le chemin qui y conduit. Répétons-le, à cause de sa grande importance : *Consultez de bonne heure.* Cet avis si sage s'adresse aux pères de famille raisonnables et vertueux : qu'ils en fassent leur profit; car, jusqu'ici le peuple de la campagne s'est toujours leurré par sa négligence; et quant aux moyens de prévenir la maladie, le danger, la longueur et nombre de souffrances, il n'a jamais joui d'aucun de ces bienfaits de l'art. C'est un présent tout neuf, et grandes grâces à rendre au Gouvernement qui le lui fera.

Que des philosophes apathiques, et même que presque tous les gouvernans du monde, qui, par une contradiction manifeste, exigent,

d'un côté, tant d'instruction, et, de l'autre, permettent l'entier exercice de l'art à ceux qui n'en ont aucune, doutent de l'excellence de ce présent, et qu'ils disent, pour leur excuse, que la médecine est nulle, et que la nature est tout, pensée vraiment sacrilége envers la sainte humanité, et même contradictoire avec les institutions des écoles, et le choix des habiles de l'art, pour les places, pour les riches, etc.; que les plaisans à sarcasmes raillent lorsqu'ils se portent bien, tandis qu'en maladie ils invoquent à grands cris la même divinité qu'ils ont outragée; enfin, que le peuple si mal instruit dise, à sa manière, qu'il n'y a point au corps humain de fenêtre pour voir les maladies, et que le médecin, dont cependant les succès annoncés et les prédictions toujours vérifiées démontrent évidemment la certitude de la science, n'y voit goutte, et cela, par la seule raison qu'il n'y voit rien lui-même, ou encore parce qu'il y a des maladies incurables, comme s'il n'existoit pas des maux externes également incurables, quoiqu'on les voie et qu'on les touche; tels que les goîtres, les cancers, bien des ulcères, etc.; en un mot, que tout ce monde déclame ridiculement contre l'art; eh bien! oui: malgré leur contradiction évidente avec

eux-mêmes, je leur donne à tous raison ; mais ce n'est certes pas dans leur sens, qui veut déprimer la science; c'est seulement à raison de l'anarchie qui règne dans l'exercice actuel de l'art, anarchie dans l'opinion comme dans le fait, anarchie qui a porté le désordre à son comble; mais que, pour terrasser cette hydre audacieuse et dévastatrice, on établisse un ordre raisonnable et salutaire ; que le médecin, comme celui d'un hôpital, puisse exercer son art librement, c'est-à-dire, sans être entravé par les commères, ou par le peuple raisonnailleur, ou encore par les ignorans; qu'au lieu d'employer les bons secours trop tard, on les emploie de bonne heure, et dans le commencement de toute maladie ; qu'on les emploie même lors de leur annonce (et nous donnons les moyens sûrs et faciles de faire tout cela); alors, le culte de l'humanité, par ses vrais ministres, rendra à l'art tout son lustre; alors, plus de négligence de la part des malades, dont la confiance sera fixée : de-là, des succès nombreux, et qui seront prouvés par les faits; c'est alors que les demi-philosophes se rétracteront, et qu'ils chanteront, sans doute, avec plaisir la palinodie. En deux mots, que, d'un côté, l'humanité ne soit plus outragée par toutes les sortes d'intrus, et, de

l'autre, qu'elle soit dignement servie et pleinement satisfaite, en n'employant que les habiles; tel est notre vœu, et c'est celui de la vraie philantropie.

Après ces instructions que nous répéterons sans cesse au peuple, à cause de leur grande utilité, et qu'il les ignore à son grand préjudice, passons à celles qui concernent notre tableau.

Quoique, pour nous conformer au mode régnant, nous ayons adopté pour nos tableaux la méthode nosologique des *classes*, des *ordres*, des *genres* et des *espèces*, il n'en est pas moins vrai que notre méthode est en quelque sorte opposée à cette sorte de nosologie, qui veut que les noms soient absolument nécessaires au traitement de chaque espèce de maladie. Je sais bien que, blâmer la méthode nominale, c'est vouloir aller contre son siècle, et même contre tous les siècles. Je ne me dissimule en rien cette originalité décourageante d'être seul contre tous : on me qualifiera ce qu'on voudra; je m'attends à tout. Cependant, je crois devoir m'excuser d'avance : d'abord, je ne veux réformer personne; je ne suis, ni assez fou ni assez vain, pour entreprendre une pareille tâche : d'ailleurs, on le voit, je n'écris ni pour les maîtres ni même pour les écoliers de l'art. Les bons ouvrages anciens et modernes, et les

professeurs : voilà les vrais guides de l'enseignement, et l'on doit les suivre indispensablement; car, il est de nécessité que les habiles connoissent les noms de chaque maladie, ainsi que leurs causes, etc. Ainsi, nous respectons, et le mode qui nous a enseignés nous-mêmes, et les maîtres qui professent : telle est notre profession de foi.

Disons donc que notre mode ne concerne que ceux qui ne savent rien; ce sont sur-tout les commères qui, sans science aucune, veulent toujours *médeciner*; ce sont les sœurs de la charité qui exercent par état, même dans les villes où il y a des habiles qui malheureusement, n'en étant pas soldés, dédaignent les indigens; ce sont nombre de chirurgiens mal-appris. Tous outragent journellement la sainte humanité, et, ce qui pis est, sans s'en douter, sans se le reprocher, d'autant plus que le Gouvernement l'autorise; sans doute, parce qu'il croit ne pouvoir y remédier. Eh bien! ne cessons de le dire, le remède est découvert. C'est, d'un côté, notre ouvrage qui, en présentant les difficultés, arrêtera le téméraire, si peu qu'il soit scrupuleux; et, de l'autre, c'est le guide nouveau que nous offrons, pour que le médico-mane, dans les cas simples, ne trébuche pas, ou du

moins aussi fréquemment qu'aujourd'hui : voilà notre présent; et nous ne craignons pas d'avancer qu'il sera des plus utiles, si toutefois le Gouvernement daigne en tirer parti. Pour que cet ouvrage convînt à toutes les sortes d'intrus ignorans, il falloit qu'il fût simple et dégagé de tout le scientifique; que nulle difficulté n'entravât cette doctrine ; enfin, qu'il fût des plus faciles à concevoir, comme à retenir : telle est notre méthode; elle ramène toute la science-pratique aux seuls moyens de guérison; et, pour cela, elle réduit la grande kirielle et si abusive des noms des maladies aiguës seulement à trois causes majeures ; savoir : 1.° le vice inflammatoire ou sanguin; 2.° le vice humoral, soit bilieux, ou séreux, ou lymphatique ; 3.° le vice nerveux, soit organique ou membraneux, cellulaire, vasculaire, musculaire, etc.;... donner ensuite les signes caractéristiques de chacune de ces trois causes,... puis en établir le traitement général : telle est notre médecine pour toutes les maladies aiguës courantes. Elle est simple, elle est facile; et c'est par cette facilité là même, que nous osons la dire plus sûre, non, encore une fois, pour les habiles, mais bien pour la foule des médico-manes incorrigibles, et qui par-là éviteront nombre d'erreurs dont

l'humanité a journellement à gémir ; enfin, le peuple en saura tout autant que le commun des chirurgiens mal-appris. La promesse qu'annonce le titre de notre ouvrage est donc réalisée.

Un mode évidemment bon et utile, mais nouveau, demande, par sa seule nouveauté, preuves sur preuves. Il n'en est pas de meilleure ici, ni de plus convaincante, que celle qu'on puise dans les exemples les plus familiers. C'est dans cet esprit que nous prenons pour exemple le *rhume*, maladie des plus fréquentes, mais jugée si simple, qu'on pense d'avance qu'il n'y a rien à apprendre à ce sujet. Cependant voyons d'après notre mode. Je ne débuterai pas par l'assertion de ce grand médecin cité par Tissot, qui a osé dire que le rhume tuoit plus de monde que la peste. Voilà comme l'abus des noms fait dire, même aux savans, des absurdités. Ce qu'on entend généralement par rhume, maladie sans fièvre, sans dégoût, et sans aucun dérangement dans les fonctions, n'inspirera, au grand jamais, quoi qu'on en dise, la terreur d'une maladie pestilentielle. Cependant, même des habiles citent avec complaisance cette assertion. Pourquoi? Parce que c'est une originalité sentencieuse, et que c'est le sentiment de Tissot.

Pour moi, au lieu de cette phrase absurde par sa généralité, et si insignifiante pour le peuple, qui, loin de se corriger, s'en moque avec raison, voici, ce me semble, ce qu'il falloit lui dire, pour lui être utile :

Le rhume reconnoît plusieurs *causes* que la saine pratique doit savoir saisir, pour employer un traitement qui soit approprié à chacune d'elles. Ainsi, le rhume est-il si léger qu'il ne fait pas maladie ? n'est-ce qu'un rhume de cerveau ou enchifrenement ? ou bien, la transpiration pulmonaire, interceptée en partie, est-elle la seule cause du rhume sans aucune complication ? Alors, point de fièvre, nul accident, sinon une toux simple et point fatigante ; même appétit qu'en santé ; et toutes les fonctions se font de même. La nature guérit, seule, ce rhume en peu de jours, quoi qu'en dise Tissot. Un régime dès l'abord, des crachats cuits ou une sueur suffisent à la guérison, sans le secours de l'art. Mais voyons le rhume maladie :

1.° Le rhume reconnoît-il pour cause une légère *inflammation* ? Celui-là s'annonce par une fièvre qui n'est point forte, qui n'abat pas et qui ne dure ordinairement que vingt-quatre heures, pour ne plus revenir. Les accidens qui accompagnent cette fièvre sont les mêmes que

lors de toute autre inflammation légère ; la seule différence est leur moindre intensité. Cette espèce est des plus communes. Elle attaque plus particulièrement les individus dans la force de l'âge.

Son traitement est le même que celui de l'inflammation en général : c'est la saignée, et même réitérée au besoin. On emploie en même-tems le régime et le traitement rafraîchissant ; (*voyez le tableau.*)

2.° Le rhume reconnoît quelquefois pour cause une *surabondance humorale.* On distingue celle-là par une sorte de dégoût ;... la bouche est pâteuse,... souvent l'estomac est embarrassé,... la langue se charge,... les urines sont blanchâtres et sédimenteuses ;... en un mot, mêmes symptômes que ceux décrits lors de toute autre maladie humorale.

Le traitement est aussi absolument le même ; c'est-à-dire, une diète sévère, sur-tout dès les premiers jours : on emploie aussi l'émétique, et même on le réitère au besoin ; on purge du bas, si l'indication se présente, et l'on finit par rétablir les digestions ;

3.° Le praticien reconnoît et distingue une troisième cause dans la *surabondance* de la *mucosité bronchique*, ou *épaisse* ou *acrimonieuse.* On distingue celle-ci par la nature des

rachats plus ou moins visqueux, ... par une xpectoration pénible, sur-tout au commencement, ... par un embarras de la poitrine, qu'accompagne une légère oppression; ... la oux est fatigante. Tel est ordinairement le atarre des personnes âgées.

Le traitement consiste à employer des tisanes incisives, aiguisées avec le kermès. On donne aussi l'émétique *fractâ dosi;* enfin, en cas d'opiniâtreté, quelquefois il faut en venir aux vésicatoires;

4.° Enfin, une quatrième cause, c'est l'*irritation pure et simple de l'humeur bronchique.* On la distingue en ce que les crachats sont séreux et limpides; ils ne font que mouiller le linge;... l'enchifrenement du nez accompagne ordinairement cette cause; ... du reste, toutes les fonctions se font à peu près comme en santé, à l'exception de l'expectoration décidée par une sorte de toux quinteuse.

C'est ici que le régime sucré convient. Les adoucissans, le bouillon coupé avec du lait, réussissent seulement dans cette cause. On emploie aussi avec avantage les calmans, et, suivant les circonstances, les calmans opiatiques. Voilà le traitement de cette espèce qui est la plus bénigne de toutes, celle que tout le monde croit toujours avoir: qu'on juge par-là des com-

munes erreurs, et du mal que chacun se fait, en voulant se traiter soi-même, sans distinguer aucune espèce.

Nota. Nous ne parlons pas ici des boissons sudorifiques, qui sont souvent si mal employées. A ce sujet, c'est tout dire au peuple, que de lui inculquer ce précepte; savoir : que dans les maladies aiguës, les sueurs ne doivent jamais être excitées par force. Il faut, pour qu'elles soient utiles, que la nature, seule, les envoie; et c'est alors qu'il faut les respecter, les entretenir, et ne pas commettre l'imprudence de les arrêter mal-à-propos.

Voilà quelles sont les causes différentes des rhumes, autrement dits catarres; et ces causes différentes sont celles qui doivent être distinguées avec précision, puisqu'elles exigent un traitement différent. Lorsque ces causes sont simples, le traitement va de suite; mais lorsqu'il y a complication, ce qui arrive assez souvent, alors le traitement devient plus embarrassant. C'est à l'expérience à juger les symptômes dominans, c'est-à-dire, ceux qui décident du traitement. Or, ce jugement, pour être sain, n'est nullement aisé.

Tel est notre exposé-pratique, et l'on voit que le *diagnostic* ou la connoissance de la cause est pour ainsi dire tout, puisqu'elle seule

seule établit un traitement sûr. D'après cela, que le public se juge. Le *dictum* qui dit qu'un rhume négligé dure quarante jours, et qu'un rhume bien traité en dure trente-neuf, que devient-il ici? N'est-il pas évident que chacun, voulant traiter lui-même son rhume, se trompe peut-être dix fois sur une? Pourquoi? parce qu'on ne traite que le nom. Il en est de même, si l'on se fait traiter par des ignorans. C'est ce qui est arrivé dans la dernière épidémie catarrhale de Paris, qui a enlevé tant de monde. Mais, au contraire, qu'un médecin instruit et expérimenté traite tous les rhumes (et encore il faut supposer que les malades sont dociles), alors, plusieurs seront avortés, et ne dureront que quelques jours; et aucun ne passera quatorze ou guères plus de vingt jours. Mais, même en rendant ce service, le public sait-il, peut-il évaluer ces bienfaits de l'art? Le malade, une fois guéri d'une maladie ordinaire, sans danger, croit que tout autre qu'un habile l'eût guéri également. Qui peut le détromper, puisqu'il ignore même les élémens de la science?

Nous venons de prouver que les malades peuvent, s'ils le veulent, retirer un grand bien de notre mode d'instruction par les *causes* seulement. Voyons à-présent le mal qu'ils

peuvent éviter, et que le mot seul de rhume ne cesse de faire journellement. D'abord, le plus grand mal, car, celui-là est général, c'est parce que le mot seul de rhume fait que chacun se néglige dans le commencement. On ne lit pas dans l'avenir ; on croit toujours qu'un rhume n'est rien : on se traite mal, et la maladie empire. En effet, voyons d'abord le traitement fait dans la campagne : l'un prend du vin chaud, et s'il ne sue pas, la fluxion de poitrine survient, qui le tue ; le manœuvre, le piéton, poussent l'exercice jusqu'à vouloir suer, et la scène tragique est pareille ; cet autre non-seulement se néglige, mais il s'expose à en prendre deux ou trois l'un sur l'autre : alors, où en est la poitrine? Presque tous, travaillant comme de coutume, mangent à l'ordinaire, et la fièvre humorale se déclare. D'autres prennent des irritans ; c'est force poivre dans du lait, c'est de l'eau-de-vie brûlée ; et le mal s'en augmente. Quelque chose de plus encore que tout cela, dans une fluxion de poitrine, on prend la toux pour un rhume, et le raisonneur, malgré son sang enflammé, se refuse opiniâtrément à la saignée. On ne peut guères pousser plus loin le fatal abus d'un mot d'un nom de maladie, et encore le plus simple. Si nous passons à la ville, c'est-à-dire, aux

gens aisés, nous n'y voyons qu'un seul traitement employé toujours et dans tous les cas : ce sont les boissons chaudes. On se renferme dans des appartemens chauds; si l'on sort, on se vêtit du double; enfin, on s'empâte de sucreries. Comme tout cela est fait au hasard, l'on se guérit aussi par hasard. Mais combien de rhumes prolongés outre mesure! combien de maladies qui en sont la suite! tel est l'échantillon des maux enfantés par le seul mot de rhume, et l'on en peut dire autant des autres noms des maladies les plus communes. Voilà ce que nous devions apprendre au peuple; et c'est, je pense, l'avoir servi.

Parlons maintenant aux gens de l'art, car, ce sont eux, sans doute, que nous trouverons les plus difficiles : 1.° Je lis dans tous les auteurs les mêmes reproches que je viens de faire au peuple; savoir, de se traiter soi-même et de se traiter fort mal. Cependant, il est de fait qu'aucun de ces auteurs n'a encore corrigé personne; au contraire, les ouvrages populaires, en indiquant le traitement pour le nom, ont en quelque sorte ancré le mal. Je sais bien que quelques auteurs seulement ont recommandé, mais généralement, de ne point traiter les noms des maladies, ni même les symptômes qui les caractérisent; mais, ce ne sont pas

les ouvrages populaires qui le disent. D'ailleurs, à quoi cela serviroit-il pour le public qui croit que le nom est tout, et encore pour le plus grand nombre des exerçans qui ne cessent de suivre cette routine, soit comme méthode banale donnée dans tous les livres, soit pour plaire au peuple qui veut toujours savoir et connoître le nom de chaque maladie? La grande habitude, la prévention, la méthode universellement adoptée, tout se réunit pour ne pas sortir de la routine. Ce qui m'étonne, cependant, c'est que tous les auteurs l'aient si constamment suivie, quoique tous en décrivent les fâcheux résultats. Ne traitez pas les noms, dit-on, et chaque auteur en donne le traitement médicinal. Quelle contradiction ! Pour nous, nous avons osé franchir le pas. Que je sois blâmé pour avoir trop resserré le scientifique, je m'y attends; mais je ne crois pas qu'on puisse me disputer d'avoir rendu service à l'humanité, en éclairant le peuple par mon nouveau mode qui, outre sa facilité, et par sa facilité, tend à éloigner les plus grands maux qui l'assiègent aujourd'hui.

En second lieu, prévenons les objections des gens de l'art : l'on dira, sans doute, qu'il ne suffit pas de connoître, par les symptômes les

plus marquans, les causes sensibles et déterminantes des maladies, mêmes simples, par exemple celle de l'inflammation ; mais surtout qu'il faut avoir le talent d'en distinguer les divers degrés, jusqu'à la nuance la plus foible.

Rien de plus vrai que cette objection, si toutefois c'en est une; car ce n'est ici qu'une observation, et elle est juste : aussi demande-t-elle une explication. La voici : en effet, il est bien essentiel dans la pratique de distinguer, par exemple, l'inflammation commençante, de l'inflammation avancée, pour juger sainement de ses divers degrés, sur-tout parce que le traitement doit varier en conséquence, et que quelquefois il doit être même tout différent. C'est dans ce sens que les anciens ont posé pour précepte de ne plus saigner après le quatrième jour d'une maladie inflammatoire; mais ce précepte est trop général, parce que les exceptions en sont trop nombreuses. Généraliser la science est sans contredit une chose utile pour en rendre l'étude facile; mais lors de la pratique, pour ne pas commettre de fautes, il faut aussi connoître toutes les exceptions, et même savoir juger de chaque degré du mal, et encore en raison de la constitution ou du tempérament du sujet malade.

voilà la difficulté. Rien ne prouve mieux la nécessité de ce tact praticien, que les divers traitemens établis pour la colique des peintres. Dans le premier début, souvent il y a une inflammation, mais peu soumise aux sens; il arrive aussi que cette sorte d'inflammation ne dure quelquefois que quelques heures. Alors, dans ce cas, si le médecin est appelé d'assez bonne heure, la méthode antiphlogistique et adoucissante réussit; Debordeu l'employoit avec avantage; mais, si la maladie a déjà un jour, ses progrès, qui sont ici rapides, ont fait succéder à l'état inflammatoire une sorte d'atonie ou de relâchement, tel, qu'il y a même de la tendance à la paralysie, malgré l'irritation dolorifique extrême subsistante; alors, c'est le cas d'employer une méthode toute contraire, celle de l'hôpital de la Charité, à Paris, et le succès en confirme la bonté. L'on voit, d'après cet exemple que j'ai choisi exprès comme forte objection à notre méthode, combien il est essentiel, dans la pratique, non-seulement de savoir distinguer parfaitement tout état inflammatoire quelconque, et le vrai d'avec l'apparent, mais encore de savoir en évaluer les divers degrés, son intensité, sa décadence, sa cessation, et encore son état opposé succédant à un premier état différent; enfin, la marche

utile ou nuisible de la nature, pour en établir le pronostic et la curation; et c'est-là ce qui constitue le grand, l'heureux praticien.

Ce que nous venons de dire de l'état inflammatoire, nous pouvons le dire également du vice humoral, ainsi que du vice nerveux; mais ce détail est inutile au peuple.

Nous l'avons déjà dit : c'est ici une méthode nouvelle; elle choque les préventions les plus accréditées; elle fatiguera sur-tout l'amour-propre des gens de l'art instruits : que de difficultés pour le succès ! Cependant, nous désirons vivement leurs suffrages; c'est pour tâcher de les obtenir, seulement quant à la pratique, que nous allons parcourir en peu de mots l'histoire, non théorique, mais purement pratique des maladies épidémiques; c'est ici, sans doute, bien autre chose que le nom d'une maladie particulière : on croît cette histoire fort compliquée et des plus difficiles à débrouiller; des milliers de relations ont été écrites à ce sujet : eh bien! notre méthode débrouille ce chaos, du moins dans ce qu'il y a d'essentiel. En effet, analysons, et commençons par dire combien il y a d'espèces de maladies épidémiques le plus communément observées. Il y a d'abord les maladies générales; savoir : 1.° Les fièvres intermittentes;

2.° les fièvres rémittentes ; 3.° les fièvres dites malignes; 4.° les fièvres pestilentielles ou gangréneuses. On reconnoît ensuite les maladies particulières; savoir : 5.° Les dissenteries; 6.° les toux; 7.° les maladies du poumon; 8.° les maux de gorge ou esquinancies ; 9.° les maladies éruptives de la peau. Cette énumération embrasse, comme l'on voit, le plus grand nombre des maladies aiguës; aussi avons-nous choisi cet exemple exprès, pour prouver en même-tems que notre méthode, quoique rendue des plus simples et des plus faciles, embrasse néanmoins, pour ainsi dire, l'universalité de la médecine-pratique. En effet, malgré le grand nombre de ces maladies qu'on dit si différentes, lisez tous les praticiens qui en ont écrit, vous y verrez par-tout, et pour toutes les espèces, le même traitement; savoir : que, 1.° s'il y a un apparat inflammatoire, il faut saigner plus ou moins, selon son intensité, selon le tempérament, selon l'âge, selon les forces, et même encore, selon la saison et les diverses intempéries de l'atmosphère; 2.° lorsque l'appareil humoral surabonde, ou lorsqu'il est disposé à l'évacuation par la crise ou autrement, il faut évacuer ; 3.° enfin, lorsque les solides sont affectés, c'est-à-dire, ou trop excités ou trop relâchés, ou tournant à la grangrène, alors on

emploie les rafraîchissans dans le cas d'excitement; s'il y a relâchement ou affaissement, les excitans, soit internes soit externes; enfin, si l'on craint la gangrène, les spécifiques, tels que le quinquina, le camphre, etc. Ainsi, en dernière analyse, quelle que soit le nom de la maladie, c'est donc toujours, ou la cause inflammatoire, ou les affections humorales, ou les divers dérangemens des solides qu'on traite. Voilà les principes généraux pratiques, sur-tout quant au traitement du début des maladies; et ceux-là sont invariables; ils ne sont contestés par aucun praticien; car tout cela tombe sous les sens.

Quant à l'application en détail, c'est-là en quoi consiste le talent praticien; et il est bon d'en donner une idée. Il y a d'abord les cas simples : s'ils sont évidens, tranchans, et d'un caractère bien connu, chacun peut en décider; il s'agit seulement, alors, de savoir en saisir exactement les divers degrés : voilà où commence la difficulté; c'est ce que nous avons déjà dit. Mais il y a bien plus; ces cas, même simples, sont souvent obscurs et cachés; d'ailleurs, ces cas simples se présentent avec des caractères différens : ainsi, l'*inflammation* est, ou sanguine, ou érésipélateuse, ou de l'espèce gangréneuse; cette dernière espèce veut

un traitement tout différent. La saignée et le régime rafraîchissant sont contr'indiqués : ce sont, au contraire, les excitans, et sur-tout le quinquina, qui conviennent. De même, dans les affections *humorales*, il faut savoir quelle est l'espèce d'humeur, quelle en est le vice particulier, soit acrimonieux, soit par sa dissolution ou son épaississement, etc. ; et enfin, dans les maladies *nerveuses*, l'excitement ou le relâchement tiennent à des causes particulières d'irritation ou de stagnation, etc. : qu'on voie combien de difficultés ! Mais ce n'est pas encore tout ; il y a le grand article des complications qui se rencontrent si souvent : ainsi, tous ces cas simples déjà multipliés se compliquent entre eux, et présentent des variétés infinies. Une dominance prononcée ne présente, sans doute, aucune difficulté au praticien instruit ; mais souvent il arrive que cette dominance n'est qu'une *nuance* ; et, c'est-là sur-tout, où, selon l'aphorisme d'Hippocrate, le jugement est difficile.

Ce que nous venons de dire suffit, je pense, pour faire juger par les gens de l'art, non seulement de l'utilité de notre méthode pour le peuple, le seul but de cet ouvrage, mais encore de celle qu'elle peut acquérir par la suite, même pour les artistes, quand on voudra

l'étendre, ainsi que nous l'allons dire; ajoutons qu'elle suffit aussi pour prouver à tout le monde soit disant officieux combien le talent du praticien instruit et profond est difficile, et que nul autre ne peut lui être substitué. Ne manquons pas de répéter ici que ce n'est pas seulement dans les grandes difficultés que le sciole doit s'arrêter; c'est encore dans les petites qu'il doit user de la plus grande circonspection; car il ne doit jamais perdre de vue que, même dans les cas simples, outre les règles générales, il est nécessaire de connoître toutes les exceptions, sans quoi, l'on ne peut éviter de commettre des fautes sans nombre. Hommes sages et prudens, d'après toutes ces difficultés bien connues, osez faire la médecine! et si vous l'osez, je vous le prédis, attendez-vous à des remords. Je ne dis rien aux têtes mal-organisées, et sur-tout aux femmelettes ignorantes : ce sont des êtres incorrigibles.

Mais, diront les gens de l'art, vous oubliez les causes prochaines, les causes occasionelles, celles dites éloignées des maladies. Voilà l'arène de la dispute des théoriciens. Pour nous, nous tranchons ici toute difficulté, en disant que la connoissance de ces causes, sur-tout parce qu'elles sont hors de nos sens, importe peu au traitement. En effet, pour dîner et se réparer,

qu'a-t-on besoin de connoître la cause qui fait germer le blé, la cause de la faim, la cause de nos goûts particuliers? Il en est de même ici: qu'on accuse de nos maladies l'air, avec ses variations ou ses qualités, la constitution des saisons ou le climat; que ce soit l'exposition des habitations, ou l'émanation des marais, ou encore l'une ou l'autre des six choses dites non naturelles; de toutes ces causes si rebattues, qu'on dise oui ou non; ou, bien mieux, qu'à l'imitation des plus célèbres, d'Hippocrate et de Sydenham, on invoque le *quid divinum*, et qu'on confesse savamment son ignorance, d'un côté comme de l'autre, notre méthode reste toujours la même; elle est également utile et invariable. Ces causes importent donc peu; et même en supposant qu'elles soient vraies et prouvées, elles n'auroient guères d'utilité que pour prévenir quelques maladies, ce qui n'est pas ici notre objet. Cependant, puisque nous y sommes, disons que notre méthode peut encore, à cet égard, trouver sa place, et même préférablement à la connoissance de ces prétendues causes. En effet, qu'on connoisse bien le tempérament sanguin ou inflammatoire, le tempérament humoral et sur-tout le bilieux, enfin, le tempérament nerveux; qu'on s'étudie à connoître les signes

caractéristiques, précurseurs de ces différentes affections, alors on préviendra certainement nombre de maladies, soit par un régime approprié, soit par un traitement médicamenteux, selon les indications plus ou moins prononcées des symptômes, ou déclarés ou prêts à l'être : de tous côtés notre méthode est donc plus utile, soit pour guérir, soit encore pour prévenir les maladies. Revenons et conclusons.

D'après les exemples ci-dessus, puisés dans les meilleurs praticiens, et qui présentent le *diagnostic* et le *traitement* des maladies, ce qui compose la pratique courante; et d'après les raisonnemens qui découlent de ces exemples, nous dirons que notre méthode a ses difficultés, sans doute, comme toute science quelconque; mais les maîtres de l'art ne pourront nier qu'elles sont infiniment moindres que celles de la méthode banale des noms; et, par cette raison là même, elle est plus sûre, moins sujette à erreur, et conséquemment plus utile, soit pour le peuple qui jugera plus facilement de la science plus ou moins utile des artistes, et qui en deviendra plus docile aux ordonnances, soit pour la foule des intrus exerçans qui, en puisant une instruction plus facile et plus sûre, commettront beaucoup moins de fautes qu'au-

jourd'hui. C'est cela seul que nous voulions prouver.

Terminons ces remarques par les corollaires suivans, eu égard au peuple :

1.° Nos tableaux, un esprit juste et une expérience suffisante, j'entends, celle raisonnée d'après nos tableaux, et non celle qui divague sur des causes gratuites et inaccessibles aux sens ; c'est moyennant tout cela que le raisonneur médico-mane et l'homme de l'art trop peu instruit pourront, seulement dans les cas simples et évidens, décider et aller un peu loin sans trébucher. Ce n'est pas ainsi, disons-le, qu'on peut aller avec tous les livres populaires faits jusqu'ici ;

2.° Ne manquons pas de dire au peuple, et répétons sans cesse cette leçon : apprenez et familiarisez-vous avec notre tableau; mais mettez-vous en garde contre votre amour propre, et craignez-vous vous-même. Ce n'est pas encore assez : évitez le bavard ignorant car, parler beaucoup en médecine, c'est parler mal : pour établir la cause d'une maladie et indiquer le remède qui convient à l'indication présente, il ne faut qu'une phrase. Vous débiter force mots que vous n'entendez pas c'est vous tromper ; c'est chercher à vous enjôler, au défaut d'être utile.

Finissons par le précepte le plus essentiel : Peuple, consultez l'homme instruit, consultez-le sur-tout de bonne heure; soyez encore docile et exact à l'ordonnance. C'est en vous conduisant ainsi, que, d'un côté, vous éviterez bien des maux, et, de l'autre, que vous retirerez tous les fruits du plus beau des arts. Alors, quel changement en faveur de l'humanité! et combien elle doit sourire à cette perspective!

Nota. Nous avons insisté sur ce chapitre des maladies aiguës, parce que ce sont ces espèces qui composent presque toutes les maladies du peuple; de plus, ce qui est dit généralement ici pourra s'appliquer aux autres tableaux. Ainsi, en méditant, en comprenant bien ce tableau, l'on saura, pour ainsi dire, toute la médecine-pratique journalière. Nous pouvons donc le dire : cent volumes populaires n'apprendront rien de plus que ce seul tableau; au contraire, en voulant trop dire, ils donnent moins d'instruction; ils brouillent les idées : alors le lecteur confond nécessairement l'essentiel avec l'accessoire, et, semblable à celui qui s'est gorgé de vin, sa vue se perd, il ne distingue plus rien, il est nul; que dis-je? sous le masque de la bienfaisance, il devient le plus dangereux des hommes.

SUPPLÉMENT

NÉCESSAIRE POUR BIEN DES LECTEURS.

QU'ON ne croie pas, malgré ce qu'elle présente de différence, que notre méthode est opposée à celle du célèbre Pinel, autant qu'elle le paroît du premier abord. Ceci demande explication. La voici :

1.° L'histoire graphique d'une maladie doit, selon ce professeur, ne rapporter que les symptômes fondamentaux ; et cela, sans étalage d'érudition ni d'explication quelconque : nous voilà déjà d'accord. Quels sont ces symptômes fondamentaux? Ce sont, dit le professeur, les signes sensibles qui, d'après le mode de l'histoire naturelle, caractérisent les espèces différentes de maladies. Pour nous, ce sont aussi des signes sensibles, et nous sommes encore d'accord. De-là, ce savant donne des centaines de noms nouveaux; notre méthode peut encore les adopter. Mais si, allant plus loin, il veut que les noms influent sur la pratique, et s'il prétend que, par cela seul, elle devient science exacte, alors en cela nous différons, parce

parce que laissant les noms à l'égard du traitement, nous restreignons les signes sensibles à caractériser seulement la cause de la maladie, celle-là seule qui doit diriger le traitement, et dont nous avons réduit le nombre à quelques unités. Je n'ai pas la témérité de lutter avec un Pinel : ce seroit le pot de terre contre le pot de fer; mais je dois présenter et expliquer ma méthode, comme il explique la sienne. D'ailleurs, la sienne annulle en quelque sorte celle de mon ancien professeur, le célèbre Sauvages, l'un des plus habiles de son siècle, et qui en est l'inventeur. Il est donc permis de parler, même après les plus habiles. Or, s'il existe une méthode qui soit, seulement à quelques égards, préférable à la méthode synoptique nominale, pourquoi ne la pas présenter? Notre méthode va de même par classes, ordres, genres et espèces; mais est-elle bien plus simplifiée, et conséquemment rendue plus facile pour les moins instruits? Alors, elle devient plus généralement utile : c'est même faire ce qu'ont voulu les plus habiles, comme réformateurs, rendre la méthode plus accessible au grand nombre. Voici donc, relativement à notre différence, la question scientifique à poser : *La méthode piné-*

lienne par les symptômes fondamentaux, *pour caractériser chaque espèce différente de maladie sous une dénomination quelconque*, *est-elle plus facile à comprendre*, *et en même-tems plus sûre ou moins sujette à erreur*, *que la méthode par les symptômes également fondamentaux qui caractérisent la cause évidente connue de la maladie?* Pour moi, en me soumettant comme de raison, ici, comme par-tout ailleurs, au jugement des maîtres, je conviens d'avance qu'en envisageant la médecine comme science naturelle, la méthode synoptique par les noms est en quelque sorte nécessaire, et devient par-là science exacte; mais si l'on considère la médecine comme science guérissante, alors la thèse change. C'est aussi sous ce dernier point de vue, relatif à la pratique, que la question, posée ci-dessus, doit être jugée.

Je termine ce paragraphe, relatif au diagnostic, par une sentence de l'abbé de Condillac, qui dit que toute science d'observation approche d'autant plus de sa perfection, que ses principes évidens sont réduits au plus petit nombre possible. En effet, c'est pour perfectionner, que la méthode nominale de Sauvages, son inventeur, a été réduite par Vogel,

Vogel par Cullen, et celui-ci par le
eur Pinel. Cependant, que conclure de
ces réductions? que la méthode nomi-
été jugée, même par ses coryphées,
e ou du moins imparfaite, ne fût-ce que
p de surcharge. Quelque chose de plus;
Pinel, quoique dernier réformateur,
la sienne, qu'elle est imparfaite, et, de
difficile à suivre, tant pour l'exactitude
our son application à chaque cas parti-
. D'après ces assertions, n'est-on pas en
l'avancer que cette méthode est fautive
ne dangereuse pour le plus grand nom-
s exerçans actuels? ce jugement est de
r. Pour nous, notre méthode simplifie
que l'art peut le comporter, et, par
ıême, elle est à la portée des moins ins-
Abandonner les noms des maladies dont
ıses sont évidentes et sensibles, parce
méthode des noms génériques n'en éta-
ıllement le caractère médical pratique,
nséquemment, qu'elle tend à égarer
ins instruits, lors du traitement, rendu
difficile et plus hasardeux; substituer
multiplicité de noms qui sont un im-
auprès des malades, propre à égarer
onfiance, le nom seul de la cause qui

fixe d'une manière sûre le traitement de la maladie; et sur-tout réduire toute la nomenclature-pratique des maladies aiguës journalières, c'est-à-dire, des neuf dixièmes, à trois noms seulement, et encore qui sont connus de tout le monde; ce qui facilite et simplifie cette méthode autant qu'il est possible : voilà le neuf que nous présentons, quant au diagnostic; c'est à l'impartialité savante à nous juger;

2°. Quant au traitement de chaque espèce de maladie, nous sommes parfaitement d'accord avec M. Pinel. Voyez toute la médecine clinique : Il ne traite ni les noms ni les symptômes; il a même soin d'en avertir; mais il traite les causes évidentes. Par exemple : Une pleurésie ou une péripneumonie est-elle non inflammatoire, mais purement *gastrique*, autrement dit bilieuse? Alors, sans s'embarrasser du nom de pleurésie, il rejette la saignée, et il donne l'émétique. Voilà aussi ce que nous faisons. Toute la différence, c'est que nous le faisons, nous, par un chemin bien plus court. L'une et l'autre voie mène au même but, emploie le même traitement; et, disons-le en passant, tous les bons praticiens se rapportent toujours-là. Voilà aussi pourquoi, malgré les dissentions nombreuses des

auteurs sur des objets qui sont hors du traitement méthodique journalier, et quoi qu'on en dise, la médecine curative est une. Laissons dire les frondeurs : l'expérience des siècles, l'assentiment unanime des peuples, tout, jusqu'à la conduite contradictoire même des déclamateurs, prouve leur peu de jugement. D'ailleurs, quelle est la science sans disputes? Il y a plus : la médecine comme pratique, dans les cas simples et les plus fréquens, est celle de toutes les sciences qui en a eu le moins ; témoins les belles observations d'Hippocrate, qui sont absolument les mêmes que celles d'aujourd'hui. Ainsi, disons : la médecine, comme systématique, est conjecturale ; oui : mais, comme pratique, non, et cent fois non. Celle-là est une science fondamentale et certaine, puisqu'elle est fondée en principes d'expérience, et encore que ces principes sont invariables, comptant deux mille ans de date et plus, sans avoir subi aucun changement. Lorsque les maîtres ne s'accordent pas, c'est lors de l'application de la science aux cas seulement difficiles. Mais c'est dans toutes les sciences, que les esprits plus ou moins justes et profonds voient alors différemment ; c'est le jugement des hommes, et non la science, qui est

en défaut. Aussi, c'est en voyant, d'un côté, la foule des ignorans, et, de l'autre, les gens de l'art à systême, que Jean-Jacques a déclamé contre l'art et ses ministres; et en cela il a raison. Paralysons donc d'abord les ignorans; de plus, rendons la science-pratique si facile et en même-tems si sûre, qu'elle soit une pour chaque artiste. Nous répondons alors aux vœux de ce philosophe, et de tous les philantropes, ses sectateurs. En attendant, vengeons pour le moment l'art en deux mots, et disons que, déclamer contre la médecine-pratique, c'est déclamer contre l'art chirurgical, contre l'art vétérinaire, et encore contre l'art du jardinier, qui aide ou redresse la nature en défaut, et qui guérit les maladies des arbres : j'ajoute que c'est même déclamer contre le laboureur, contre le vigneron, etc. En effet, Jean-Jacques veut qu'on s'apprenne à mourir sans médecin, comme dans le premier âge du monde; et moi, je dis pareillement que le pain et le vin ne sont pas plus nécessaires que le médecin; car, le gland et l'eau suffisent à la nourriture de l'homme. En raisonnant ainsi, on s'embarasse peu de la population, on laisse de côté toute civilisation, et l'on ramène l'homme à l'état de pure na-

ture, à l'état de sauvage, presqu'à la bestialité. Voilà jusqu'où, par l'abus du raisonnement, l'on s'égare. Ceci est une digression même un peu longue; comme je la crois utile pour redresser le jugement du public envers l'art, je ne l'ai pas rayée.

Revenons : malgré l'accord sur le traitement-pratique, dont nous venons de parler, l'on ne fera pas moins nombre d'objections relatives à notre méthode. Répondons d'avance aux plus essentielles :

La *première objection* doit concerner le caractère distinctif de chaque maladie. Comment, dira-t-on, distinguer les symptômes fondamentaux, des autres symptômes accessoires qui font si souvent complication?

Nous répondons d'abord que notre méthode simplifie singulièrement cette difficulté, qui en est une des plus grandes dans toute autre méthode, puisque nous réduisons la nomenclature, et conséquemment l'énumération des symptômes, au plus petit nombre possible : de plus, je conviens que je ne fais, dans ce traité, qu'ébaucher la réponse à cette objection, surtout parce que j'écris pour le peuple; mais j'ai mis sur la voie de faire mieux et plus. Que, conformément au mode analytique des *Sau-*

vages ou des *Pinel*, on fasse pour chaque cause connue de maladie plusieurs colonnes. La première contiendra les symptômes de la cause sensible déterminante : ce seront les symptômes fondamentaux; ceux-là indiqueront non-seulement la vraie cause de la maladie, celle qui doit diriger le traitement, mais encore la marche ordinaire de la nature, soit dans ses entraves, soit dans ses moyens de guérison. Cette colonne sera le premier et le principal guide du praticien. La deuxième colonne présentera les symptômes qui se rencontrent ordinairement avec les symptômes fondamentaux, et qui peuvent faire complication. La troisième colonne sera pour les symptômes étrangers à la cause, mais urgens, et qui, à raison de leur violence, exigent un traitement à part. Enfin, une quatrième colonne désignera les symptômes accessoires, ceux qui sont à négliger. Moyennant ce guide, lorsqu'il sera rendu simple, clair et facile, le traitement scientifique devient sûr; et, si l'on parvient un jour à ce que cette méthode analytique embrasse tous les cas les plus communs, c'est vraiment alors que l'art médicinal, comme pratique, ne pourra plus être taxé, même par les esprits revêches, d'art conjectural dans ces cas. On

pratiqueroit la même méthode pour les cas compliqués, et l'on auroit le même résultat : alors le diagnostic-pratique seroit arrivé à une sorte de perfection. En attendant ce travail qui, pour embrasser tout le détail, pour l'exactitude et la clarté, demande un génie tout médicinal et praticien, profitons du moins du certain dans les cas simples et les plus communs ; toute notre ambition se borne-là. D'ailleurs, le grand utile de l'art médicinal consiste dans la bonne pratique relative à ces sortes de cas. Obtenir ce premier succès, c'est avoir déjà grandement mérité de l'humanité.

La *seconde objection*, c'est que la méthode que je présente n'embrasse qu'un nombre très-circonscrit d'objets ; car, combien de maladies dont la cause est obscure ou ignorée ?

J'en conviens, et je l'ai déjà dit. Puisque j'écris pour le peuple, j'ai dû me circonscrire moi-même : tel est mon titre ; ma tâche ne va pas plus loin. Je pourrois cependant dire que notre méthode, quoique si simple, embrasse presque toutes les maladies aiguës, et encore la majeure partie des maladies chroniques ; je pourrois ajouter que celles dont la cause est ignorée ne se traitent pas mieux par la grande méthode nominale que par la nôtre ; enfin,

que, dans l'une et l'autre méthode, ce sont, au défaut de la cause, les indications, puisées dans les symptômes, qui donnent la meilleure boussole-pratique; c'est alors que la méthode *indirecte* du traitement a lieu. Mais, en laissant de côté notre ouvrage, et ne considérant que la méthode elle-même, je pense qu'on peut parvenir par elle à embrasser autant d'objets que par toute autre méthode. La science seroit donc aussi grande, en même-tems qu'elle seroit singulièrement simplifiée. C'est un nouveau travail à faire. Peut-être se fera-t-il un jour; mais ce n'est pas ici le lieu.

Enfin, la *troisième objection* doit concerner le traitement : elle sera faite par les esprits superficiels, qui diront que notre méthode est celle désignée sous le nom de symptomatique, c'est-à-dire, qui ne traite que les symptômes.

Répondons que notre méthode n'est pas plus symptomatique que celle du professeur Pinel, qui a même soin d'avertir qu'il l'évite le plus qu'il est possible; tant il est vrai que les noms font peu au traitement. En effet, donnons un exemple sur mille, et choisissons le plus fréquent : Dans une pleurésie, nous ne

disons pas que c'est le point de côté qu'il faut traiter; et dans une péripneumonie, ce n'est pas non plus l'oppression, ni la toux, ni la fièvre, que nous voulons qu'on traite; mais c'est, dans ces maladies, ou la cause inflammatoire, ou la cause soit bilieuse, soit catarrhale, ou encore la complication de ces causes. Voilà pour le commencement du traitement dans ces sortes de maladies. Lorsque l'art a combattu la cause, c'est ensuite la marche de la nature, soit par voie de solution, soit par les crises qu'elle opère, qui dirige le praticien. Il est vrai que nous voulons, dans tous les cas, que les symptômes sensibles et fondamentaux soient le guide du praticien; ils sont le flambeau, mais ce n'est pas la route; car, comme dit le savant Pinel, toute maladie est un composé complexe. Or, un nom quelconque ne peut embrasser ce complexe; c'est sur-tout la lutte entre les symptômes et la nature; c'est le travail de celle-ci dans les organes; c'est sa marche par différens émonctoires qui donnent ce complexe; et alors l'on voit qu'il faut absolument connoître et savoir caractériser par leurs signes particuliers chacune de ces choses, pour éviter de s'égarer dans la route que l'on a à parcourir. Ainsi, le traitement scientifique,

quoiqu'éclairé par les symptômes, n'en est pas pour cela plus symptomatique. L'ignorant traite, ou les noms, ou les symptômes; mais l'habile ne traite que les causes, lorsqu'elles sont connues, et marche avec la nature, dont il doit avoir une parfaite connoissance. Ainsi, au fait, tous les praticiens instruits suivent notre méthode. La pratique leur fait élaguer la doctrine prolixe qui leur a été enseignée. Eh bien! c'est cet élagage que nous proposons ici; c'est aussi par-là qu'on doit nous juger. Revenons et concluons :

Le professeur Pinel a écrit pour les habiles; mais nous, nous écrivons pour tout le monde. Nous avons déjà posé plus haut la question quant au caractère des maladies; voici maintenant celle à poser pour le traitement : *En supposant les deux méthodes bonnes et utiles, quelle est la plus facile, et, par conséquent, celle qui doit enfanter le moins d'erreurs dans le traitement, de la part du plus grand nombre des exerçans?* Certes, si tous ceux qui exercent étoient suffisamment instruits, tous également reçus docteurs-médecins, tous choisis et nommés, comme ils le sont pour les hôpitaux, de manière qu'il n'y eût plus de concurrence de la part des ignorans, ou même

des scioles si présompteux, cette question diminueroit beaucoup de son importance; mais puisqu'on souffre que les ignorans président, puisque le peuple les adopte de préférence, puisque tout le monde veut à toute force être médecin, et donner des conseils, alors il est du plus grand intérêt pour l'humanité de préférer pour toute cette classe une méthode qui soit à la portée des esprits les plus médiocres, afin de parvenir à les instruire; car, M. Pinel dit, lui-même, que sa méthode a besoin d'être approfondie par chaque praticien. Or, où trouver de la profondeur dans nos minces chirurgiens, sur-tout des petites villes et de la campagne, qui d'abord répugnent en général à l'étude du cabinet, et encore qui ne voient rien d'utile que dans leurs courses journalières? Il faut donc ici nécessairement de deux choses l'une : ou paralyser quinze mille chirurgiens, ou leur défendre cette méthode, comme au-dessus de leur portée, et conséquemment dangereuse. Cette conclusion est de rigueur. Pour nous, notre méthode, si elle est jugée utile, n'aura aucun de ces inconvéniens; car, il n'est personne qui ne la conçoive facilement. Finissons par ce dilemme : ou la méthode pinélienne prendra généralement, ou non. Si générale-

ment; alors nos tableaux seront utiles pour dégrossir le peuple, et l'accoutumer peu à peu à cette méthode assez difficile. Si, au contraire, elle reste l'apanage des habiles, l'utilité de nos tableaux n'en sera pas moins entière pour le peuple auquel ils sont destinés.

Résumons et concluons : Que notre travail soit composé de manière à instruire tout le monde, autant que possible, et que cette instruction, quoiqu'incomplète, suffise pour détruire les abus, pour corriger des préventions pour guérir de la négligence à recourir à la médecine de bonne heure, pour rendre les malades plus dociles aux ordonnances; enfin, pour écraser le double fléau du charlatanisme et de l'ignorance; alors, je ne serai pas un génie pinélien, soit; je n'aurai pas fait un chef-d'œuvre, je le sais; mais j'aurai servi l'humanité. C'est-là où se bornent tous mes vœux.

2.e TABLEAU POPULAIRE

RELATIF AUX SECOURS MÉDICAUX LES PLUS COMMUNS DANS LES MALADIES AIGUËS.

PREMIÈRE CLASSE.

Des Rafraîchissans.

		ESPÈCES.	*Vues curatives.*
ORDRE 1.er Rafraîchissans pour l'inflammation.	1.er GENRE. *Boissons.*	1. L'eau dégourdie. 2. Le petit-lait tiède. 3. Bouillon maigre. 4. Tisane d'orge.	Toute inflammation quelconque,... le pouls dur et fiévreux,... le visage animé,... la peau sèche et brûlante,... la soif,... le mal de tête,... l'urine rouge et sans sédiment,... la chaleur de tout le corps,... l'insomnie. Ces signes, en tout ou du moins en grande partie, indiquent l'emploi nécessaire des rafraîchissans. Ils sont contre-indiqués, lorsque les signes ci-dessus diminuent d'intensité, de peur d'abattre entièrement la fièvre. Car; on la solution termine la maladie, ou une fièvre, mais modérée, est nécessaire pour opérer la guérison par quelques évacuations critiques.
	2.e GENRE. *Remèdes.*	1. La saignée. 2. Lavemens simples. 3. Laxatifs doux. 4. Le nitre.	
ORDRE 2.e Rafraîchissans pour l'état humoral et nerveux.	1.er GENRE. *Boissons.*	1. L'eau froide. 2. Petit-lait. 3. Acides.	Ici, nulle crainte pour les boissons prises à froid. Comme elles satisfont le malade, et que d'ailleurs elles réussissent mieux à étancher la soif, ainsi qu'à tempérer l'ardeur de la fièvre, ces symptômes les indiquent particulièrement. Les purgatifs rafraîchissans sont, par la même raison, indiqués de préférence.
	2.e GENRE. *Remèdes.*	1. Crême de tartre. 2. Jus de pruneaux. 3. Lavemens froids.	
ORDRE 3.e Rafraîchissans externes.	GENRE NUL.	1. L'air froid. 2. L'éventail agité. 3. Mouiller pieds et mains à l'eau froide. 4. Peu de couvertures.	Les rafraîchissans externes sont indiqués dans les deux premiers ordres, et tant que la fièvre est dans sa vigueur. Les sueurs et l'état de crises utiles, ainsi que l'avancement de la maladie, en donnent les contre-indications.

DEUXIEME CLASSE.

Des Excitans.

		ESPÈCES.	*Vues curatives.*
ORDRE 1.er Excitans internes.	1.er GENRE. *Excitans foibles.*	1. Eau de fleurs d'orange. 2. Vin léger et trempé.	Le pouls petit et concentré,... le visage abattu,... la grande foiblesse du malade,... la nature languissante,... les crises manquantes,... la maladie avancée.... Ces signes indiquent l'emploi des excitans plus ou moins énergiques, selon le degré des symptômes, selon la susceptibilité plus ou moins nerveuse, selon l'âge, etc. Ils sont contre-indiqués et pernicieux dans le commencement de toute maladie aiguë avec fièvre. Tout état inflammatoire les contre-indique.
	2.e GENRE. *Excitans moyens.*	1. Le vin commun, bu pur. 2. Vins de liqueur.	
	3.e GENRE. *Excitans forts.*	1. L'eau-de-vie. 2. Spiritueux aromatiques.	
ORDRE 2.e Excitans externes.	1.er GENRE. *Excitans sans vésicules.*	1. Le vinaigre. 2. Poix blanche. 3. Frictions sèches.	
	2.e GENRE. *Excitans forts ou vésiculaires.*	1. Les cantharides. 2. La brûlure. 3. La moutarde. 4. Les ventouses.	Les cantharides font exception dans nombre de cas.

TROISIÈME CLASSE.

Des Evacuans.

		ESPÈCES.	*Vues Curatives.*
ORDRE 1.er Evacuans par le haut.	1.er GENRE *Vomitifs minéraux.*	1. L'émétique. 2. Le kermès.	1.° *Règle générale.* Toute évacuation médicale veut une disposition de la nature, et, de plus, que les signes sensibles la décident. Les indications des évacuans par le haut se prennent dans les signes suivans : les maux de cœur ou même le vomissement,... la langue chargée,... le dégoût,... la bouche amère,... une gêne ou un embarras dans le creux de l'estomac, qui quelquefois rend la respiration difficile. Quant aux contre-indications, (*voyez plus bas le résumé*).
	2.e GENRE. *Vomitifs végétaux.*	1. Ipécacuanha. 2. Asarum ou cabaret.	
ORDRE 2.e Evacuans par le bas.	1.er GENRE. *Purgatifs doux.*	1. Manne. 2. Huile d'amandes. 3. Sel d'epsom.	Les signes des indications sont : les grouillemens de ventre,... les vents du bas infects,... le gonflement du ventre sans tension,... le tems critique de la nature annoncé par une urine chargée et sédimenteuse. Les contre-indications sont un ventre tendu, avec douleur en le palpant. Ajoutons que, dans le commencement de toute maladie aiguë, purger sur-tout fortement, et sans signes évidens, c'est risquer de donner la mort.
	2.e GENRE. *Purgatifs actifs.*	1. Séné. 2. Jalap.	
ORDRE 3.e Evacuans le poumon.	1.er GENRE. *Expectorans, crus directs*	1. Le kermès. 2. La scille.	Ces remèdes sont d'un effet bien douteux, sur-tout les tisanes des quatre fleurs, ainsi que les loochs simples. Ceux plus actifs sont indiqués, lorsque, dans la toux, les crachats viennent, mais avec difficulté. Ils sont contre-indiqués, lorsque la toux est sèche, et qu'il y a fièvre avec irritation quinteuse.
	2.e GENRE. *Expectorans indirects.*	1. Looch simple. 2. Jus d'oignon.	
ORDRE 4.e Evacuans de l'urine.	1.er GENRE. *Diurétiques directs.*	1. Nitre. 2. Jus de persil. 3. Cantharides externes.	Les diurétiques ne sont pas d'un effet plus certain que les expectorans. Ils sont indiqués, lorsque les urines sont rares, sédimenteuses, mais sans douleur ni irritation quelconque. Ils sont contre-indiqués dans l'état inflammatoire, et encore lorsque la suppression est totale. S'il y a douleur en urinant, la saignée et les bains sont les meilleurs diurétiques.
	2.e GENRE. *Diurétiques indirects.*	1. Pieds nus sur le carreau. 2. Raifort sauvage.	
ORDRE 5.e Evacuans de la sueur.	1.er GENRE. *Sudorifiques internes.*	1. Le vin aromatique, bu chaud. 2. Fleurs de sureau.	Les sudorifiques sont indiqués par les signes suivans, savoir : le pouls *relevé et ondulent,... l'urine* trouble,... la maladie avancée vers le tems critique,... enfin, la peau humide et chaude. Ils sont pernicieux et contre-indiqués dans le commencement de toute maladie aiguë, sur-tout inflammatoire avec la peau sèche.
	2.e GENRE. *Sudorifiques externes.*	1. Bouteilles d'eau bouillante. 2. Bain de vapeur. 3. Couvertures chaudes.	

QUATRIÈME CLASSE.

Relativement aux Cas graves.

		ESPÈCES.
ORDRE 1.er Remèdes antinerveux.	1.er GENRE. *Cordiaux ordinaires.*	1. Les excitans (2.e *classe*). 2. Le camphre. 3. L'alkali volatil. 4. Huile de succin.
	2.e GENRE. *Stupéfians ou Narcotiques.*	1. Pavot indigène. 2. Opium.
ORDRE 2.e Antigangréneux.	GENRE NUL.	1. Quinquina. 2. Camomille.

Vues curatives.

L'extrême abattement du malade,... le visage défait,... langueur dans les fonctions,... crise retardée ou imparfaite,... pouls déprimé,... soubresaults dans les tendons,... délire continuel,... la langue tremblotante, ainsi que les mains;... être toujours couché sur le dos, et se laisser aller aux pieds du lit,... rendre ses déjections dans le lit,... etc. Tous ces signes annoncent un danger évident, et exigent les remèdes ci-contre, plus ou moins énergiques, selon la constitution, l'âge, le sexe, et selon la plus ou moins grande intensité de ces signes. Il n'est pas besoin de dire que c'est à l'habile, seul, à décider.

Nota. *Quant aux spécifiques, nous n'en avons pas fait une classe à part : 1.° Parce que plusieurs grands médecins ne veulent point en reconnoître dans les maladies aiguës, où la nature s'en joue et est le premier des agens; 2.° on le sait d'ailleurs assez, que le quinquina est spécifique pour les fièvres intermittentes, le semen-contra et la mousse de mer pour les vers, l'ipécacuanha pour la dysenterie ; l'eau de Rabet et l'alun, comme astringens, pour les grandes hémorragies; enfin, les antispasmodiques pour les affections nerveuses. Tout cela demanderoit un volume pour éclaircir les indications et les contre-indications, sans compter les nombreuses exceptions. Par exemple : à l'égard des antispasmodiques, si l'humeur saburrale est la cause du spasme ou des convulsions, l'émétique est le seul antispasmodique. Sont-ce les vers? on a recours aux vermifuges. Est-ce la pousse des dents? alors le traitement chirurgical est tout. L'on voit donc ici toutes les difficultés, pour être présentées avec exactitude dans une page, et du reste trop de longueur; ce qui ne peut convenir au peuple, à qui l'on ne doit présenter que de la briéveté et de l'aisé.*

Résumé succinct en faveur du Peuple.

Ce tableau présente presque tous les secours médicinaux qui s'emploient le plus communément dans les maladies aiguës. Aussi le trouvons-nous, quoique court et défectueux pour la science, trop étendu et confus pour le peuple. Le mode nous a entraînés. Soit pour nous corriger, soit pour nous rendre plus accessibles, et conséquemment plus utiles, résumons, en nous bornant à l'essentiel strict : ainsi, nous dirons que, de tous les secours médicaux ci-dessus, on n'en compte guères que sept qui sont employés journellement dans le plus grand nombre des maladies aiguës; savoir : la *saignée*, l'*émétique*, les *purgatifs*, *les loochs*, les *vésicatoires*, le *quinquina* et l'*opium*. Présentons-en les indications et les contre-indications.

1.° La *Saignée* est indiquée et indispensable dans toute inflammation bien prononcée, avec un pouls dur,... une douleur de tête forte et continue,... l'oppression,... la constipation,... la peau sèche,... la soif.... Tous ces symptômes indiquent également la saignée, lors du début d'une maladie aiguë Le grand âge, ni l'enfance, ni même les évacuations périodiques des femmes n'en doivent détourner.
La saignée, du moins réitérée, est contre-indiquée dans les maladies humorales avec un pouls déprimé,... le visage abattu,... les crachats épais et cuits,... une diarrhée abondante,... la sueur sur-tout critique.... La maladie trop avancée,... l'enfance ainsi que l'extrême vieillesse, forment autant de contre-indications, sauf les exceptions;

2.° L'*Émétique* est indiqué dès le commencement de la maladie où les signes annoncent une turgescence ou surabondance d'humeurs; ce qui est bien plus rare qu'on ne pense, d'après le jugement d'Hippocrate.
L'état inflammatoire vrai le contre-indique, au point de le rendre mortel. La grossesse, les descentes, le crachement de sang, donnent autant de contre-indications.

3.° Les *Purgatifs* sont indiqués lorsqu'il y a des grouillemens dans le ventre.
Les purgatifs actifs sont pernicieux et souvent mortels, sur-tout dans le commencement de toute maladie aiguë.

4.° Les *Loochs simples*, médicamens nuls. Les loochs composés peuvent se remplacer plus utilement par une autre composition analogue.

5.° Les *Vésicatoires* sont indiqués lorsque la nature est en défaut. L'état inflammatoire, accompagné de la peau sèche et brulante, les contre-indique.

6.° Le *Quinquina* est utile dans tous les cas graves avec affaissement. L'état inflammatoire le contre-indique.

7.° L'*Opium* et ses diverses préparations demandent, dans tous les cas, le praticien sage et éclairé; et, de la part du malade, confiance et docilité.

Ne manquons pas d'avertir ici que les secours médicaux, ci-dessus désignés, comportent nombre d'indications et de contre-indications particulières dans le détail desquelles nous n'avons pu entrer. Ajoutons que chaque espèce, a outre les règles ci-dessus, ses exceptions. C'est la réunion de toutes ces connoissances qui constitue l'homme de l'art instruit et précieux. Si l'on désire une plus ample instruction relative au détail, on la trouvera dans notre premier ouvrage, où tout est expliqué, et rendu facile et utile.

Concluons. *D'après tant de connoissances qui sont indispensables pour bien exercer l'art, et n'y pas faire de fautes homicides, que le peuple ose se fier, ou au premier venu, ou à celui qui n'a pas suffisamment étudié, et encore qui n'étudie pas journellement. Car, ne cessons de le dire, rien n'est plus aisé que de médeciner : toutes les femmes, dans les villages comme dans les villes, s'en mêlent; mais la différence est extrême entre celui qui exerce bien, et celui ou celle qui ne fait que bavarder, et mutiler le plus utile des arts, aux dépens de l'humanité.*

REMARQUES.

Tel est notre tableau des secours médici-
aux relativement aux maladies aiguës. Nous
urions pu le faire plus court; il n'en eût été
ue mieux; mais nous avons sacrifié au goût
ominant, qui veut des classes, des ordres,
es genres et des espèces.

Toutes les maladies aiguës se terminent et
e guérissent, ou par voie de *résolution*, ou
ar celle des *évacuations*. La première est
ouvrage seul de la nature. La seconde est
ncore souvent l'ouvrage de la nature; mais
art y peut beaucoup. Ces évacuations sont
elles dont fait mention notre tableau. Ainsi,
.° Par le haut, l'humeur saburrale ou acide,
bile et les glaires; 2.° Par le bas, l'humeur
testinale, la bile et les glaires; 3.° L'urine
argée et sédimenteuse; 4.° La transpiration
les sueurs, sur-tout celles qui sont critiques;
° Les crachats, ou sanglans, ou crus, ou
its. Voilà les cinq émonctoires ou conduits
ie la nature emploie pour opérer la guéri-
n de ces maladies. La nature emploie aussi

quelquefois l'évacuation du sang, ou autrement l'hémorragie, qui se fait ordinairement par le nez; mais ce genre de secours, outre qu'il est rare, est encore hors de la pharmacie. Il y a aussi des dépôts critiques, ouvrage seul de la nature, où la pharmacie évacuante est absolument nulle. Nous n'avons rien à dire non plus des remèdes qui font cracher, parce que, quoi qu'en disent les auteurs, nos remèdes, dits expectorans, n'ont réellement pas la vertu directe de faire cracher: on fait vomir, on purge, on fait suer à volonté; mais on ne peut pas de même faire cracher pour évacuer le poumon. On peut bien mettre le poumon à même de faire cette fonction, en ôtant les obstacles qui en empêchent l'action : voilà tout; notre médecine se borne-là. L'on pense encore qu'avec un remède, qui agit généralement comme excitant, le poumon est en effet excité, ainsi que tout autre viscère : on range dans cette classe le kermès, notre oignon, celui de scille, etc.; mais toujours est-il vrai que ces remèdes ne font pas cracher par une vertu directe; car, qu'il n'y ait ni rhume, ni fluxion de poitrine, etc., ces divers remèdes, à quelque dose qu'on les porte, ne feront pas rendre un seul crachat; il est des cas où l'émétique fait mieux cracher que le plus vanté des expectorans;

expectorans : ainsi, l'emploi de ces sortes de remèdes ne concerne que le praticien instruit, qui se décide d'après les indications positives. Voilà ce que le peuple, avide de looch pour faire cracher, ne sait pas, et ce qu'il est bon de lui apprendre pour réprimer ses demandes indiscrettes, et le faire raisonner un peu plus juste. Ce que je viens de dire au sujet des crachats peut s'appliquer à bien d'autres objets en médecine. En effet, c'est tout le monde, sur-tout dans la campagne, qui croit que la médecine possède des remèdes spécifiques pour tous les maux. Une femme a une perte; elle demande le remède pour l'arrêter. Une fille n'est pas réglée, et a la jaunisse ; elle demande un remède pour faire venir les règles. Celui-ci a mal à la tête; il veut un remède qui l'enlève d'emblée. Un homme qui a la pierre, ou un hydropique, demande qu'on le fasse uriner, etc., etc. Ces demandes sont quelquefois aussi burlesques en médecine, que si un bossu demandoit un remède pour fondre sa bosse. C'est cependant d'après ces idées fausses, qui font croire tout possible à la médecine, qu'on juge quelquefois si injustement l'homme instruit : ce sont les charlatans qui promettent toujours tout, et que le hasard favorise, ou bien la nature

de qui sont nées ces préventions, si préjudiciables à tant d'égards; ce sont encore les chirurgiens, marchands de drogues, dont la cupidité ne cherche qu'à toujours promettre pour vider leur boutique. Que le peuple apprenne donc ici l'art, avant d'en raisonner; qu'il l'apprenne pour savoir juger sainement de l'homme de l'art, ou ignorant, ou instruit; qu'il l'apprenne pour se conduire plus raisonnablement; qu'il l'apprenne sur-tout pour n'être plus dupe ni victime du charlatan, ou du bavard ignorant.

La deuxième classe, celle des rafraîchissans, est assez connue de tout le monde; et, depuis Sydenham qui l'a tant prônée, on peut dire qu'autant cette méthode étoit anciennement redoutée, autant elle a pris de faveur, surtout dans la classe des raisonneurs du monde. L'abus, né de l'excès, en a même résulté. Pourquoi? parce que, quand l'on n'est pas guidé par l'expérience, souvent le bien devient un mal. Nos vues curatives ont posé les limites, et ces connoissances suffisent au peuple. En conséquence, nous n'en dirons rien de plus ici, ainsi que de la troisième classe, celle des excitans.

Enfin, la quatrième classe donne les médicamens spécifiques. Nous avons traité parti-

culièrement de ces remèdes dans un autre ouvrage, et sur-tout du quinquina, qui est de l'usage le plus commun. Nous avons parlé également des abus énormes, et vraiment homicides, qu'en font journellement les médicomanes et les ignorans. Ce seroit se répéter inutilement : nous renvoyons, comme de raison, à ce traité.

Comme les médicamens dont nous avons parlé sont en petit nombre, qu'ils sont tous généralement connus, qu'il est plus avantageux de les employer simples, autant qu'il est possible, et qu'on sait les mélanger, tout comme on connoît les doses de ceux qui sont le plus communément employés, il suit de-là que, sans donner aucun formulaire, ce que ne manquent pas de faire les auteurs d'ouvrages populaires, pour flatter le peuple, en cherchant à lui faire jouer le rôle si dangereux de singe-médecin, nous en avons cependant donné tout l'essentiel : c'est un mode tout nouveau et des plus faciles. Ainsi, d'un simple coup-d'œil, moyennant cette méthode, on a, dans le fait, la matière médicale des maladies aiguës ; dans une seule page, l'on a ce que les autres ouvrages populaires donnent dans plus de cinquante, et encore sans indication aucune; ce qui non-seulement devient alors inutile, mais

ce qui embrouille tellement la matière, que l'application qu'on en fait ne peut qu'être infiniment dangereuse. En effet, il saute aux yeux de tout homme de l'art, que la science des formules, sans la connoissance exacte des indications, est absolument nulle, ou, ce qui est pire, qu'elle est des plus fautives, et conséquemment des plus dangereuses : voilà aussi pourquoi l'envoi des boîtes de médicamens, fait autrefois par le gouvernement royal aux curés de campagne, a toujours été une mesure aussi dangereuse qu'abusive. Ainsi, point de médicamens simples ou composés, sans la science des indications; elle est même tellement obligatoire, que nous ajoutons qu'elle seule, sans le secours des formules, suffit dans le plus grand nombre des cas : pourquoi? parce que nous pensons qu'il faut, autant qu'il est possible, préférer les remèdes simples aux composés. En effet, un remède simple, s'il est donné d'après une indication certaine, fait tout aussi bien, et même souvent mieux, que ces formules compliquées, soit disant savantes, qu'il est comme impossible à la nature, dont l'action est toujours une, de s'approprier en masse. Le grand Boërrahave, répétons-le, ne demandoit que cinq à six remèdes en tout, pour satisfaire aux indications journalières dans les maladies

aiguës : certes, voilà une grande réponse à tous ces médicastres-droguistes qui ne cessent d'abreuver leurs malades de tout le fiel de la droguerie. Je sais que c'est le plus grand nombre, sur-tout dans la campagne, qui croit que, dès qu'on n'ordonne rien, c'est qu'on ne connoît pas la maladie. Que le peuple apprenne donc ici, une fois pour toutes, que, dans les maladies aiguës, c'est la nature qui est le principal agent de leur guérison, et que celui qui la trouble dans ses opérations, en donnant journellement des remèdes, est, ou un charlatan cupide, ou un ignorant.

Pour nous, nous renfermant dans les bornes de l'utile, nous nous sommes contentés de présenter les effets réels des secours médicinaux, et nous avons préféré de donner, au lieu d'un formulaire si abusif et si dangereux, les diverses indications prises dans les différens signes sensibles qui en déterminent l'emploi. En deux mots, connoître la propriété des médicamens, et saisir l'indication où chaque espèce convient, d'après la cause de la maladie : voilà notre matière médicale, et celle-là est aussi courte et facile, qu'elle est sûre. Par ce moyen, nous instruisons le peuple à sa portée, et encore nous l'instruisons sans danger : voilà le véritablement utile pour lui,

et voilà aussi tout ce qu'il doit savoir, soit pour établir sa confiance dans l'homme de l'art instruit, soit pour décider sa docilité. Gagner ces deux points avec le peuple, c'est tout gagner. Il ne doit rien savoir de plus; car, au-delà est l'abus : ceci répond à quelques personnes qui, même de l'art, s'obstinent à croire que tout ouvrage rural est pernicieux, parce qu'il met la médecine à la merci du peuple qui ne peut qu'en abuser. Oui, si notre instruction est calquée sur le même type que les ouvrages populaires qui nous ont dévancés; oui, si notre méthode nouvelle est sujette aux mêmes inconvéniens que l'ancienne méthode usitée jusqu'ici; oui, si l'on peut prouver que le malade rural est mieux servi, mieux traité à présent, qu'il ne le sera d'après notre instruction; oui, enfin, s'il peut y avoir rien de pire que ce qui existe aujourd'hui, savoir : d'un côté, la négligence ou la funeste témérité de la part des malades, et, de l'autre, ou le commérage impudent, ou encore l'ignorance de nombre d'officiers de santé. Mais, au contraire, si notre instruction prévient tous ces maux, ou du moins en corrige seulement en partie l'universalité; et de plus, si, loin de donner lieu à aucun abus nouveau, elle détruit ceux qui existent, comment pou-

voir la déprécier? car, ici juger par prévention, ou sans vouloir rien approfondir, c'est en quelque sorte s'afficher anti-philantrope. Quand il existe tant de maux, le seul espoir du mieux suffit. Essayons déjà ; l'expérience amenera ensuite la perfection. Instruisons donc, d'abord pour que les médico-manes incorrigibles commettent bien moins de fautes qu'aujourd'hui; instruisons sur-tout, ne cessons de le répéter, non pour faire le peuple médecin, mais pour le corriger de la médico-manie; car, autre chose est de savoir ce qu'est la médecine, autre chose est de l'exercer. L'homme éduqué ne sait pas la médecine; mais il sait que c'est une science, et une science difficile à acquérir; et c'est parce qu'il sait combien il faut de connoissances, de talens, et encore d'expérience, pour exercer comme il faut cet art, qu'il ne s'avise pas de l'exercer pour lui-même. Instruisons donc le peuple, comme l'est le citadin qui réfléchit et raisonne; alors il se conduira comme lui; il ne fera rien de lui-même; il fuira le charlatan. il n'écoutera plus, ni la femmelette, ni le bavard, ni l'ignorant; car il en saura plus qu'eux. Le médecin, seul, ou, à son défaut, l'homme de l'art, jugé suffisamment habile, et nommé par le gouvernement, sera écouté et obéi, parce que lui

seul mérite toute confiance : voilà précisément ce que nous voulons. En deux mots, instruire utilement le peuple, tel est le vœu du philosophe philantrope; écarter l'ignorant et le charlatan, tel est le vœu de l'humanité; donner des hommes de l'art habiles à tous et un chacun, aux hameaux comme dans les palais, tel est le vœu d'un sage Gouvernement. Satisfaire à la fois à tant de vœux, quels services nouveaux rendus à l'humanité! mais notre travail atteint-il un but aussi désirable? ce n'est pas à nous d'en juger.

3.e TABLEAU POPULAIRE RELATIF AUX MALADIES CHRONIQUES.

PREMIÈRE CLASSE.

De l'Etat inflammatoire chronique, cause de maladie.

ORDRE 1.er
Inflammation vasculaire.

1.er GENRE.
Surabondance ou engorgement du sang dans les vaisseaux capillaires du cerveau.

ESPÈCES.
1. Douleur à la tête continue, avec des éblouissemens.
2. Somnolence avec des étourdissemens.

2.e GENRE.
Surabondance ou engorgement du sang dans les vaisseaux de la poitrine.

1. Hémoptysie ou crachement de sang.
2. Toux, et toutes ses différences.
3. Asthme sec.
4. Palpitations.
5. Douleur du côté supérieur, continue.

3.e GENRE.
Surabondance ou engorgement du sang dans les vaisseaux du bas-ventre.

1. Hémorragie par les vaisseaux courts.
2. — par les vaisseaux mésentériques.
3. Dysenterie sans fièvre.
4. Hémorroïdes douloureuses.

Signes généraux caractéristiques.

1.° Dans toutes ces espèces, l'on observe un pouls plus ou moins accéléré, soit dans un tems soit dans un autre;
2.° Le pouls doit présenter quelque plénitude;
3.° Il y a douleur plus ou moins sensible dans la partie affectée;
4.° Les fonctions de la partie souffrante sont gênées;
5.° Le tempérament doit être sanguin et pléthorique; ce qui se connoît à voir les vaisseaux pleins, et à un pouls dur et fort.

Indépendamment de ces signes généraux, il y a les signes particuliers propres à chaque espèce, que les bornes de notre feuille ne peuvent comporter, et qui d'ailleurs fatigueroient le peuple. Cependant nous allons en donner une idée succincte dans le deuxième ordre suivant. Notre but est de mettre tous les esprits en état de juger sainement à peu près tous les cas communs.

Traitement général.

1.° Le début du traitement consiste dans la saignée, soit du bras, soit du pied. On la réitère selon le tempérament, selon les forces, et encore selon l'opiniâtreté des accidens;
2.° Les délayans, le petit-lait et les tisanes acidulées conviennent à toutes les espèces;
3.° Le régime doit être strict et rafraîchissant.

Après le traitement du début, viennent les différentes *indications*, suite de la maladie, qui exigent, chacune, un traitement à part; ce qui est d'un détail infini, tout-à-fait hors de notre tableau.

ORDRE 2.e
Inflammation latente ou obscure dans les viscères.

1.er GENRE.
— dans la tête.

1. Douleur, ou lancinante, ou gravative, avec des éblouissemens.
2. Somnolence avec étourdissement.

Voir les objets tourner,... chanceler en marchant,... pesanteur à la tête,... tintement d'oreilles,... pouls intermittent. Ces symptômes sont continus, ou momentanés, ou périodiques; ce qu'il faut bien considérer. S'ils ont peu de tenue,.... et s'ils ne reviennent que de loin en loin; enfin, si, lors des accès, l'urine est limpide et claire comme de l'eau, on regarde alors cette affection comme nerveuse, annonçant peu de danger.

Le traitement particulier veut la saignée du pied,... les sangsues aux deux tempes. Lorsque l'état inflammatoire a cédé, on emploie les vésicatoires, le séton ou les cautères. De plus, saisir les indications particulières, pour les combattre.

2.e GENRE.
— dans la poitrine.

1. L'hémoptysie ci-dessus.
2. La palpitation.
3. L'oppression habituelle avec toux.

Le sang sortant de la poitrine se distingue en ce qu'il est pur et vermeil. Ce symptôme, lorsqu'il revient fréquemment ou qu'il se soutient, mène souvent à la phthisie ou maladie du poumon.

La toux de poitrine est sèche ou humide, avec des crachats plus ou moins cuits.

La toux-coqueluche se reconnoît par ses accès, ainsi que par la rougeur du visage, lors de la quinte, et encore par le vomissement qu'elle occasionne souvent.

La saignée du bras est ici plus indispensable qu'ailleurs, dès le commencement de la maladie. C'est le seul moyen de prévenir la phthisie. Ensuite les autres remèdes doivent suivre les différentes indications particulières.

3.e GENRE.
— dans l'abdomen.

1. Vomissement habituel.
2. Hépatitis ou jaunisse sans fièvre.

Flux céliaque, lientérique, dysentérique.

Il faut bien distinguer le vomissement utile du vomissement maladie, dont la cause est l'engorgement du pylore ou de l'estomac.

La jaunisse se distingue par l'engorgement du foie, joint à sa tension, comme cause.

Le caractère essentiel des flux, c'est de bien distinguer ceux qui ont pour cause soit l'irritation ou la foiblesse des viscères. La douleur ou l'affaissement en sont les signes évidens.

Dans tous ces sortes de cas, on ne peut ici désigner un traitement particulier propre à chaque espèce. Nous dirons seulement que le début et la suite se déduisent des principes posés au traitement général ci-dessus.

DEUXIÈME CLASSE.

Des Vices des Humeurs.

ORDRE.
Humeurs viciées.

1.er GENRE.
Vice bilieux.

ESPÈCES.
1. Surabondance bilieuse.
2. — avec excès d'acrimonie.
3. Reflux de la bile dans le sang, ou jaunisse passive, sans douleur ni tension.

Signes généraux caractéristiques.

Bouche amère,... langue chargée,... embarras de l'estomac....

Vomissement souvent utile,... toux sèche,... trop de faim....

Excrémens gris,... urine huileuse. Le diagnostic doit distinguer la jaunisse active de celle qui est passive; et encore la jaunisse essentielle, de celle qui est symptomatique ou occasionnée par une autre maladie.

Traitement général.

Les émétiques sont le premier des remèdes.

Les délayans,... les stomachiques légèrement évacuans.

Ajoutons qu'ici, comme par-tout ailleurs, le début de chaque maladie veut un traitement particulier, selon les indications et le tempérament; tandis que, pour la suite, les affections caractéristiques en demandent un différent, selon chaque espèce.

Les saignées sont en général ici contre-indiquées.

Les purgatifs forts demandent beaucoup de discernement dans leur emploi.

Les dépurans choisis et appropriés aux différentes indications conviennent généralement.

2.e GENRE.
Vice séreux et glaireux.

1. L'acrimonie.
2. L'épaississement.
3. Les fluxions ou congestions séreuses.
4. Les pituites.

La pâleur et la bouffissure du visage distinguent ces espèces, comme cause. L'acrimonie irrite; l'épaississement mène aux enflures.

Les fluxions internes débutent par des alternatives de froid et de chaud qui ne reparoissent pas. Les fluxions catarrhales et rhumatisantes froides s'étendent à 40 jours et plus.

3.e GENRE.
Vice lymphatique.

1. Les tumeurs.
2. Les engorgemens d'un viscère quelconque.

Ces maladies sans signes sensibles sont bien au-desssus du peuple.

Traitement trop difficile.

TROISIÈME CLASSE.

Des Vices des Solides.

			Signes généraux caractéristiques.	*Traitement général.*
ORDRE 1.er Irritabilité	GENRE ET ESPÈCES.	Tout dérangement de fonctions attribué au spasme, avec plus ou moins d'irritation ou de douleur obscure.	Ici, c'est le règne des vapeurs, de l'affection, hypocondriaque et hystérique. 1.° Les affections spasmodiques sont un protée qui singe toutes les maladies; ce qui en impose aux ignorans et aux inattentifs; 2.° La tenue des signes est fort variable, et n'est pas constante comme dans les autres maladies; 3.° L'urine abondante et claire comme de l'eau, lors des accès, donne le troisième signe caractéristique.	La cause efficiente de ces tristes affections échappe presqu toujours, même au plus habile; aussi élude-t-elle tous n agens médicaux, et l'on ne guérit pas. Les médecins peuve bien parer à des accidens passagers et indépendans de la caus voilà tout.
ORDRE 2.e Relâchement.	GENRE ET ESPÈCES.	Toutes les sortes de cachexies avec empâtement.	Les cachexies qui sont une dégénérescence quelconque des humeurs reconnoissent pour cause un défaut de fonctions, en moins, des divers organes. Le visage pâle ou livide, bouffi,... lenteur dans le pouls,... fatigue et oppression au moindre exercice,... les vents,... les urines troubles,... l'esprit affaissé,... sur-tout les digestions laborieuses. Tels sont les signes généraux.	Rétablir les digestions selon les indications; Puis les amers et les antiscorbutiques. Finir par les fortifians. Guérir sûrement, quoique longuement, c'est ici le ch d'œuvre de l'art.

Nota. *L'on voit que ce tableau pourroit être d'une étendue infinie. Alors il ne seroit plus populaire. Toutes les maladies de chaque organe; les maladies des deux sexes; celles des différens âges, et même de chaque profession; toutes l tumeurs internes, stéatomateuses, squirreuses; les maladies des quatre virus connus, etc.; en un mot, le diagnostic ou les signes caractéristiques, et le traitement de chaque espèce particulière de maladie; en d'autres termes, connoît toutes les causes, distinguer tous les signes, et savoir adapter tous les secours consacrés par l'expérience, selon les indications, selon le tempérament, et encore d'après le vœu de la nature: quel champ immense de connoissances parcourir !*

Peuples! concevez la difficulté de la science. Garez-vous donc du bavard et de l'ignorant.

REMARQUES.

Les maladies *chroniques*, ou autrement longues, sont celles que le public nomme lentes, et qui marchent sans violence. On les reconnoît scientifiquement aux caractères suivans ; ils sont à peu de chose près l'opposé des quatre caractères que nous avons donnés relativement aux maladies aiguës : 1.° La fièvre est ordinairement le moindre des accidens, et souvent il n'y en a pas du tout ; d'ailleurs, lorsqu'il y en a, très-rarement travaille-t-elle à la guérison ; et alors, loin d'être un bien, comme dans les maladies aiguës, elle est plutôt un mal ; 2.° Les accidens ou symptômes, ou autrement les signes de la maladie tourmentent peu le malade, si elle est sans douleur ; ce qui lui inspire une sécurité fâcheuse ; aussi leur marche est souvent obscure, sur-tout dans le commencement de la maladie, mais leur tenue est uniforme, et assez constante ; enfin, ils annoncent presque toujours un vice dominant et constant, ou dans les humeurs, ou dans quelque organe ; ce qui fait

que la maladie est *constitutionnelle*, tandis que, dans les maladies aiguës, souvent elle n'est qu'*accidentelle*; 3.° La marche de la nature est embarrassée; elle est peu saillante; le plus souvent elle est muette; 4°. Enfin, ces maladies sont lentes, et durent des mois, quelquefois des années. Négligées, elles font des progrès, et souvent ils sont presqu'insensibles, jusqu'à ce que le mal soit sans ressource; bien traitées, la guérison est encore longue. Tel est en général le caractère des maladies chroniques.

D'après les notions que nous venons de donner, l'on voit que la nature ne fait rien ou presque rien dans les maladies chroniques; c'est donc à l'art à suppléer à la nature. Aussi, c'est dans ces maladies que les ignorans échouent tout-à-fait. Comme la nature ne travaille pas pour eux, le charlatanisme et la vanterie sont aussi à *quia*; c'est-là, disons-le au peuple, où l'on a une donnée assez sûre pour les juger à fond. Mais ces cas sont trop rares pour leur porter coup.

Que le peuple apprenne donc ici, d'abord, à connoître et à distinguer les maladies chroniques; l'on voit que rien n'est plus aisé; alors, il consultera notre tableau pour y puiser les notions qu'il présente : les connoissances

qu'il y trouvera, quoique générales, suffiront à son instruction; ensuite, qu'il se souvienne que ces maladies sont difficiles à traiter, et encore qu'elles sont difficiles à guérir, d'où il résulte que souvent le traitement, quelque bon, quelque méthodique qu'il soit, doit être long pour obtenir une guérison radicale. Ici, guérir parfaitement, quoique longuement, c'est beaucoup; car, l'essentiel dans ces maladies est d'être guéri sans des reliquats, qui ramènent tôt ou tard la rechûte, ou encore qui laissent le malade en proie à des douleurs de tems à autre, et qui lui font mener une vie languissante. Guérir parfaitement et sans ces reliquats, voilà le grand service de l'homme habile; car, c'est ici l'art, et non la nature, qui fait tout. Voilà pourquoi une seule guérison de ce genre doit valoir, pour la réputation du médecin, la guérison de cent maladies aiguës. C'est lorsque le peuple sera persuadé de ces vérités, qu'il ne s'avisera plus de recourir au charlatan ou aux ignorans de toutes les couleurs, et qu'il mettra sa confiance entière dans le médecin seul, et constamment, depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin. Voilà les leçons utiles que nous devions au peuple : c'est à lui d'en profiter.

Quant aux connoissances particulières que

donne notre tableau, nous en dirons peu de chose au peuple; car, avertissons-le qu'en général elles sont au-dessus de sa portée. Nous lui donnons seulement une idée de la science, afin de le mettre à même de juger l'homme de l'art; mais, lorsqu'il s'agit de l'application aux cas particuliers, qu'il se désiste de toute prétention à cet égard, c'est le meilleur avis que nous puissions lui donner.

Quant au scientifique, nous convenons volontiers que notre tableau est défectueux, et nous désirons vivement, ou qu'on nous corrige, ou qu'on fasse mieux. Cependant, l'on conviendra aussi qu'il présente d'un coup-d'œil ce qui se pratique tous les jours par les médecins dans les cas ordinaires, et quelque chose de plus, que leur pratique ne s'étend guères au-delà, relativement aux causes connues que nous avons déduites. Je sais bien qu'outre ces causes il y a encore les affections particulières des viscères et des différens organes. Le traitement médicinal par les spécifiques est encore un champ vaste; mais tout cela est hors de notre plan, qui ne veut que le facilement saisissable. Il nous suffit de l'annoncer au peuple, pour décider sa confiance dans les habiles. Nous ne voulons ici que ce qui a rapport aux trois causes

que nous avons portées, et qui sont si générales, qu'elles embrassent presqu'en entier l'exercice médical de tous les jours. En effet, ouvrez à cet égard les auteurs; vous voyez par-tout la même boussole pour suivre les indications. C'est à chaque nom de maladie, une répétition continuelle des mêmes traitemens. Pourquoi? parce qu'on a beau donner différentes sortes de noms, le praticien, comme tel, ne voit au fait et ne traite que les causes. Or, les causes qu'on traite le plus communément sont en petit nombre; et c'est ce qui nous a décidé pour notre méthode, parce qu'elle est aussi facile que sûre. Je sais bien que les noms servent à distinguer chaque espèce de maladie; je l'ai déjà dit et je le répète, mais en définitif, l'espèce doit toujours être caractérisée par la cause. Il est donc vrai, d'après les auteurs même, que les noms des maladies ne servent que de points de ralliement pour s'entendre, et qu'on ne doit point y avoir égard dans le traitement-pratique.

On m'objectera, sans doute, que l'art ne se contente pas de donner les noms, qu'il donne aussi les causes. Mais tel n'est pas l'état de la question; car, il s'agit seulement ici de savoir si, à la rigueur, l'on peut se passer du nom de la maladie dont la cause est connue,

pour néanmoins la bien traiter, soit parce que la méthode qui s'en passe est beaucoup plus facile, soit parce que la méthode nominale est sujette à égarer, et le peuple raisonnant, et encore nombre de gens de l'art trop peu instruits. En effet, je sais parfaitement que les praticiens instruits connoissent les noms, les causes, etc., et qu'ils savent se conduire en conséquence; mais je sais aussi que le public raisonneur, et que nombre de chirurgiens mal-appris ne se décident souvent que par les noms seuls, et l'on ne sauroit dire tout le mal qui en résulte. Pour nous faire comprendre, donnons-en quelques exemples : La *jaunisse des filles*, par suppression des règles; voilà le nom : c'est à tous les individus le vin d'absynthe. Cependant, le praticien reconnoît dans cette maladie une *cause active* ou *passive*, et ces deux espèces ou ces deux causes exigent un traitement différent. L'*obstruction* ou plutôt l'*engorgement* est un nom; alors, toujours des fondans purgatifs. Cependant, l'homme de l'art habile distingue ou la *cause active*, ou la *cause passive*, c'est-à-dire, ou l'inflammation chronique de quelque viscère, et encore l'éréthisme des solides, ou l'empâtement avec le relâchement, autrement le défaut d'action du viscère. Or, ces deux causes demandent

un traitement opposé. Présentons un cas encore plus frappant; c'est une simple *coupure* : alors, l'homme ordinaire prend le nom pour la chose, et il croit dire tout ce qu'il y a de mieux, en ordonnant le taffetas d'Angleterre; mais l'homme instruit voit que la coupure n'est pas nette, qu'elle est, au contraire, avec déchirure, et qu'alors elle va décider une légère inflammation et de la suppuration : cette cause lui fait condamner le taffetas d'Angleterre qui, dans ce cas, est nuisible, et il ordonne le cérat simple. Ces exemples suffisent pour faire voir combien la méthode des noms est vicieuse pour le peuple, ainsi que pour l'homme de l'art mal-appris. L'on voit aussi par-là combien notre méthode par les causes sensibles leur est plus utile, puisqu'elle leur donne le guide nécessaire pour se décider avec certitude.

Nous venons de donner des exemples bien simples, et à la portée de tout le monde; donnons-en maintenant qui soient scientifiques. Il faut tâcher de convaincre aussi les gens de l'art; et prenons pour premier exemple la phthisie, maladie chronique assez connue et des plus fréquentes, puisqu'on prétend qu'elle moissonne le cinquième de la population. Analysez tous les auteurs anciens et modernes,

c'est-à-dire, rien moins qu'environ vingt mille pages écrites à ce sujet. Qu'apprend la saine pratique de cet immense luxe de paroles? deux ou trois pages suffisent, d'après notre méthode. Les voici :

1.° S'il y a *inflammation*, ou cause, ou diathèse inflammatoire active, ou plus scientifiquement, le *strictum* fiévreux des méthodistes (que nous importent tels ou tels noms, puisque la cause inflammatoire nous suffit), laquelle se connoît à un pouls dur et rebondissant,... à la fièvre par accès, qui redouble après le repas du midi,... à l'oppression,... à la soif,... à l'ardeur de la peau,... au sommeil inquiet,... à la douleur de la poitrine qu'accompagne la toux, et le plus ordinairement le crachement de sang;... ajoutons que cet état ne se rencontre guères que dans le commencement de la maladie, et encore lorsqu'elle est bien caractérisée; alors, il faut saigner et réitérer jusqu'à la diminution des symptômes. L'on emploie aussi le régime végétal, ainsi que le traitement anti-phlogistique ou rafraîchissant. On associe encore avec avantage, après les saignées, les incisifs les plus légers, tels que les décoctions des plantes chicoracées, les infusions de fleurs de tilleul, ou encore de pavots, pour appaiser la toux.

On

On ajoute à ce traitement les secours externes, savoir : les pédiluves, les lavemens simples, et un repos absolu du corps et de l'esprit;

2.° Si, au lieu de l'état inflammatoire, il y a *foiblesse*, *inertie*, *accablement*, c'est-à-dire, lorsque tout le systême est dans le relâchement ou, scientifiquement, dans l'atonie, autrement le *laxum* des méthodistes, état opposé au *strictum* ci-dessus, c'est ici la cause qui ordinairement succède à l'état inflammatoire, laquelle se connoît à un pouls petit et serré,... à la débilité de tout le corps,... à la décoloration de la peau,... et par suite à une légère œdématie,... à l'urine pâle,... à la langue humide,... enfin, aux fonctions perverties généralement en moins:... ajoutons que la fièvre n'est ici que *passive*,... et que cet état ne se montre guères qu'à la fin du premier ou au commencement du second degré.... Alors, c'est la cause *humorale*: peu ou point de saignée; le régime ainsi que le traitement rafraîchissans sont contr'indiqués. L'on ordonne, au contraire, le régime restaurant, tel que, par exemple, le vin modérément trempé, les soupes grasses, animées avec de la cannelle, l'usage de la viande, le café, du vin de Bordeaux ou d'Espagne, à dose modérée, etc.; pour remèdes, on emploie

les incisifs et les toniques actifs, mais toujours avec modération, et selon les indications; tels que, par exemple, la patience aquatique, la gentiane, et sur-tout le quinquina. Les frictions sèches sur toute la peau, matin et soir, les exutoires, et par préférence les vésicatoires, sont les secours externes indispensables;

3.° Lorsque la cause de la maladie consiste dans les *tubercules* du poumon, ce qu'on connoît assez difficilement, sur-tout dans le commencement de la maladie, mais ce qu'on a droit de présumer, d'abord par l'absence des signes qui caractérisent chaque espèce différente,... ensuite par la sécheresse de la toux,... par une oppression qui s'augmente sensiblement en montant ou en marchant un peu vîte,... au pouls, malgré ces accidens, presque naturel.... (Observons toujours que nous ne parlons que du commencement de la maladie; car, dans l'état avancé, la plupart des symptômes se confondent et présentent le même type.) Ici, l'on voit évidemment qu'il y a affection d'organes; ce qui est hors de notre thèse. Eh bien! malgré cela, voyons encore: s'il y a diathèse inflammatoire, quelque légère qu'elle soit, vu le commencement de la maladie, on emploie toujours la saignée, les

régime et les remèdes rafraîchissans. Lorsque la cause inflammatoire est combattue, si le mal résiste, on en vient aux fondans, comme dans les écrouelles, savoir : l'extrait de ciguë dont on commence l'usage par quelques grains chaque jour, et qu'on augmente graduellement jusqu'à la dose même de deux gros par jour. On a employé aussi avec utilité la liqueur de Van Swiéten (le muriate suroxigéné de mercure); enfin, les autres apéritifs connus, et sur-tout les anti-scorbutiques. Ces remèdes sont rendus plus efficaces par les secours externes, tels que les vésicatoires, les cautères, etc.;

4°. Quelquefois les symptômes tabifiques, quoique bien prononcés, ne reconnoissent pour cause que l'*éréthisme*, ou autrement une irritation pure et simple; ce qu'on distingue par la nature des crachats,... par l'état du pouls qui est à peu près naturel,... par la non-déperdition des forces ainsi que de l'embonpoint:... alors, c'est la troisième cause, ou l'état *nerveux*. Le régime adoucissant et sucré convient; c'est ici sur-tout que le lait fait merveille, tandis qu'ailleurs il est souvent contraire;

5.° On observe que la *mucosité surabondante* est quelquefois la cause de la phthisie; ce qu'on connoît, outre les symptômes com-

muns aux autres espèces, par le manque d'inflammation,... par la viscosité des crachats, qui sont ordinairement blancs,... par le défaut d'appétit;... le malade ne peut se tenir couché horizontalement, ce que les ignorans ou les inattentifs prennent pour un asthme;... enfin, le nez coule,... peu ou point de fièvre,... et la maigreur ne survient pas:... alors la cause *humorale* existe, et le traitement suit : ainsi, le régime restaurant convient; pour remèdes, l'on emploie et l'on continue les émétiques *fractâ dosi.* On emploie aussi avec succès, tantôt le vin-émétique, tantôt l'hydromel vineux, quelquefois l'*assa - fœtida*, etc.;

6.° Lorsque le poumon est décidément *ulcéré*, ce qui n'arrive qu'au second ou au dernier degré, et ce qu'on connoît à la nature des crachats purulens,... à la fièvre continue, et redoublant le soir,... à l'émaciation de tout le corps,... aux joues vergetées, sur-tout pendant la toux,... enfin, à l'intensité de tous les accidens, etc;... alors l'organe est plus qu'affecté, il est presque détruit; il n'y a presque plus lieu à la guérison. Mais le devoir du médecin, et il est encore grand, c'est de soulager le malade, et de soutenir le plus long-tems possible l'édifice de la vie qui s'é-

croule. Cependant, l'on doit encore tenter les remèdes curatifs selon les espèces décrites ci-dessus. Mais si le mal est au-dessus de l'art, on se contente de suivre les indications que présentent chaque jour les symptômes dominans, et l'on s'en tient aux adoucissans.

Voilà ce qui concerne la phthisie essentielle ou, selon l'école, *idiopathique*, et que quelques-uns disent originaire, et d'autres, constitutionnelle.

Quant aux espèces de phthisie, soit *symptomatique*, c'est-à-dire, occasionnée par toute autre maladie, telle que, par exemple, les quatre virus connus, etc., soit *consécutive* à une autre maladie antérieure; alors ce n'est plus la pulmonie que l'on traite, c'est la maladie qui en est la cause et qui y donne lieu, d'où l'on voit que le nom fait ici encore moins qu'ailleurs : la cause est tout. Ainsi, par exemple, lorsque c'est la vérole, ou le scorbut, ou les écrouelles, ou le cancer, le traitement est absolument le même que celui de ces virus; si c'est une autre cause particulière de maladie, c'est cette cause qu'on traite, sans s'embarrasser du nom de phthisie, ni même de l'affection du poumon, ainsi que nous venons de le dire; car, le traitement seroit le même, si l'affection étoit dans le foie ou tout autre vis-

cère. Il en est de même du traitement des phthisies consécutives. Il suffit d'avoir égard à la maladie antérieure, qui a fait naître celle du poumon, et de satisfaire aux indications générales que la nature présente, ainsi qu'on le fait, lorsqu'on traite la maladie constitutionnelle. Je sais bien qu'il y a des exceptions pour les cas particuliers; mais, d'abord, ces exceptions sont rares; de plus, elles sont hors du plan de cet ouvrage.

Il n'est pas besoin d'ajouter que, dans la phthisie, ainsi que dans toute autre maladie, lorsqu'il y a un embarras de l'estomac, ce qui se distingue par une sorte de dégoût, par quelques nausées, par une gêne lors du travail de la digestion, par la langue chargée, et par une urine sédimenteuse, alors la cause est *humorale*, et l'on emploie, et même l'on réitère au besoin l'émétique.... (*Voyez* le docteur anglois Reid, dans son *Essai sur le traitement de la pulmonie.*); lorsque l'embarras est dans les intestins, l'on emploie de préférence quelques doux purgatifs;... enfin, s'il y a des digestions laborieuses avec un affaissement marqué, on ordonne les amers, les toniques plus ou moins actifs, selon les indications, tels que l'aloës, le quinquina, les martiaux, etc.

Tel est le résumé succinct, quant à la pratique ordinaire et journalière, des trois grands ouvrages modernes, publiés sur cet intéressant objet. Ce sont trois médecins de haut parage; ils font preuve de leur vaste science; les raisonnemens, les citations érudites et l'autopsie cadavérique y brillent. Mais, je le demande, que disent-ils à la pratique de plus que ce que je viens de dire, et même que ce qu'enseigne en général notre tableau? et que gagne de plus le malade dans les deux mille pages de ces écrivains célèbres? Quand j'entends M. Portal dire qu'on obtient les succès les plus nombreux par les secours les plus communs, mais lorsqu'ils sont administrés à propos et de bonne heure;... quand M. Bonafox-de-Malet annonce, page 16 de l'introduction, que, « dans les deux dernières périodes de la » phthisie, la maladie devient uniforme dans » ses symptômes, et que les mêmes moyens » thérapeutiques conviennent généralement à » tous les ordres et à toutes les espèces;»... enfin, quand je surprends M. Beaumes à dire (page 47, volume 2, édition 2.e) que « tel » est l'avantage de la science médicale, que » souvent elle admet une doctrine opposée, » relativement aux *explications*, sans influer » d'une manière notable sur la conduite que

» le praticien a à tenir. » En réunissant, dis-je, toutes ces assertions, n'est-il pas évident que ces trois médecins plaident pour la cause de notre nouveau mode. On est bien fort, lorsqu'on a pour soi l'expérience des siècles et les autorités les plus respectables. Il est donc vrai que la saine pratique, celle qui est dirigée par les causes sensibles, est une; mais que, quand on sort de-là pour théoriser, ou pour expliquer tout, ce qui au fait ne sert à rien, les plus habiles ne s'accordent plus. En effet, voyez ici, puisque nous y sommes : l'un veut tout expliquer par la sensibilité ou le solidisme; l'autre voit par-tout les vices des fluides, et celui-ci, comme anatomiste, interroge les cadavres pour connoître le siége du mal. Ici, ce sont des classifications pour établir les genres et les espèces; là, l'on ne veut que des descriptions nombreuses pour les caractériser; enfin, tous ne cessent de citer, comme si ce qu'a pensé un homme devoit jamais faire loi; comme si un fait, seul, rare, et dont le succès peut être dû à la nature, devoit faire précepte.

D'après ces remarques, n'a-t-on pas le droit de demander à quoi servent toutes ces citations, toutes ces explications, tous ces raisonnemens, qui donnent matière à dispute,

puisque, sans tout cela, la pratique est sûre et toujours la même? Il y a plus : ces grandes discussions peuvent servir l'exerçant qui est déjà habile, et seulement dans quelques cas extraordinaires; mais l'inhabile, le médicastre, l'officier de santé, qu'y gagnent-ils? rien. Au contraire, ils y perdent; car, tant d'étalage est pour eux un *imbroglio* qui les brouille, et dont ils ne peuvent se tirer. Dans tant de citations qui donnent des méthodes opposées, dans tous ces faits particuliers et rares qui ne font qu'exception, et qui confondent les principales indications avec les accessoires, où est le fil qui les tirera du labyrinthe? alors, combien d'essais infructueux, ou même homicides? On dira peut-être à cela : ces sortes d'ouvrages ne sont pas faits pour eux; alors, je conclus encore pour leur peu d'utilité publique, et qu'ils ne sont faits pour presque personne; car, ce sont les officiers de santé qui, à la honte de l'humanité, traitent les trois quarts et demi des malades, sur-tout dans le commencement des maladies: or, dans celle-ci particulièrement, c'est le commencement qui est tout. D'ailleurs, n'est-ce pas tout le monde qui donne toujours son avis sans rien savoir, et dont l'ignorance veut toujours lutter avec la science. Écoutez ici les petits exerçans, les raisonneurs, et sur-tout

les femmes; tous vous diront : cette maladie est celle du poumon, ou la phthisie; le lait en est le spécifique : voilà comme le nom de la maladie va avec le remède, tandis que souvent c'est un poison. Voilà aussi comment un médecin est contrarié, parce qu'on veut toujours savoir, tandis qu'on n'est qu'un sciole abusé, sur-tout par le nom de la maladie. Le grandement utile-pratique, c'est donc d'instruire tout ce monde, c'est donc de simplifier, et en même-tems de rendre l'application des secours aussi sûre qu'il est possible : voilà précisément ce que nous voulons. Ce n'est pas, si l'on veut, être grandement savant; mais c'est se rendre plus utile à l'humanité.

A ce sujet, je fais ici une remarque qui tient à mon plan. M. Bonafox-de-Malet annonce, dans la table des matières, qu'il donne, pages de 407 à 410, les moyens de faire cesser les malheurs nés *de la cupidité de l'ignorance.* J'ai couru à ces pages; j'ai bien lu; mais je n'ai rien vu. L'auteur dit seulement que, malgré les sages mesures du Gouvernement, l'*hérédité du crime* médical *existe.* Ces mesures, toutes sages qu'elles sont, ne suffisent donc pas; il en faut donc d'autres: l'auteur les fait désirer; mais à coup sûr il ne les donne pas. Promettre et tenir ne sont pas

la même chose : j'espère qu'à cet égard l'on ne nous fera pas le même reproche.

Pour rendre nos remarques plus utiles, multiplions les exemples, et donnons celui d'une maladie, la plus éloignée de notre méthode pour le traitement par les causes *sensibles* et *évidentes*. C'est le scorbut, l'un des quatre virus si connus. La base du traitement se prend dans les remèdes *spécifiques*, que l'expérience a consacrés. Ici, la cause ne fait pas plus que le nom, quoiqu'ici généralement regardé comme l'indication du traitement. Ce sont les symptômes qui tiennent lieu de la cause, et qui décident. Voyons ce que la pratique nous enseigne, et consultons les deux plus habiles médecins qui en ont traité, Boërrahave et Lind. Voici nos observations relativement à notre méthode :

1.° Tous deux, ainsi que le commentateur de Boërrahave, recommandent expressément d'éviter de traiter le nom de la maladie. (*Voyez* le traité de Boërrahave, par Lind, tome 2, page 394, nouvelle édition.) Voilà donc notre mode, à l'égard des noms de maladies même chroniques, approuvé par les grands de l'art. Chercher à généraliser ce mode, autant qu'il est possible, ce n'est donc pas innover; c'est suivre ses maîtres;

2.° Le même traité de Boërrahave dit (page 359) : « la guérison de cette maladie » est le chef-d'œuvre de l'art.» Mais, pourquoi tant de difficultés? parce qu'il établit nombre de causes idéales, prises dans différentes espèces d'acrimonie, qui ne sont ni sensibles ni évidentes : ce n'est plus alors que théorie. Opposons-lui le praticien Lind, qui dit (page 296, tom. I.er :) « l'expérience montre » que la cure du scorbut accidentel est très- » simple.» Sans doute, on doit bien distinguer ici le caractère essentiel du scorbut dit constitutionnel, de l'accidentel. Malgré cela, le lecteur doit voir la différence qu'il y a du mode purement théoricien, et du mode praticien. L'un divague et n'est point suivi, parce qu'il abandonne les causes ou les signes sensibles, pour se perdre dans des acrimonies imaginaires; tandis que l'autre va au fait, et fait loi, parce qu'il suit une voie sûre, celle de l'observation et de l'expérience.

3.° Quant au traitement médical, c'est d'abord, et dans le commencement du traitement, toujours notre même méthode. S'il y a des symptômes d'inflammation, ou encore pléthore, on saigne; s'il y a des symptômes d'humeurs saburrales, on purge, et s'il s'en déclare d'une affection nerveuse avec malignité ou au-

trement, on donne des acides, soit végétaux, soit minéraux. Tous les auteurs sont ici d'accord; et telle est notre méthode. (*Voyez* le même ouvrage cité, tome 2, page 213.) Ensuite on en vient aux spécifiques. Mais ici, Boërrahave, entraîné par sa théorie acrimonieuse, donne une matière médicale tout entière, tandis que Lind, praticien, dit (tome 1, page 332) « J'ai éprouvé plusieurs des re-
» mèdes dont on fait provision sur mer, et il
» n'y en a que deux que je puisse recomman-
» der particulièrement. » C'est à ces traits qu'on reconnoît le praticien consommé dans son art. Pourquoi? ne cessons de le répéter, parce qu'il ne prend pour guide que l'observation et l'expérience, d'après les symptômes ou les signes sensibles que présente la maladie.

L'on a vu, par les exemples ci-dessus, que les traitemens des maladies chroniques internes, soit celles des organes dont la cause est connue, soit celle des virus dont la cause pathologique est ignorée, sont entièrement d'accord avec la méthode que présente notre tableau. Pour en donner la confirmation de plus en plus, nous devons ajouter un exemple des maladies externes, et nous choisirons celle de la classe la plus étendue, les maladies de la

peau. Voyons ce qu'en dit le plus beau des traités, celui de M. Alibert, et bornons-nous à l'espèce la plus connue, les dartres. Ainsi, d'abord, quant au diagnostic, on en reconnoît sept espèces différentes. Connoître leur caractère spécial; savoir les bien distinguer des autres éruptions analogues; étudier les complications entre elles; enfin, juger, en praticien profond, celle qui fait crise, et qu'on ne doit pas guérir: tout cela doit être évalué; et, sans cela, on n'est qu'un empirique plus dangereux qu'utile. Quant au traitement méthodique interne, toujours la même chose. Au début, si la peau est enflammée, avec grande irritation et douleur, jointes à un tempérament avec trop de vitalité, l'on saigne et l'on emploie les rafraîchissans; tels que les bains, les tisanes et le régime analogues. L'indication présente-t-elle une saburre bilieuse gastrique? ce sont alors les vomitifs, et on les réitère tant que l'indication persiste, ainsi que l'a très-bien décrit le docteur Retz. Si la saburre est dans les intestins, les purgatifs sont employés et suffisamment continués. Ce traitement interne et le régime approprié, savoir: s'il y a vigueur, les relâchans; et s'il y a foiblesse, les toniques: l'on voit que c'est ici précisément notre même méthode générale.

Ensuite, viennent les divers spécifiques et topiques; tels que, à l'intérieur, le soufre, le foie de soufre, la saponaire, la jacée, et même, lors des complications, la liqueur de Van Swiéten, etc. Les topiques sont les bains sulfureux, les fomentations émollientes, les douches, les lotions. Lorsque les dartres sont invétérées et résistent, la pommade de foie de soufre est le topique le plus efficace. N'oublions pas de dire que nombre de dartres exigent un traitement de six mois et même d'un an, continuellement suivi. Remarquons encore que, dans cet immortel ouvrage, l'auteur dit et recommande, même à l'égard des topiques, qu'il faut suivre les indications locales; c'est-à-dire, que, s'il y a grande irritation avec la trop grande vitalité de la peau rouge et enflammée, on doit employer les cataplasmes émolliens, avec la pulpe fraîche des plantes solanées, ou les préparations saturnines, ou encore, en cas d'une douleur excessive, les applications opiacées. Si, au contraire, la peau présente quelqu'affaissement, et qu'au lieu d'être crispée elle soit mollasse, humide et foible; alors les topiques plus ou moins spiritueux, les irritans, et même les cantharides sur la partie souffrante, conviennent; tant il est vrai que notre méthode par les signes sen-

sibles et évidens trouve son application partout, à l'extérieur comme à l'intérieur. Tant de preuves, et dans les différens genres de maladies, suffisent, je pense, pour convaincre.

Comme notre traité veut donner une idée générale de toutes les parties de la médecine-pratique, nous sommes obligés de dire deux mots des maladies dites incurables. Dans les maladies aiguës, c'est souvent autant la négligence ou le traitement ignorant qui mène à l'incurabilité chronique, que la violence de la maladie; mais dans celles essentiellement chroniques, c'est ordinairement le mal lui-même qui est incurable. Bien des maux chirurgicaux qu'on palpe, et sur lesquels on peut appliquer les médicamens les plus énergiques, ne peuvent se guérir que par les opérations; plusieurs même sont tout-à-fait incurables. Comment peut-on vouloir que quelques médicamens internes, passant dans le creuset de l'estomac, et dénaturés dans le torrent de la circulation, viennent à bout de guérir toutes celles qui sont internes? Ainsi, tout abcès intérieur sans écoulement quelconque, et sans être repompé; toute tumeur stéatomateuse, squirreuse, cancéreuse; les polypes; enfin, en général les forces organiques perverties dans le champ immense de nos fonctions : tout

cela

cela est trop malheureusement incurable, et pour l'honneur de l'art, et pour les patiens. Fidèles à notre méthode, donnons quelques exemples utiles. Pour cela, nous laisserons les maladies reconnues décidément incurables; car, à quoi cela serviroit-il? Nous choisirons, en conséquence, une classe des plus étendues, et même des plus difficiles, mais dont l'incurabilité est douteuse : ce sont les maladies *nerveuses*. Le nom seul de ces maladies, excepté la paralysie et quelques affections particulières assez rares, combien n'a-t-il pas enfanté de systêmes dont la pratique a étrangément abusé? Une rage de dent, qui ne reconnoît pour cause que la carie, prouve-t-elle que le nerf est vicié par lui-même, ou, comme le dit l'école, *essentiellement?* arrachez la dent; le nerf reste sain. Le germe de la carie ne s'y propage donc pas? A combien d'autres maladies ne pourroit-on pas faire la même application? être irritable, éprouver de la douleur, c'est un effet et non une cause. Appliquons ceci à la classe protéiforme des maladies vaporeuses, qu'on dit si légèrement des affections de nerfs. Je le demande, où est la preuve? ni les sens, ni les symptômes ne la donnent. Leur tension ou leur relâchement, et même les effets qu'on dit en résulter ne sont qu'imaginai-

res; et, probabilité pour probabilité, l'exacte analogie ne dit-elle pas, au contraire, que les nerfs sont irrités, non par eux-mêmes, mais d'après l'émanation d'une humeur quelconque qui, n'étant pas absorbée par les pores inhalans, contracte une qualité vicieuse qui affecte les nerfs, tantôt d'une manière, tantôt de l'autre? Alors, vous voilà, dira-t-on, dans le système des acrimonies de Boërrahave, qui en forgeoit de toutes sortes dans son cabinet, et dont la pratique a été en quelque sorte souillée. Sans doute, la tête théorétique et chimique de Boërrahave a forgé des fantômes; mais s'ensuit-il pour cela qu'il n'existe jamais dans l'homme des humeurs acrimonieuses, ou qu'il vaudroit mieux nommer *délétères*, qu'on doive regarder comme la cause de nombre d'affections dites nerveuses? Certes, il en est d'évidentes, et que l'observation montre aux sens; telles que l'engeance vermineuse. La bile, la sérosité, la lymphe et les secrétions ne contractent-elles pas une qualité délétère démontrée par les symptômes? Il en est d'autres qui ne sont pas évidentes, mais qu'on a droit de supposer; telles que toutes les sortes d'émanations organiques qui, étant irrégulièrement absorbées, peuvent contracter une qualité délétère qui affecte les nerfs, tantôt d'une ma-

nière, tantôt de l'autre ; cause hors de nos sens, et qui malheureusement, quand on la connoîtroit, n'en seroit pas moins hors de nos agens médicaux. Or, dans ces derniers cas, à quoi bon ces adoucissans, le petit-lait, les bouillons de veau, de poulet, de grenouilles, de colimaçons ou de tortue, ordonnés par systême dans tous les cas, comme si la cause étoit connue et accessible ? à quoi bon ces bains froids ordonnés par le docteur Pomme, et ce régime outré de fruits fondans ? à quoi bon les saignées, et les purgations, et les calmans ? à quoi bon encore l'ordonnance de l'exercice, des bons repas, et sur-tout de la gaieté, à des vaporeux qui portent par-tout, malgré eux, leurs souffrances et l'ennui qui en est inséparable ? enfin, ne pouvant pas guérir, pourquoi tant de praticiens, sur la foi du plus grand nombre des auteurs, préfèrent-ils d'accuser le moral ? n'est-ce pas ajouter, de gaieté de cœur, une ironie insultante à des souffrances réelles ? Soyons vrais : accusons plutôt les bornes de l'art, qui n'en sera pas plus déprimé pour cela. Avant la découverte du quinquina, les fièvres quartes étoient la honte de l'art-pratique. C'étoit encore avec grande peine qu'on fixoit la gangrène. Aujourd'hui, bien des espèces de folie trouvent des res-

sources dans les moyens du célèbre Pinel. D'après cela, et sans bien d'autres citations que je pourrois faire, qui oseroit affirmer que les vapeurs sont un être de raison, ou un moral incurable ? Dans une maladie dont il y a plusieurs espèces ou des causes différentes, une généralité est inadmissible. Les unes se guérissent; d'autres ne se guérissent pas. La cause bilieuse, séreuse ou pituiteuse, glaireuse; celle intermittente, celle tenant aux organes de la génération, et d'autres bien connues, peuvent recevoir une curation complette; mais celle qui reconnoît un vice d'organisation, d'ailleurs inaccessible aux sens, est souvent incurable : c'est au praticien à savoir bien distinguer tous ces cas, pour se conduire avec sagesse. L'honneur de l'art et le sien seront son fanal.

Terminons, et concluons que nos remarques, étayées par les exemples puisés dans les meilleurs praticiens, suffisent pour prouver que notre méthode si facile, et malgré sa brièveté, présente néanmoins, en grande partie, tout ce que la pratique médicinale a d'utile, à l'égard des maladies chroniques. Quoi qu'il en soit, je sais bien, et la critique ne manquera pas de nous le reprocher, que notre tableau est tronqué, et que sa composition est défectueuse;

ır la science, et même ici cela doit ais non, pour les intrus sans études, la foule de ces exerçans que le seul ne conduit ; mais non encore, pour médico-manes bienfaisans qui veu- savoir sans se donner la peine de endre, et tel est notre but. La perfec- ni de mes moyens, ni de la compé- cet ouvrage. Que j'aie donné occa- faire mieux, il y a assez de quoi me En deux mots, que le peuple soit truit pour sentir la difficulté de la ce qui ne peut manquer de lui inspi- crainte salutaire qui le fera se dé- de ses prétendues connoissances, et de celles plus à craindre des charla- s ignorans, commères et autres; alors tableau soit plus ou moins défec- u'importe? il n'en sera pas moins is aurons servi nos semblables, l'hu- notre tâche est remplie.

4.e TABLEAU POPULAIRE

RELATIF AUX REMÈDES DANS LES MALADIES CHRONIQUES OU LENTES.

PREMIÈRE CLASSE.

Remèdes pour corriger le vice des Humeurs.

Ordre	Genre	Espèces	Vues curatives
ORDRE 1.er Les Rafraichissans.	1.er GENRE. *Délayans.*	1. L'eau dégourdie. 2. Le petit-lait. 3. Les émulsions.	Ces remèdes sont indiqués, lorsque les signes évidens annoncent qu'il y a une cause ou *inflammatoire* ou *irritante*, avec fièvre, soif, insomnie, sécheresse à la peau. Ils sont contre-indiqués, lorsqu'au bout d'un certain tems de leur emploi ils sont reconnus affoiblir les forces digestives.
	2.e GENRE. *Sédatifs.*	1. L'eau froide. 2. L'air froid. 3. Les acides végétaux et minéraux. 4. Le nitre.	
ORDRE 2.e Les Échauffans qui animent le sang.	1.er GENRE. *Echauffans aromatiques.*	1. Le poivre. 2. La menthe. 3. Huiles essentielles.	L'indication est pour les estomacs froids avec un pouls lent; aussi, l'intention est-elle ici souvent de faire naître une sorte de fièvre salutaire. Un tempérament échauffé contre-indique ces remèdes.
	2.e GENRE. *Echauffans incendiaires.*	1. Le vin généreux. 2. L'eau-de-vie. 3. L'esprit-de-vin.	
ORDRE 3.e Combattre l'acrimonie des humeurs.	1.er GENRE. *Adoucissans.*	1. La graine de lin. 2. La gomme arabique.	L'effet de ces remèdes est, ou de corriger l'âcreté des humeurs par solution, en employant ceux du premier genre; ou bien d'opérer à la longue une sorte de crise factice, en divisant d'abord les humeurs, ensuite en les évacuant ou par les selles ou par les urines; ce qu'on obtient par les remèdes du deuxième genre.
	2.e GENRE. *Apéritifs ou incisifs.*	1. Le sel de *duobus*. 2. Le suc de persil. 3. Le suc de cerfeuil. 4. Le suc de pissenlit.	
ORDRE 4.e Combattre les obstructions.	GENRE UNIQUE. *Fondans.*	1. Les laxatifs long-tems continués. 2. Le savon. 3. Le soufre. 4. Le mercure doux.	Ces remèdes divisent les humeurs qu'on suppose épaissies. Les tumeurs qu'on palpe sont les signes évidens qui indiquent ces remèdes. Lorsque ces signes manquent, leur effet est peu sûr.
ORDRE 5.e Combattre les aigres de l'estomac et des intestins.	GENRE UNIQUE. *Absorbans.*	1. La craie. 2. Les yeux d'écrévisse. 3. Les alkalis fixes.	L'effet de ces remèdes est de corriger ou de détruire les humeurs acides, soit de l'estomac ou des intestins, et encore de ces mêmes humeurs qu'on suppose se transmettre de ces organes dans le sang, et affecter quelqu'autre organe.

DEUXIÈME CLASSE.

Remèdes pour corriger le vice des Solides.

Ordre	Genre	Espèces	Vues curatives
ORDRE 1.er Les Relâchans.	1.er GENRE. *Mucilagineux.*	1. Les adoucissans ci-dessus. 2. L'eau de riz. 3. Les farineux.	Ces remèdes remplissent la même indication que celle des délayans et des adoucissans ci-dessus. Leur effet est alors de relâcher les solides.
	2.e GENRE. *Relâchans alimentaires.*	1. Les pruneaux cuits. 2. Les épinards. 3. Le lait coupé. 4. Les huileux.	Vaincre l'irritation des solides qui occasionne des acrimonies de toutes sortes : on doit attendre cet effet des alimens dits au deuxième genre.
ORDRE 2.e Les Animans ou Échauffans.	1.er GENRE. *Les Cordiaux d'un effet durable.*	1. Les aromates. 2. Les amers. 3. Les irritans externes.	L'effet de ces remèdes est d'exciter le jeu des organes, et de suppléer à la nature qui manque d'énergie. Le but est souvent de procurer un centre d'irritation locale externe, pour en enlever une interne qui est grave et dangereuse.
	2.e GENRE. *Cordiaux d'un effet momentané.*	1. Les spiritueux. 2. L'esprit de Mindererus. 3. L'éther.	Les remèdes du deuxième genre sont indiqués, lorsqu'il s'agit d'animer; mais, en irritant l'estomac, ils jettent le feu dans le sang, et sont dangereux en continuant leur usage.

Ordre	Genre	Espèces	Vues curatives
ORDRE 3.e Fortifians de l'estomac.	1.er GENRE. *Toniques chauds.*	1. Aloès. 2. Le poivre. 3. La moutarde. 4. Le fer ou les martiaux.	Ces remèdes conviennent aux estomacs froids et pituiteux, et qui pèchent par le relâchement de la fibre. Ils sont donc contraires aux estomacs chauds. Ne manquons pas de dire que, fortifier l'estomac, c'est souvent tout ce que l'art peut faire de mieux dans les maladies dont la cause est obscure ou inconnue, parce que l'expérience a appris que ce viscère a une grande correspondance avec tous les autres organes.
	2.e GENRE. *Toniques amers.*	1. La gentiane. 2. La petite centaurée. 3. La grande absinthe.	

TROISIÈME CLASSE.

Des Remèdes spécifiques.

Ordre	Genre	Espèces	Vues curatives
ORDRE 1.er Spécifiques dont l'action est générale.	GENRE. *Antispasmodiques, histériques, etc.*	1. Assa-fœtida. 2. Castoréum. 3. Aristoloche. 4. Le camphre. 5. Alkali volatil.	L'emploi des spécifiques est ce qu'il y a de plus brillant dans l'exercice de la médecine chronique. Cependant le mode de leur action est presque toujours inconnu; et malgré cette ignorance absolue du comment et du pourquoi, ces remèdes sont d'un effet bien plus sûr que tout autre. L'expérience a tout constaté; et c'est ici que l'empirisme, toutefois raisonné, triomphe. Les indications particulières demandent un homme parfaitement instruit et exercé. Elles sont donc absolument hors de la portée du peuple, outre qu'elles sont d'un détail infini. Au surplus, si l'on désire un détail circonstancié et mis à la portée du peuple, qu'on consulte notre premier ouvrage populaire.
ORDRE 2.e Spécifiques dont l'action est particulière.	1.er GENRE. *Opiatiques contre les douleurs.*	1. L'opium et 2. ses préparations. 3. Le pavot indigène.	
	2.e GENRE. *Contre les fièvres intermittentes.*	1. Le quinquina. 2. L'écorce de frêne ou de marronier d'Inde, etc. 3. La gentiane. 4. La camomille.	
	3.e GENRE. *Astringens.*	1. Le simarouba. 2. Ipécacuanha. 3. Alun.	
	4.e GENRE. *Antivermineux.*	1. Semen-contra. 2. Mousse de mer. 3. L'étain pulvérisé. 4. Le vermicide de M. Chabert.	
	5.e GENRE. *Antigangréneux.*	1. Quinquina. 2. Camomille.	
ORDRE 3.e Contre les quatre virus connus.	1.er GENRE. *Antiscorbutiques.*	1. Cresson. 2. Cochléaria. 3. Raifort sauvage.	
	2.e GENRE. *Antivénériens.*	1. Le Mercure. 2. Liqueur Van-Swiéten.	
	3.e GENRE. *Anticancéreux.*	Remèdes nuls.	
	4.e GENRE. *Antiécrouelleux.*	1. Mercure doux. 2. Le bain froid. 3. Les fortifians.	

Terminons notre tableau par cette sentence ou plutôt cet avis qu'on ne peut trop répéter : Ici, les connoissances sont infiniment plus difficiles que par-tout ailleurs. Ajoutons que chaque espèce de remèdes, même les plus aisés, c'est-à-dire, ceux que nous présentons, comportent dans leur application nombre d'exceptions que le médecin, seul, peut et doit connoître. Peuples! n'en demandez pas davantage. Le peu de ce tableau doit vous suffire, s'il vous apprend à bien juger l'homme de l'art.

REMARQUES.

QUE ce tableau soit encore plus défectueux que les autres, nous en convenons; qu'il soit même nul, tant mieux. Tout ce que le peuple doit comprendre ici, c'est son absolue nullité, et encore celle de l'ignorant. J'aurois pu cependant présenter une excuse plus scientifique, en accusant l'art lui-même de moins de certitude et d'évidence qu'ailleurs, pour établir les indications des remèdes d'après des signes sensibles; mais ce moyen-là même est encore au-dessus du peuple. Il est cependant bon de lui donner seulement une idée de la science telle qu'elle est, et sur-tout de ses difficultés. Entrons en matière :

Si l'on excepte les spécifiques qui agissent par une vertu occulte, presque tous nos remèdes relatifs aux maladies chroniques ont leur action directe et première sur l'estomac, qu'on sait influer sur presque toute notre organisation, soit qu'on veuille remédier aux humeurs, soit qu'on veuille relâcher les solides, ou les fortifier et les animer. Aussi voyez toutes nos bonnes ma-

tières médicales, elles prennent généralement leurs indications curatives d'après le *strictum* et le *laxum* des méthodistes, autrement dit, la constriction ou le relâchement des solides. Ainsi, y a-t-il *irritation*, c'est-à-dire, chaleur, séche-resse à la peau, soif, insomnie, pouls élevé? alors, quelle que soit la maladie, on débute par les relâchans, les adoucissans, les délayans; après quoi, on attaque avec fruit la cause, si elle est connue, par les remèdes appropriés. Si, au contraire, il y a *relâchement* dans les solides, on commence par employer les toniques sto-machiques, les amers, les légers cordiaux. Tout ce que nous venons de dire concerne le début du traitement; et c'est l'essentiel pour le peuple qui presque toujours se néglige ici, ou encore qui se conduit fort mal. Notre tableau est donc ce qui lui convient à tous égards. Nous lui donnons le facile et l'évident. C'est abréger, dans une seule page, toute la matière médicale composée de nombre de vo-lumes et de formulaires qui lui sont non-seu-lement inutiles, mais du plus grand danger, s'il ose en faire l'application. En effet, com-ment pouvoir débrouiller, dans les matières médicales, les indications d'un même remède qui est dit incisif, apéritif, désobstruant, em-ménagogue, etc., ou encore choisir, dans une

même maladie, dix remèdes différens qu'on dit y convenir? n'est-ce pas là un vrai labyrinthe sans fil pour s'en tirer?

Nous avons aussi borné la liste des médicamens aux plus aisés. Ainsi, les mille médicamens des trois règnes sont ici oubliés, parce qu'ils seroient hors de place. D'ailleurs, disons-le, tout ce luxe de médicamens n'est que pompe, et le vrai praticien n'y voit que misère et pauvreté. En effet, qu'est-ce que ces apothicaireries fameuses des grandes cités? de mille affiches étalées sur des pots à long bec, ou sur des tablettes qui vont d'un étage à l'autre, il y en a 980 auxquelles on ne touche guères. Qu'on compare ce fatras dégoûtant, qui présente une image repoussante des misères de l'homme, à l'apothicairerie si leste des petites villes, avec laquelle cependant le médecin instruit guérit tout aussi bien, et l'on sera forcé de convenir que les riches des villes ont aussi leur genre de duperie. Il est vrai que cette sorte de charlatanerie n'est qu'une suite de nos *codex* et de la manie médicale de formuler qui a été portée à son comble; mais les médecins praticiens commencent à en revenir. Pour nous, de même que nous avons élagué à l'égard des noms des maladies, de même nous abrégeons ici. Comme nous ne

voulons que le certain, l'évident, et ce qui tombe sous les sens, il ne nous a fallu qu'une page; et tout homme de l'art impartial conviendra que cela suffit, soit pour le peuple qui ne peut rien savoir ici, soit pour nombre de gens de l'art, pour les sœurs de la charité, et les raisonnailleurs qui n'en savent pas plus, et qui n'en exercent pas moins, aux dépens de l'humanité. Rien n'est donc plus certain, que notre tableau donne toutes les connoissances que toutes les sortes d'intrus peuvent avoir, et qu'en conséquence ils seront dorénavant jugés inutiles. Ajoutons que, par son moyen, la nature ne sera plus contrariée, comme elle l'est aujourd'hui, par les mauvais traitemens que suggère l'amour-propre plutôt que la science. Écoutons à ce sujet le premier des médecins, M. *Corvisart*, qui, dans son introduction sur la matière médicale, page 30, s'écrie : « Ah! nature, nature! quelle doit » être ta puissance, s'il te faut, toute seule, » vaincre les maux qui t'assaillent de toutes » parts, et les atteintes de l'ignorance qui leur » prête encore des armes! Qu'il s'en faut que » les mains empressées, qui te sont tendues de » tous côtés, te soient toujours secourables! » Si, selon ce célèbre médecin, l'ignorance fait tant de mal, pourquoi donc ne pas s'empres-

d'employer tous les moyens que dene sa
;e éminente pour la détruire de ind en
ble? On régénère les tribunaux; onrganise
dre des avocats; les avoués, les notres sont
ımés; rien n'est négligé pour leul inté-
; enfin l'on veut que, dans toutes parties,
cun remplisse dignement sa pla; ce n'est
dans la médecine seule, où il s'agit de
ı moins que de la vie de l'hne, qu'
ble respecter l'ignorance et l'achie. Que
ıom d'humanité soit donc rayi l'on con-
ıe à rester ici dans l'apathie
Concluons. Notre tableau n'pour ainsi
e rien. Il n'embrasse aucunelication, ni
ır les cas difficultueux, nour les cas
ves et encore compliqués; s cas même
ples n'y sont qu'ébauchés. l traitement
itable ne peut donc en résur, et malgré
a il suffit au peuple. Au-del seroit l'abus
le danger que tout médecin élica:, et qui
ıt la noblesse de ses fonction doitéviter.

5.e TABLEAU POPULAIRE

RELATIF AUX MALADIES CHIRURGICALES LES PLUS COMMUNES.

L'Art chirurgical se divise en cinq parties; savoir : 1.° *les Opérations de la main;* 2.° *les Plaies et Ulcères;* 3.° *les Tumeurs;* 4.° *les Fractures;* 5.° *les Bandages.* Comme nous ne pouvons initier le peuple dans l'art d'opérer avec les instrumens, il seroit donc inutile et hors de place de traiter ici, et des opérations, et des fractures, et des bandages. Il ne nous reste, en conséquence, que deux classes à traiter; savoir : celle des *Plaies* et *Ulcères*, et celle des *Tumeurs.*

PREMIÈRE CLASSE.

Des Plaies et Ulcères.

		ESPÈCES.	*Signes.*	*Traitement.*
ORDRE 1.er Plaies d'accident et simples.	1.er GENRE. *Plaie simple sans hémorragie.*	1. Coupure nette, superficielle. 2. Piqûre d'aiguille, etc. 3. Piqûre d'insectes.	Cet état est simple, et ne fait douleur que dans le moment. La coupure ne doit avoir ni profondeur ni largeur. S'il ne survient aucune inflammation, ce qui peut arriver par imprudence ou par négligence, la guérison a lieu en quelques jours.	1.° Lors d'une coupure nette, laver la plaie, et rapprocher les bords, de manière que les deux lèvres de la plaie se touchent; 2.° La piqûre d'aiguille n'exige rien, que de faire saigner la plaie; 3.° Frotter la piqûre d'insecte avec de l'huile.
	2.e GENRE. *Plaie avec hémorragie.*	1. Plaie avec déchirure. 2. — profonde. 3. — enflammée.	Toute plaie grande et profonde,... une plaie petite, mais avec déchirure,... une plaie négligée ou qu'on envenime, soit par un mauvais traitement, soit par le travail de la partie; tous ces états amènent l'inflammation, une douleur pulsative, et par suite la suppuration. La guérison ne peut avoir lieu qu'après celle de tous ces accidens.	Toute plaie qui doit suppurer exige qu'on emploie d'abord les adoucissans et les émolliens, soit pour calmer la douleur ou l'inflammation, soit pour hâter la suppuration. La plaie devenue simple, le cérat suffit. La nature achève la guérison. Le taffetas d'Angleterre est ici contraire.
ORDRE 2.e Ulcères.	1.er GENRE. *Ulcères simples et bénins.*	1. Ulcère nouveau. 2. — enflammé.	Lorsque la constitution du malade est saine, et que l'inflammation n'est que d'accident, après l'avoir combattue par les émolliens, la plaie devient vermeille, avec une chair *grenue* et *rouge*;... le pus est lié et blanc, ayant la consistance du lait.... Ce pus amène bientôt la cicatrice et la guérison.	Le traitement est le même que ci-dessus. Une plaie belle et saine ne demande qu'un seul pansement dans les 24 heures L'air est l'ennemi des plaies. Ainsi, laisser une plaie à l'air, et, à chaque pansement, trop essuyer un bon pus; c'est se conduire en ignorant; c'est prolonger la guérison.
	2.e GENRE. *Ulcères putrides.*	1. Ulcère sanieux. 2. — fongueux. 3. — par vice de constitution.	On reconnoît ces espèces d'ulcères, d'abord à la nature du pus qui, au lieu d'être lié et de la consistance du lait, est au contraire, ou *aqueux*,... ou un peu *rougeâtre* et *sale*,... ou *glutineux*, *etc.* Outre la mauvaise qualité du pus, l'on observe que les bords de l'ulcère sont gonflés et durs;... enfin tout l'ensemble présente un coup d'œil blafard, et souvent hideux.	*Traitement externe.* Les fomentations émollientes réitérées souvent dans la journée,....... ensuite appliquer du cérat simple,...... et couvrir le tout d'un cataplasme chaud de bouillie. *Traitement interne.* Il doit s'employer selon le tempérament et l'état actuel du malade. Ainsi, y a-t-il foiblesse, appauvrissement? on donne une bonne nourriture, du vin, et pour remède le quinquina. Si, au contraire, la constitution est forte, le malade doit être mis au régime diététique.
	3.e GENRE. *Ulcères entretenus par un virus.*	1. Ulcère cancéreux. 2. — scorbutique. 3. — écrouelleux. 4. — vénérien.	Ici, point de généralités : chaque espèce de ces ulcères a ses signes propres et caractéristiques. Le détail ne peut être inséré dans ce tableau. D'ailleurs ces affections sont d'un genre trop difficile, et elles demandent non-seulement une grande instruction entièrement au-dessus du peuple, mais même toute l'expérience des gens de l'art.	Point de signes : en conséquence point de traitement. C'est pourquoi nous renvoyons à notre premier ouvrage populaire, qui traite en détail de chaque espèce, dans autant d'articles différens.

DEUXIÈME CLASSE.

Des Tumeurs.

Ordre	Genre	Espèces	Signes.	Traitement.
ORDRE 1.er Tumeurs communes.	1.er GENRE. *Tumeurs phlegmoneuses bénignes.*	1. Orgelet. 2. Le Clou. 3. Bubon simple. 4. Tumeur abcédée.	Elévation circonscrite de la partie affectée,... rougeur,... tension,... pulsation avec douleur. Si les signes sont foibles, la résolution a lieu, et quatre jours suffisent ordinairement à la guérison. Si leur intensité est forte et se soutient au-delà de quatre jours, on doit attendre la suppuration.	*Régime.* Il doit être entièrement rafraîchissant. *Remèdes.* S'il y a lieu à la résolution, les cataplasmes fomentations avec le vinaigre qu'on applique à froid et d le premier jour, cela suffit. Si l'on attend la suppuration, la bouillie ou les cataplasm émolliens qu'on applique et qu'on entretient chaudemen jusqu'au moment de la suppuration. Ensuite le cérat simple suffit jusqu'à la parfaite guériso
	2.e GENRE. *Tumeurs érésipélateuses.*	1. Inflammation de la peau, *Érésipèle.* 2. — cutanée des enfans, *Croûtes de lait.* 3. — du cuir chevelu, *Teigne.* 4. — cutanée, *Dartre, etc.*	L'*Érésipèle* n'attaque que la peau, et est sans élévation. Le signe caractéristique, c'est que la rougeur blanchit sous le doigt, et reparoît sur-le-champ. La *Curée des enfans* se caractérise par l'urine, qui a l'odeur fétide de celle du chat. La *Teigne* reconnoît trois espèces : la *sèche*, l'*humide*, et la pire de toute, qui est *faveuse.* La *Dartre* est ou *sèche* ou *coulante*. On distingue aussi l'*inflammatoire* et la *bilieuse.* Un grand nombre de petits boutons, par plaque et avec démangeaison, la caractérisent.	L'*Érésipèle* demande la résolution, et non la suppurati qui est fâcheuse. Le *régime* est tout rafraîchissant. Les *re-mèdes* sont la saignée, l'émétique réitéré. La *Curée* a pour spécifique la jacée ou feuilles de pensé qu'on fait bouillir dans le lait. La *Teigne* sèche ou légère se guérit facilement par huileux. Les autres espèces sont fort difficiles à guérir c plétement et sans retour. La *Dartre* veut un traitement interne et externe, selon espèce. Elle reconnoît des spécifiques particuliers. Ainsi, topique absolu est nul ou dangereux.
	3.e GENRE. *Tumeurs phlegmoneuses, avec ou sans suppuration.*	1. Inflammation de l'œil, *Ophtalmie.* 2. — du bout du doigt, *Panaris.* 3. — des talons et des mains, dans l'hiver, *Engelures.* 4. — des muscles par extension, *Entorse.* 5. — charbonneuse de la peau, *Charbon.*	Les signes sont ici sensibles à la simple vue. Reste leur caractère distinctif. Ainsi : L'*Ophtalmie* rebelle est-elle, ou simple, ou écrouelleuse, ou vénérienne, etc. ? Le *Panaris* n'est-il qu'une tourniole? ou est-ce l'espèce qui attaque le périoste? ou celle plus terrible, qui va jusqu'à carier l'os? Les *Engelures* sont-elles commençantes, ou enflammées, ou ulcérées? L'*Entorse* est-elle très-douloureuse, avec gonflement ou non? Le *Charbon* est-il bénin ou malin? Ce dernier se caractérise par un cercle livide, dur et applati comme un sou marqué, par une douleur brûlante. La gangrène suit bien vîte.	L'*Ophtalmie* veut en général les résolutifs, crainte de suppuration si dangereuse. Le *Panaris* se prévient et se guérit en trempant dès premiers jours le doigt souffrant dans de l'esprit de vin. P tard, on emploie les maturatifs. Les *Engelures* demandent les spiritueux pour préserva S'il y a inflammation, la vapeur du soufre; lorsqu'il ulcération, le précipité rouge adouci par le beurre. L'*Entorse* sans gonflement se guérit par l'eau froide, si q l'emploie sur-le-champ. S'il y a gonflement, les sangsu les émolliens, et le repos. Voilà tout le traitement. Le *Charbon bénin* se traite comme une tumeur inflam toire simple, et sans incision. Le *Charbon malin* requi promptitude et l'habileté de l'homme de l'art.
	4.e GENRE. *Tumeurs chroniques communes.*	1. Boutons par tout le corps, ou *Echauboulures.* 2. *La Gale.* 3. *Descentes.* 4. *Hémorroïdes.* 5. *Poireaux* ou *Verrues.* 6. *Cors au pied.*	Les *Echauboulures* et leurs variétés, sans fièvre, ne demandent aucun traitement. Il en est d'opiniâtres, avec démangeaison, sur-tout dans l'âge avancé. La *Gale* reconnoît quatre espèces différentes. Des petits boutons durs et non suppurans, une grande démangeaison qui augmente lorsqu'on est échauffé, enfin, la contagion sont ses signes. Ce qui en donne la confirmation, c'est que les boutons se répandent par tout le corps, et n'attaquent jamais le visage. Quant aux autres tumeurs ci-contre, elles sont généralement connues de tout le monde. Toute description est donc inutile.	La *Gale* a pour spécifiques, le soufre, le mercure, etc. Nombre de cas exigent un traitement interne. Des autres tumeurs : les unes sont des plus faciles, et les autres veulent toute la science de l'artiste. (*Voyez les traités particuliers dans notre premier ouvrage populaire*).
ORDRE 2.e		Tumeurs difficiles et rares : telles que les quatre espèces *virulentes*, les *squirres*, les *exostoses*, les *anévrismes*, les *tumeurs blanches, etc.*	Cet objet, des plus difficultueux, est le domaine exclusif de l'habile. Tout détail devient donc ici superflu.	

Peuples! apprenez la Chirurgie aisée, et devenez plus instruits que l'ignorant présomptueux, pour n'être plus sa dupe.

REMARQUES.

Les connoissances chirurgicales que pré-
ente notre tableau sont les plus aisées de
art, mais elles sont aussi les plus journalières;
nsorte que l'on en saura assez pour le plus
rand nombre des cas : ce qu'il y a de certain,
est qu'on en saura plus que tous les raisonnail-
urs d'aujourd'hui, plus que nombre d'exer-
ans qui ne savent même pas leur art propre,
ui sont sur-tout étrangers à toute opération
élicate, et qu'on voit cependant par-tout, à
honte de l'humanité, exercer en plein la
édecine, la chirurgie et la pharmacie. S'il
est ainsi, il est évident que notre tableau,
l est généralement connu, rendra ces igno-
ns absolument nuls, du moins quant à leurs
nsultations; et d'autant plus, que, par notre
struction, le peuple saura les juger. C'est,
ns doute, avoir fait un grand pas, que de
ettre le peuple hors du couteau de l'igno-
nce et du charlatanisme. L'humanité et
ème encore l'art y gagneront. En effet, dès
e les hommes instruits seront, seuls, con-
tés, non-seulement les malades seront mieux

servis, mais l'observation médicinale ne peut que s'en accroître, et la pratique s'enrichir : gain de tous les côtés.

On ne manquera pas d'objecter qu'en rendant la science trop aisée, c'est multiplier les imprudens ; et encore qu'en diminuant, dans des tems plus éloignés, le nombre des chirurgiens de campagne, bien des malades pourront manquer d'opérateurs dans les cas les plus communs. Répondons.

1.° Je dis que les auteurs populaires, les *Tissot* et autres, ont été loués à outrance parce qu'on a cru, mais faussement, que le peuple en retireroit une instruction suffisante. Tous ont manqué leur but. Mais, si nos juges trouvent que le nôtre est rempli, que devient alors l'objection?

J'ajoute que les fautes qui se commettent aujourd'hui sont parvenues à leur comble. Pourquoi? parce que les uns sont fort mal instruits, croyant l'être assez bien, et que les autres n'ont nulle instruction quelconque. Cependant, tous se mêlent de médecine et de chirurgie. Or, notre ouvrage, si du moins il ne corrige pas entièrement tout ce peuple, à coup sûr il ne le rendra ni plus imprudent ni plus téméraire : alors, sur quoi donc peut tomber le reproche?

2.° Quant aux opérations, loin que ces malades y perdent, nous présentons des moyens tout nouveaux, pour qu'ils soient infiniment mieux secourus. Prouvons : nous disons d'abord que la petite chirurgie, ou les opérations communes et journalières seront sans contredit mieux faites et suivies par un habile choisi et nommé par le Gouvernement. Veut-on supposer une distance un peu grande, ce qu'il est facile d'éviter? Eh bien! même dans ces cas rares, ne doit-on pas croire que l'habile bonné saura se faire des suppléans, soit chez ui, ou ailleurs, et même dans les curés ou lesservans ruraux qui, aussi bien que les sœurs le la charité, s'apprendront, dirigés par un naître, à saigner, à appliquer les sangsues t les vésicatoires, à panser les plaies, etc.; l'où l'on voit que, loin d'y avoir lacune, omme on l'a dit lors de la loi du 19 ventose n 11, les secours seront plus abondans et, ertes, meilleurs qu'aujourd'hui, où nombre le villages et de hameaux n'ont que des ecours si éloignés, qu'on peut les regarder omme entièrement abandonnés. Qu'on s'informe auprès de MM. les Sous-Préfets, on sera étonné du nombre de ces malheureux endroits. Est-ce donc ainsi, ne cessons de le répéter, que l'humanité souffrante doit être servie?

Quant aux cas difficiles de la chirurgie, sur-tout ceux qui exigent des opérations délicates (le domaine exclusif de quelques artistes renommés et connus), espérons que le Gouvernement prendra les sages mesures déjà proposées dans notre premier ouvrage populaire, mesures que réclame impérieusement l'humanité souffrante et cruellement délaissée. Voici ce que nous y disons : « C'est au Gou-
» vernement d'envoyer en mission, dans les
» saisons convenables, les chirurgiens renom-
» més des grandes cités, pour pratiquer, dans
» chaque petite ville, les diverses opérations
» majeures et difficiles dont l'exercice jour-
» nalier est le talent propre qui les distingue
» à si juste titre. Ces artistes précieux et à
» talent unique s'annonceroient à l'avance
» aux docteurs du lieu pour tel jour. Les ma-
» lades se trouveroient alors préparés selon
» l'art; ils se rendroient tous au lieu indiqué
» pour être opérés; et un seul jour verroit
» guéris, soulagés ou du moins satisfaits, les
» citoyens de tout un canton dont les maux
» restent aujourd'hui sans secours, et sont ré-
» putés incurables, par la seule raison qu'ils
» sont inhumainement abandonnés. Ici, ce se-
» roit la vue rendue aux aveugles; là, ce
» seront des pierres cruelles dont les malades

» seron

» seront délivrés; à ceux-ci, ce seront des
» cancers extirpés; à ceux-là, des fistules détrui-
» tes; enfin, tous les cas chirurgicaux chro-
» niques et difficiles seront consultés. Ainsi,
» l'on voit qu'en prenant des arrangemens
» convenables, il en résulteroit qu'un seul
» opérateur pourroit faire, dans la belle sai-
» son, plusieurs départemens. Il seroit payé
» par le Gouvernement pour sa tournée : en
» conséquence, les malades seroient pour ce
» traités gratuitement. Par une mesure aussi
» sage que généreuse, plus d'indécision de
» leur part; l'abandon de la confiance seroit
» entier, et nombre de guérisons nouvelles,
» et comme miraculeuses, seroient opérées.
» Quelle bienfaisance! quel hommage à l'hu-
» manité souffrante! et encore quels services
» rendus au peuple et à la société! Où sont
» et que deviennent ici les détracteurs de
» l'art? ils profèrent sans cesse le saint nom
» d'humanité, et ils ne rougissent pas de gar-
» der le silence, en la voyant profaner jour-
» nellement ».

Espérons de la sagesse de notre Gouvernement qu'il ne dédaignera pas d'employer le moyen nouveau que nous proposons. Quelle plus douce jouissance que celle d'être le bienfaiteur de l'homme souffrant et malheureux!

Concluons : Répondre péremptoirement à toutes les objections, celles qui paroissent les plus spécieuses, sur-tout celles qui ont arrêté le Gouvernement dans sa bienfaisance, lors de la loi médicale du 19 ventôse an 11; de plus, présenter des moyens nouveaux, sûrs, faciles, et nullement dispendieux, de faire tout le bien possible, et d'éviter tous les maux nés de l'anarchie médicale, ce que nous aimons à répéter dans toutes les occasions; pour tâcher de vaincre les préventions accréditées; enfin, instruire le peuple d'une manière neuve, et sûre autant que facile; ce que promettent nos tableaux : tant de travaux utiles nous donnent, avouons-le, quelqu'espérance de succès : mais qui le réalisera ?

CONCLUSION DE CE TRAITÉ.

POUR juger sainement l'effet de ce traité médicinal, il faut comparer ce qui se pratique journellement, et le résultat probable qui suivra des connoissances que nous donnons au peuple. Mettons devant les yeux cette comparaison, et l'on jugera.

C'est aujourd'hui tout le monde qui veut être médecin sans rien savoir, et l'on a en quelque sorte raison. Le peuple, sans doute, est trompé, il est dupe, souvent il est victime; mais il est conséquent. En effet, les médecins qui ont fait toutes leurs études, qui ont suivi les hôpitaux, qui ont été examinés par les plus habiles, et qui, ensuite de ces épreuves de rigueur, ont été reçus docteurs; qui enfin, quoique titrés, étudient encore, et ne croient jamais savoir assez; qui prouvent leur science et leur supériorité dans leurs écrits, dans les lycées académiques, dans les hôpitaux, dans le traitement des maladies difficiles, épidémiques et autres; ces médecins, dis-je, manquent dans les trois quarts de la France, tandis

que les grandes villes recèlent et regorgent d'habiles. D'un autre côté, leur cherté est encore un des grands obstacles à leur emploi. Ainsi, ce n'est point un paradoxe de dire que la France régénérée est aujourd'hui sans vraie médecine, à moins qu'il ne soit démontré, ou que cette science n'est rien, ou qu'un dixième de la population est tout, ou encore que les neuf autres dixièmes ne sont rien; car, c'est un fait, il y a peut-être mille petites villes en France, où il n'y a pas de médecin. Et pourquoi ce déficit si humiliant pour notre législation, et encore si injurieux envers l'humanité? La principale raison, disons-le, c'est que le Gouvernement souffre, depuis plusieurs siècles, qu'une foule d'intrus ignorans volent impunément l'état de ceux qui sont légalement en exercice: abus, désordre, qui non-seulement ne seroit pas toléré, mais qui seroit réprimé et puni à l'égard de toute autre profession, sur-tout libérale. Les juges sont choisis et nommés; le nombre des notaires est fixé; les avoués ont été épurés; on a même limité les fonctions des huissiers; en un mot, toutes les places administratives, civiles et militaires, sont nommées; chacun a sa place, et y compte; aucune autre personne ne vient ni ne peut s'en emparer; mais pour l'exercice médicinal, nulle règle fixe. Un rus-

tre voyeur d'urine, un charlatan, un passant, un nouveau-venu, un apothicaire, sa femme et son garçon, un carabin-*frater*, un chirurgien tel quel; tout ce monde-là rêve savoir la médecine : l'un s'affiche, l'autre se fait bréveter; celui-là se prône, celui-ci bavarde sans fin; le médico-mane veut tout savoir : voilà tout autant de médecins exerçans, et souvent en vogue. La vie et la santé sont compromises; l'humanité est sacrifiée; l'émulation des gens instruits est entravée; la science médicinale-pratique reste en stagnation : qu'importe toute cette monstruosité? l'homme est ici purement animal : ôtez le danger du moment pour lui, le reste ne lui est plus rien; et avec cela l'on ne cesse d'invoquer la sainte humanité : quelle profanation! D'après ces faits qui sont sous les yeux de tout le monde, voici ce que dit le peuple : d'un côté, les vrais médecins nous manquent, et l'on ne se soucie pas de nous en donner; donc ils ne sont pas absolument nécessaires; de l'autre, on permet au premier venu, au plus mince chirurgien d'exercer, seul, la médecine dans toute sa plénitude et dans les cas les plus épineux : nulle différence entre l'ignorant et l'habile, ils vont de niveau. Ce chirurgien, cependant, n'a point étudié la médecine, ou il l'a mal étudiée; il

n'a fréquenté aucun hôpital; enfin, il n'a subi aucun examen médicinal : donc le simple bon sens et quelques connoissances superficielles suffisent pour exercer la médecine. Alors, pourquoi ne l'exercerions nous pas nous-mêmes également dans tous les cas ordinaires? et si l'on veut un homme de l'art, qu'importe, alors, celui-ci ou celui-là? De-là, comme l'on voit, l'avilissement de l'art et de ses vrais ministres; de-là, le défaut de confiance, et par suite la négligence des malades; enfin, de-là, l'origine de la médico-manie, son universalité, sa funeste influence. Mais, où en est la pauvre humanité souffrante? je le demande à tous les philosophes du siècle.

On ne manquera pas de dire ici qu'il est des chirurgiens qui, dans les maladies internes, remplacent dignement un médecin. Soit. Il en est; mais ceux-là doivent encore être jugés, pour être distingués et employés selon leurs talens; car, quoi qu'on en dise, il ne reste pas moins constant que, parmi les chirurgiens, il en est de plus ou moins habiles; qu'il en est nombre qui ignorent entièrement la médecine interne; qu'il en est beaucoup qui ne savent pas même leur art propre, la *chirurgie opératoire* : ôtez-leur la lancette et la purgation, ils n'y sont plus; et ce sont précisément ces ignorans qui s'emparent de presque

toute la pratique rurale; qui éloignent l'homme instruit; qui, en un mot, sont, pour les malades et pour l'état, un fléau public et particulier, sans faire aucun bien réel. Malgré cela, le Gouvernement peut encore les rendre utiles; mais en restreignant leur exercice médical de manière à enchaîner leur témérité : telle est la justice que nous lui demandons, et nous lui en présentons les moyens.

Outre le chirurgien ignorant, téméraire, il n'est pas moins urgent de pourvoir à la négligence, ou plutôt aux besoins du malade malheureux, en entravant, s'il est possible, le raisonnailleur, et sur-tout la femmelette imprudente; car le médico-mane est le plus grand des fléaux, et lui seul les amène tous à sa suite. C'est lui qui, par son opposition et sa contradiction, rend l'art nul. La science de l'homme de l'art ne lui est rien; et le malade ainsi que le médecin sont ses victimes. C'est surtout dans la campagne que triomphe le médico-mane, d'autant plus que l'habile y est tout-à-fait méconnu. Pour faire voir jusqu'où vont l'opinion et l'égarement du peuple à ce sujet, jettons un coup-d'œil sur les malades de la campagne, et particulièrement sur les malheureux; car, c'est-là notre objet principal. Les uns restent absolument sans secours; d'autres

se contentent des avis de la première bonne femme; ceux-ci, un peu plus malades, consultent l'homme de l'art; mais, crainte de la dépense, ils ne requièrent pas le voyage; et comment consultent-ils? Ils apportent de l'urine, et croient inutile de donner aucun détail sur les symptômes de la maladie : souvent c'est un commissionnaire qui n'a pas vu le malade. Cependant, ils demandent, ils veulent une consultation ou des drogues : quelle pitié! La maladie vient-elle à augmenter ou à présenter du danger? Alors, on demande l'officier de santé le plus à la portée, et celui-ci, instruit ou non, va voir le malade un seul moment, ou tous les jours, ou tous les deux ou trois jours, selon le plus ou moins d'aisance du malade. Mais, quels renseignemens peut-il prendre? où est son utilité? disons-le avec vérité : le plus souvent moins que rien. Tel est le tableau sanglant, et qui n'est malheureusement que trop vrai, de l'humanité souffrante dans la campagne.

Chercher à remédier à tant de maux, jamais désir ne fut plus philantropique : y parvenir, ce seroit un hommage à l'humanité, d'autant plus grand, qu'il est inespéré. Cependant, nous le répétons avec une sorte d'orgueil, nos moyens remplissent ces hautes promesses, et

ce traité est un de ces moyens. Il instruira; qui? ce n'est pas en général le villageois qui ne lit pas. L'instituteur, le maire, un ou deux membres du bureau de bienfaisance : en voilà bien assez pour toute une mairie, dont ils seront les instigateurs et l'exemple. Quelque chose de mieux, nous ne demandons ici que l'instruction seule du curé. Celui-ci, instruit comme il doit l'être, ne fera ni trop peu ni rien de trop. Il visitera, il conseillera, il consolera du moins les malheureux abandonnés: voilà déjà du réel pour l'humanité. Le vraiment médical, c'est l'habile choisi par le Gouvernement qui le fera ; et cela, par l'entremise du curé qui composera le mémoire à consulter, et qui le fera avec un détail des symptômes tellement circonstancié, que le médecin se croira au lit du malade. (Nous en donnons les moyens, et nous ajoutons que l'INSTITUT les a approuvés.) L'ordonnance sera donc aussi motivée qu'elle peut l'être. Si le curé juge que la maladie demande la présence du médecin, et si le malade le demande, le voyage sera fait. Enfin, c'est encore le curé qui, mieux qu'une garde-malade, favorisera et surveillera l'exécution de l'ordonnance. Quelle différence d'une conduite aussi bienfaisante et si libérale, aux secours si mesquins d'aujour-

d'hui, et, disons-le, des plus mauvais, sur-tout envers les malheureux ! Quant aux autres malades plus ou moins aisés, c'est toujours la précieuse influence du curé rural qui décidera leur conduite; et elle sera sage, puisque nous ne voulons que l'habile dans tous les cas. Ainsi, les pauvres, les aisés, les riches, tout le monde sera secouru dignement et selon le vœu de l'humanité. D'après ce parallèle, qu'on juge.

On nous objectera ici qu'en instruisant médicinalement les curés ruraux, plusieurs feront la médecine.

1.° Nous répondons qu'autrefois l'on envoyoit aux curés des médicamens : c'étoit en quelque sorte leur dire de faire la médecine; et même aujourd'hui, le Gouvernement n'a-t-il pas reconstitué, et avec dépense, les sœurs de la charité, pour exercer dans les villes? pourquoi pas les curés, dans la campagne, d'abord sans dépense, et sur-tout en limitant leur exercice?

2.° Vu la pénurie sur-tout des bons secours dans la campagne, la plupart des curés sont aujourd'hui comme forcés de la faire; et tant pis. Ainsi, laisser les choses telles qu'elles sont: c'est sanctionner le mal actuel que, nous, nous voulons éviter;

3.° D'après nos moyens, ils ne peuvent plus rester indécis pour requérir les bons secours, à quelques exceptions près, et sans doute rares, puisqu'ils les auront à discrétion;

4.° S'ils ne peuvent que se bien conduire d'après notre ouvrage, loin de retrancher des secours actuels, nous en donnons de bien plus nombreux, et encore meilleurs qu'aujourd'hui.

Mais, insistera-t-on, malgré la sagesse et la prudence de vos conseils, ils abuseront; c'est ce qu'il faudroit empêcher.

Répondons donc ici péremptoirement, prouvons; et, pour cela, voyons, lors de l'emploi de nos moyens, et d'après notre instruction populaire, ce qui arrivera. Quant aux maladies aiguës, sera-ce une maladie *inflammatoire?* le curé jugera la saignée nécessaire; alors il faut l'homme de l'art; et ce qu'il y a de mieux, c'est que celui-ci n'aura plus de contradiction à essuyer, comme cela arrive si souvent. La maladie sera-t-elle *humorale?* Il faut encore l'homme de l'art, parce que le curé n'a pas de médicamens à donner, comme l'avoit mal-à-propos décidé l'ancien régime royal. Et si la maladie est *nerveuse*, celle-là, plus difficile à traiter, demande encore plus impérieusement l'homme de l'art. Enfin, la

maladie *compliquée*, qui est si fréquente, étant bien connue, le curé n'osera décider. Quant aux maladies *chroniques*, la nécessité de l'homme de l'art saute aux yeux. Ainsi, dans tous les cas, l'on voit que ce traité est loin de donner lieu à aucun abus, sur-tout en considérant que les consultations gratuites, données par les habiles, parent à tout. Disons qu'au contraire il préviendra nombre de maux; car, pourquoi tant de négligence aujourd'hui, tant de confiance mal placée, tant de témérité? C'est d'abord le sordide intérêt: de plus, l'ignorance. Ainsi, d'un côté, traiter gratuitement le malheureux, et, de l'autre, donner au curé une instruction facile et utile : tel est le chemin du succès pour tous. En effet, quant à l'instruction, le peuple ne sent pas assez la nécessité de la médecine, et sur-tout d'une bonne médecine. Or, notre traité, s'il est assez répandu, d'abord lui prouve que l'art est des plus utiles et même nécessaire dans tous les cas. Il lui apprend, de plus, combien il faut de connoissances et de pratique pour exercer comme il faut cet art difficile. Alors, pénétré de ces vérités, sa conduite sera l'opposé de celle qu'il tient actuellement. Ainsi, plus de victimes du charlatanisme, de l'ignorance, du commérage, de

a négligence, de l'indocilité. Combien de léaux détruits! Nous n'osons pas nous flatter le les détruire tous; mais, à coup sûr, leur nfluence, leur intensité seront beaucoup dininuées; et, quand même notre traité n'obiendroit que ce succès partiel, nous sommes oujours fondés à conclure que, loin d'être langereux, comme le veut l'objection, il sera, ıu contraire, des plus utiles.

Terminons cette conclusion par dire que ıotre traité sera d'autant plus avantageux, que e Gouvernement daignera l'accueillir et le ›ropager, sur-tout en créant la grande instiution des *Dispensaires ruraux*, l'un des plus ›eaux établissemens de bienfaisance qu'on ›uisse ériger en faveur de l'humanité.

TRAITÉ

DES ABUS ET DES PRÉJUGÉS

POPULAIRES,

RELATIFS A L'EXERCICE MÉDICAL.

La vraie science est d'être utile aux hommes.

Nous avons composé pour les curés aides-médecins un enseignement médical qui leur présente un guide nouveau, sûr autant que facile, pour se décider dans les cas urgens, mais simples, et encore la barrière qui les fixe, et qu'on ne peut franchir sans courir des risques; de plus, nous donnons un autre traité qui sera la règle de leur conduite particulière, soit auprès des malades, soit à l'égard des maîtres de l'art : voilà sans doute l'essentiel; mais ce n'est pas tout. Pour en tirer le plus grand parti, il faudroit rendre les

malades confians et dociles. Chercher à obtenir ce succès à l'égard de la campagne, n'est pas d'une ambition commune; cependant nous croyons pouvoir y parvenir. En conséquence, nous allons d'abord lui présenter ses abus et ses préjugés, pour l'en corriger autant que possible; et, de plus, y substituer, par une instruction simple, facile et mise à sa portée, les préceptes médicaux les plus utiles. Ce grand pas fait, décidons-le encore par toutes sortes d'intérêt, et principalement par son intérêt pécuniaire, à se gârer de l'ignorant, et à n'employer que l'habile. Instruire le peuple, et ménager sa bourse, ces deux moyens sont immanquables. Mais, il faut le dire, ce dernier moyen n'est pas de notre compétence; il dépend du Gouvernement, seul. Qu'il approuve, qu'il veuille, qu'il ordonne : le succès est hors de doute. Sans cela, rien. Qu'on écrive tant qu'on voudra, le peuple ne se corrigera pas de lui-même; il gardera ses préjugés; il sera négligent par intérêt, indocile par défaut de confiance, et en proie à l'ignorant ainsi qu'au charlatan; en conséquence, toujours dupe ou victime. C'est un aveugle qu'il faut conduire; et son seul et vrai fanal, c'est le Gouvernement.

M. Richerand, professeur de la capitale, vient de

de publier un ouvrage intitulé : *Des Erreurs populaires relatives à la médecine.* Mais qui sera corrigé par ce livre? Si les sublimes tableaux de Molière, quoique sur la scène, et vus de tout le monde, n'ont, d'après M. Richerand (pag. 108), corrigé personne, qu'attendre donc d'un livre? Non : tout livre quelconque ne fera jamais rien. Ce sont les bons moyens dictés, dans un sage réglement, par un gouvernement philantropique, qui feront tout. Le plan du professeur n'est pas d'en présenter aucun. Seulement dans une simple note, et comme par hasard, il propose l'interdiction des officiers de santé. Mais la loi les a reconnus nécessaires pour la campagne. D'ailleurs, cela suffiroit-il pour détruire les abus et les erreurs médicales-populaires? Pour nous, nous obtempérons à la loi, en employant les officiers de santé; mais nous en réglons le service selon le talent de chacun; de plus, nous donnons nombre de moyens nouveaux, sûrs autant que faciles, et tels, que le peuple sera en quelque sorte forcé de se conduire sagement; mais il faut que le Gouvernement les adopte : sans cela rien de vraiment utile. Quant au mode et même au but de l'ouvrage, nous ne nous sommes rencontrés non plus en rien. M. Richerand parle en maître, et s'adresse aux riches des villes; tandis que

notre seul but est une instruction des plus simples, tendant au soulagement des malheureux campagnards. Ainsi, même après le traité d'un professeur de Paris, j'ai pu ne pas jetter au feu, j'ai osé publier celui-ci.

Les abus nombreux, les ridicules préjugés, les erreurs si vicieuses qui règnent dans la campagne, relativement à la médecine, sont assez généralement connus; ils sont des plus affligeans pour l'humanité. Pourquoi donc n'y pas remédier? Cela est-il impossible? Voilà ce que je me suis dit tous les jours, depuis plus d'un demi-siècle que j'exerce, témoin des suites funestes qui en résultent. J'ai dit que les abus étoient connus; mais ils ne le sont qu'en partie; et leur influence n'est pas assez sentie. Dans mon premier ouvrage, j'ai eu soin d'en parler dans divers articles séparés; mais, comme ils ne sont présentés qu'en partie, et isolément, ils ne frappent pas assez. C'est d'après ces considérations que j'ai pensé que cet objet, par sa grande importance, méritoit un traité à part. Il sera court; mais il présentera, par son ensemble réuni, un intérêt plus sensible et plus frappant. S'il est par sa composition jugé digne de son but populaire, voudroit-on le rendre grandement utile dans la campagne? qu'il soit ordonné de l'y faire lire publiquement, e

de l'expliquer aux femmes et aux hommes; ou encore qu'on le réduise en quelques pages; qu'on le mette par demandes et par réponses, de manière à en faire une sorte de catéchisme d'humanité, calqué d'après ce traité, et que l'instituteur le fasse lire et apprendre à ses écoliers; alors aux abus et aux préjugés destructeurs seront bientôt substituées les maximes saines; et nous pouvons le dire, jamais on n'aura mieux servi l'humanité souffrante.

Je sais qu'il n'y a point de gouvernement qui n'ait désiré et cherché de bons moyens pour remédier aux abus, sur-tout à ceux qui sont trop crians; mais jusqu'ici ces moyens, pour la campagne, sont nuls ou du moins insuffisans. La loi médicale du 19 ventose an 11 en est convenue. On voit encore dans cette même loi, lors de la discussion, qu'il est difficile et presque impossible de remédier aux maux de toutes sortes dont elle est affligée. En effet, y donner des habiles comme il y en a dans les villes; les donner en assez grand nombre pour subvenir aux demandes et aux besoins d'un chacun; de plus, traiter tous les mal-aisés dans leur domicile gratuitement, et les riches sans augmenter en rien leur dépense; enfin, faire tout ce bien sans frais pour le Gouvernement ni pour qui que ce soit, c'est ce

qu'on ne croit pas possible. Eh bien! ne cessons de le dire, ces moyens sont trouvés; et nous osons l'assurer, ils détruisent tous les abus.

Les érudits me reprocheront sans doute de répéter souvent la même chose. Mais qu'on veuille penser qu'il s'agit ici du bien le plus précieux de l'homme, sa vie et sa santé. L'éloquence ou le laconisme, qu'est-ce auprès de si grands intérêts? La sainte humanité commande de crier, de tonner, s'il le faut, pour être entendu. Voltaire se répétoit exprès; et il le disoit nécessaire, quoiqu'en littérature. On reprochoit à l'abbé de Saint-Pierre de se répéter. Tant mieux, répond-il : c'est une preuve qu'on m'a bien lu et bien saisi; et ce sont mes répétitions qui m'ont valu ce dernier avantage. D'après de tels modèles, ne seroit-ce pas, dans une science dont le seul but est l'utilité, et encore quand on parle au peuple, une honte mal placée de rougir de ce prétendu défaut, sur-tout tant qu'on restera insensible aux cris de l'humanité souffrante et outragée, ou encore tant qu'on n'aura pas prouvé que mes nouveaux moyens ne sont pas admissibles? En attendant ces preuves, j'annonce d'avance que leur succès est déjà légalement constaté d'après l'expérience. Entrons en matière.

Ce traité sera partagé en deux sections : La première présentera les abus qui tiennent au traitement des maladies. La deuxième, ceux qui concernent les malades. Dans ce traité, le peuple y puisera en même-tems, avec l'énoncé des abus, les notions médicinales nécessaires pour s'instruire. Je le répéte : l'instruction aussi simple qu'un catéchisme, dégagée de tout le scientifique, ne disant que ce qu'il faut, et loin des phrases recherchées : voilà ce qui convient au peuple de la campagne. Il n'est pas d'autres moyens d'obtenir quelques succès : tout doit être ici sacrifié à l'utile, notre but unique. Ce n'est que par-là qu'on peut parvenir à détruire les abus, à corriger le peuple de ses préjugés si vicieux, et encore à le décider de lui-même à employer le nouveau mode si utile que nous proposons ; car, en médecine, c'est sur-tout de l'ignorance du peuple que naissent les plus grands fléaux du malade rural.

SECTION PREMIÈRE.

DES Abus relatifs au traitement des Maladies.

POUR aller avec méthode, nous distinguerons les abus relatifs aux maladies aiguës, et ceux relatifs aux maladies chroniques. Nous ferons en conséquence deux chapitres. On connoît déjà par nos tableaux cette première et grande distinction. Moyennant ces instructions puisées, soit dans ces tableaux, soit dans les deux chapitres de ce traité, le peuple sera suffisamment instruit, pour tout ce qui le concerne particulièrement; et il le sera sans travail. Ces promesses sont grandes; mais c'est le succès qu'il faut obtenir. Essayons donc.

CHAPITRE PREMIER.

DES Abus et des Préjugés relatifs aux Maladies aiguës.

LES maladies aiguës sont celles qui mènent le plus de monde au tombeau. Ce sont aussi celles qui, promptes dans leur marche, accablent le malade plus ou moins promptement.

Ses symptômes ou signes sont, 1.° une fièvre plus ou moins forte, et nombre d'accidens l'accompagnent; 2.° les fonctions ne se font plus comme en santé; 3.° la foiblesse du malade, plus ou moins grande, le force de s'aliter; 4.° enfin, la maladie dure peu. La plus longue ne passe guères quarante jours. Ajoutons que la nature est dans les entraves; elle combat. Souvent, dans le commencement de la maladie, le malade se croit dans la plus grande sécurité; mais la gravité ou le danger survient bientôt, et quelquefois tellement, que toute la science n'y peut plus rien. Les regrets viennent alors; mais il n'est plus tems. Si le bonheur veut que la nature ne succombe pas, du moins la maladie est prolongée, et la convalescence des plus pénibles. La *négligence* et l'*imprudence* : voilà la source des plus grands abus. Le peuple ne se doute pas de ce qu'il perd, et encore de tous les risques qu'il court, soit en se négligeant, soit par un mauvais traitement fait dans le commencement d'une maladie aiguë. De-là, l'axiôme : *principiis obsta*..... Thomas Reid, médecin anglais, étoit si persuadé de la nécessité d'un bon traitement dans le commencement des maladies, qu'il désiroit dans chaque maison un oiseau qui sauroit répéter ces mots : *Malade, vîte au médecin*. Pour nous, nous faisons mieux.

Au lieu d'un oiseau chimérique, nous donnons un homme instruit qui parle à la raison de manière à être obéi. Cet homme si utile et prépondérant, c'est le curé *aide-médecin.* On l'écoutera ; et le charlatan et l'ignorant seront hors de mesure. Ajoutons que le traitement fait dès le commencement, et par un habile, sera plus heureux, moins long, et conséquemment moins dispendieux. *Avis au peuple négligent ou insouciant, et se confiant au premier venu.*

Pour traiter avec intérêt et utilement des abus en détail, nous allons les considérer sous chaque aspect de traitement médical.

Ce traitement médical comprend deux choses principales; savoir : la connoissance caractéristique de la maladie, et le traitement médical proprement dit. Nous en ferons deux articles.

Article premier.

De la Connoissance caractéristique de la Maladie.

Cette science embrasse principalement 1.° la connoissance de tous les symptômes ou signes qui caractérisent chaque maladie en particulier, et qui font distinguer chacune d'elles; 2.° la cause déterminante de la maladie, c'est-

à-dire, celle qui, conjointement avec les symtômes, constitue le vrai caractère de la maladie; celle, en un mot, qu'il faut combattre pour guérir; 3.° le pronostic ou la prédiction des événemens. Ce sera le sujet des trois paragraphes suivans :

1.° *Des Symptômes ou Signes.*

Celui qui n'a pas fait une étude particulière des symptômes ou signes qui tendent à découvrir la vraie cause de la maladie, ne peut jamais parvenir à distinguer, ni leurs variétés, ni leur complication. Aussi le peuple, les commères, tous les raisonneurs médicomanes, et encore nombre d'officiers de santé qui, sans ces connoissances, veulent ici décider, trancher, ne peuvent que se tromper ourdement. Aussi entendez-les tous auprès d'un malade; ils ont vu la même maladie. C'est ici l'histoire de tout le monde, qui, voyant un troupeau de moutons, croit que ous se ressemblent, tandis que le berger sait listinguer chacun d'eux. On ne craint pas l'ajouter ensuite que tel remède a bien fait lans cette même maladie, sans penser à ses liverses périodes, à l'âge, au sexe, au tempérament et aux différentes indications et ontr'indications; enfin on insiste sur son or-

donnance. Mais, alors, c'est plus qu'abus; car, si l'on va jusqu'à exécuter l'ordonnance, sur-tout lorsque la maladie est d'un peu de conséquence, ce n'est rien moins qu'un crime de lèze-humanité. Disons plus : l'abus ou le crime existe non-seulement dans les maladies graves, mais encore dans quelque maladie que ce soit, même la plus légère. En effet, l'on sait que, même dans celles qui doivent devenir graves ou mortelles, les symptômes ou les signes de la maladie ne présentent absolument aucun danger dans le commencement : voilà ce qui en impose au peuple, ainsi qu'aux ignorans de l'art, et les rend dangereux dans tous les cas. L'abus est ici d'autant plus de conséquence, que cette erreur est de tous les jours. Convenons même que cette erreur a *quelquefois* lieu pour les habiles. Pourquoi a-t-on donné le nom de *malignes* aux fièvres les plus dangereuses? c'est, sur-tout, parce qu'elles trompent le médecin. Tous les symptômes s'accordent pour voir l'homme en sûreté; mais la tempête n'est pas loin. On dira à cela : à quoi sert le médecin, s'il est sujet à l'erreur ainsi que tout autre? Voilà comme on entend tous les jours raisonner le public. C'est, d'un fait isolé, conclure au général. Abus du raisonnement. Un médecin instruit et expéri-

menté est trompé une fois sur cent, tandis que l'ignorant se trompe presque toujours dans ces sortes de cas. Observez que je dis que le médecin instruit est trompé, et non pas qu'il se trompe. En effet, un médecin n'est pas un devin; il connoît parfaitement les symptômes ou signes qui différencient le caractère des maladies; mais il en est de tellement malignes ou obscures, que nul signe n'annonce de gravité, ni présente, ni future : c'est la nature qui se cache sous l'égide d'un tempérament vigoureux et bien constitué; alors l'habile est trompé, parce que cela ne peut être autrement. Il en est de même dans toute science où les cas difficiles sont embrouillés de manière à ce que le fil échappe même à la sagacité. L'on voit par-là combien le public est injuste, en exigeant que le médecin annonce, d'après le caractère ou les symptômes de la maladie, qui quelquefois change du jour au lendemain, tous les événemens dans tous les cas quelconques; et de cette injustice frappante naissent des abus sans nombre. Un médecin est-il reconnu habile? joint-il l'expérience aux connoissances? alors, quelqu'événement qu'il arrive, l'on doit croire que l'art ne pouvoit rien de plus. Voilà la sagesse ou plutôt la justice. Le contraire est abus et grand abus.

2.° *Causes.*

Qui pourroit décrire tous les maux résultant de l'abus du peuple relativement aux causes, dites éloignées, que l'école a généralement adoptées sous le nom assez hétéroclite de *choses non naturelles?* Ces causes sont au nombre de six, savoir : 1.° l'air, 2.° les alimens, 3.° le repos ou l'exercice, 4.° le sommeil ou les veilles, 5.° les passions, 6.° les excrétions, c'est-à-dire, la qualité des évacuations, leurs excès ou leur suppression, etc. Ainsi, 1.° quelque maladie que l'on ait, on commence par fermer toutes les issues à l'air; on échauffe l'air; et, comme on croit que l'air vicié, ou les intempéries, ou les miasmes contagieux de l'air sont presque toujours la cause de nos maladies, on voudroit presque ne pas respirer. Oh! combien d'abus relativement à l'air! 2.° Quant aux alimens, dans la campagne, où la viande n'est presque pas d'usage, on met le pot au feu pour restaurer le malade, même dans le plus fort de la fièvre, parce qu'alors il est plus foible et plus accablé. Chez le riche, c'est tout l'opposé; il croit qu'une diète sévère est tout, comme si la diète seule pouvoit rétablir des organes en défaut. Abus, comme l'on voit, d'un côté comme de

l'autre; 3.° Le repos, comme cause de maladies, nous paroît une vraie chimère; mais la fatigue fait raisonner ou plutôt déraisonner le manœuvre, et il en est peu qui ne disent que leur maladie, quelle qu'elle soit dans le commencement, est une *harassure.* En conséquence, le repos suffit, et l'art n'est point nvoqué. Abus du raisonnement; 4.° Le sommeil plus ou moins prolongé, et donné comme cause de maladie. Abus de la science, digne les sarcasmes de Molière. Pour les veilles; abus des riches, et dont il est inutile de parler lans cet ouvrage; 5.° Bien souvent on accuse e chagrin, la jalousie ou toute autre passion 'être la cause de nos maladies : point de emède à cela, dit-on. Abus du moral appliqué au physique; 6.° Enfin, presque toujours, c'est du froid qu'on a pris; on a été nouillé; la transpiration a été arrêtée : alors, fluxion de poitrine a beau être inflammapire, on prend du vin chaud aromatique pour faire suer, et l'on risque de se tuer. Il est onc des abus qui vont jusqu'au suicide? Si on consulte l'homme de l'art, il ordonne la ignée; mais le malade s'y refuse, parce que maladie vient, dit-il, d'un refroidissement. bus par le défaut de confiance. A force de re, décide-t-il le malade? alors, voilà le

médecin rendu responsable de tout. Que la maladie augmente ou que le malade vienne à succomber, le cri public est que la saignée l'a tué. Abus sur abus. Que dire à tout cela? Plaindre les malades; gémir sur leur résistance et sur les entraves que l'ignorance oppose à l'art; enfin hausser des épaules, et s'armer de patience et de philosophie contre les injustices du public ou ses abus.

3.° *Pronostic.*

Que les personnes qui s'intéressent au malade demandent au médecin ce qu'il en pense, c'es fort bien. Mais, sur quatre-vingt-dix-neuf pronostics justes, un seul vient à manquer; alors concluant toujours du particulier au général, comme je viens de le dire en parlant des symptômes, on décide que le médecin s'est trompé ou du moins l'on crie à la conjecture de l'art Faux raisonnement, quant à l'artiste; nou l'avons déjà prouvé. On accuse aussi l'art mal-à-propos, parce qu'il est ici presque toujours inutile. Car, qu'y a-t-il à gagner pour le malade de satisfaire toujours une curiosité indiscrette Je dîne avec un homme qui se porte bien : a dessert, il tombe en apoplexie. Mais le médecin devoit le prédire, l'art devoit le prévoi Comment qualifieroit-on un pareil raisonn

ment? C'est cependant ainsi que raisonne souvent le public. En effet, un malade, outre sa maladie ordinaire, peut tomber en apoplexie comme un homme en santé. Certes, le médecin ne peut pas plus prévoir dans un cas que dans l'autre. Présentons au peuple, pour le corriger, l'axiôme du prince des médecins, qui dit que, *dans les maladies aiguës, l'assurance de la vie et de la mort ne doit pas être prononcée d'une manière définitive.* Mais, dira-t-on, cet axiôme met de niveau l'habile et l'ignorant, aux yeux du public? Soit. Voilà aussi pourquoi, le public ne pouvant juger sainement de l'habileté et de l'ignorance, le Gouvernement ne doit aucunement tolérer les gens de l'art ignorans. C'est ce que nous ne cessons de dire. Un faux monnoyeur, ou même un faux orfévre; en un mot, tout faussaire, la loi en fait justice, tandis qu'un faux guérisseur en est protégé. Quelle lacune à réparer dans notre législation!

ARTICLE 2.

Du Traitement médical.

ICI, nous trouvons des abus dans la science comme dans le peuple. Quelque chose de plus, l'on remarque que ce sont ceux de la science qui ont fait naître ceux du peuple; elle a

donné de fausses idées, et le peuple les a retenues. Eh bien! qu'elle en donne aujourd'hui de bonnes, et le peuple les retiendra également. Par-là, il substituera, aux abus et aux préjugés, des sentences utiles; il y gagnera doublement. Ceci répond victorieusement à la prévention qui ne veut pas qu'on instruise médicinalement le peuple d'aucune manière.

Les principaux abus sont nés ici, je pense, de l'amour-propre de l'homme sciencé qui a voulu être tout. C'est sans doute chez les grands, où l'on veut que rien ne soit petit, et où l'on met de l'importance même aux minuties, qu'on n'a voulu mettre aucune différence essentielle dans les secours médicinaux plus ou moins nécessaires. Des grands, les préjugés ont gagné tout le monde. Mais qu'est-il arrivé? Le peuple mal-aisé a négligé l'essentiel, comme coûteux, et il a cru pouvoir se contenter des minuties; d'abord, comme ne coûtant rien, et de plus, comme étant de l'exécution la plus facile. De-là, des abus sans nombre. Il est donc des plus avantageux de le désabuser. C'est ce que nous voulons, en même-tems que nous lui donnerons les instructions médicinales qui lui conviennent. Ainsi nous allons présenter, aussi brièvement qu'il nous sera possible, les notions que le public doit avoir sur les objets

les

les plus communs du traitement médical dans les maladies aiguës. Avec ces notions, le peuple saura éviter les abus, et se corriger de ses préjugés.

Le traitement médical ordinaire comprend 1.° la marche de la nature, 2.° le régime, 3.° les tisanes, 4.° les médicamens, 5.° les crises. Nous terminerons cet article par un sixième paragraphe, tendant à faire connoître comment l'on doit juger la fièvre dans les maladies aiguës.

1.° *De la Marche de la Nature.*

La marche de la nature tend en général à la conservation de l'individu, en santé comme en maladie. Quelle est la science médicinale à ce sujet dans une maladie aiguë? La voici. S'il y a de la lenteur, le médecin doit aider la nature; si, au contraire, il y a trop d'activité, il doit la réprimer; enfin, si sa marche garde un juste milieu, il doit la respecter et ne rien faire. Tels sont les préceptes généraux de la médecine-pratique. Les connoissances particulières et de détail qui en découlent, relativement à la pratique, sont de la plus grande conséquence; je ne puis entrer dans le détail. Mais, en me renfermant dans mon objet, je le demande : quel est celui, parmi

les téméraires donneurs d'avis, et encore parmi la foule des exerçans, qui sait calculer les divers degrés de cette marche de la nature? Que dis-je? La plupart ne se doutent en rien de tout cela. Cependant, sans ces connoissances si essentielles et difficiles, que peut être la pratique, sinon une suite de fautes continuelles? car, rien n'est plus démontré en médecine, et c'est un axiôme, que *la nature est la souveraine médecine des maladies aiguës.* Ainsi, demander toujours des remèdes, voilà les abus du peuple; ou donner toujours des remèdes, voilà les abus des ignorans de l'art, les abus du charlatan que la cupidité conduit. Peuple! concevez, méditez et corrigez vous

2.° *Du Régime.*

Tout le monde sait ce que c'est que le régime; mais l'abus est de se faire une lo
générale pour tous les cas. L'un veut toujour
une abstinence totale; ce sont les riches. L'autr
croit que, si l'on ne mange pas, le malad
n'aura pas la force de soutenir la maladie
et pour tout le monde et dans tous les cas
c'est toujours le même aliment ou le bouillo
gras, depuis le commencement de la malad
jusqu'à la fin. Tous se trompent, parce qu'
généralisent la question. En effet, la médeci

apprend que, dans les maladies aiguës, le régime se distingue en quatre tems différens, savoir : le commencement, l'augmentation, le déclin et la convalescence. Le commencement veut un régime strict; l'augmentation un plus sévère; dans le déclin on se relâche de la sévérité; et la convalescence demande de revenir à la nourriture ordinaire par degré. Il n'est pas besoin de dire que ces préceptes généraux sont subordonnés aux accidens plus ou moins graves, au traitement médical, et encore à l'âge, aux habitudes et au tempérament. Donnons encore ici au peuple l'axiôme du prince des médecins, savoir : *qu'il faut accorder quelque chose*, c'est-à-dire, se relâcher de la sévérité, en *raison de l'âge, du sexe, du tempérament et des habitudes du malade*. L'abus est donc de se décider d'après une opinion générale, sans raisonner en rien sur chaque cas particulier. Ce raisonnement, d'après les principes et l'expérience, voilà l'art et le talent du praticien.

Notre principal but est d'être utile au peuple. Nous lui devons donc, outre les préceptes généraux, les détails qui le concernent particulièrement, et qu'on peut mettre à sa portée. C'est pourquoi nous allons dire deux mots sur l'usage des bouillons, et de l'aliment qui les

remplace avec avantage : c'est le lait de poule.

Bouillons. L'abus des bouillons, dans les maladies aiguës, est devenu général. Nous l'avons déjà dit. Dans la campagne, cet abus tire encore plus à conséquence, à cause de l'habitude contraire. Alors, dans le cas où l'homme de l'art est comme forcé de céder au préjugé, il doit recommander l'eau de veau, ou du moins de couper le bouillon gras, soit avec autant d'eau, soit avec du bouillon maigre; mais le mal est que, pour faire ces bouillons, ce n'est pas le médecin qu'on consulte. Abus par les fausses connoissances.

Quant aux bouillons maigres, soit aux herbes ou à l'oignon fricassé; qu'est-ce autre chose que de l'eau pure chargée d'un atôme de beurre? Veut-on cependant rendre les bouillons maigres aussi nourrissans que ceux de viande? qu'on y délaye de la mie de pain, ou un jaune d'œuf. Ces bouillons maigres, ainsi variés, sont préférables aux bouillons gras, qui sont bien plus sujets à se corrompre.

Lait de poule. Le lait de poule est un jaune d'œuf qu'on délaye dans un verre d'eau chaude, où l'on ajoute du sucre, si l'on veut

pour le rendre plus agréable. Cet aliment est sans contredit le plus sain dans tous les tems, mais sur-tout dans les chaleurs de l'été. Il est d'ailleurs sous la main de tous. Il remplace avec avantage les bouillons de viande; c'est même un remède préférable aux loochs; enfin, c'est un adoucissant pour l'âcreté des humeurs. Il convient à tous les tempéramens, à tous les âges et dans tous les cas. Il n'est sujet à aucun inconvénient.

Indiquer au peuple, sur-tout de la campagne, ces notions médicinales sur le régime, ce seroit à coup sûr substituer aux abus et aux préjugés la conduite la plus sage. C'est ainsi qu'on sert véritablement l'humanité souffrante.

3.° *Des Tisanes.*

Qu'est-ce que toutes ces tisanes dans les maladies aiguës, si ce n'est de l'eau? La tisane avec le chiendent et la réglisse, celle avec de l'orge, celle avec du pain, celle avec une pomme, celle avec quelques racines, des plantes ou des fleurs, dont la plupart sont inodores et sans saveur; l'expérience prouve assez que, soit par leur peu de vertu, soit par leur dose, tout cela n'est rien que de l'eau pure. Qu'est-ce encore que ces sirops simples, tels que ceux

de capillaire, de guimauve, dont bien des malades font tant de cas pour leur boisson? c'est toujours de l'eau, mais sucrée. La réglisse ou le miel vaut tout autant. Une remarque importante, c'est qu'avant la découverte de l'Amérique on guérissoit en général tout aussi bien qu'aujourd'hui, et l'on ne connoissoit pas le sucre. Ainsi, celui qui a dit : *la diète et l'eau*, a tout dit à ce sujet.

Mais, diront les érudits, Hippocrate varioit cependant sa tisane de gruau avec un soin minutieux. Soit. Dans son tems, l'usage des bouillons de viande n'étoit pas banal; de plus, c'étoit la nature qu'on observoit; et l'étude des crises étoit tout. Alors, presque point de remèdes. Le régime étoit le principal objet. On le faisoit valoir au malade peut-être autant pour ordonner, que par conviction de la nécessité. Quoi qu'il en soit, on sait que cette tisane d'Hippocrate étoit toujours la même. Il la rendoit seulement un peu plus ou moins nourrissante, selon les cas. Notre eau panée, nos bouillons maigres, rendus plus ou moins nourrissans, remplacent suffisamment cette tisane qui, plus ou moins claire, n'est toujours que de l'eau. De ce que nous venons de dire, tirons une conclusion agréable pour la philantropie : c'est que le pauvre n'a rien

ici à revendiquer au riche. L'eau pure, ou chaude, ou froide, selon la maladie, le guérira tout aussi bien.

Le seul abus qui existe ici, c'est de mettre trop d'importance aux tisanes simples et communes, et sur-tout à leur différente composition; car, qu'attendre plus de l'une que de l'autre, relativement, soit à la vraie cause de la maladie, soit à la marche de la nature alors bouleversée? Or, de cette importance aux minuties, on néglige malheureusement l'essentiel, qui consiste dans le traitement médical, d'autant plus que ce traitement, fondé sur les médicamens, répugne à la plupart pour le goût. Disons donc au peuple : consultez le médecin. S'il n'y a pas de médicamens à prendre, soyez tranquille, et conduisez-vous vous-même, c'est-à-dire, buvez chaud ou froid, selon l'ordonnance; mais, du reste, prenez telle tisane ordinaire qu'il vous plaira, et variez-la selon votre goût; car les bouillons maigres, les tisanes communes, ou l'eau, soit pure, soit sucrée, tout cela est assez indifférent, dans quelque maladie que ce soit. Mais, au contraire, si le médecin juge que quelques médicamens sont nécessaires, alors exécutez strictement l'ordonnance : voilà la conduite sage et raisonnable. En deux mots, apprenez à dis-

tinguer le minutieux de l'essentiel; c'est ainsi qu'on se soustrait aux abus du charlatan, qui vante sa tisane pour la vendre.

4.° *Des Médicamens.*

C'est ici, sur-tout, que nous observons les abus de la science. Nous pourrions entrer dans un grand détail à ce sujet; mais il seroit inutile pour le peuple. Nous traiterons seulement des médicamens déjà connus de tout le monde. Ainsi, nous parlerons, dans autant de paragraphes particuliers, 1.° de la saignée, 2.° de l'émétique, 3.° des purgatifs, 4.° des sudorifiques, 5.° des diurétiques, 6.° des loochs, 7.° des vésicatoires : voilà les secours qu'on emploie journellement dans presque toutes les maladies aiguës, ainsi que nous l'avons dit dans nos tableaux.

De la Saignée. Pendant long-tems, l'école de Paris a enseigné que les saignées, et les saignées multipliées, guérissoient presque toutes les maladies aiguës. Les Botal, les Rioland, les Sylva ont propagé ce systême; mais la saine pratique en a fait justice. Aujourd'hui, au contraire, sur-tout dans la campagne, on craint la saignée : on s'y refuse sous le prétexte que la maladie vient d'un refroidissement, ou encore, qu'en général elle ôte les

forces. Abus d'un côté comme de l'autre. Le bon praticien garde un juste milieu, et se décide d'après les indications positives de la maladie. C'est au malade à se rendre à l'ordonnance. (Voyez notre tableau 1.er, au sujet des maladies inflammatoires.)

De l'Emétique. Prendre de soi-même l'émétique dans une maladie, c'est risquer sa vie, ou du moins se faire un grand mal. N'est-ce pas une folie de jouer si gros jeu?

Se refuser à prendre l'émétique, sous quelque prétexte que ce soit, lorsque le médecin insiste à l'ordonner. Pusillanimité non moins abusive.

Prétendre qu'un purgatif remplace un vomitif. Troisième abus.

Assez souvent l'émétique ne fait point rendre de bile, et on le croit inutile. Le peuple est encore dans l'erreur.

Craindre les efforts, à cause de la foiblesse. Abus du raisonnement.

Se refuser à ce médicament, parce que les enfans ne veulent pas boire. Encore abus; car, sans boire, l'effet est toujours réel et utile.

Des Purgatifs. Le peuple, sur-tout de la campagne, croit que toute la médecine consiste

à savoir purger et à purger fortement : voilà sans contredit le plus fatal et le plus désastreux des abus ou des préjugés; car, qu'en résulte-t-il ?

Souvent le malade se purge de lui-même: Abus, d'où résulte souvent un suicide.

Si ce n'est pas lui-même, c'est la commère bavarde. Abus également homicide.

Si la maladie augmente, par épargne on préfère l'ignorant qu'on suppose savoir purger aussi bien que l'habile. Combien d'abus par l'intérêt seul, sans compter l'ignorance !

Autrefois, l'apothicaire, seul, donnoit les médicamens, et il lui étoit défendu d'en donner à qui que ce soit sans l'ordonnance du médecin. Cette loi étoit sage; elle prévenoit nombre d'abus. Mais qu'est devenue aujourd'hui cette loi médicale dictée par un profond respect de l'humanité?

Que le peuple apprenne ici, et c'est encore un axiôme du prince de la médecine, que *purger dans le commencement d'une maladie aiguë, sans indication bien précise et majeure, ce qui*, ajoute-il, *est fort rare, c'est tuer le malade* plutôt que la maladie. Peuple! n'oubliez jamais cette sentence; elle vous corrigera du préjugé le plus désastreux; et par-là, vous éviterez bien des maux, et encore des remords.

Des Sudorifiques. Les abus sont nés ici de l'école de Vanhelmont, qui a voulu guérir toutes les maladies aiguës par les sueurs. Sydenham a foudroyé ce fatal systême. Cependant il en est encore aujourd'hui beaucoup parmi le peuple qui, dans le commencement d'une maladie aiguë, prennent du vin aromatique chaud pour se faire suer. Ils allument l'incendie, et quelquefois ils se tuent.

Les mêmes abus subsistent pour les maladies éruptives, telles que la petite vérole, la rougeole, l'érésipèle, et encore pour les fièvres malignes avec éruption. Combien de préjugés tendent à détruire l'homme! et s'ils ne le tuent pas, combien le font souffrir!

Des Diurétiques. Quels sont en pharmacie les remèdes qui font uriner à volonté? Les auteurs en donnent assez; mais l'observation apprend que ces médicamens sont des plus fautifs. Le sel de nitre, qui est, dans les maladies aiguës, le diurétique par excellence, ne fait jamais uriner par sa vertu propre, à quelque dose qu'on le porte. En effet, qu'on en donne à un homme sain tant qu'on voudra, il n'en urinera pas davantage. Si les organes sains se refusent à cette excrétion, comment veut-on que ce médicament agisse mieux en maladie?

Que le peuple apprenne donc à ne pas murmurer contre l'homme de l'art instruit qui, avec les meilleurs secours, ne peut souvent parvenir à faire uriner le malade. Toujours abus par défaut de connoissances.

Un autre abus dans ce genre, c'est de croire que le vin blanc possède la vertu spéciale de faire uriner ; ce qui n'est pas vrai. D'après cette idée fausse, souvent on le prend pur et en quantité, soit dans la fièvre, soit dans un état d'échauffement et d'irritation. Et alors, que de ravages ne cause-t-il pas !

Des Loochs. Pour l'inutilité de ce médicament simple, nous renvoyons à notre deuxième tableau, qui présente les médicamens relatifs aux maladies aiguës. Le lecteur y apprendra combien on est dupe en réclamant si impérieusement ce prétendu secours. L'huile ou le blanc de baleine, qui en est la base, ne passe pas tel dans les secondes voies. Qu'en attendre donc pour faire cracher ? L'abus cessera bientôt, lorsqu'on verra que le lait de poule, dont nous avons déjà parlé à l'article du régime, est le meilleur looch simple. Les charlatans cupides, qui rançonnent ici le malheureux en vendant leurs loochs, nieront, crieront. Laissez-les dire. Leur intérêt seul les fait parler.

Des Vésicatoires. A quoi bon, dit le peuple, faire du mal où il n'y en a pas? Quel abus du raisonnement!

Celui-ci croit qu'on veut prolonger la maladie. Autre erreur du peuple née de l'égarement de la confiance.

C'est encore en général qu'on croit que ce qui n'entre pas dans le corps ne peut guérir une maladie interne. Autre erreur.

Enfin, c'est tout le monde qui pense que les vésicatoires doivent toujours donner de la suppuration.

Combien d'erreurs à redresser! Combien de préjugés à déraciner! Combien d'abus à détruire!

5.° *Des Crises.*

Qui se connoît en apparat critique? Ce n'est pas la bonne femme qui ne cesse de bavarder médicinalement; ce n'est pas non plus l'officier de santé ignorant, ni même la plupart d'entre eux qui croient tout savoir. La crise véritable et salutaire s'annonce souvent par des symptômes alarmans. La nature est travaillée et dans la gêne; elle lutte. On croit le malade dans un grand danger; on court à l'homme de l'art. Dans la campagne, c'est ordinairement l'officier de santé le plus proche. Sans

s'y connoître, il donne remèdes sur remèdes. A coup sûr, il trouble la nature dans son ouvrage critique. Quels désordres alors ! Cependant, la nature finit par l'emporter sur la maladie, et encore sur les entraves de l'empirique, et le malade revient tout-à-coup de la mort à la vie. Voilà, néanmoins, malgré tout le mal qu'il a fait, l'*ignorant déifié*. Si la crise troublée devient imparfaite, le malade en revient encore, mais à la longue et à travers nombre de périls; alors, *l'ignorant l'a tiré de loin*. Enfin, le malade a-t-il succombé? cela ne pouvoit être autrement, dit-on; *la maladie étoit trop violente*. O ignorans! que vous êtes heureux d'exercer, sans l'avoir appris, un art où nul d'entre le peuple ne peut vous juger ni prouver vos sottises homicides. Combien de mal vous faites! et combien ce mal est grave, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de la vie de l'homme ou de sa santé, c'est-à-dire, de son bonheur le plus vrai. De cela seul naissent les abus les plus désastreux. C'est donc au Gouvernement à y apporter le vrai remède; lui seul le peut, et rien n'est si facile.

6.° *De la Fièvre.*

Allez dire au peuple que la fièvre est, dans

les maladies aiguës, un instrument de guérison : l'on vous rira au nez, ou encore, plusieurs vous calomnieront, en disant que vous êtes bien-aise qu'on soit malade. Cependant, c'est une vérité reconnue dans la médecine-pratique. Aussi le vrai médecin ne s'avise pas de rien faire pour guérir cette sorte de fièvre, lorsqu'elle est modérée. Au contraire, loin de la guérir, quelquefois il la provoque, pour parvenir à la guérison; mais, le plus souvent ici, il ne faut rien faire. De-là, cette sentence médicinale; savoir : que, dans les maladies aiguës, les bons médecins emploient peu de remèdes. Le grand Boërrahave n'en vouloit que cinq à six pour toutes ces maladies, que quelques auteurs ont compté par milliers. Quelle leçon pour ces droguistes, ignorans ou cupides, qui ne cessent d'abreuver journellement leurs malades du fiel de la droguerie! ou, disons mieux, quel avis pour le peuple!

Conclusion de ce Chapitre.

D'APRÈS tant de préjugés, tant d'erreurs, tant d'abus, que nous venons d'exposer dans ce chapitre, relativement aux maladies aiguës, qui sont autant de fléaux de la pauvre espèce humaine, qu'on vienne donc dire qu'il

n'y a rien à apprendre du tout au peuple en médecine. Au contraire, à voir les avantages incalculables de la destruction de tant de fléaux, et combien il est facile de l'exécuter, on ne peut qu'être singulièrement étonné, et, d'un côté, du silence des médecins à ce sujet, et, de l'autre, de l'indifférence que tous les gouvernemens y ont apportée jusqu'ici.

Nota. Les maladies aiguës sont peut-être les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des maladies du peuple de la campagne. Nous aurions donc pu terminer ici cette section, et la lacune seroit de peu de conséquence; mais nous avons vu que le peuple pouvoit encore recevoir des instructions utiles, en présentant les abus et les préjugés relatifs aux maladies chroniques. Cela nous a déterminé à donner le chapitre suivant. Il sera sans doute moins intéressant et plus difficile à saisir; mais rien de ce qui concerne la santé ou la vie des hommes ne doit être négligé.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DES *Abus et des Préjugés relatifs aux Maladies chroniques.*

LA plus grande partie de ce que nous avons dit dans l'article précédent, concernant les maladies aiguës, doit trouver son application dan

dans les maladies chroniques. L'essentiel est donc déjà fait, et nous aurons peu à dire.

Le peuple sait aussi reconnoître, au moyen de nos tableaux, le caractère distinctif des maladies chroniques. D'ailleurs, il peut les consulter au besoin. Il y puisera même, en général, ce que nous allons dire ici en détail.

Nous ajoutons que, sur-tout dans la campagne, la négligence dans les maladies aiguës et le mauvais traitement sont les causes du plus grand nombre des maladies chroniques. Il est donc du plus grand intérêt de parer à ces deux fléaux : c'est ce que nous demandons au Gouvernement. Qu'il veuille; le nombre de ces maladies diminuera peut-être de moitié. Il devroit d'autant plus prendre cet objet en considération, que ces sortes de maladies sont ruineuses pour la plupart des habitans de la campagne. De-là, même souvent, la mendicité, ou du moins la difficulté et même l'impossibilité de payer leurs impositions. De plus, par leur longueur, elles intéressent le bien public, qui tient de si près aux travaux de la campagne. N'est-ce donc rien, même en laissant de côté l'humanité, d'obvier à tant d'inconvéniens? et le bien public ne seroit-il ici qu'une chimère, par la seule raison qu'il seroit le fruit de la science médicinale?

Ainsi que pour les maladies aiguës, nous allons traiter des abus et des préjugés observés relativement à ce qui concerne principalement le traitement médicinal, et nous en ferons également deux articles : le premier, sous le titre de la connoissance caractéristique de la maladie; et le deuxième, sous celui de traitement médical proprement dit.

ARTICLE PREMIER.

De la Connoissance caractéristique des Maladies chroniques.

LES maladies chroniques sont bien autrement variées, plus difficiles à caractériser, et conséquemment à traiter et à guérir, que les maladies aiguës; aussi sont-elles le domaine exclusif de l'habile. Comme notre but est d'en donner seulement une idée générale, mais distincte, nous ferons, comme pour les maladies aiguës, trois paragraphes; savoir 1.° sur les symptômes ou signes caractéristiques; 2.° sur la cause déterminante qui, si elle est sensible et connue, confirme le caractère de la maladie; 3.° la science du pronostic, qui est sur-tout nécessaire à l'honneur de l'art, fera le troisième paragraphe.

1.° *Des Symptômes.*

Ici, les symptômes, même les plus sensibles, sont bien moins prononcés que dans les aiguës, sur-tout dans le commencement de la maladie. Souvent même le malade n'est pas alité ; et lorsqu'il l'est, c'est parce que la maladie chronique est la suite d'une maladie aiguë.

Disons que la négligence dans le commencement de ces maladies est le plus fâcheux des abus. Il résulte, de-là, que les symptômes qui en naissent se confondent ordinairement et s'embrouillent quelquefois tellement, que ceux qu'enfante le progrès de la maladie se mêlent avec les signes caractéristiques; et, alors, il n'y a plus que l'habile qui puisse s'en tirer, même avec peine. Mais où sont ces habiles dans la campagne? Malheur à ces pauvres malades.

2.° *De la Cause.*

La cause des maladies chroniques, celle qui caractérise la maladie, et qui fixe le traitement, est souvent évidente. Les quatre virus, savoir : les écrouelles, la vérole, le scorbut et le cancer sont évidemment connus. Beaucoup d'autres le sont de même. Mais il est aussi des causes fort obscures et cachées. Quelque-

fois même l'habile ne peut la découvrir que par un traitement antérieur. Il faut alors que le malade s'arme de patience et de constance. Mais où rencontre-t-on ces vertus dans les malades ? L'abus est ici dans l'inconstance du peuple, qui croit toujours trouver mieux, et qui ordinairement prend le pire; car, combien de malades qui, par impatience ou autrement, quittent un habile pour courir au charlatan ou à l'ignorant?

3.° *Du Pronostic.*

Dans presque toutes les maladies chroniques, le pronostic, d'après les symptômes sensibles de la maladie; l'assurance de la guérison, ou tout au moins du soulagement; enfin, la prédiction sur la vie et la mort; toutes ces choses sont bien moins douteuses que dans les maladies aiguës.

Apprenons-le au peuple : C'est sur-tout dans ces pronostics que l'on juge plus sûrement de l'habileté et de l'ignorance de l'homme de l'art; mais aussi ces cas sont rares. D'ailleurs ce jugement demande du raisonnement et de la réflexion. Ce n'est pas ainsi que se décide le peuple. C'est par-tout que l'ignorance est la mère des abus, ainsi que la paresse est celle des vices.

ARTICLE 2.

Du Traitement médical.

Le traitement est ici, presque toujours, plus ou moins difficile. L'étude, le jugement et l'expérience; il faut tout cela. Cet article est sans doute bien au-dessus du peuple; aussi il sera court, et nous ne lui présenterons que ce qui peut lui convenir. Il ne traite en conséquence, dans trois paragraphes, que 1.° de la nature, 2.° du régime, 3.° des médicamens.

1.° *De la Nature.*

La nature est, dans les maladies chroniques, presque toujours muette. Ainsi, lorsque la maladie tient à un dérangement notable et ancien des fonctions de quelque organe, elle ne peut rien; c'est à l'art à tout faire. Mais, lorsque la maladie tient à des embarras dans la circulation sanguine ou lymphatique, la nature rentre dans ses droits, et sa marche est utile; il faut aller dans son sens, et l'aider de tout le pouvoir de l'art. Mais qui pense à cette distinction scientifique, toute pratique? qui en a même l'idée? ce n'est pas l'officier de santé. Il va à la boulevue, et croit tout faire, en tâchant de parer aux accidens du moment; il va, comme on dit, au jour le jour;

mais, en allant ainsi, la cause de la maladie augmente, et le malade est sacrifié; car la nature ne couvre pas ici les sottises des ignorans, comme dans les maladies aiguës. L'abus est ici de ne pas consulter de préférence le plus habile.

2.° *Du Régime.*

Généralement parlant, le régime ne doit point être ici sévère; la longueur de la maladie ne pourroit le permettre; de plus, il faut presque toujours donner des forces à la nature. Donnons, à ce sujet, la sentence du prince de la médecine, savoir : *Que le corps reçoit plus de dommage d'une abstinence trop sévère, que de manger un peu trop.* Ainsi, l'abus n'est guères ici dans le fait, mais nous le trouvons dans le trop d'importance qu'on y met. Bien des auteurs, en généralisant la question, n'y ont que trop donné lieu, de manière qu'on croit que le régime seul suffit, et l'on néglige l'essentiel; alors la maladie ne manque pas de s'aggraver, et tout l'art y devient souvent inutile.

3.° *Des médicamens.*

C'est dans les maladies chroniques qu'on doit employer des médicamens, et le plus

souvent des médicamens énergiques. Dans les maladies aiguës, la nature est presque toujours le principal agent. Ici, c'est quelquefois à l'art à tout faire. Des médicamens sûrs et une méthode scientifique. Sans cela, point de succès.

Nous disons encore que le traitement, dans ces maladies, doit être presque toujours long. Et si, d'un côté, le médecin doit être habile, de l'autre, le malade doit être constant et docile. Mais l'abus du peuple est dans son ignorance. Il juge mal de ces sortes de maladies. Nous l'avons déjà dit. Il perd patience; il court aux ignorans ou aux charlatans; il est victime.

Nous pourrions entrer dans un grand détail, même sur les abus de la science, au sujet des médicamens; tels que, par exemple, des adjuvans et des correctifs, des anti-laiteux, des anti-dartreux, des anti-cancéreux, et de tant d'autres, soit anciens, soit nouveaux, qui promettent tout, et ne guérissent de rien. Les effets banaux attribués au changement d'air; où en sont les indications précises? Que dire encore de la vertu de l'air natal, que les vents changent d'un moment à l'autre? Les eaux minérales si souvent et si légèrement ordonnées: quel est l'effet réel de la plupart?

Seroit-ce un paradoxe de dire que, dans le plus grand nombre des cas, l'eau pure ou, si l'on veut, minéralisée vaut tout autant, et que les malades peu aisés n'ont rien à regretter à ce sujet? Ces abus de la science ne concernent pas cet ouvrage. Tout cet étalage scientifique seroit nul pour le peuple, sur-tout de la campagne.

Il seroit sans doute plus utile de lui présenter les abus nés des prétendus sortiléges, des amulettes, des animaux morts qu'on applique aux malades, des clefs de St.-Hubert pour la rage, de certaines paroles mystérieuses, des neuvaines, des secrets de bonne femme, et encore des fausses idées, quoique généralement reçues, qui font que le malade et les assistans s'opposent aux médicamens, soit dans les grands froids, soit pendant la canicule, soit encore lorsque le tems est sec, etc. Mais, quoi! le peuple n'a-t-il pas cru pendant des siècles aux almanachs qui osoient lui dire: *bon raser,... bon saigner,... bon prendre médecine,... bon couper les ongles?* et ne croit-il pas encore aux malignes influences de la lune et de toutes ses phases? Que de crédulité, et combien d'abus! Ils naissent, comme l'on voit, sous chaque pas. Ce détail seroit trop long pour le peuple. Il nous

suffit d'avoir indiqué les principaux. Si l'on se corrige de ceux-ci, les autres s'éclipseront bientôt.

Au surplus, pour conclure et terminer ce chapitre, ne rougissons pas de répéter l'efficacité de notre nouveau moyen; savoir : *que l'habile soit substitué à l'ignorant*, *et gratuitement* : alors la bonne femme bavarde et le médico-mane seront bien certainement écartés, et, avec eux, tous les abus et les préjugés.

SECTION DEUXIÈME.

DES Abus et des Préjugés relatifs aux Malades.

TOUS les abus et les préjugés dont nous avons parlé précédemment, relativement à l'exercice médicinal, ont sans doute un rapport immédiat avec ceux qui concernent particulièrement les malades, tellement que les uns se confondent naturellement avec les autres. Ainsi, soit dans l'ouvrage, soit dans la première section de ce traité, les abus particuliers aux malades sont déjà décrits. Cependant il est une ligne de démarcation ; c'est celle qui tient à l'opinion dominante : or, ces opinions plus ou moins erronées, qui règlent la conduite si vicieuse des malades : voilà la source du plus grand nombre des abus. Il est donc utile de les concentrer dans des articles séparés, pour en faire sentir la funeste influence.

Cette section sera partagée en quatre articles seulement. Le premier parlera de la confiance ; le deuxième, de la docilité ; le troisième, de la *comméraillie* ; et le quatrième

des faux jugemens; enfin, l'article de la conclusion terminera ce traité.

1.° *De la Confiance.*

Cet objet si majeur nous a déjà occupés essentiellement dans le discours préliminaire de cet ouvrage, et nous y renvoyons, comme de raison. Cependant il est d'un si grand intérêt, le préjugé est si fort, et les abus sont tels, que c'est presque un devoir envers l'humanité de se répéter à l'occasion. Ce n'est souvent qu'à force de dire, qu'on parvient à se faire entendre du peuple, et à déraciner les abus. Ils sont grands ici. En effet, combien le public est abusé par ce mot! En prenant l'inverse de l'opinion reçue, quoique généralement adoptée, je serois plus près du vrai. Oui : on peut poser pour thèse que la confiance médicinale, prise dans son vrai sens, est nulle pour presque tout le monde. Cette assertion a l'air d'un paradoxe; cependant nous en avons déjà prouvé la vérité péremptoirement, c'est-à-dire, par les faits. Au risque du reproche de répéter deux fois la même chose, nous en dirons encore deux mots; car, parler par les faits, il n'y a plus alors de réplique. Disons donc : le riche, l'homme aisé vous croit le plus habile; votre réputation est

faite et méritée. Mais vous déplaisez, ou même vous n'êtes pas complaisant, ou encore vous contrariez les assistans; l'habile n'est plus rien; la confiance est perdue. Dans toutes les autres classes peu aisées, c'est l'intérêt qui décide, et par cela même l'ignorant est préféré. En effet, le plus grand ignorant est-il le parent ou l'ami du malade, ou encore est-il censé moins cher? c'est toujours lui, confiance ou non, qu'on consulte le premier. D'ailleurs, il y a ici un fait qui tranche la question; c'est qu'il est impossible au peuple de juger entre l'habile et l'ignorant : nous l'avons déjà prouvé. De-là, comme l'on voit, la préférence pour les ignorans, qui ne connoissent que de charlataner, et qui se soucient fort peu d'avilir la science; et de-là, par suite, la foule d'abus qu'on observe. Ils sont incalculables. Ainsi, au danger éminent près, et où souvent il n'y a plus de ressource, voilà ce qu'est la confiance pour tous les hommes qui se décident d'après leur propre volonté, d'où l'on voit avec évidence qu'elle est à peu près nulle à l'égard de l'homme sciencé. Voyons maintenant ceux qui n'ont pas à choisir : on trouvera par-tout que la confiance est en quelque sorte mieux établie. En effet, voyez le médecin des armées, le médecin d'hôpital

le médecin abonné, le médecin délégué pour une épidémie; il n'y a point ici de confiance individuelle, et cependant elle est plus solidement établie que par le choix libre d'un chacun. Pourquoi? parce que chacun est persuadé qu'on lui donne un habile, et que nul autre intérêt n'est-là pour s'opposer à cet heureux abandon. Ainsi, donnons des habiles partout, et donnons-les sans augmentation de dépense; alors, la confiance est fixée; et, selon le désir de la philantropie, elle le sera sur le vrai mérite. Mais, au contraire, dire, dans l'état où sont aujourd'hui les choses, que la confiance ou le choix du peuple est tout, c'est en quelque sorte tendre un piége à l'humanité. Je sais que la grande habitude plaide fortement pour cette opinion, quoique si funeste. Cependant on peut représenter qu'on ne choisit pas son curé, son juge, son administrateur; qu'on ne choisit pas plus son médecin dans les hôpitaux, aux armées, ni dans les maisons abonnées; et l'on sait que, par cette raison-là même, les choses n'en vont que mieux. Pourquoi n'en seroit-il pas de même ici? D'ailleurs, et ce qui tranche toute objection, on ne veut gêner en rien la liberté de confiance; celui qui paie fera toujours, comme aujourd'hui, ce qu'il voudra;

mais que ceux qui ne paient pas soient traités, comme dans un hôpital, par les habiles de l'art choisis : voilà la vraie sagesse, tandis que la liberté indéfinie, qui existe aujourd'hui, livre les malades, sur-tout ruraux, à une sorte d'abandon, les condamne aux fléaux de l'ignorance, et engendre tous les abus; en un mot, elle est en raison inverse de la vraie et de la saine philantropie.

J'ai présenté de nouveau ces faits, sur-tout pour en tirer une conclusion frappante relative à cet article : c'est que, sur cent malades, aisés ou non, à peine s'en trouve-t-il un qui ait une confiance décidée, de manière à sacrifier ses propres idées et tous les alentours, pour ne suivre strictement que l'ordonnance du médecin. S'il en est ainsi vis-à-vis du médecin habile, qui ne traite au plus que le dixième des malades, que dire donc de la foule des ignorans qui, sans guide et sans vouloir consulter, traitent les neuf autres dixièmes, et dans qui, certes, la confiance des malades doit être considérée comme nulle à tous égards. Ainsi, ce grand cheval de bataille, la confiance des malades, la principale base de la loi médicale du 19 ventose an 11, se réduit peut-être, sur-tout dans la campagne, à un sur mille, et encore sans uti-

lité : dans les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres, ce n'est plus qu'abus.

Peuple, gens du monde raisonneurs, sociétés savantes, et vous sur-tout, les agens des lois et du Gouvernement, qui ne voyez que la capitale, jugez !

2.° *De la Docilité.*

C'est de la confiance que naît la docilité des malades. Si la confiance n'est rien, la docilité est peu de chose. Aussi, quels sont les malades entièrement et strictement dociles aux ordonnances ? nous l'avons dit, ce n'est presque personne. Ici, c'est le tempérament qu'on invoque ; là, c'est la foiblesse résultant de la maladie ; ailleurs, c'est la répugnance ; par-tout, ce sont les préjugés en foule. Voyons sur-tout ceux de la campagne, notre objet principal.

L'un croit qu'un seul remède suffit ; cet autre s'imagine que tous les artistes sont égaux en connoissances ; plusieurs croient qu'on peut se guérir seul, sur-tout dans le commencement de la maladie, tandis que, pour son cheval ou sa vache, l'on court bien vîte après les meilleurs secours. Il en est qui pensent qu'on peut prolonger la maladie à volonté et par intérêt, soit en donnant des remèdes trop

peu actifs, soit en en donnant d'inutiles ou même de contraires. Enfin, le plus funeste de tous les préjugés populaires, c'est de croire que, *où est la mort, il n'y a rien à faire.* Ce préjugé né du perfide fatalisme, et qui suppose souvent la mort où elle n'est pas, il est du domaine particulier des ministres du culte de l'extirper.

D'après ce léger échantillon des abus, qu'on voie combien de malades indociles, et combien de maux en résultent! qu'on voie aussi combien d'obstacles le médecin a à vaincre à cet égard! et, je le demande, qui lui tient compte de tout cela? Personne. Le chemin qui mène aux succès est hérissé de toutes parts, et cependant l'on exige qu'ils soient constans. On a la manie de rendre le médecin responsable de tout, comme si l'art possédoit des secrets pour forcer la volonté, et déterminer la docilité des malades.

Juges impartiaux, j'en appelle à vous!

3.° *De la Comméraillie médicale.*

On feroit un volume entier sur les dangers de la comméraillie, qu'on n'auroit pas tout dit. C'est depuis la dernière bonne femme de village jusqu'à celle qui hante les palais. Voilà sans contredit le plus grand fléau des malades

malades. On ne raisonne pas sur une affaire litigieuse, ou bien l'on n'est pas écouté; on ne raisonne pas sur quelque science que ce soit; on ne raisonne pas sur les dérangemens d'une montre; mais sur les maladies du corps humain, dont on ne connoît en rien les organes fonctionnaires, personne n'est embarrassé. Pourquoi? parce que rien n'est plus facile que d'ordonner, bien ou mal, et que tout ce qu'il est aisé de mal faire, chacun croit le faire bien; pourquoi encore? parce que le zèle fait illusion, et qu'on croit facilement qu'il supplée à la science; enfin, sur-tout, pourquoi? parce qu'on ne peut pas donner ici un démenti formel et avéré, même aux absurdités: cela seul suffit pour que l'amour-propre n'ait plus de frein. Cependant je ne ferai que ce raisonnement : Vous exigez qu'un médecin ait de l'instruction, beaucoup de connoissances, un jugement profond, et, par-dessus tout cela, de l'expérience. Or, comment, vous qui manquez de tous ces moyens, osez-vous hasarder votre opinion? On est maître, dites-vous, de l'adopter, ou non : soit; mais, d'abord, par-là, vous empêchez souvent de recourir à l'art. Vous voilà donc chargé d'une responsabilité effrayante. Et si l'on y a recours, qu'arrive-t-il? Vous balancez la con-

fiance du malade et des assistans; souvent le malade doute, craint et résiste. Ainsi, même quand votre opinion seroit donnée comme en l'air, et sans être motivée, ce qui arrive si communément, vous faites encore un grand mal.

Terminons par un raisonnement tout aussi simple, et qui n'est pas moins évident. Vous convenez sans doute que l'homme de l'art habile, celui qui a étudié, celui qui voit journellement des malades, en sait à coup sûr autant que vous, et principalement sur ce que vous croyez à la portée de tout le monde; alors, à quoi sert votre opinion? Mais, direz-vous, il est cependant souvent utile de faire des observations au médecin : soit; des observations tant qu'il vous plaira; c'est même ce que le médecin demande; mais point d'opinion; nul jugement quelconque. Car, si votre opinion est celle du médecin, elle est inutile; et si elle ne cadre pas avec celle de l'homme de l'art, comment osez-vous le juger, le contredire? c'est comme si vous disiez : vous avez beaucoup étudié, vous avez appris, et vous voyez tous les jours des malades; cependant moi, sans aucune étude, sans avoir appris, et sans traiter, comme vous, des malades de suite, je raisonne très-bien, très-juste, et, vous, vous raisonnez mal. O so-

amour-propre! combien tu fais de mal, même en voulant, même en croyant bien faire!

Ajoutons ici une réflexion bien intéressante. Jamais aucune loi ne peut atteindre le plus grand des fléaux, celui de la comméraillie. Je sais que la loi médicale du 19 ventose an 11 ordonne des études suffisantes à l'égard des officiers de santé; qu'ils seront scrupuleusement examinés; en un mot, qu'ils seront plus instruits que ceux d'aujourd'hui. Mais qu'arrivera-t-il? D'abord, il y en aura moins; les secours apparens seront donc bien diminués; de plus, des études longues, exigeant plus de dépense, forceront ceux-ci à faire un traitement plus lucratif; et, par toutes ces raisons, la comméraillie s'en augmentera de plus en plus. Ainsi, le bien qu'on aura voulu faire d'un côté sera éclipsé par un plus grand mal. Ceci est incontestable à l'égard de la campagne. Ce n'est donc pas le tout de faire des habiles; car, comme je le dis dans mon premier ouvrage, faire des Hippocrate, c'est ne rien donner au peuple qui ne s'en sert pas. L'essentiel est que les *habiles soient nécessairement employés*. Ajoutons que le seul moyen, et il est infaillible, c'est de traiter *gratuitement* tous les mal-aisés. Ainsi, établir pour eux des *dispensaires*, et pour tous les autres un *abonnement* des plus mo-

diques, et qui au fond ne coûte rien : ces deux grands moyens parent à tout, et ils sont sans objection. Qu'ils reçoivent la sanction du Gouvernement, alors le fléau dévastateur de la comméraillie sera éteint. Quels services d'un genre tout neuf à rendre au genre humain ! et comment croire que le Génie bienfaisant qui gouverne puisse les dédaigner ?

4.° *Des faux Jugemens.*

Quelle est la cause des faux jugemens du public ? Son ignorance. C'est parce qu'il ne connoît pas même les élémens de la science, qu'il juge si mal, et de l'art, et des artistes, et encore de l'effet réellement médical des médicamens. Eclairons-le, pour le corriger, s'il est possible, et parcourons en peu de mots ces trois points :

Quant à l'art, il en est beaucoup qui croient qu'il peut tout, tandis que d'autres, faux raisonneurs, le disent à peu près nul. Com bien ces erreurs monstrueuses, dites si généra lement, n'enfantent-elles pas d'abus ! Les juge mens particuliers ne sont pas moins faux. E effet, que diroit-on de celui qui, sans connoîtr en rien le code civil ou criminel, s'aviseroit d le juger, et, par une conséquence nécessaire le vice ou la bonté d'une cause, sur-tou

difficile et épineuse? Tel est ici le public qui tranche, et sur-tout dans les cas graves. Cependant chacun croit toujours bien juger: triste et cruel effet de l'amour-propre! Disons, au contraire, que, presque toujours, le public se trompe; et pour prouver, entrons dans quelques détails, et choisissons ceux qui présentent le plus d'utilité. Un homme est bien malade; il guérit : voilà une belle cure, dit-on. *Jugement hasardé.* Vous avez vu l'homme bien malade; vous avez vu donner les remèdes, et vous avez vu la guérison. Point de doute sur tout cela; car ce sont les sens qui, seuls, jugent ici. Mais est-ce à cause des remèdes que cet homme a guéri? Cet *à cause* ne peut plus se juger par les sens, mais par le raisonnement seul; et encore ce raisonnement doit être très-scientifique : or, c'est précisément-là où s'égare tout le monde. En effet, tel malade, dont la guérison est si vantée, eût peut-être mieux guéri sans ces remèdes; car, combien se guérissent sans rien faire, ou même en faisant mal? Répétons ici l'axiôme si méconnu et toujours oublié, savoir : que *la nature est la souveraine médecine des maladies aiguës*. Or, quel est celui qui sait guider son jugement sur ce grand principe? d'ailleurs, ignorant parfaitement

l'art, comment le pourroit-il ? Si le jugement du public est la plupart du tems faux, lorsqu'il s'agit de la guérison, disons qu'il l'est encore bien plus souvent, lorsqu'il s'agit de la mort du malade. En effet, on peut le dire, jamais jugement du peuple ne se fait avec plus de légèreté. Ou c'est la négligence, ou bien le traitement que l'on accuse : c'est la saignée, c'est la médecine qui l'a tué, etc. Mais la preuve? c'est ce qu'on ne sait pas, c'est même ce qu'on ne peut savoir. N'importe. Sans raisonnement, même sans aucune information des faits, on dit, l'on répète: la médecine est nulle; elle est meurtrière; et cela est cru. Il est bien plus aisé de dire, que de prouver; et encore de croire aveuglément, plutôt que de rendre compte pourquoi l'on croit. Cependant qu'arrive-t-il? c'est que l'art est avili, qu'il n'est point invoqué, ou qu'on n'y met aucune confiance; et, par suite de ces abus, la réputation de l'habile en est flétrie. Alors l'ignorant bavarde et ne manque pas de rabaisser l'habile à son niveau. De-là, comme naturellement, le public les confond tous les deux dans ses doctes jugemens. Alors, encore, le plaisant déclame et débite ses sarcasmes; mais tout cela, comme l'on voit, sans rien savoir comme sans raison.

C'est de cette source pernicieuse que naissent les abus les plus funestes. D'après cela, qu'on voie à quoi se réduit l'art; et s'il est ainsi déprimé, à quoi sert l'habileté, et que devient l'émulation? Disons donc que, pour obvier à tant de maux nés des faux jugemens du public, c'est au Gouvernement à juger pour lui. Ajoutons que cette mesure est d'une nécessité indispensable, lorsqu'il s'agit d'épargner nombre de victimes.

Après avoir prouvé combien le public juge mal de l'art, disons qu'il ne juge pas moins mal des artistes. En effet, c'est tout le monde qui, sans raisonner en rien, juge définitivement de l'homme de l'art plus ou moins sciencé. Le bavard qui plaît, quelquefois un hasard heureux : c'est un homme de marque, c'est une femme du bon ton, qu'on a guéri; il n'en faut pas davantage. Il a guéri une telle; c'est un homme de réputation : voilà le grand mot qui entraîne. Mais combien de fois il est illusoire! Je donne toute la France pour me montrer un seul ignorant qui ne jouisse pas de plus ou moins de réputation. Ce fait est si connu, qu'on a toujours soin d'ajouter, pour faire l'éloge de l'habile, qu'il jouit d'une réputation *méritée.* Ce seroit abuser du lecteur, que de donner les détails, pour démontrer tous les abus qui naissent de ce seul mot, le che-

val de bataille des raisonneurs superficiels. Je sais bien que ces mêmes raisonneurs insisteront, en disant qu'il meurt moins de monde dans la campagne, précisément parce qu'il n'y a pas de médecin. Un fait pareil doit en effet leur en imposer. Mais prouvons que, même en supposant le fait exactement vrai, les conséquences qu'ils en tirent sont des plus fausses. Ainsi, disons que c'est à tort qu'on fait honneur de la mortalité moindre dans la campagne au traitement des ignorans, puisqu'il existe d'autres causes évidentes de ce fait. Ces causes, en assez grand nombre, sont 1.° qu'il y tombe moins de malades; 2.° que les maladies sont ordinairement simples, et non compliquées, comme elles le sont dans les villes; 3.° qu'elles sont accidentelles, et rarement constitutionnelles; 4.° la vigueur du tempérament; 5.° la nature jouissant de tous ses droits, et sans entraves; 6.° l'habitude de résister à toutes les intempéries; 7.° celle d'un exercice continuel; 8.° leurs habitations plus aérées; 9.° leur régime journalier; 10.° enfin, le petit nombre de maladies chroniques : or, c'est tout cela, où l'exercice médical est nul, qui doit diminuer la mortalité. La grande erreur est donc d'en gratifier les mal-habiles. Pour juger com-

parativement, et avec connoissance de cause, il faut que, d'un côté, le médecin traite, lui seul, dix villages, et le chirurgien ignorant, lui seul, dix autres villages d'une population à peu près égale : voilà une balance juste, autant qu'il est possible. L'expérience d'un certain nombre d'années pourroit décider alors avec quelque justesse cette question, d'ailleurs plus bizarre qu'intéressante. Au surplus, ce n'est pas le tout, dans l'exercice médical, que la mortalité plus ou moins grande; il est bien d'autres objets non moins graves dont on semble ne pas tenir compte : ce sont, et la longueur provoquée des maladies, et leur gravité, suite d'un traitement ignorant; ce sont les souffrances, aussi bien dans les maux externes que dans les maladies internes, auxquelles l'ignorant ne sait pas remédier; c'est la convalescence pénible et prolongée; c'est le tempérament détérioré; c'est le reliquat des maladies mal guéries : tel est l'échantillon des fruits de l'ignorance, fruits, certes, bien amers pour le malheureux patient, surtout dans la campagne où le travail est autant une distraction, et même un plaisir, qu'une nécessité. Pour frapper davantage, donnons quelques exemples : Un enfant a des engelures. Négligé, il passe l'hiver à ne pou-

voir, ni travailler, ni aller à l'école : la paresse devient son lot. Cependant huit jours de traitement par un habile l'auroient guéri. Une fièvre bilieuse ou *gastrique* se guérit en sept jours, par un bon traitement fait dans le commencement, tandis que, négligée ou mal traitée, elle dure souvent un mois. Je donnerois cent exemples pareils. Or, qui calcule tous ces fléaux, où la mortalité n'est rien, mais où l'humanité, le bien public, le bien particulier, et même la politique, sont plus ou moins intéressés ? Ce n'est pas l'égoïste qui, en pleine santé, ne voit que le plaisir de lancer un sarcasme, et qui se garde bien d'aborder aucun lit de douleur et de détresse dans la campagne; et même, en supposant cette charité bienveillante, comment pourroit-il en juger ? Or, si vous ne voulez rien voir, et même ne pouvez juger, taisez-vous donc. Au surplus, qu'avons-nous besoin ici de raisonnement, puisque nous avons les faits pour preuve? En effet, c'est toujours un médecin que le Gouvernement envoie lors d'une maladie épidémique. Dans les hôpitaux, le médecin est toujours désigné pour le traitement des maladies internes. En cas de gravité ou de danger, c'est tout le monde qui a recours au médecin, comme plus habile lorsque la chose est possible et que les fa-

cultés le permettent. Tous ces faits sont un hommage à la science, ainsi qu'à l'homme de l'art qui est censé la posséder. Ainsi, faire ensorte que tous les malades, les pauvres comme les riches, aient un médecin ou un artiste jugé suffisamment habile, et dans tous les cas, et dans tous les tems de quelque maladie que ce soit, c'est sans contredit un des plus beaux présens que le Gouvernement puisse faire au peuple. Tout le monde est sans doute ici d'accord. Eh bien ! c'est précisément ce que nous voulons. Prêcher la palinodie, ou s'opposer, sans objection réelle, à de tels moyens de bienfaisance, ce ne peut être que d'un genie malencontreux. Mais suivons notre thèse des faux jugemens, et tâchons d'épuiser la matière. La réputation de l'ignorant abuse étrangement le public; nous venons de le prouver. Une erreur non moins grande existe dans l'évaluation des succès; car, nous l'avons déjà dit, cette base, faute de connoître l'énergie et le pouvoir de la nature, n'est rien moins que certaine, quoiqu'on pense tout le contraire; car, entendez tout le monde auprès d'un malade : *Un tel a guéri la même maladie.* L'application a beau être absurde; douter est pénible, et croire est facile. Ce seul mot, cependant, persuade.

Ajoutons qu'en général le public n'évalue les succès que d'après les individus qui l'affectent plus ou moins. Dix pauvres meurent entre les mains de l'ignorant : on n'y fait pas attention. Un seul riche traité par l'habile vient-il à mourir? alors le médecin ne guérit pas mieux qu'un autre. Ainsi juge le public; comptez-y d'après cela. Reste enfin la science du pronostic. Cette base est sans doute moins fautive que celle relative aux succès. Cependant nous avons déjà prouvé que le public y est souvent trompé. D'un côté, l'ignorant promet tout, et le hasard le favorise; de l'autre, l'habile donne avec raison un pronostic douteux. Où rencontrer ici le juge équitable? Faisons toucher la chose au doigt par un exemple : Un homme tombe d'un quatrième dans la rue : voilà un événement affreux, s'écrie-t-on; un homme vient de se tuer : on court. Cet homme est sain et sauf. Dira-t-on pour cela qu'on a déraisonné? Non sans doute; car il y avoit mille à parier contre un que cet homme étoit tué. Voilà précisément ce qui arrive en médecine, et ce qui rend le public si mauvais juge.

Je sens bien qu'ici je serai loin d'être généralement goûté. Quand on heurte l'amour propre d'un chacun, on doit s'attendre au

blâme général. Cependant ce que je dis est de toute vérité. Alors, dira-t-on, au lieu de nous prouver douloureusement les erreurs de notre jugement, il eût été bien mieux de nous donner les moyens de le redresser. Eh bien! rendons-nous, et satisfaisons à ce désir autant qu'il est possible. Nous dirons donc : Pour juger sainement d'un homme de l'art, d'abord, laissez-là toute prévention relative à la réputation de l'ignorant, quoique publique et prônée, et même encore à ses prétendus succès. Vous ne connoissez en rien la puissance absolue et relative de la nature et de l'art; votre jugement, ainsi que celui du public, ne peut être alors que celui d'un aveugle sur les couleurs; d'ailleurs, la mort, comme les succès, n'est nullement une raison suffisante de jugement. De plus, méfiez-vous de tout bavardage ; car, dans la plupart des cas, vous n'êtes pas en état de distinguer celui qui raisonne juste de celui qui raisonne faux. Mais direz-vous, nous ôter ces deux choses, c'est nous ôter tout. Patience : j'ai cru devoir insister et me répéter. Ces préjugés sont si forts, que la répétition est même un devoir, si elle peut corriger du moins ceux qui ont le désir de juger avec vérité et précision. Disons maintenant le positif : 1.° Le médecin caractérise-

t-il la maladie d'une manière simple, qui tombe sous les sens, et en peu de mots à la portée d'un chacun? 2.° Son pronostic est-il douteux avec raison, ou affirmatif? mais le plus souvent se réalise-t-il? 3.° Motive-t-il chaque ordonnance en particulier; et l'effet suit-il presque toujours l'annonce? 4.° Enfin, ses prédictions sur l'effet particulier des remèdes, sur la tournure de la maladie, sur la marche de la nature, ainsi que sur le salut ou la mort du malade; tout cela se vérifie-t-il en détail? Alors, que le malade en revienne ou en meure, l'homme à talent a fait ses preuves. Joignez à cela son titre, ses études et son expérience; votre jugement sera motivé autant qu'il peut l'être. Il y a plus: il vous est permis de prôner un tel homme, même au préjudice de tel autre qui manque de ces titres. Mais, ne cessons de le dire, si ces renseignemens manquent, veut-on se soustraire à tout reproche, comme au remords? il est mieux de se taire. Égarer la confiance, sur-tout bien motivée du malade ne peut guères se faire impunément. Mais, direz-vous, mon jugement est indépendant de ma volonté; je juge malgré moi. Eh bien! gardez alors votre jugement pour vous, et ne le communiquez à personne. Nous avons ici insisté un peu longuement, parce que les faux

jugemens à l'égard des gens de l'art sont ceux de tout le monde, des citadins comme des habitans de la campagne.

Enfin, quant à l'effet attribué aux médicamens, que n'auroit-on pas à dire sur tous ces jugemens si faux relativement à l'infaillibilité, et de ces recettes de bonne femme, et de ces secrets de famille, tant vantés par leurs prosélites, et qui font tantôt bien, tantôt mal, parce qu'ils sont appliqués sans principes et sans connoissance de cause, en sorte que c'est le hasard qui décide? quelle témérité! lorsqu'il s'agit de la santé ou de la vie de l'homme. Pour terrasser les raisonnailleurs médico-manes, disons-leur : mais votre voisin a aussi un remède tout différent du vôtre, qu'il prône également et dans les mêmes cas. Il faut donc nécessairement blâmer l'un des deux. Qui sera le juge? Ne voudra-t-on jamais voir que c'est, non dans les remèdes en eux-mêmes, mais bien dans leur juste application à chaque cas particulier, que réside le succès, et qu'ici elle est toujours hasardée? sans cela, ce seroit l'apothicaire qui seroit l'homme merveilleux.

Terminons, en disant que l'effet salutaire ou pernicieux de tout médicament quelconque est souvent guères mieux évalué. Un malade est mieux ou plus mal après l'effet d'un mé-

dicament; il guérit ou il meurt. A coup sûr la cause en est attribuée au médicament; c'est le *post hoc*, *ergo propter hoc*. Mais combien d'erreurs à ce sujet! Combien de faux jugemens! et tout cela sans que personne s'en doute; car, tel ou tel événement, qui est survenu après le remède, ne pouvoit-il pas également survenir sans aucun remède? Voilà ce à quoi le public ne pense jamais, et même ce qu'il ne peut nullement vérifier. Dailleurs, disons-le, c'est la prévention qui dicte la plupart de ces jugemens; souvent ce n'est que l'envie de parler; mais, bien plus souvent, c'est l'amour-propre de chacun qui veut toujours décider, juger, même à tort à travers. Fiez-vous donc à de tels jugemens, et complaisamment faites-vous en l'écho!

D'après ce que nous venons de dire, l'on voit, à n'en pas douter, que presque tous les jugemens du public, en médecine, sont sans base certaine, et en conséquence qu'ils sont faux.

Juges compétens, concluez, ou bien voyez notre conclusion!

CONCLUSION

CONCLUSION DE CE TRAITÉ.

D'APRÈS la foule des abus, des préjugés et des erreurs du public que ce traité présente, et qui nous ont déterminés à donner les connoissances médicales relativement à l'exercice-pratique de l'art, pour tâcher de vaincre son ignorance, et de le corriger de sa conduite si détestable; d'après tant de fléaux, dis-je, absolument indépendans de la science, que les plaisans à sarcasmes paroissent. Y a-t-il du sens commun de juger d'une science théorique et pratique par ses yeux seulement, et sans raisonner en rien sur les principes plus ou moins certains de cette science? et encore sur quel fondement crier contre les artistes, tandis que l'on sait que, excepté dans un hôpital, nul n'exerce l'art comme il est enseigné, et sans être entravé de toute manière? Raisonnons sur ces deux points si essentiels à discuter, et commençons par venger l'art.

1.° Quant à la science, de quel front en juger, sans en connoître les premiers élemens, et sans vouloir distinguer le grandement utile de ce qu'elle peut avoir de défectueux? Le

cri banal est de dire l'art conjectural. Oui: lorsque l'orgueil médicinal veut expliquer ce qui est inexplicable; et je demande à mon tour si l'astronomie n'est rien, parce qu'elle n'explique pas la nature du soleil et du système planétaire; si la botanique n'est rien, parce qu'elle ne connoît pas la cause efficiente du développement des germes: on en peut dire autant de toute autre science. Mais que la science médicinale ait la sagesse de se renfermer dans ce qu'elle a d'utile, alors plus de conjecture. Eh quoi! je vois une maladie simple, dont les signes caractéristiques annoncent sensiblement, même aux yeux, la cause évidente; je la combats par les remèdes que l'expérience a consacrés; j'annonce leur effet; je donne le pronostic; je prédis la marche de la nature, la durée et la terminaison de la maladie; cent fois je prononce, et cent fois tout se vérifie. Cent de mes collègues auroient, tous dit la même chose dans les mêmes cas; et l'on voudroit que ces cent malades ne fussent guéris que conjecturalement! Quelle déraison! Mais s'il est des cas difficiles ou compliqués; c'est ici comme l'avocat célèbre qui gagne cent causes et qui en perd une difficile; c'est le grand législateur qui ne fait pas tout le bien qu'il voudroit faire, mais qui fait tout celui que

loi peut comporter. Thémis est peinte avec un bandeau. Deux avocats célèbres plaident dans la même affaire sans jamais s'accorder; s'ensuit-il pour cela que le code Napoléon est un hors-d'œuvre? La morale est-elle une chimère, parce qu'on ne peut définir l'ame? et, si l'on veut des exemples à la portée du peuple, l'art du labourage est-il aussi conjectural, parce que des savans ont voulu expliquer bien ou mal les causes de la végétation, et se sont disputés sans s'accorder? Allez dire à un homme qui a faim et soif de ne boire ni manger, parce qu'il ne connoît en rien, ni la cause de la faim, ni comment il digère. Tous les arts sociaux utiles le sont-ils moins, parce que le scientifique est, ou obscur, ou inconnu? Il en est de même en médecine: je ne sais pas ce qu'est la fièvre, mais je la guéris; cela suffit. Je ne sais nullement pourquoi ni comment l'opium fait dormir; mais je suis sûr, en l'employant à propos, de calmer les douleurs de l'homme souffrant; et certes, malgré la réponse comique et ridicule de Molière, je satisfais pleinement à l'humanité. Disons donc que la médecine est une science certaine, et même plus que toute autre, dans presque tous les cas ordinaires, mais que, toutes les fois qu'on a la fatale présomption de sortir des bornes que la na-

ture a prescrites à l'utile-pratique, on se perd dans le vague, on conjecture, on erre; telle est toujours, et en tout, la destinée de l'homme : pouvoir peu, et tout vouloir; être borné, et prétendre tout savoir.

2.° Quant à l'exercice de l'art, y a-t-il aussi quelque justice à condamner ses ministres sur quelques apparences trompeuses, et sans qu'ils soient entendus; car, je demande à ces clabaudeurs s'ils ont jamais pensé à s'informer, pour s'étayer dans leurs jugemens tranchans, si le médecin a été appelé d'assez bonne heure, et si les ordonnances ont été strictement exécutées? Comment peuvent-ils savoir si la maladie étoit décidément mortelle, et si quelqu'autre eût pu faire mieux? le choix des bonnes drogues, leur exacte composition, l'exactitude des gardes-malades; tout cela est-il évalué? et même en supposant la stricte exactitude de l'ordonnance, le laboureur grêlé, le vigneron gelé sont-ils pour cela des citoyens inutiles? L'on meurt, parce que c'est une nécessité inévitable pour nombre de maladies; mais l'homme à sarcasmes a-t-il jamais pensé à calculer le nombre de ceux qu'on a guéris, de ceux dont on a abrégé les maux, de ceux qu'on a préservés du danger, en prévenant la gravité de certaines maladies, de ceux dont on

a soulagé les souffrances, de ceux à qui l'art a procuré une convalescence plus prompte et parfaite, etc.? Nous ne parlons pas ici du moral, qui console et qui calme les inquiétudes et les angoisses. Voilà cependant les bienfaits réels de l'art, et qu'on ne peut se dissimuler; et ils sont tous indépendans de la mortalité. Voilà aussi, disons-le, ce qui explique la contradiction manifeste de crier contre les artistes, et cependant d'y recourir ainsi que tout le monde. Mais ce qui paroît inexplicable, c'est, d'un côté, de crier contre les médecins en général, sans savoir s'ils sont plus ou moins habiles, et, de l'autre, d'applaudir en quelque sorte aux chirurgiens reconnus ignorans, qui exercent cependant le même art, et même, ces derniers, illégalement. Certes, on ne peut pas raisonner d'une manière plus absurde; car, je conçois que, comme la seule idée de la mort fait horreur à l'homme, il trouve une sorte de satisfaction à l'écarter, et que, n'ayant pas l'autre moyen de se croire invulnérable, il cherche à se venger sur les dispensateurs de la vie; mais pourquoi, comme je viens de le dire, sur les habiles, et non sur les ignorans? Je ne vois alors qu'une basse envie qui attaque l'homme à équipage, l'homme trop précieux, l'homme qualifié divin, à commencer par Hippocrate,

et qui dédaigne le piéton, quoique homicide. Il est encore une autre raison; c'est qu'on cherche à plaire par un soi-disant bon mot, tel quel, fût-il même hors du sens commun; tel est l'homme, et sur-tout le littérateur. Cependant un mot plaisant ne suffit pas pour répondre aux raisonnemens ci-dessus, qui sont de la dernière évidence. Je dis plus : non-seulement ces sarcasmes sont faux et ridicules, mais ils font un très-grand mal. Oui, je l'affirme, parce que c'est une vérité : Molière, par ses farces anti-médicales, et les scioles, ses singes, ont tué plus de monde que la peste. (1) En effet,

(1) Me souciant fort peu des plaisans, et quoique persuadé qu'on ne fera rien de ce que contient cette note, et même qu'on en rira, je ne dirai pas moins, parce que je le crois de mon devoir, qu'il seroit prudent et digne d'un gouvernement philantrope d'ordonner qu'on substituât au titre de la farce du *Médecin malgré lui* celui de *Charlatan malgré lui*. Alors, sans contredit, le titre et la comédie se trouveroient d'accord, et par-là deviendroient une caricature utile. Qu'on substitue par-tout ailleurs ce même mot ou un équivalent; la substitution de ce seul mot suffiroit pour ridiculiser, décrier, arrêter le débordement continuel et si funeste des sarcasmes dont le mot médecin est technique pour les plaisans. Au surplus, qu'on ne pense pas que c'est pour l'honneur des médecins qu'on plaide ici; ils sont au-dessus de tous les insolens verbiages. Le bien de l'humanité a dicté, seul, cette note

enlever la confiance dans l'art, entraver la docilité des malades, accoutumer le peuple à juger ridiculement les gens de l'art, et sur-tout ceux qui sont les plus instruits, c'est sans contredit donner lieu aux abus les plus pernicieux; car, c'est motiver la négligence du malade, ou bien le rendre rebelle aux ordonnances; c'est donc le victimer. L'on sait assez qu'il faut un certain courage pour exécuter strictement les ordonnances médicinales. Au lieu d'augmenter ce courage, Molière et ses adhérens l'énervent; rien de plus impolitique! que dis-je! ce n'est rien moins qu'un crime de lèze-humanité! Ce sont les plaisans qui tuent sans qu'ils s'en doutent, tandis que le médecin guérit. Celui qui a dicté ce précepte religieux : *Honorez le médecin*, a dit un mot profond. Il encourage le malade, il décide sa confiance, non dans les commères ni dans les ignorans, mais dans l'homme instruit; il le rend docile aux ordonnances; il prévient ses faux jugemens; enfin, ce mot détruit les abus, et plaide la cause sacrée de l'humanité. Je sais que les plaisans, qui ne veulent être que plaisans, et qui ne raisonnent pas, me répondront ici par un autre mot de Molière, et diront qu'on voit bien que *M. Josse est orfévre*. Mais une plaisanterie pareille n'est nullement une raison;

ce n'est pas ainsi que, sur-tout dans une science utile, l'on répond à des raisonnemens calqués sur des faits.

Terminons ce traité, et ne cessons de présenter, même *ad satietatem*, notre fameux moyen, puisqu'il est tout : la *gratuité médicule* (voyez le traité suivant) ; alors les plaisans sont confondus. Comment résisteront-ils aux relevés des extraits mortuaires accolés au nombre de guérisons, donné tous les ans au Gouvernement par tous les médecins en chef de l'empire, et qui seront certifiés par les autorités constituées? Ne craignons pas d'ajouter que, par ce même moyen, les charlatans, les ignorans, et, ce qui est plus fort, les commères et tous les téméraires donneurs d'avis sont paralysés. Par-là aussi, tous les abus cessent, les préjugés tombent, et les maximes saines en prennent la place; enfin, la confiance est irrévocablement fixée et justement motivée; pour tout dire en un mot, la sainte humanité sera pleinement satisfaite.

TRAITÉ POLITIQUE,

OU

CODE DE BIENFAISANCE

MÉDICALE RURALE.

> C'est le propre du vrai génie de produire de grands effets par de petits moyens.
>
> *J. J. Rousseau.*

NOUS avons déjà publié et présenté aux diverses autorités des mémoires de bienfaisance rurale médicale en faveur des malheureux malades de la campagne. Deux Exc. ex-Ministres de l'intérieur ont approuvé, et, d'après leur autorisation, deux préfets y ont obtempéré. Mais jusqu'ici le mode d'essai a été partiel; et, quoique les premiers moyens proposés aient obtenu le succès légalement constaté, cela ne suffit pas, parce que l'essai a été borné à quelques communes, et sans

l'intervention d'aucun collègue. D'ailleurs, nous présentons ici des moyens nouveaux, acquis d'après notre expérience. Pour qu'ils obtiennent un succès décisif, que le Gouvernement veuille en ordonner l'essai dans quatre ou même dans six départemens; alors plus de doute. Ajoutons que cet essai est sans objection; il est lui-même une bienfaisance. Nulles entraves, nulle gêne pour qui que ce soit; enfin, il n'exige aucune nouvelle dépense. La quête déjà ordonnée par la loi, en faveur des malheureux de la campagne, doit y suffire. Or, ne demander, pour toute dépense, que l'exécution stricte de la loi, ou, si l'on veut, une aumône libre, c'est-à-dire, au plus, 10 francs consacrés au soulagement des malaisés de toute une commune, rien moins que les quart des habitans; de plus, satisfaire au vœu de la loi médicale du 19 ventose an 11, qui auroit désiré secourir plus efficacement les malades ruraux. Certes, un essai si louable et si bienfaisant, conforme à la loi, et, de plus, déjà étayé de l'approbation de nombre d'hommes d'état, et encore de quelques succès, semble mériter une attention réfléchie. Eh quoi! pour l'intérêt de quelques plaideurs propriétaires, et pour juger un très-petit nombre de malfaiteurs, tout est prévu et spécifié, les

hommes et les choses, jusqu'aux moindres détails! de plus, le Gouvernement paie pour cet objet des millions; et pour la vie, la santé et les souffrances de tous, depuis l'enfance jusqu'à la décrépitude, l'on pourroit rester indifférent! En effet, qu'on compare le très-petit nombre des plaideurs avec le nombre effrayant des malheureux qui souffrent, sans qu'on cherche à les soulager, et qu'on ose ne pas rougir d'un abandon si cruel! Ainsi, distribuer *gratuitement* les meilleurs secours aux malheureux, n'est-ce pas un bienfait des plus grands, comme il est le plus impérieusement dû? S'y refuser sans motif fondé, où donc se réfugieroit la sainte humanité? Car, être pauvre et pouvoir travailler, ce n'est que demi-mal; mais être indigent, malade et abandonné, c'est le comble de la misère humaine. Eh bien! pour pouvoir subvenir à cet état déplorable, sans exiger un seul centime, l'on ne demande qu'un essai, d'ailleurs irrécusable à tous égards; car, dans cet essai, l'abonnement proposé dans ce mémoire ne sera pas exigible; la dépense des communes pour leurs pauvres malades sera également volontaire. D'un autre côté, aucun changement, aucun déplacement, aucun *déficit* de secours. Où donc, d'après cela, rencontrer une seule objection? et si le succès a lieu

sans employer ni gêne ni changement quelconque, quel doute peut-il rester au Gouvernement? Cependant un pareil succès le rendant certain de la bonté des opérations de détail, le décideroit sans doute, et sans courir aucuns risques, à rendre un code de bienfaisance médicale rurale, dont nous nous croyons obligés de présenter le modèle, et de le composer de manière à ce que, soumis aux gouvernans, conjointement avec les explications nécessaires, ils puissent juger de la valeur de nos moyens.

Avant d'entrer en matière, nous ne devons pas oublier de dire que ce modèle propose non-seulement d'établir un dispensaire dans chaque village en faveur des malheureux, mais encore qu'il complète la bienfaisance médicale, en donnant des suffisamment habiles aux riches comme aux pauvres, et ce, sans augmenter en rien leur dépense; ce qui détruira, sans contredit, les deux plus grands fléaux du malade rural : d'abord, sa négligence si influencée par son intérêt pécuniaire; ensuite, le charlatanisme cupide et ignorant; ajoutons, jusqu'à l'influence homicide de la comméraillie. Oui : nous allons jusques-là. Jamais bienfaisance ne fut plus grande ni si inattendue. Ainsi, 1.° pour les malheureux, un *dispensaire* qui coûtera très-peu, ou, l'un

dans l'autre, environ 30 fr. par an, et encore qui ne seront payés que par les communes aisées. 2.° pour les citoyens en état de payer, un *abonnement* des plus modiques, ou un seul centime par jour, qui au fond ne coûtera absolument rien. Ces deux moyens si simples et sans objection suffisent à tout. Tels sont les deux pivots de ce mémoire de bienfaisance.

C'est par-tout qu'on voit S. M. se complaire principalement dans ces actes de bienfaisance: le mérite, le talent, les services, rien n'est sans récompense. Tant de dotations, des concessions à toutes les villes, nombre de fondations charitables, etc., etc. Que de bienfaisance! et quelle charité plus étendue! Or, présenter une nstitution pareille, tendant au soulagement les trois quarts des individus de l'empire, dont ine grande partie est accablée du triple fléau le la *maladie*, de la *misère* et de la *privation* e tout secours; une institution autant politique ue bienfaisante; une institution qui rendra clergé rural plus utile, en améliorant son rt; une institution enfin qui décerne une rte de récompense à tout soldat français, alide ou invalide. Comment, dis-je, croire ie tant d'avantages, tant de bien à faire, nt de secours à distribuer, sur-tout envers iumanité souffrante, pourroient être dédai-

gnés par le Génie pour qui toute bienfaisance semble plutôt un devoir qu'un attribut de sa toute-puissance ?

*BASE du Code de Bienfaisance médicale rurale, contenant les moyens soumis au Gouvernement, relatifs, soit à l'*Institution des Dispensaires ruraux, *soit à l'*Abonnement.

LE CONSIDÉRANT.

DIFFÉRENTES lois ont établi des bureaux
de bienfaisance, et ont ordonné des quêtes en
faveur des malheureux; mais leur exécution
est malheureusement nulle dans presque tou-
tes les campagnes. La loi médicale du 19
ventose an 11 a annoncé le désir et l'intention
de rétablir la discipline relative à l'art. Cepen
dant aujourd'hui, comme pour l'avenir, nom
bre de villages et de hameaux sont et resteron
pour ainsi dire sans secours : la cherté et l
trop grand éloignement des artistes sont caus
de cette cruelle privation. De plus, il en es
beaucoup d'autres qui n'ont que des gens d
l'art plus dangereux qu'utiles, faute d'une in

truction médicale suffisante. Ajoutons que des charlatans et nombre d'ignorans présomptueux exercent en plein, malgré la loi, dans les maladies les plus graves; et beaucoup d'autres bien plus illégalement, comme ne faisant pas partie du tableau des artistes; et tout cela, sans que les tribunaux sévissent contre cette illégalité homicide. Jusqu'ici on a établi des hôpitaux, mais dans les villes; et ils sont inutiles aux malheureux malades de la campagne. La loi médicale de l'an 2 a voulu, pour obtempérer aux cahiers de doléances des états-généraux, établir des hospices ruraux à domicile; l'on doit regretter que les moyens en soient nuls, impraticables, et en outre d'une dépense excessive. La loi médicale du 19 ventose an 11 a pour but de former de bons artistes; mais les moyens d'en faire jouir les malheureux y sont oubliés. La réorganisation des sœurs de charité est utile aux hôpitaux et aux villes; mais elle est nulle pour secourir la campagne, qu'elles ne peuvent parcourir; d'ailleurs leur institut ne leur permet que des secours auxiliaires, et elles ne peuvent remplacer aucunement les vrais artistes. Enfin, les maladies épidémiques sont négligées, parce que leur dépense est aux frais des communes, même des plus mal-aisées. Tels sont les faits, et ils sont crians.

Ayant à cœur de remédier autant que possible à tant de fléaux contre l'humanité souffrante, et persuadé que les secours médicaux gratuits pour les malheureux malades de la campagne en sont le meilleur moyen ; de plus, ne cherchant que son bonheur, en procurant à tout le peuple rural, même aux aisés et aux riches, les meilleurs secours médicaux, sans augmentation de dépense, ce qui les préservera des atteintes de l'ignorance, du charlatanisme, et même de la négligence, le fléau le plus destructeur des malades de la campagne ; voulant encore améliorer le sort du clergé rural, en le rendant utile aux malades ; enfin, désirant en même tems témoigner à toute l'armée, et particulièrement au simple soldat, combien Sa Majesté aime à le récompenser en toute occasion, etc., etc.

Après la description du considérant, dont les motifs sont si impérieux, nous allons passer aux articles, en commençant par ceux relatifs à l'organisation des dispensaires.

Article premier.

Tout village, tout hameau de l'empire jouira d'un dispensaire. Il sera composé du quart des habitans de chaque endroit; savoir : 1.° des indigens;

indigens; 2.° de tout militaire avec congé, ainsi que de sa femme et de ses enfans; 3.° des mal-aisés, en prenant pour base les non-propriétaires et ceux qui paient le moins d'imposition. Ce tableau sera fait par le bureau de bienfaisance de la commune. Il sera approuvé du conseil de la commune, et autorisé par le sous-préfet, qui en ordonnera l'affiche.

Nota. Nul hameau ne doit être excepté, parce qu'il seroit comme abandonné. Ne suffit-il pas d'être Français, pour avoir droit aux secours, dans quelque lieu qu'on habite?

ART. 2.

La dépense pour l'établissement de chaque dispensaire, en divers imprimés nécessaires au service, à raison d'un centime la page, n'excédera pas la somme de dix francs, une seule fois payée. La quête déjà ordonnée par la loi, à laquelle les préfets et les sous-préfets tiendront la main, de manière à ce qu'elle obtienne l'effet désiré, acquittera cette modique dépense, d'ailleurs ici nulle, puisqu'elle abroge celle portée (article 13), aux termes soulignés. Le bureau de bienfaisance est chargé de cet objet. Ces divers imprimés seront l'ouvrage et les feuilles renfermant tous les moyens de l'auteur du projet qui en a déjà

obtenu le succès. Ils seront révisés par le jury médical près le ministère de l'intérieur, dont il est parlé article 4.

Nota. Avec le secours de ces imprimés, qui leur seront distribués gratuitement, MM. les curés ou desservans ruraux seront assez instruits pour remplir avec facilité, et de la manière la plus utile, les fonctions d'aides-médecins; par ce moyen approuvé de l'INSTITUT, le service des dispensaires deviendra facile et complet.

ART. 3.

Chaque dispensaire pourra être desservi par tout homme de l'art déja légalement reçu. Les chirurgiens et les officiers de santé, eux seuls, pour pouvoir devenir titulaires, à l'égard de la médecine interne, subiront un examen médical simple. Les officiers de santé retirés de l'armée seront, à talent égal, préférés. Tous seront jugés, soit comme titulaires, soit comme suppléans, ou en se présentant à l'une des écoles de médecine, ou par le jury médical ministériel, d'après leur composition écrite devant leur préfet, sur un nombre de questions médicales qui leur seront données de la part de ce même jury.

Nota. Les jugemens de ce jury doivent être présumés d'autant plus équitables, qu'ils ne pourront être influencés par aucune séduction. Le récipiendaire ne sera pas même

vu. La composition seule décidera ; ce qui est encore plus sûr que les interrogations. Tel est le mode des prix académiques.

ART. 4.

Il y aura un conseil ou un jury médical près le ministère de l'intérieur. Il sera composé de cinq médecins ; savoir : d'un président, du directeur impérial des dispensaires ruraux, de son adjoint, et de deux médecins du comité de vaccine, renouvelés chaque année. Ils seront présentés par son Exc. le Ministre de l'intérieur, pour être nommés par SA MAJESTÉ. Ce jury fera un tableau raisonné de tous les artistes qui auront été jugés. L'EMPEREUR nommera, sur ce tableau, les médecins en chef impériaux de chaque arrondissement. Le Ministre, sur la présentation du jury, nommera les titulaires subalternes. Le jury indiquera le mode de la distribution des artistes dans les différens cantons ; il réglera leurs travaux et leur service ; il leur donnera les renseignemens nécessaires pour desservir dignement les dispensaires. Il fera un tarif du prix des secours médicaux les plus ordinaires, lequel servira de règle pour les mémoires de dépense ; ce qui éloignera les procès et même tout mécontentement. En un mot, il décidera et fera, en établissant

une correspondance suivie avec les préfets et les sous-préfets, par l'organe des médecins en chef impériaux, tout ce qui peut tendre au succès et aux moyens de perfection relatifs à cette institution de bienfaisance.

Il sera nommé par le jury médical, dans chaque chef-lieu de département, un seul apothicaire, qui sera obligé de fournir, selon les prix arrêtés chaque année par ce jury, les meilleurs médicamens et les compositions officinales à chaque artiste titulaire. Cet apothicaire sera surveillé en tout tems par le médecin en chef impérial résidant dans le même lieu. En cas de soupçon de fraude, ce médecin, ainsi que tout médecin impérial de chaque chef-lieu d'arrondissement, appellera avec lui un autre médecin ou un apothicaire pour faire leur visite, et il sera dressé procès-verbal qui sera envoyé de suite, con jointement avec les mauvais médicamens, au jury médical qui jugera définitivement, so par une amende au profit des dispensaires soit même par la déposition.

Nota. Cette dernière mesure est le seul moyen efficac soit pour détruire les charlatans droguistes, soit po faire jouir tous les malades des médicamens les plus sû sans être plus chers. Présent tout neuf et des plus pr cieux, cru jusqu'alors d'une exécution impossible.

ART. 5

Pour subvenir aux diverses dépenses administratives, chaque titulaire paiera à la préfecture, une seule fois, dix francs par chaque dispensaire qui lui sera confié : dépense qui devient encore nulle ici, d'après le souligné de l'article 12, qui prive de pareille somme le médecin en chef impérial. Tout officier de santé non titulaire n'aura rien à payer. Moitié de cette recette sera répartie aux membres du jury médical. Un quart sera pour les frais de chaque sous-préfecture, qui fera en conséquence les imprimés nécessaires, qui se munira de registres, soit pour sa gestion, soit pour en fournir gratuitement à chaque bureau de bienfaisance rurale, et qui, en outre, sera dans le cas d'indemniser un commis de son travail relatif à cet objet. Le dernier quart est destiné aux frais de bureau du jury médical. Le directeur impérial des dispensaires et son adjoint sont chargés, et de la recette, et du détail de la dépense, soit pour les employés du bureau et pour les voyages nécessaires, soit pour la tenue du bureau, et ce, toutefois en en rendant compte à son Excellence.

Art. 6.

La dépense pour le service des malades de chaque dispensaire n'excédera pas, en numéraire, pour une année, la somme de quarante francs pour les dispensaires les plus populeux; celle de vingt-cinq à trente francs pour ceux qui le seront moins, et celle de dix à quinze francs pour les hameaux de vingt à quarante maisons. Les hameaux au-dessous de ce nombre n'excéderont pas la somme de cinq à six francs. Cette dépense sera acquittée par les communes aisées au bureau de la sous-préfecture. Celles qui ne le sont pas, qu'on peut supposer d'un tiers, seront défrayées gratuitement, moyennant les objets de recette désignés ci-après. La taxe ci-dessus, sur les communes aisées, sera assise par le préfet, d'après l'avis du sous-préfet, chacun dans son arrondissement.

Nota. Cette dépense des communes aisées n'est nullement une charge; c'est un placement utile, puisque chaque particulier y gagne : le pauvre, tout; et le riche, soit par le tarif des secours, soit sur les voyages de rencontre. L'épargne compensera plus que la dépense. Ajoutons qu'outre les services gratuits la commune trouve ici une indemnité même pécuniaire, en ce qu'elle est délivrée de toute dépense pour les maladies épidémiques.

Enfin, payer pour des malades pauvres et comme abandonnés, ses concitoyens, et payer si peu ; qui oseroit montrer un regret ?

ART. 7

La recette au profit des dispensaires gratuits sera composée des articles ci-après ; savoir :

1.° Six francs par dispensaire, chaque année, payables de six en six mois, par le titulaire médical ;

2.° Un dixième prélevé sur les abonnemens dont il est parlé art. 14, mais seulement dans les communes mal-aisées, aux frais des mêmes titulaires ;

3.° Les amendes du chirurgien et de l'officier de santé jugé suppléant, qui laisseront mourir leur malade sans consulter, ou le médecin en chef impérial, ou le titulaire le plus proche. Ces amendes fixées à 100 fr., d'après la loi médicale du 19 ventose an 11, seront portées par le jury médical ministériel, d'après les preuves suffisantes, sauf l'appel ;

4.° Une augmentation de finance, pour la réception de l'officier de santé, fixée à la somme de 500 fr., d'après la loi, pour tout artiste à qui il est conféré le droit de traiter les maladies internes ;

5.° Les amendes de police de tout l'arrondissement ;

6.° Le produit légal revenant au Gouvernement sur la vente des bois des communes;

7.° La taxe des habitans qui refuseront l'abonnement (art. 14);

8.° Les anciennes fondations de bienfaisance, non aliénées;

9.° Enfin, tous les dons des particuliers, pour cette œuvre pie, qui seront acceptés.

Tous ces produits seront versés dans la caisse de bienfaisance de la sous-préfecture, pour être employés au service des dispensaires gratuits dans les communes peu aisées, lesquelles seront désignées par le Préfet.

Art. 8.

Moyennant les produits ci-dessus, tout dispensaire (que la commune soit riche, peu riche, ou mal-aisée), sera également et dignement desservi; car, outre les secours médicaux gratuits en *visites*, en *mémoires à consulter*, en *consultations*, et en *traitemens chirurgicaux*, dont le mode d'administration et de distribution sera spécifié par le jury médical ministériel, il sera accordé à chaque ménage malade, en numéraire appliqué aux secours médicaux, une somme ordinairement suffisante; savoir : pour la première année 5 fr.; pour la deuxième année, si la première

a été sans secours, 9 fr.; et pour la troisième année, ainsi que pour les suivantes, 12 fr. Si, dans le courant de l'année, l'on demande le total de ce qui est dû, l'année suivante retourne à 5 francs. Quant au reliquat, s'il excède 3 fr., l'année suivante sera de 9 fr.; s'il n'est que de 3 fr. et au-dessous, l'année suivante sera de 5 fr.; toujours, et dans tous les cas, avec la progression ci-dessus.

Nota. La progression en numéraire est absolument nécessaire, soit pour réprimer les demandes indiscrettes des malades ruraux, soit pour fixer la dépense. Elle est le correctif de l'abus.

Art. 9.

Pour obtenir une répartition autant juste que possible des secours médicaux pour les malades du dispensaire, les mémoires médicaux seront fixés, en numéraire, à la somme d'un franc pour une maladie d'enfant, depuis la naissance jusqu'à sept ans;.. à celle de 2 fr., depuis 7 jusqu'à 14 ans;.. à celle de 3 francs, depuis 14 jusqu'à 18 ans... Au-dessus de ce dernier âge, il sera accordé pour une maladie de 7 à 9, ou 11 jours, la somme de 5 francs; pour une maladie de 14 à 18 jours, la somme de 9 fr.; et pour une maladie de 21 jours et au-dessus, la somme de 12 fr., dans le cas

toutefois où les deux dernières sommes portées ci-dessus seroient dues et échues.

ART. 10.

Les bureaux de bienfaisance sont chargés d'arrêter tous les six mois, d'après les fixations ci-dessus, les mémoires médicaux relatifs aux dispensaires. Ainsi apostillés, ils seront acquittés à la sous-préfecture, sur les produits de la caisse.

Les bureaux de bienfaisance feront ensorte que la dépense pour les dispensaires n'excède jamais la recette. S'il reste un bon excédant, il pourra être accordé, par le sous-préfet, sur cet excédant, et d'après la demande des bureaux de bienfaisance, une somme quelconque, motivée, soit sur le grand nombre des malades, soit pour distribuer des comestibles aux indigens.

Nota. Les bureaux de bienfaisance étant sur les lieux, et les curés ou desservans se rendant témoins du détail, nul abus ne peut avoir ici lieu pour aucun mémoire de dépense.

ART. 11.

Les curés ou desservans ruraux étant déjà, d'après la loi, membres des bureaux de bienfaisance, sont délégués pour faire les fonctions d'*aides-médecins*. Les évêques leur adresseront une circulaire en conséquence. Ils se feront

remplacer, au besoin, en donnant les instructions suffisantes à leurs suppléans. Leur rétribution sera réglée sur le mémoire de leurs visites, de leur fourniture et de leurs mémoires à consulter, etc., d'après le tarif imprimé, donné par le jury médical ministériel.

Nota. D'après la modicité de la rétribution pour les services des curés ou desservans aides-médecins, c'est au Gouvernement à décider, s'il se contentera de promettre des récompenses selon les services rendus; ou mieux, si, outre les promesses, il aura la générosité d'assigner une somme annuelle fixe, à l'instar de l'institution des sœurs de charité et de celle de la société maternelle. En ce cas, 300,000 fr. par an, déposés entre les mains de S. A I. le Cardinal Fech, suffiroient. Ils seroient distribués aux curés ou desservans aides-médecins qui auroient prouvé le plus de zèle, fondé sur le rapport du médecin en chef impérial. Aucune somme n'excédera 100 francs.

Comme l'envoi des boîtes de médicamens ne seroit plus ici nécessaire, l'on voit que la dépense du Gouvernement, ci-proposée, seroit à peu près nulle. Ce ne seroit qu'un remplacement, et mille fois plus utile.

ART. 12.

Le médecin en chef impérial présidera les titulaires subalternes. Il est chargé de faire le tableau des cantonnemens qui devront être distribués à chaque artiste, et de l'envoyer au jury médical ministériel. Il fera une visite tous

les six mois chez les titulaires, *à commencer un an après sa nomination.* (Voyez art. 5.) Les observations médicales de chaque trimestre, les remèdes les plus heureux, l'influence de la température; tout y sera discuté. On cherchera, on proposera les meilleurs moyens de perfectionner le service des dispensaires. Le médecin en chef impérial examinera les médicamens, la tenue des instrumens, et la bibliothèque des titulaires; enfin, il prendra note du talent de chacun, du plus ou moins d'exactitude de leur service, et encore de la réputation dont ils jouissent. Il sera rendu compte du tout au jury médical ministériel. Chaque visite sera payée par le titulaire à raison de 5 fr. par dispensaire, à la caisse de bienfaisance de la sous-préfecture. Le suppléant n'aura rien à payer. Il sera retenu sur cette somme le dixième pour les frais annuels du bureau de la sous-préfecture, le médecin en chef impérial recevra les neuf autres dixièmes. La visite des membres du jury médical des départemens chez les artistes sanitaires, d'après la loi médicale du 19 ventose an 11, est annullée, ainsi que la taxe de 5 fr. y relative.

Nota. Ici, l'on voit l'érection gratuite de plus de 500 sociétés médicales, toutes dirigées sur l'exercice-pratique l'éminemment utile de l'art.

La topographie médicale de toute la France sera calquée sur l'observation des faits; et les vœux de la société de médecine et du Gouvernement seront remplis.

Ajoutons que le jury médical ministériel simulera, pour la médecine, par l'organe des médecins en chef impériaux, le conseil de discipline pour l'ordre des avocats. Nouveauté aussi rare que précieuse.

ART. 13.

Le médecin en chef impérial fera tous les ans, en septembre ou octobre, *à commencer un an après sa nomination*, une visite dans chaque dispensaire de l'arrondissement, comme inspecteur du service qui s'y fait. Il jugera de tout ce qui a rapport à la salubrité, et en fera un rapport au bureau de bienfaisance. Il visitera les malades du dispensaire qui le demanderont. Tout ce détail sera fait gratuitement. Le bureau de bienfaisance est chargé de lui payer, pour l'indemnité de son voyage et de ses services, la somme de 10 fr. par dispensaire. La quête annuelle acquittera cette dépense, qui n'en est point une de plus, puisque c'est la même, désignée art. 2.

Nota. Ici, finit l'organisation des dispensaires ruraux pour les malheureux. Maintenant pour compléter la bienfaisance médicale rurale, présentons les meilleurs moyens de pourvoir dignement aux besoins de tous les autres citoyens, aisés et riches, selon le désir de la philantropie.

Art. 14.

Il y aura un *abonnement annuel volontaire* entre le titulaire médical desservant le dispensaire, et les trois quarts restans des habitans. Cet abonnement est fixé à 5 fr. pour la première classe, celle qui paie le plus d'imposition, à 4 fr. pour celle qui en paie moins, et à 3 fr. pour la dernière. Chaque classe sera d'un quart des habitans. Le bureau de bienfaisance en fera le tableau qui sera approuvé par le sous-préfet.

Les habitans sont libres de refuser l'abonnement. Alors, comme pouvant profiter des avantages de cette institution, ils paieront à la caisse de bienfaisance de la sous-préfecture, moitié de leur taxe d'abonnement, laquelle sera employée pour le service des dispensaires gratuits, ainsi qu'il est dit, article 7, n.° 7.

L'abonnement commencera au premier du mois après la publication, en donnant sa signature au bureau de bienfaisance.

Tout ce qui sera payé en abonnement, l'abonné sera dans le cas de le réclamer en tout tems en secours médicaux, à son choix, excepté ceux de nuit et les opérations majeures.

Si la dépense excède l'argent avancé, elle

sera au compte du malade. Il en sera de même pour l'excédant des secours gratuits, les indigens exceptés.

L'abonnement sera payé de six en six mois. L'abonné mécontent pourra se désabonner, en rayant sa signature.

Nota. Dès que cet abonnement est volontaire, vu encore sa modicité, et sur-tout que l'acquit total aura lieu tôt ou tard, il est donc clair qu'il n'est nullement un impôt ni une charge. Ce n'est qu'une simple avance, et des plus avantageuses à tous égards; d'abord, en ce qu'elle prévient une dépense imprévue et souvent gênante; mais principalement parce qu'elle guérit de la négligence à recourir aux secours qui, étant payés d'avance, ne seront plus alors différés. Mesure unique pour la philantropie, sur-tout en faveur des malades de la campagne.

ART. 15.

Tout titulaire impérial, d'après la loi qui exempte les médecins et chirurgiens des hôpitaux, sera exempt du droit de patente.

Tous seront d'office jurés aux rapports.

Le médecin en chef impérial et les docteurs impériaux auront, seuls, le droit de faire des élèves, qui se feront enregistrer au bureau de la sous-préfecture. Alors, quatre ans d'exercice continu, certifié par le sous-préfet, vaudront deux années à l'école.

Le médecin en chef impérial sera toujours consulté en cas d'épidémie. S'il ne donne que des consultations, elles seront gratuites. Si la gravité l'oblige de faire le voyage, d'après la demande du bureau de bienfaisance, et l'ordre du sous-préfet, ses visites seront gratuites pour tous les malades du dispensaire. Elles seront payées, selon le tarif, par les autres malades qui le requerront. Quant à ses voyages, ils seront acquittés par la caisse de bienfaisance, d'après une ordonnance du préfet. Les titulaires subalternes n'auront rien à réclamer, que leur service ordinaire. Les communes sont déchargées de toute dépense épidémique.

Le médecin en chef impérial sera de droit le médecin du principal hôpital de son endroit. Il y pourra faire toutes les ouvertures de cadavres qu'il jugera nécessaires. En affaires médico-légales criminelles, il sera nécessairement consulté, dans quelque endroit que ce soit de l'arrondissement. Il sera aussi préféré, dans le lieu de son domicile, pour les rapports juridiques ou militaires. Enfin, il sera costumé. Dans les cérémonies publiques, sa place sera désignée.

Nota. C'est ainsi qu'on fait des hommes supérieurs, bientôt on en verroit par-tout.

AF

ART. 16.

Tous père et mère, qui mettront un enfant en nourrice dans la campagne, paieront au titulaire desservant le dispensaire 2 fr. par mois, moyennant deux visites et un rapport médical, soit de la bonne qualité du lait de la nourrice, soit de la tenue et de l'état de l'enfant; lequel rapport sera déposé au bureau de bienfaisance, pour servir au besoin.

Nota. Qu'on veuille comparer l'excessive mortalité des enfans mis en nourrice dans les campagnes, avec celle des animaux nouveaux-nés; et qu'on ose ne pas rougir d'un abandon aussi désastreux !

Conclusion.

NOMBRE de millions de Français, aujourd'hui si mal secourus à la campagne dans leurs maladies, le seront dignement. Plus de six millions le seront gratuitement.

Nulle dépense réelle et effective : cela est prouvé; d'ailleurs, les secours médicaux couvrent par-tout la dépense, et au-delà.

Pour le détail des avantages, soit médicaux, ou économiques, politiques et même religieux, nous renvoyons à nos anciens mémoires de

bienfaisance médicale rurale, présentés à leurs Exc. les Ministres de l'intérieur. En les résumant ici en deux mots, nous annonçons l'anarchie médicale, si souvent meurtrière aujourd'hui, entièrement détruite, et qu'il y sera substitué un ordre hiérarchique régulier et bienfaisant, où chacun sera à sa place; ce que veut le Gouvernement dans toutes les parties; et bien certainement les secours en seront meilleurs et coûteront moins; ils seront encore plus abondans, et même prodigués à tous et un chacun, pauvres comme riches. Certes, la philantropie la plus libérale n'en peut pas demander davantage. C'est un hommage pur et tout nouveau, qui sera enfin rendu dans la campagne à l'humanité souffrante, sur-tout celle qui est pauvre et délaissée. Cependant un simple essai suffit pour s'assurer du succès; et si, du reste, nulle objection valable n'a lieu contre cet essai; si, au contraire, il est lui-même une bienfaisance, comment donc rencontrer des détracteurs, même des indifférens?

Cependant il est des hommes, et ceux-là sont riches, bien portans, et grandement secourus dans leurs maladies, qui ne rougissent pas de dire que les secours médicaux actuels des ignorans suffisent aux malheureux. Voir nos semblables, des indigens, souffrir et sans

secours, comme des brutes, ne les émeut en rien. Pour voiler leur insensibilité stoïque, ces égoïstes se couvrent d'une prétendue impossibilité de faire mieux, sur-tout dans la campagne, soit par l'éloignement des lieux, et bien plus encore par une dépense excessive. Mais, Messieurs, nos moyens parent à toutes ces objections; car, ils sont d'une exécution facile et sans dépense aucune. Qu'importe, dit-on. On ne veut rien innover ici. Tout est présumé assez bien, puisque personne ne se plaint. Ah! c'est-là où je vous attends. Personne ne se plaint? Vous avez donc oublié les cahiers de doléance des états-généraux, déjà ailleurs cités. C'est ici toute la France qui se plaint. Que pouvoir répondre à ce fait? Malgré cela, vous ne vous rendez pas encore. Eh bien! donnons le coup de massue : ce sont les renseignemens que je me suis procurés depuis l'impression de mes mémoires, relativement à l'institution médicale autrichienne, qui s'exécute et date de plusieurs siècles. Or, ce qui s'exécute dans tout un empire, à la satisfaction de tous, et selon le vœu de l'humanité, bien certainement ne peut plus se dire impossible ni infaisable dans le premier et le plus florissant des empires du monde.

Renseignemens communiqués, relatifs à l'institution médicale autrichienne, sauf erreur ou omission.

Article premier.

INSTITUTION.

Tous les malades, soit à la ville, soit à la campagne, reconnus insolvables, sont traités gratuitement dans leur domicile, aux frais du Gouvernement.

Nota. Comment sont désignés les insolvables ? c'est ce qui n'est pas dit.

Art. 2.

SERVICE.

Les secours médicaux gratuits sont donnés, chacun dans sa partie, par un médecin, un chirurgien et un pharmacien. Le médecin désigné pour la ville n'a point de canton rural. Quant à la campagne, le médecin de canton fait à sa volonté, mais tour-à-tour, dans les divers endroits, une tournée. Outre cela, il est obligé d'aller où il est mandé dans les cas graves.

Le chirurgien ne fait que les traitemens externes.

L'apothicaire ne donne les médicamens que d'après l'ordonnance du médecin ou du chirurgien.

Outre ces secours accordés par le Gouvernement, il y a dans chaque village un barbier-chirurgien pour la petite chirurgie; mais il lui est défendu de donner des médicamens.

La sage-femme est aussi désignée; mais elle est obligée de faire appeler le chirurgien, si l'accouchement n'est pas naturel.

Nota. Ce mode est beaucoup trop compliqué. Il doit embarrasser le service au détriment des malades, sans compter les abus qui en résultent.

ART. 3.

DÉPENSE.

Le médecin a un fixe qui, selon l'étendue du canton, va de 300 jusqu'à 700 florins.

Lorsqu'il se présente une place plus avantageuse, il est préféré.

Lors de sa retraite, au bout de 20 ans, il jouit de la moitié de son traitement. Au bout de 30 ans, il jouit de la totalité.

Le chirurgien est fixé de 150 à 300 florins.

L'apothicaire est payé d'après un tarif, et sur les ordonnances.

Tout paysan est astreint, sur la réquisition

des autorités, à fournir des chevaux de louage à un prix modique convenu.

Les barbiers-chirurgiens et les sages-femmes sont aux frais des malades.

Nota. A combien se monte la dépense du Gouvernement ? c'est ce que je ne sais pas.

ART. 4.

Tout officier de santé qui ne remplit pas sa place est destitué.

ART. 5.

Indépendamment des secours médicaux gratuits accordés par le Gouvernement, nombre de villes et de communes aisées s'abonnent avec un médecin qui y est particulièrement attaché. Alors, les secours sont meilleurs et plus abondans. Mais l'autorisation du Gouvernement y est nécessaire.

Nota. Cet article prouve que le titulaire du Gouvernement ne suffit pas. Défaut capital.

ART. 6.

Chaque titulaire doit être reçu à l'université.

Enfin, ce qui prouve combien le Gouvernement met d'intérêt à l'organisation médicale,

l'on dira qu'il y a dans chaque pays ou royaume un proto-médecin; de plus, un conseil de régence référendaire qui, lui-même, en réfère au conseil-d'état, à Vienne, et la décision est portée par S. M.

RÉSUMONS. En Autriche, peu de bons secours; ils sont souvent trop différés. L'abus a presque toujours lieu par l'emploi des barbiers ignorans; enfin, la dépense du Gouvernement est excessive en raison des secours. Cependant il faut avouer que l'institution médicale autrichienne est un hommage à l'humanité souffrante, qui fait honte à ce qui se pratique à cet égard en France et par-tout ailleurs depuis des siècles. Mais, osons le dire, l'institution ici proposée lève toutes les objections, et fait tout le bien qu'on peut désirer. C'est l'institution autrichienne corrigée ou, si l'on veut, perfectionnée. Des esprits supérieurs l'ont déjà jugée comme devant servir de modèle, et, par cela même, digne de figurer dans les fastes du siècle de NAPOLÉON-LE-GRAND.

On annonce pour la prochaine législation un code rural. Les hospices ruraux à domicile y seroient-ils encore oubliés? Cependant nous ne pouvons nous empêcher de dire que nos

moyens, si faciles, et qui promettent tant de bienfaisance, méritent au moins quelque discussion. Or, pour pouvoir se décider avec assurance, répétons-le pour la dernière fois, que le Gouvernement veuille ordonner un essai suffisant et tel que nous le proposons. Quoi de plus sage! C'est encore la vraie voie qui indiquera les moyens de parvenir à une sorte de perfection.

Terminons en disant que, si, contre toute attente, le Gouvernement se refuse à cet essai, ce que sa haute sagesse ne permet pas de croire, alors il me restera toujours d'implorer la justice de l'Éternel, qui au dernier jour me jugera sur mon intention, rien moins que d'avoir soumis au Tout-Puissant de la terre les moyens sûrs et faciles de s'égaler à celui du ciel, en se rendant le bienfaiteur de tout le genre humain, dans sa misère profonde.

FIN DU PREMIER VOLUME.

OPUSCULES

PHILANTROPIQUES.

OPUSCULES

PHILANTROPIQUES,

OU

NEUF TRAITÉS

ENTIÈREMENT SÉPARÉS,

SOIT MÉDICAUX, SOIT DE BIENFAISANCE.

OUVRAGE d'un genre absolument nouveau, et par sa composition, et par les moyens qu'il présente ; utile à toutes les classes, aux Gouvernans comme au Peuple, et nécessaire aux Officiers de santé, aux Sœurs de la charité, aux Curés ou Desservans ruraux, ainsi qu'aux Séminaristes qui se destinent au soulagement des malheureux.

Composé par P. F. J. ROYER, ancien Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, et publié par L. ROYER, son fils, Elève de l'École de Médecine de Paris.

Homines ad Deos nullà re propiùs accedunt, quàm salutem hominibus dando. (CICERO.)

---

2 Vol. in-8.°, avec 5 Tableaux. Prix, 9 fr.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ FERRA l'aîné, Libraire, rue des Grands-Augustins, n.° 11.

AN DIX DE LA RÉPUBLIQUE.

SUPPLÉMENT

A LA

MÉDECINE POPULAIRE.

Ce volume renferme trois traités particuliers et différens; ils sont, comme nous l'avons dit, particulièrement consacrés au peuple, et c'est sur-tout pour la campagne qu'ils sont composés. Nous sommes toujours étonnés et singulièrement peinés de voir cette inégalité de distribution des secours médicinaux, qui donne même de la prodigalité dans les villes, sur-tout dans les grandes, et qui laisse une sorte de dénûment dans la campagne; car les secours actuels, dans cette vaste étendue de la France, doivent être regardés, généralement parlant, comme nuls. Cependant c'est toujours pour les riches qu'on travaille ; c'est pour eux seuls qu'on veut des écoles, des professeurs et des médecins choisis; en un mot, c'est pour eux qu'on fait tout, et le pauvre campagnard est, ou abandonné, du moins négligé, ou livré à l'ignorance crasse; et avec cela, on se croit humain, on se dit civilisé, on vante ses sacrifices pour le bonheur du peuple; mais tout cela n'est que paroles. Où sont les faits? Faut-il parler, cent orateurs sont tout prêts; faut-il agir, l'on ne voit plus que des profanateurs: pour moi, qui ne juge que d'après les faits, j'affirme qu'on n'a eu jusqu'ici que de l'égoïsme, qu'on a cherché seule-

ment à voiler. Mûs par d'autres principes, nous laissons les riches; ils n'ont pas besoin de nous: s'ils se laissent charlataner, c'est leur faute; mais nous venons au secours des malheureux, parce que tout leur manque. Ce n'est donc pas du brillant qu'il faut ici; c'est le simple nécessaire, c'est l'utile: tel est notre but.

Le premier traité présentera le traitement des symptômes les plus communs, ceux qu'on rencontre journellement dans les maladies: le peuple y puisera les moyens de se soulager dans ses maux pressans, ou du moins trouvera-t-il dans son endroit quelqu'un de ses concitoyens qui se sera mis, par une lecture suffisante, en état de lui rendre ce signalé service; alors le bien, que nous voulons faire, devient, comme l'on voit, commun pour tous également. Pour rendre la chose plus fésable, et encore sans courir de risque dans les cas simples sur-tout, nous avons eu soin de distinguer les causes différentes, relatives à chaque symptôme, et sur-tout celles qui exigent un traitement différent; car c'est-là le difficile de l'art pratique, et c'est précisément ce difficile qu'aucun ouvrage populaire n'a atteint jusqu'ici. Cependant, sans cette distinction scientifique, on risque à chaque instant de faire un traitement pour un autre; c'est ce qui arrive si souvent à l'ignorant, qui ne sait pour ainsi dire rien de toutes les distinctions que nous établissons dans cet ouvrage. Nous aurions voulu échapper à ces détails, parce que nous craignons toujours fortement l'abus; mais la campagne, on le sait, est dépourvue de bons secours, et les officiers de santé sont trop peu instruits, et même se soucient peu de l'être. Il a donc fallu chercher à suppléer à ce *déficit*; quand même nous ne réussirions

qu'en partie, encore aurions-nous grandement servi l'humanité souffrante; car un livre utile, et qui est un guide sûr pour la pratique dans le plus grand nombre des cas simples, fera infiniment plus de bien que le bavard qui ne connaît que l'art d'en imposer, qui croit lui-même savoir, tandis qu'il ne sait pour ainsi dire rien, et qu'au fait il est parfaitement inutile : c'est-là ce qui nous a déterminés.

Le deuxième traité donnera le traitement des maladies survenues par des accidens imprévus, et qui sont connues médicinalement sous le nom d'*asphyxie* : la plupart de ces accidens ne surviennent guères qu'au peuple mal-aisé; il est d'autant plus utile de lui en indiquer le traitement, que souvent il est victime, ou par l'éloignement des gens de l'art, et sur-tout par l'ignorance des secours qui sont ici des plus urgens. D'ailleurs, nous rendons ce traitement simple et à la portée de tout le monde : ainsi, sa publicité est le service le plus essentiel à rendre au peuple.

Enfin, *le troisième traité* sera celui des fièvres intermittentes et rémittentes : ces sortes de maladies sont des plus communes. Instruire ici le peuple, lui indiquer les moyens de se conduire mieux qu'il ne l'est par les chirurgiens; de plus, lui exposer à ce sujet ses abus si préjudiciables, c'est certainement le servir dans les objets qui l'intéressent le plus, sa santé, et encore sa bourse.

Ainsi, qu'on ne nous reproche pas le défaut d'ordre; il ne nous fait rien; ici l'utile est tout : le malade ne désire que d'être soulagé et guéri le mieux possible. Voilà précisément ce que nous avons cherché.

PREMIER TRAITÉ.

Du traitement des principaux symptômes des maladies.

Ce traité est aussi intéressant qu'il est grave : intéressant, car il s'agit des moyens de soulager promptement le malade ; grave, par la difficulté de son exécution, soit pour la manière de le rendre utile au peuple, soit pour éviter en même tems le danger, résultant de l'abus. Nous avons fait de notre mieux ; mais avons-nous réussi : on en jugera en lisant ce traité. Cependant si l'on considère qu'outre sa difficulté il est tout neuf (du moins n'avons-nous pas connaissance qu'il en ait été composé un pareil, soit par la distinction précise des cas particuliers et différens, et par les principes qui doivent servir de guide dans ces différens cas, soit par la distribution des matières) ; si l'on juge avec cela qu'il doit être utile à toutes les classes en général, nous avons, je pense, quelque droit de réclamer l'indulgence du public.

Sans doute que nous ne présenterons pas ici le détail des mille et un symptômes, reconnus par les praticiens ; ce serait en quelque sorte donner le traitement de toutes les maladies ; et non-seulement ce travail est hors de notre plan, mais encore il serait tout-à-fait contraire au but

principal que nous nous proposons. En effet, chacun voudrait faire la medecine, et c'est précisément là l'abus que nous voulons le plus réprimer; il serait d'autant plus funeste ici, que d'abord il s'étendrait à tout, et que de plus, *quant à l'application des secours à chaque cas particulier*, les fautes seraient innombrables, à cause de la difficulté que comporte cet objet : c'est pourquoi nous avons choisi les cas les moins difficultueux. Cependant nous avertissons que ces cas là même seront encore très-difficiles à saisir pour le plus grand nombre; mais malgré tout cela, malgré notre recommandation, nous craignons, avec grande raison, que l'amour propre, qui abuse de tout, souvent ne tiendra aucun compte de nos sages avis. Ainsi, c'est pour tâcher, autant qu'il est possible, qu'on évite les méprises (point essentiel que nous avons le plus grandement à cœur), que nous commencerons d'abord par présenter les principes généraux qui doivent servir de guide pour se décider avec sûreté. Nous avertissons que quelques-uns seront une répétition de ceux que nous avons présenté plus haut; mais nous l'avons jugé indispensable, parce qu'en fésant voir la difficulté de la science, c'est donner en même tems un correctif salutaire de l'abus, ainsi que nous venons de le dire; ensuite nous donnerons sans danger les détails, c'est-à-dire, les symptômes marquans, comme les plus communs, des maladies ordinaires; encore, dans l'exposition de ces détails, nous aurons soin de distinguer les différens cas, et même chacune des espèces différentes de symptômes, où le remède le plus consacré par l'expérience, convient particulièrement;

car, ne cessons de le dire, voilà le seul moyen d'être utile, et sur-tout d'éviter l'erreur.

Pour mettre de l'ordre, et en même tems le plus de clarté possible dans l'exécution assez difficile de ce traité, nous ferons quatre chapitres séparés : le premier traitera d'abord des principes, ensuite des symptômes relatifs aux maladies *aiguës*; le deuxième traitera également et des principes et des symptômes des maladies *chroniques*; le troisième donnera le traitement des symptômes des *maladies des enfans*; et le quatrième, celui des symptômes relatifs aux *maladies du sexe*.

CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

Des principaux symptômes des maladies aiguës.

Il n'est pas besoin de répéter ici que les symptômes des maladies aiguës se reconnaissent et ont le même caractère que celui des maladies elles-mêmes dont ils dépendent, et dont souvent ils font le caractère spécial. Nous avons aussi établi leurs différences d'avec les maladies chroniques, en commençant le traité des maladies aiguës ; on peut consulter à ce sujet l'article cité, où l'on verra que la fièvre plus ou moins forte et la courte durée en sont les principaux caractères distinctifs : ajoutons que le plus souvent les symptômes sont encore plus violens, et ont aussi moins de durée que les maladies; qu'ils sont quelquefois tellement urgens par leur violence, et les maux qui peuvent en être la suite, qu'il n'y a pas de tems à perdre pour les combattre. Il arrive même assez souvent, à cet égard, qu'on est obligé d'abandonner, pour le moment, le traitement de la maladie principale, pour ne s'occuper alors que du symptôme. Ces symptômes violens sont quelquefois de surcharge, et ils brouillent souvent ceux qui constituent le vrai caractère de la maladie principale, au point de la rendre tout-à-fait méconnaissable par le mal-habile ; c'est-là sur-tout où il faut un homme profondément instruit et exercé. Enfin, disons que bien des symptomes aigus disparaissent, et qu'il en paraît sou-

vent de nouveaux, sans que pour cela le caractère spécial de la maladie change en rien; ce qu'il est bien essentiel de distinguer pour éviter les méprises et pratiquer avec sûreté.

Ces généralités sont essentielles, et l'on ne doit jamais les perdre de vue, puisque la saine pratique en dépend. Entrons maintenant en matière. Ainsi, fidèles à notre méthode qui répugne à l'empirisme aveugle, et qui, en redoutant l'abus et le danger, cherche au contraire à écarter l'un et l'autre, nous établirons d'abord les préceptes les plus essentiels, ceux qui doivent diriger dans l'application des divers remèdes à chaque cas particulier; ensuite nous présenterons le détail des symptômes, ainsi que des remèdes qui leur conviennent. Nous ferons donc, dans ce chapitre, deux articles : le premier, des principes; le deuxième, du traitement des symptômes.

ARTICLE PREMIER.

Des principes relatifs aux symptômes des maladies aiguës.

PREMIER PRÉCEPTE.

La science pratique des divers symptômes des maladies aiguës, exige que l'on sache distinguer parfaitement ceux qui sont causés par l'inflammation, soit générale, soit locale; ceux qui le sont par un vice humoral quelconque, et sur-tout par le vice bilieux; enfin, ceux qui le sont par l'affection nerveuse.

C'EST cette connaissance qui fait distinguer

les diverses indications les plus communes à combattre ; c'est elle encore qui apprend à démêler les complications des maladies, c'est-à-dire, le difficile de l'art ; enfin, avec cette connaissance, lors des cas simples, la marche n'est pas douteuse. Les symptômes *inflammatoires* exigent impérieusement la saignée, et tout le régime rafraîchissant ; les symptômes *bilieux* commandent les évacuans ; et ceux qui sont *nerveux*, veulent les confortatifs : le tout, selon chaque indication particulière, prise de l'espèce de la maladie, du tempérament, de l'âge, du sexe et des forces du malade.

IIe. PRÉCEPTE.

Sachez connaitre et distinguer parfaitement les symptômes qu'il faut combattre, de ceux qui ne requièrent pas les secours de l'art, et encore de ceux qui sont utiles plutôt que nuisibles.

Les symptômes, qu'il est nécessaire de combattre, sont ceux qui tendent à empirer la maladie ; les symptômes seulement accessoires et étrangers à la maladie, sont ceux qu'il faut négliger ; enfin, les symptômes utiles sont ceux qui sont nécessaires à la guérison : par exemple, dans les maladies aiguës, ce n'est pas le symptôme de la fièvre qu'on cherche à guérir, puisqu'elle est l'instrument utile dont se sert la nature pour parvenir à la guérison ; ce n'en est que l'excès qui est nuisible, et que les médecins cherchent à modérer.

IIIe. PRÉCEPTE.

Il faut savoir distinguer les symptômes, connus sous le nom de symptômes essentiels, *de ceux désignés sous le nom de* symptomatiques.

Les symptômes *essentiels* (nous l'avons dit ailleurs) sont ceux qui caractérisent la maladie, et ce sont ceux-là, lorsqu'ils sont nuisibles, qu'on doit chercher à combattre; car, en les guérissant, on guérit en même tems la maladie; au lieu que les accidens, nommés *symptomatiques*, qui n'appartiennent pas à la cause de la maladie, ne sont presque toujours que des accessoires que l'on doit le plus souvent négliger.

IVe. PRÉCEPTE.

Tout symptôme, ou trop violent, ou qui menace de danger, qu'il soit essentiel *ou* symptomatique, *le médecin doit le combattre sur-le-champ.*

C'est ce qu'on appelle courir au plus pressé.

Ve. PRÉCEPTE.

Il faut toujours combattre de préférence le symptôme qui constitue la vraie cause de la maladie, lorsqu'elle est bien connue.

Par cette méthode, l'on guérit mieux, et encore beaucoup plus promptement; au lieu que, si l'on combat le symptôme qui est l'effet de la maladie, pour le symptôme qui est la cause, ou l'on guérit mal, ou l'on ne guérit pas du tout.

VIe. PRÉCEPTE.

Il y a encore les symptomes enfantés par la longueur de la maladie; ce qu'il faut bien distinguer : ceux-là sont souvent à négliger, surtout ceux qui ne font pas eux-mêmes maladie particulière.

Par exemple, la bouffissure, l'œdématie, etc., accompagnent quelquefois les maladies aiguës; souvent ces mêmes symptômes font crise, et annoncent la fin de la maladie : ceux-là et autres de ce genre doivent être négligés, puisque leur guérison dépend uniquement de celle de la maladie elle-même, dont le médecin doit exclusivement s'occuper.

VIIe. PRÉCEPTE.

Il faut savoir bien distinguer, dans les maladies aiguës, les symptomes qui sont dûs à la faiblesse réelle, *de ceux qui sont dûs à cette faiblesse* factice, *qui ne reconnait pour cause que, ou l'étranglement de la circulation, ou bien encore l'affection bilieuse.*

Quoique ces symptômes soient exactement les mêmes, ils exigent cependant un traitement tout différent, et même opposé. La faiblesse réelle demande des remèdes confortans, même des cordiaux; celle qui est dûe à l'étranglement des vaisseaux sanguins, veut au contraire la saignée; enfin, celle qui reconnaît pour cause l'humeur

saburrale de l'estomac, ne peut se vaincre que par l'émétique. De-là l'on voit que le succès du traitement dépend entièrement de toutes ces connaissances indispensables de l'artiste, et que le public, qui en est dépourvu, ne peut que faire des sottises, soit en donnant son avis, ou encore en s'opposant aux ordonnances du médecin instruit.

VIIIe. PRÉCEPTE.

Les symptomes dûs au tempérament, ou bien à l'intempérie dominante de la saison, doivent être bien distingués de ceux qui caractérisent la maladie.

Toutes ces distinctions sont absolument essentielles, puisqu'elles influent nécessairement sur le traitement.

IXe. PRÉCEPTE.

Lorsqu'il y a complication dans les symptomes, ce qui arrive si fréquemment, cet état difficile exige encore plus, de la part du médecin, toutes les connaissances médicinales pratiques, et même beaucoup de discernement, pour ne pas s'égarer dans le traitement.

Lorsqu'il se rencontre deux maladies à traiter, ou une fièvre maligne, que bien des médecins regardent comme le résultat de plusieurs maladies différentes, alors l'indication des symptômes d'une espèce de maladie, souvent contrarie celle d'une autre espèce. D'ailleurs, quelquefois les symp-

tômes se confondent tellement, que la sagacité a de la peine à les démêler. Voilà les cas vraiment difficiles de la science pratique : c'est-là sur-tout où le malade est heureux de tomber entre les mains d'un excellent praticien.

X°. ET DERNIER PRÉCEPTE.

Observez avec attention ce qui soulage et ce qui nuit; cette observation judicieuse est souvent bien utile pour se décider, sur-tout lorsque les indications ne sont pas assez prononcées.

Indépendamment des cas compliqués, il se rencontre encore par fois des symptômes obscurs qui laissent du doute ; c'est alors une ressource de s'aider de toutes les connaissances relatives qui se prêtent de mutuelles forces : la décision, dans ces cas douteux, en est bien moins hasardeuse.

Nous pourrions étendre beaucoup plus ces préceptes généraux ; ce sont ici les plus essentiels, et cela suffit. Nous allons maintenant présenter, avec plus de sécurité, quelques détails sur le traitement des symptômes en particulier.

ARTICLE II.

Du traitement des principaux symptômes des maladies aiguës.

Tout le monde sait que les mêmes symptômes se rencontrent dans des maladies toutes différentes, et que les mêmes maladies présentent souvent des symptômes différens. D'ailleurs, les diverses com-

plications offrent bien plus de difficultés encore : il ne reste en conséquence qu'un ordre à suivre ; c'est celui de distinguer les symptômes par leur localité, c'est-à-dire, par les parties qu'ils affectent. Ainsi, nous traiterons des principaux symptômes, relatifs, 1.° à la tête; 2.° à la poitrine; 3.° au ventre ; 4.° nous passerons à ceux relatifs à la peau ; 5.° nous terminerons par ceux relatifs à tout le corps en général.

Symptômes particuliers de la tête.

1.°. *La douleur de la tête.* Ce symptôme est presque toujours l'apanage de la fièvre, et même il l'indique au médecin, dans le cas où le pouls ne suffit pas.

Dans les commencemens de la fièvre, il indique presque toujours la saignée, à moins qu'il n'y ait une contre-indication évidente; alors l'on préfère ordinairement celle du pied : ce qui paraît cependant assez indifférent. (Voyez l'article *saignée*, deuxième volume, pour les indications et contre-indications).

Si les carotides battent avec violence, et que les joues soient rouges, la saignée de la jugulaire est préférable.

Au défaut de la saignée, on y supplée par les sang-sues : ce dernier moyen est préféré pour les enfans ; mais à cet égard, disons que l'évacuation par les sang-sues, qui se fait goutte à goutte, et par des vaisseaux capillaires, ne remplit pas le même but dans les maladies inflammatoires, que l'évacuation du sang à plein jet, par les gros vaisseaux sanguins veineux.

Avertissons ici, pour que le médecin ne soit pas contrarié mal-à-propos, comme il arrive si souvent, qu'il est des cas où la douleur de tête, dans la fièvre miliaire, lorsqu'il y a contre-indication à la saignée, s'appaise alors par des lavemens émolliens et gras...., et où encore l'on a guéri la maladie, et conséquemment le mal de tête avec une composition de vin trempé au quart, auquel on a ajouté le jus de citron et le sucre qu'on fésait bouillir et écumer.

Quant aux topiques, on applique des cataplasmes aux pieds; c'est depuis les émolliens jusqu'aux épispastiques, tels que la moutarde et même les vésicans....; l'on applique encore, sur la partie même, des linges trempés dans du fort vinaigre.... : les feuilles de figuier, appliquées sur la tête, ont quelquefois réussi....; enfin, ce qu'on appelle le chapeau de roses, a aussi soulagé.

Le *délire*, ou obscur, ou furieux; la *taciturnité*, hors de l'état ordinaire, jointe à l'*égarement* de la vue, à la *langue tremblotante*, à la *surdité*, sont tous des symptômes relatifs à l'intérieur de la tête, qui n'exigent aucun remède particulier; ils suivent la marche de la maladie qui ordinairement est *maligne*, et c'est la maladie seule qui doit occuper le médecin.

2.° *L'inflammation des yeux.* Ce symptôme, lorsqu'il est sans fièvre, n'est qu'une maladie locale; il en est traité lors des *maladies chirurgicales* : nous y renvoyons le lecteur.

Ce symptôme, lorsqu'il existe dans une maladie aiguë, indique ordinairement l'inflammation; dans les fièvres malignes, il indique particulièrement l'inflammation du cerveau.

Si les autres signes de l'inflammation se joignent et accompagnent ce symptôme, alors la saignée est indispensable.

Ce symptôme, joint à ceux d'une fièvre maligne, annonce le délire prochain; alors on suit les indications particulières à la marche de la maladie.

Dans les maladies éruptives, telles que la *petite vérole*, la *rougeole*, la *scarlatine*, les yeux pleurent, s'enflamment, se ferment; alors on les bassine souvent avec une mixture d'eau et de lait tiède, ou de graine de lin....; on y applique aussi, avec avantage, des petites tranches de lard très-frais.

3.° *La langue sèche, aride, rouge, et ne mouillant pas le doigt.* Si à ce symptôme se joignent les autres signes d'inflammation, alors il faut nécessairement saigner.

Si elle est *sale*, *chargée*, ou *saburrale*, et si à ce symptôme se joignent les autres signes de l'affection bilieuse et d'un embarras à l'estomac, alors on emploie le vomitif.

Si, dans le cours de la maladie, elle se gerce, et devient *brune* ou *noire*, il faut alors recourir aussitôt à l'esprit de vitriol, donné *ad gratam aciditatem*, c'est-à-dire, quarante à cinquante gouttes dans une chopine d'eau, adoucie avec du sucre ou du sirop pour la rendre agréable.

La langue est encore sujette, ainsi que l'intérieur de la bouche, à de petits *ulcères*, parsemés çà et là, qu'on nomme *aphtes*, ou vulgairement *chancres.* Ce symptôme attaque assez les enfans de préférence. (Voyez à ce sujet l'article des maladies des enfans). Lorsque ce symptôme

se montre conjointement avec la fièvre, alors le miel est le remède le plus doux, et il suffit ordinairement.... ; s'il ne suffit pas, on ajoute une vingtième partie de borax.... ; s'ils gagnent l'intérieur, on donne de légers évacuans.... ; enfin, s'ils tournent à la gangrène, et qu'il y ait beaucoup de faiblesse, on a recours au quinquina.

4.°. *La soif* est un symptôme qu'accompagne presque toujours la sécheresse de la langue ; la fièvre l'occasionne, l'inflammation sanguine et même putride l'augmente : l'esprit de vitriol, adouci avec le miel ou le sirop, comme il vient d'être dit, en est le meilleur remède.

5.° *Le saignement du nez*, ou *l'hémorragie nasale*, est souvent symptôme et maladie; comme maladie, elle se traite, ainsi que les autres, selon la cause qui l'a produite. Ainsi, l'hémorragie, qui reconnaît pour cause l'inflammation ou la plénitude du sang, ou même l'embarras sanguin de la tête, exige un traitement tout différent de celle qui est occasionnée par une dissolution putride ou scorbutique : ainsi, cette évacuation, comme maladie, demande les connaissances et l'expérience du médecin. Nous dirons seulement en général ici, qu'en maladie, les cas, où il faut arrêter l'hémorragie, sont bien plus rares qu'on ne pense ; l'effroi du public fait souvent aller au-devant, et veut qu'on l'arrête; mais presque toujours c'est mal-à-propos.

Le saignement du nez, soit comme maladie ou comme symptôme, lorsqu'il devient excessif, c'est-à-dire, jusqu'à occasionner des faiblesses, s'arrête en tamponant la narine avec de la charpie seule....; si cela ne réussit pas, on roule la char-

pie dans un blanc d'œuf bien battu avec du sucre, de l'alun calciné et du vitriol bleu.....; on fait encore tremper les parties génitales dans de l'eau froide..... S'il arrive que le sang, arrêté au-dehors, coule toujours dans la bouche, alors on passe par le nez un fil qu'on fait ressortir par l'arrière-bouche, et auquel on attache un tampon de charpie; ensuite on le retire pour tamponer l'arrière-narine.

6.° *Le nez desséché* est souvent un symptôme de malignité. On l'humecte avec une mixture de moitié eau et lait...., ou on y met de l'huile dans l'intérieur avec la barbe d'une plume.

7.° *Les lèvres gercées*, *brunes* ou *noirâtres*, comme la langue, s'adoucissent avec le cérat simple.

8.° *Les dents noircies* se nétoient avec quelques gouttes d'esprit de vitriol, affaibli avec moitié eau.

Symptômes particuliers de la poitrine.

1.° *Le mal de gorge* est souvent symptôme et maladie.

Comme *maladie*, c'est au médecin à en suivre les indications, selon la marche de la nature.

Comme symptôme *inflammatoire*, avec fièvre, et quelque difficulté de respirer, etc., on emploie les saignées...., tout le régime raffraîchissant...., les topiques émolliens...., en un mot, tout le traitement qui convient à ce symptôme, comme maladie inflammatoire.

Comme symptôme *fluxionaire*, sans fièvre ni autres accidens, le repos...., la diète...., la chaleur...., une tisanne légèrement sudorifique, suf-

fisent à la guérison, ainsi qu'à celle de toutes les fluxions pituiteuses, ou du nez, ou de la gorge, ou même du poumon.

Comme symptôme *local*, et qui résiste à la méthode générale appropriée, il se guérit par l'application du liniment volatil, fait avec parties égales d'huile et d'alkali volatil.... ; on emploie aussi, avec succès, le topique de chomel qui se prépare avec la jusquiame, plante qu'on appelle langue de chien, et la nicotiane ou le tabac, qu'on fait bouillir dans du vin : l'on ajoute autant d'huile d'olives, et l'on fait réduire tout doucement à moitié.

2°. *La toux.* Si elle est une suite de l'inflammation, ce que l'ensemble des signes confirme, lors, par exemple, d'une fluxion de poitrine, etc., la saignée est indispensable, et elle est alors le meilleur calmant.

La toux catharrale, ou *le rhume*, demande aussi, dans son principe, si peu qu'il y ait de fièvre, la saignée ; cependant le préjugé contraire est généralement adopté parmi le peuple. C'est dans ces cas que Tissot est autorisé à dire que le rhume est une maladie qui tue plus de monde que la peste ; pourquoi ? parce qu'on néglige la saignée, ainsi que les autres secours nécessaires.

La toux pituiteuse, ou *fluxionaire*, lorsqu'elle est sans fièvre, n'exige pas la saignée ; le régime et les adoucissans suffisent : l'emploi des remèdes doit donc varier selon les indications.

La toux stomacale, dans la coqueluche, demande la saignée dans son commencement...., le régime rafraîchissant.... , les boissons adoucissantes, telles que l'eau de veau.... ; enfin, l'ipéca-

cuanha qu'on réitère au besoin : lorsque la toux est trop violente et tient du spasme, alors on emploie les *opiatiques* à petite dose, et qu'on réitère plus souvent.

La toux *saburrale*, ou *bilieuse*, lorsqu'il n'y a pas d'inflammation, ou que les remèdes l'ont fait cesser, se guérit par le vomitif.

La toux *vermineuse*, dans une maladie aiguë, se guérit en mariant aux autres remèdes appropriés les anti-vermineux.

3.° *L'oppression*, ou *la difficulté de respirer.* Quelque légère qu'elle soit, dans le commencement d'une maladie, lorsqu'il se joint de la fièvre et d'autres signes d'inflammation, il est nécessaire de saigner.

L'oppression, survenant dans une maladie avancée, annonce ou l'engouement du viscère, ou le transport de l'humeur sur ce viscère ; dans ces deux cas, l'on emploie le vomitif.... ; le kermès, comme incisif, réussit.... : l'oignon de scille a aussi été utile.

L'oppression, que le malade dit ressentir, mais *que le médecin aperçoit à peine*, celle-là doit fixer l'attention du médecin, plutôt sur l'estomac que sur le poumon : ce symptôme particulier s'enlève quelquefois sur-le-champ par l'émétique.

L'oppression, lors d'une inspiration forte et entière, annonce l'embarras du poumon ; lorsqu'il y a fièvre, et que le pouls est dur, alors c'est une fluxion de poitrine ou évidente, ou cachée. Si le médecin inattentif ne prévient pas l'accroissement de ce symptôme par les saignées faites de bonne heure, le danger, et même la mort, survient sans qu'on s'y attende.... : souvent, dans les cas

même légers, ce symptôme, lorsqu'il est négligé, amène la phthisie, autrement, la pulmonie.

4.° *Le point de coté.* Celui qui est externe ou rhumatisant, se guérit par les topiques seuls; le meilleur est un liniment d'alkali volatil et du double d'huile d'olives; on en emploie une cuillerée avec la main; on applique ensuite, sur la partie souffrante, l'onguent populéum.... : un autre topique, qui ne réussit pas moins, c'est la teinture de cantarides; on en frotte trois ou quatre fois le jour : chaque dose est d'une petite cuillerée.

Le point de coté, qui caractérise *la fluxion de poitrine*, exige, sur-tout dans le commencement, la saignée, et même de la réitérer.... ; quant à la douleur locale, on l'appaise avec de larges cataplasmes de bouillie.... ; si la douleur est trop grande, on fait une embrocation avec l'onguent populéum, et on recouvre le tout de bouillie....; si la douleur n'est dûe qu'à une grande irritation, l'huile chaude ordinaire, dont on frotte la partie avec la main pendant long-tems, suffit....; enfin, disons que, lorsqu'on a pour but d'exciter la sueur, ce qui ne doit s'exécuter qu'après le quatrième jour de la maladie, alors, après avoir frotté la partie avec l'onguent populéum, on emploie l'avoine fricassée avec le vinaigre, qu'on applique le plus chaudement possible sur la partie.

5.° *Le crachement de sang*, dans une maladie aiguë, annonce presque toujours le besoin de la saignée...., ainsi que du régime rafraîchissant : cela est connu; mais ce qui ne l'est pas tant, c'est que, dans une fluxion de poitrine, le danger est moins grand quand on crache du sang, que quand on ne crache pas du tout. Ce crachement du sang

est une sorte de saignée locale qui est utile : voilà ce qu'il faut dire au peuple, et qu'il sache, soit pour qu'il s'effraie moins de ce symptôme, et encore pour ne pas croire si légèrement aux prétendus succès des ignorans. Ce n'est donc pas pour arrêter le crachement de sang qu'on saigne; il suit de-là encore qu'il ne faut pas réitérer la saignée tant que le malade crache du sang : la vraie boussole du médecin est dans le pouls plus ou moins dur, dans la difficulté de respirer, et les autres accidens plus ou moins graves de la maladie.... Ajoutons que les cas, où l'on ne doit pas saigner malgré le crachement de sang, sont fort rares, et qu'ils demandent alors toutes les connaissances médicinales pour prendre un parti sûr.

6.° *L'expectoration difficile*, ou *la difficulté de cracher.* Nous l'avons dit ailleurs, le looch simple, qu'on emploie si communément, ne fait jamais cracher; c'est un préjugé. (Voyez l'article *looch*).

Si les crachats sont épais, on donne de tems à autre deux cuillerées d'une dissolution de deux gros de gomme ammoniac dans un grand verre d'eau, ou de tisanne simple, à laquelle on ajoute une cuillerée d'oximel scillitique.

Si la chaleur est brûlante, on emploie un gros de nitre, et 4 grains de camphre en bols : on donne cette dose deux fois dans les vingt-quatre heures.

Si au contraire la peau est douce, et qu'il y ait disposition à suer, alors on donne la décoction de seneka, ou des fleurs d'arnica, à dose légère.

S'il y a faiblesse avec un pouls petit, on a recours aux vésicatoires. (Voyez l'article *vésicatoires*).

7.° *Le*

7.° *Le râle* est un symptôme qui, sur-tout dans les maladies de poitrine, annonce ordinairement la mort : lorsque tous les autres symptômes mortels l'accompagnent, sans doute que toute la médecine ne peut rien alors. Cependant n'abandonnons pas encore le malade : j'ai vu, dans un cas pareil désespéré, le râle s'appaiser, et la guérison succéder par l'usage d'une bouteille de vin pur, bu chaud.

Observons à ce sujet que ce n'est pas le râle qui fait mourir et qui emplit la poitrine, comme on le dit ; mais c'est la disposition du poumon qui, étant prêt à ne plus jouer, laisse les crachats s'accumuler ; car dans bien des maladies, et notamment dans l'asthme, on râle sans danger. Ainsi, il ne s'agit donc pas, pour obtenir le succès, de faire cracher, mais de rétablir les fonctions du poumon. Ce raisonnement répond à tout ce monde qui ne cesse de dire au médecin qu'il faut donner de quoi cracher, tandis, d'abord, que le crachement serait assez inutile, et que d'ailleurs tous les loochs du monde ne peuvent alors faire cracher. (Voyez l'article *looch*).

Symptômes particuliers du ventre.

Les symptômes, relatifs à cette partie, sont nombreux à raison du nombre des viscères renfermés dans cette cavité ; mais comme nous ne voulons que l'utile et dire le moins possible, nous rapellerons ici le principe général ; savoir : que les symptômes inflammatoires, quelques soient les viscères de cette partie, exigent impérieusement l'emploi des saignées.... et du régime anti-

phlogistique ou rafraîchissant : répéter, pour chacun de ces symptômes, le même traitement, ainsi qu'on le voit dans tous les livres, c'est chercher à grossir un ouvrage inutilement, et même à embarrasser le plus grand nombre des lecteurs, plutôt qu'à les éclairer (Voyez l'article *des maladies inflammatoires*). Venons au particulier.

1.° *L'indigestion légère* ne demande qu'une petite tasse de thé, mais qu'on a soin de boire fort chaud.... : au surplús, la diète s'observera plus ou moins strictement et plus ou moins de tems, selon l'état de l'estomac.

L'indigestion plus grave, qui soulève l'estomac, ou qui fait vomir, se guérit en prenant une cuillère à café d'eau de mélisse, mêlée avec le double d'eau.

L'indigestion qui amène maladie, ou qui l'accompagne, telle que les fièvres intestinales, ne demande d'autre traitement que celui de chaque espèce de maladie, selon les indications qu'elle présente.

2.° *La cardialgie*, ou *les douleurs*, ou encore les *crampes de l'estomac*, sont un symptôme, et quelquefois une maladie des plus aiguë : les opiatiques, si rien ne contre-indique ce remède, réussissent souvent.... ; si l'on ne peut les employer, on y substitue le musc à la dose de dix grains.... ; si ces crampes sont dûes à une goutte remontée, on donne une potion avec le musc et des eaux spiritueuses qu'on prend par cuillerées..... A ce traitement interne, l'on joint les fomentations émollientes.... : une emplâtre de thériaque a quelquefois réussi.... Enfin, j'ai fait appliquer, sur la région de l'estomac, des serviettes trempées

dans l'eau froide, et le succès a suivi sur-le-champ, ainsi que le froid pour les crampes des molets.

3.° *Les maux de cœur*, ou *nausées*. Ce symptôme si commun accompagne la plupart des maladies humorales.

Lorsqu'il n'y a point de signes inflammatoires dominans, et qu'il n'existe aucune grande douleur qui puisse occasionner ce symptôme, alors on le guérit en employant l'émétique (Voyez l'article *émétique*).

Les maux de cœur, qui sont occasionnés par l'*inflammation de quelque viscère que ce soit*, exigent impérieusement la saignée, ainsi que nous venons de le dire plus haut : l'émétique y est mortel.

Les maux de cœur, *qu'occasionne une douleur violente*, se guérissent par les adoucissans, et principalement par les opiatiques, selon les indications présentes de la maladie (voyez l'article *opium*) ; l'émétique y est contraire.

4.° *Le vomissement inflammatoire* exige, comme pour toute inflammation, la saignée, qu'on réitère jusqu'à ce que ce symptôme si fâcheux aie diminué d'intensité; tout le régime rafraîchissant, et particulièrement les fomentations émollientes sur l'estomac.

Le vomissement d'humeurs bilieuses, *porracées*, *aigres*, ou *glaireuses*, demande, si l'inflammation ne domine pas, l'emploi du vomitif.

Le vomissement du cholera - morbus, quoiqu'avec des humeurs ci-dessus et sans signes d'inflammation, fait exception à l'emploi du vomitif : cette exception se fonde sur ce que le vomissement est trop violent, et qu'on doit le regarder

alors comme une superpurgation qui épuise le malade en pure perte. Disons ici, en passant, que ce fait apprend, ainsi qu'une infinité d'autres, que dans une science pratique, et sur-tout dans la science médicinale, il faut nécessairement tout savoir, et les règles, et les exceptions.

Le vomissement, où rien ne passe, où l'on vomit ce que l'on prend, même les boissons, où l'on vomit une espèce de marc qui fait lie, que les rots accompagnent avec beaucoup de douleurs dans le bas-ventre; enfin, que la constipation, trop opiniâtre du ventre, achève de caractériser. Ce vomissement, dis-je, est celui de la maladie, connue sous le nom de *colique de miserere*; s'il est dû à une descente étranglée, on emploie alors le traitement nécessaire pour parvenir à en procurer la rentrée; si c'est une autre cause, le traitement doit y être analogue. Nous disons seulement ici en général, que le remède qui a obtenu le plus de succès pour vaincre l'opiniâtreté de la constipation, qui est le symptôme caractéristique de cet état fâcheux, c'est la dissolution d'une once de sel d'epsom dans un verre d'eau, qu'on fait prendre seulement par cuillerée, pour que le malade puisse la garder; l'on réitère chaque quart-d'heure.... : on ajoute à cette dissolution les opiatiques, s'il est nécessaire.

Le vomissement spasmodique simple, sans complication, et sans aucune cause sensible, se guérit par les opiatiques. (Voyez l'article *opium*).

Enfin, *le vomissement dans les fièvres nerveuses*, ou *malignes*, qui se distingue, parce que le malade ne vomit que ce qu'il prend sans rendre de bile : celui-là se guérit par une légère infu-

sion de menthe...., et en cas d'opiniâtreté, spécifiquement par l'anti-émétique de *Rivière*, qui consiste à prendre une cuillerée de jus de citron ou de bon vinaigre, auquel on mêle un demi-gros de sel d'absinthe ; il est nécessaire que le malade avale cette cuillerée dans le moment où on fait le mélange : on réitère cette dose autant qu'il est nécessaire pour vaincre ce symptôme.

5.° *Les rots*, ou *vents par le haut*, se guérissent en détruisant la vraie cause qui les produit : les semences d'anis et de coriande...., l'eau de canelle.... et l'eau de fleurs d'orange, sont les principaux spécifiques qu'on donne pour ce symptôme.

6.° *Le hocquet* est un symptôme formidable dans les maladies aiguës; il doit, ainsi que les autres symptômes, se traiter suivant la cause qui l'entretient : celui qui n'est pas mortel, s'appaise assez bien par une cuillerée de vinaigre pur, qu'on adoucit avec du sucre.... ; un autre excellent remède, dont on a obtenu des succès merveilleux, même dans les fièvres les plus dangereuses avec affaissement, c'est le musc et l'ambre-gris, à la dose de deux grains chaque, qu'on broie avec un grain de sel volatil de corne de cerf, ou en bols, avec un scrupule de thériaque, ou dans une cuillerée d'eau de fleurs d'orange, à laquelle on ajoute suffisante quantité de sirop ; on réitère cette dose selon l'opiniâtreté du mal.... : un topique recommandable, c'est l'application de linges imbibés d'esprit de vin camphré, au creux de l'estomac.

7.° *La tension de tout le ventre*, sur-tout avec douleur en le palpant dans quelqu'endroit que ce soit, demande, outre les remèdes internes appro-

priés à chaque espèce de maladie, soit inflammatoire ou humorale, ou l'une et l'autre ensemble, l'emploi des émolliens en topique, qu'on renouvelle souvent, et qu'on continue le jour et la nuit jusqu'à la disparition de ce symptôme.

8.° *Les grouillemens du ventre*, s'il n'y a pas de douleur en le palpant avec soin et en tout sens, indiquent le besoin des purgatifs par le bas.

9.° *Les vents par le bas*, qu'ils soient fétides ou non, sont toujours un bon signe lorsqu'on les rend naturellement : cet effet annonce que les fonctions des intestins ne sont point perverties; ce qui présente une grande ressource thérapeutique : de-là aussi, l'on voit que la *suppression de ces vents* est un symptôme fâcheux qui indique plus ou moins l'état maladif des intestins; il faut donc que le médecin dirige toute son attention sur la cause, et apporte le remède convenable à chaque cas particulier. Le public, qui ne raisonne jamais en médecine, ou plutôt qui déraisonne, croit, sans façon, par exemple, que l'anis fait rendre des vents à tout le monde, sans distinction d'aucun cas : tous les jours l'expérience le détrompe; malgré cela, le préjugé reste. Trouvez le remède pour parer aux lésions différentes des intestins, qui sont souvent opposées entre elles; vous aurez un remède anti-venteux universel : ainsi, pour le symptôme dont il s'agit, rétablissez les fonctions lésées des intestins; vous allez au fait, et vous guérissez.

Un des meilleurs anti-venteux, pour soulager dans le moment, et lorsque rien ne le contre-indique, c'est quinze à vingt gouttes d'œther, jettées dans une cuillère à café de sucre râpé, et

qu'on avale sur-le-champ pour éviter l'évaporation, et conséquemment l'inefficacité du remède.

10.° *La colique*, fésant symptôme et maladie, reconnaît différentes causes, et en conséquence divers traitemens appropriés à chaque cause, et par cela même, différens remèdes.

La colique inflammatoire exige, comme il a été dit ci-dessus, la saignée et tout le régime anti-phlogistique, ou rafraîchissant.

La colique humorale demande les évacuans appropriés, soit du haut, soit du bas; toujours selon les indications.

La colique nerveuse, ou d'irritation simple et sans fièvre, du moins un peu forte, est d'un tout autre genre; cette cause, découverte et si bien décrite par l'immortel Sydenham, s'irrite au contraire par la saignée, par les émétiques et purgatifs de toute sorte, même par les lavemens simples; cette espèce se guérit par les opiatiques, mêlés avec les huileux, auxquels on ajoute aussi quelques gouttes d'huile de succin.... : le demi-bain tiède a quelquefois tenu lieu de spécifique.

Une autre espèce de colique, qu'il faut bien distinguer, c'est celle qui caractérise *le cholera-morbus* : celle-là participe ordinairement et de la colique *bilieuse* et de la colique *nerveuse*; en conséquence, le traitement de l'une et de l'autre espèce lui convient; mais comme la dégénérescence de la bile fait elle-même l'office d'un remède violemment vomitif et purgatif, il s'en suit alors que les opiatiques seuls suffisent à la guérison.

Enfin, on distingue particulièrement *la colique avec une grande faiblesse*; alors on marie les stomachiques cordiaux avec les opiatiques.

Nous devons dire ici que les fomentations fournissent divers topiques, presque toujours nécessaires à ce symptôme : les fomentations émollientes s'emploient pour l'état *inflammatoire....* ; on ajoute les *opiatiques* pour l'état d'*irritation nerveuse....* ; et l'esprit de vin, affaibli avec une eau aromatique quelconque, auquel on ajoute les opiatiques selon les indications, est nécessaire à l'irritation avec une *grande faiblesse.*

Voilà en peu de mots la substance et tout l'essentiel de la doctrine qu'on apprend dans vingt auteurs différens, mais dont l'exposé scientifique est si diffus, et où l'on trouve tant de formules compliquées et sans mesure, que les lecteurs n'y voient qu'un dédale inexplicable et des plus embrouillé, et cela, d'autant plus qu'aucun auteur ne donne le fil d'Ariane pour se tirer de ce labyrinthe.

11.° *La diarrhée* est aussi fort souvent symptôme et maladie ;

Comme maladie, le médecin doit s'appliquer à en découvrir la cause particulière, afin d'y adapter le traitement convenable : ce n'est point ici notre objet ; ce détail ne concerne point notre traité.

Comme symptôme, ce qui fait l'objet de ce traité, il est absolument nécessaire que le médecin sache connaître et distinguer la diarrhée *symptomatique* de la diarrhée *critique.* A cause de l'importance de l'objet, et pour nous rendre plus utiles, nous allons donner la description de ces deux espèces de diarrhée.

La diarrhée, pour être *critique* ou avantageuse, doit avoir la consistence d'une purée plus

ou moins claire; elle ne survient ordinairement que dans le fort de la maladie; elle ne doit point être excessive, c'est-à-dire, ne pas excéder plus de six ou huit évacuations dans les vingt-quatre heures; elle doit être mélangée de différentes matières; elle ne doit avoir que sa fétidité naturelle; enfin, chaque déjection se fait sans douleur, et de plus, elle soulage le malade. Cette espèce de diarrhée ne demande aucun secours; il faut au contraire la ménager avec prudence; il n'y a d'exception que dans le cas où elle continuerait assez long-tems pour affaiblir beaucoup trop le malade : alors on en vient aux astringens doux, dont il va être parlé tout-à-l'heure

La diarrhée symptomatique, ou pernicieuse, présente tout le contraire des symptômes ci-dessus; disons de plus que, survenant dans le commencement, elle affaiblit en pure perte le malade, et qu'elle seule amène souvent le danger en s'opposant à la coction. (C'est par la même raison, répétons-le, quoique nous l'ayons dit ailleurs, que les médecines purgatives, prises dans le commencement des fièvres, sont si dangereuses, ajoutons pour l'utilité générale, que ce préjugé funeste est tellement répandu, qu'on peut assurer, avec vérité, qu'il tue plus de monde que les maladies même). Il n'y a pas de doute que cette diarrhée symptomatique doit être combattue sur-le-champ, puisqu'elle ne peut qu'aggraver la maladie; elle s'arrête, ou du moins se modère suffisamment par l'usage d'une décoction, d'abord légérement astringente, telle que par exemple celle des roses de provins...; si elle résiste, on en emploie de plus actifs, tels que l'écorce de gre-

nades....; enfin, l'on emploie, s'il y a indication, et encore s'il n'y a pas de contre-indications, quelques opiatiques, mais à très-petite dose. (Voyez l'article *opium*).

12.° *Le flux de sang*, ou *la dissenterie*, se présente aux praticiens d'une manière encore bien plus marquée, comme fésant en même tems symptôme et maladie.

Comme *maladie*, il n'est pas besoin de dire qu'elle doit être différemment traitée selon les causes qui l'occasionnent, et selon les diverses indications qui accompagnent la maladie; ce détail ne nous concerne pas.

Comme *symptôme*, on emploie la tisanne gommeuse, composée avec une once de gomme arabique pour pinte, dont on prend quelques cuillerées souvent dans la journée...., des demi-lavemens avec du suif qu'on a soin de bien broyer avant de le faire fondre, avec un ou deux jaunes d'œuf pour les préserver de se figer dans l'eau du lavement....; ajoutons que l'aliment le plus recommandé, c'est la gelée faite avec les pieds de mouton, qu'on aromatise avec l'eau de fleurs d'orange ou la canelle : une bouillie légère, coupée avec de l'eau d'orge, est encore utile dans le plus grand nombre des cas.

Les autres espèces de flux sanglans, connus sous le nom de *la maladie noire*, ainsi que les flux de sang hépatique, hémorroïdal, etc., ne doivent point trouver place ici.

13.° *Le ténesme*, qui consiste à se présenter souvent à la selle avec des épreintes pour ne rendre que très-peu, ou quelques glaires seulement, est un symptôme plus incommode que dangereux :

les lavemens gras, tels que celui qui vient d'être décrit contre la dissenterie, réussissent presque toujours....; les lavemens huileux, ou au lait, pris à moitié de la seringue, suffisent le plus souvent.

Le ténesme qui accompagne la dissenterie, se soulage, lorsque l'indication le permet, et sur-tout sur la fin de la maladie, où l'on peut, sans risque, suspendre ou arrêter les évacuations, par l'usage des lavemens composés avec les jaunes d'œuf, auxquels on ajoute un gros de diascordium.

14.° *La constipation*, dans les maladies aiguës, est un symptôme auquel tout le monde croit remédier par les lavemens; cependant souvent ils ne font rien : le succès tient, ici comme ailleurs, à démêler la cause qui l'entretient. Parmi ces causes, on compte, 1.° l'inflammation qui exige nécessairement, outre les lavemens indiqués, tout le traitement anti-phlogistique, ou rafraîchissant; 2.° les différentes douleurs spasmodiques du ventre, et sur-tout les douleurs venteuses, où les lavemens sont souvent contraires; 3.° les excrémens trop durcis, qui demandent les laxatifs doux; 4.° la colique de *miserere*, qui ne cède en rien aux lavemens, et où les sels purgatifs réussissent le mieux; 5.° il y a un resserrement spasmodique de l'anus, qu'on observe quelquefois dans les maladies aiguës, et qui occasionne la constipation, pendant plusieurs jours, d'une manière invincible : dans cette espèce, les lavemens ne sont pas même admissibles; 6.° enfin, disons que la constipation, quelquefois, n'est point un mal. Par exemple, lors d'une fièvre d'accès, guérie par le quinquina, l'on a observé que souvent un lavement simple à l'eau a donné la fièvre : ajoutons à cela que les

lavemens, lorsqu'ils ont lieu, doivent être composés différemment, selon le genre et l'espèce de constipation. Disons-le ici pour l'utilité publique : que deviennent, dans tous ces cas, ces donneurs d'avis éternels, qui croient avoir tout fait en disant, vous êtes constipé? Rien de plus facile; prenez des lavemens : or, si dans une chose si simple l'ignorant ne sait souvent ce qu'il dit, tout en étant persuadé qu'il raisonne le mieux du monde, que dire donc de tous ces avis si inconsidérés dans tout autre cas, sans doute plus difficile?

15.° *La difficulté d'uriner*, ou *ardeur d'urine* qui donne de la cuisson au passage, est un symptôme qui annonce la chaleur acre de l'urine.

Les moyens d'y remédier consistent, outre les remèdes généraux, dans les fomentations émollientes sur le bas-ventre...., dans les lavemens également émolliens...., dans le demi-bain tiède....: la graine de lin, dans une tisanne appropriée, y est recommandée....

La difficulté d'uriner, qui est occasionnée par les vésicatoires, se soulage et se guérit en buvant abondamment d'une émulsion d'amandes, ou de l'eau de sirop d'orgeat : on fait fondre dans l'eau de ces boissons, jusqu'à une demi-once de gomme arabique pour une bouteille.

16.° *La suppression*, ou *la rétention d'urine*, est un symptôme souvent des plus dangereux : son traitement dépend de sa cause; s'il est dû à un état *inflammatoire*, on emploie, outre la saignée et tout le régime rafraîchissant, les bains tièdes de ces parties....

Si la cause tient à une *irritation spasmodique*.

des solides, alors on emploie, conjointement avec les demi-bains tièdes, les opiatiques. (Voyez l'article *opium*).

Si elle est le symptôme d'une maladie, telle que, par exemple, la petite-vérole, alors on fait marcher le malade les pieds nuds sur le carreau; lorsque la faiblesse du malade ne le permet pas, on le fait tenir sur ses genoux pendant quelque tems : ce moyen bien simple réussit souvent mieux que les diurétiques les plus vantés, tels que le sel de nitre purifié.... Cependant, dans ces cas, l'esprit de nitre, dulcifié à la dose de cinq à six gouttes dans un verre de tisanne adoucissante, est un des meilleurs diurétiques.

A ce sujet, disons en passant, et apprenons au peuple combien il se trompe, lorsqu'il croit que le sel de nitre, les fleurs d'ortie blanche, et autres remèdes si généralement connus, font uriner tout le monde et dans tous les cas; disons-lui au contraire qu'il est nombre de cas où toute la médecine ne peut venir à bout de faire uriner; apprenons-lui que le sel de nitre ne fait point uriner par sa vertu propre; il faut que la nature y soit disposée, et le plus souvent cet effet n'a lieu, que parce qu'il rafraîchit, et qu'il détruit l'état inflammatoire. Voilà encore un point où tout le monde croit être sûr de sa prétendue science, et où cependant il se trompe sans s'en douter : d'après cela, qu'on s'y fie. Ainsi, que le peuple étudie donc la médecine avant de pouvoir y raisonner dans aucun cas; sans cela, il ne sait ce qu'il dit, et il ne peut que se tromper : tout téméraire abuse donc les malades trop crédules; souvent il les victime !

17.° Les *descentes avec étranglement*, ainsi que les *hémorroïdes*, soit critiques, soit douloureuses ou trop fluentes, considérées eu égard aux maladies aiguës, devraient trouver place ici; mais nous en avons traité particulièrement, et nous y renvoyons.

Nous croyons avoir suffisamment traité des principaux symptômes qui sont particuliers aux trois principales cavités du corps; il nous reste à parler de ceux qui sont relatifs à la peau.

Symptômes particuliers relatifs à la peau.

La plupart des symptômes, relatifs à la peau, tiennent à l'art chirurgical, et nous donnons dans cet ouvrage un traité particulier de l'exercice de cet art. Ainsi, les inflammations externes, les plaies, les tumeurs, tous ces symptômes y sont traités en détail; ce serait se répéter bien inutilement que d'en parler ici : il nous reste en conséquence bien peu à dire.

1.° La *sueur* est un excrétion naturelle en santé; mais comme symptôme de maladie, relativement à la peau, elle en est un des plus intéressant, comme il est le plus commun. Cette excrétion, pour en juger solidement, soit comme étant l'effet d'une évacuation ou d'une crise utile, soit comme symptôme de maladie, est d'une si grande conséquence dans le traitement, et elle exige tant de connaissances médicinales, que nous ne donnerons aucun détail à ce sujet : c'est un traité à part qu'il faudrait faire, et ce n'est pas ici le lieu. Ce que nous pouvons seulement dire ici pour l'utilité publique, c'est que,

1.° Le peuple ne doit jamais, et dans aucun cas, de lui-même, ni provoquer les sueurs par des couvertures ou autrement, ni les arrêter : ce que la nature détermine, c'est à lui à le respecter ; mais il ne lui est pas permis davantage de la forcer en rien; car il y a dix à parier, contre un, qu'il décidera moins bien qu'elle : il n'appartient qu'au médecin, qui connaît bien sa marche, de connaître les différens cas où l'on doit prendre un parti définitif;

2.° Les sueurs abondantes, au commencement des maladies, excepté dans la courbature, et lors d'une fièvre d'accès, sont presque toujours nuisibles, d'où l'on voit combien il est dangereux de les exciter sans raison, et sans être sûr de son fait ;

3.° Les sueurs partielles, c'est-à-dire, celles qui ne se montrent qu'au visage et sur le haut de la poitrine, sont encore nuisibles, ou du moins inutiles ;

4.° Les sueurs même utiles, mais qui, par leur trop grande durée, affaiblissent beaucoup le malade, celles-là doivent encore être arrêtées : il faut alors découvrir le malade peu-à-peu ;

5.° Enfin, disons qu'il n'y a que les sueurs naturelles, celles qui soulagent, et les sueurs critiques, que l'on doit favoriser, et encore alors même sans trop les exciter : or, tous ces états, soit critiques, soit symptomatiques, ne peuvent jamais être bien jugés que par un médecin praticien.

C'est, lorsque le peuple sera instruit de ces vérités fondamentales de l'art pratique, qu'il se corrigera de ses préjugés, de ses vieilles erreurs,

et que, loin de contrarier le médecin habile et expérimenté, il ne décidera rien, sur-tout dans les cas douteux, que d'après ses avis et ordonnances.

2.° La *peau terne et crasseuse*, dans les fièvres putrides et malignes, est un symptôme qui annonce que la sécrétion de la transpiration de la peau ne se fait plus : comme cette fonction est essentielle à la santé, il faut donc tâcher de l'entretenir en maladie ; pour y parvenir, il faut laver le visage, les mains et les pieds avec une eau savoneuse tous les jours, et même deux fois tous les jours, tant que dure ce symptôme.

3.° Les *éruptions de toute espèce*. L'éruption érésipélateuse, nous en avons traité ; pour les éruptions miliaires et toute autre éruption critique, il n'y a rien à faire du tout. Les boutons de la petite-vérole, lorsqu'ils blanchissent et qu'ils sont parvenus à leur maturité, se piquent sur-tout au visage, avec une lancette ou une aiguille...., ensuite on les éponge avec de l'eau tiède et du lait, pour en exprimer le pus.

4.° Les *tumeurs*, considérées comme symptômes critiques dans les maladies aiguës, demandent, pour être favorables, de tourner à la suppuration ; c'est dans cette vue qu'on emploie les cataplasmes maturatifs qui la favorisent. (Voyez le traité chirurgical, article *tumeurs*).

5.° L'*entamure du croupion* est un symptôme qui annonce presque toujours, et qui accompagne ordinairement une maladie d'un mauvais genre ; c'est pourquoi, dans ces sortes de maladies, le médecin attentif doit y faire une attention particulière, et visiter souvent ces sortes de parties : on

on peut prévenir ce symptôme en oignant ces parties d'un amalgame, avec le blanc d'œuf battu avec un peu d'eau-de-vie....; lorsque l'entamure a lieu, on la traite suivant les règles établies. (Voyez le traité chirurgical, article *plaie*).

6.° La *gangrène externe*, celle des boutons varioliques, est le prélude presque certain de la mort; car elle annonce la gangrène interne.... La gangrène du croupion n'est pas si mortelle; elle suit la marche de la maladie : lorsqu'elle se circonscrit pour se détacher du vif, c'est une preuve que la maladie tourne à bien.

Si la partie est bien enflammée, on y fait souvent, dans la journée, des fomentations émollientes...., et on y entretient du cérat de saturne.

Si l'inflammation est un peu violente, l'on ajoute, aux fomentations émollientes, du sel ammoniac; s'il y a plaie, voyez le traité chirurgical, article *gangrène*.

Symptômes particuliers relatifs à tout le corps en général.

Comme ces symptômes n'ont pu être encadrés dans aucune des quatre classes ci-dessus, nous avons dû en faire une cinquième, afin de compléter l'article des symptômes des maladies aiguës.

1.° La *fièvre*, maladie si banale qu'on pourrait assurer qu'aucune personne n'en a été exempte pendant le cours de sa vie, se présente, aux yeux les moins clairvoyans, comme symptôme et comme maladie.

Elle n'est qu'un symptôme, comme tout autre,

dans les fièvres *continues*, caractérisées par d'autres symptômes particuliers. Ainsi, par exemple, dans une fluxion de poitrine, la fièvre n'est qu'un symptôme, joint à ceux qui la caractérisent, tels que l'oppression, le point-de côté et la toux; il suit de-là que ce n'est pas la fièvre que le médecin cherche à guérir, mais c'est la cause de la maladie qui occasionne la fièvre, dont il doit s'occuper pour obtenir le succès. Cependant disons que la fièvre, n'étant même que symptôme, en tant qu'elle est des plus violente, doit, en ce cas, être modérée : le régime rafraîchissant, ou le traitement *anti-phlogistique*, y convient le plus ordinairement; nous disons le plus ordinairement, parce que la première chose, avant tout, est de s'assurer si ce traitement n'est pas contraire à celui de la maladie, à laquelle tout autre traitement doit être subordonné.

La fièvre, comme maladie principale, se reconnaît particulièrement dans les fièvres *intermittentes*, ou fièvres d'*accès*; c'est aussi ce caractère tranchant qui a fait établir la grande division scolastique des fièvres, en fièvres *continues*, et en fièvres *intermittentes* ou *d'accès*. Le remède, par excellence de ces sortes de fièvres, est le quinquina; mais son administration est très-difficile, quoique les ignorans ne le croient guère. (Voyez l'article *quinquina*).

2.° Le *froid* fourmillant entre les deux épaules, le *frisson*, le *tremblement de tout le corps*, sont des symptômes qui forment communément le début des fièvres continues, sur-tout inflammatoires; alors le chaud, qui succède, est continu, et la sueur, du moins celle qui est critique, ne sur-

vient pas : cettesorte de symptôme n'exige aucun remède particulier.

Le frisson, symptôme des fièvres intermittentes, qui se distingue en ce que chaque accès finit presque toujours par la sueur, et qu'il est suivi d'une intermittence marquée, avec des intervalles plus ou moins périodiques, se soulage en buvant fort chaud, et en se tenant dans un lit chaud, bien couvert....; quand on est sûr de l'heure du retour de l'accès, il est très-avantageux de se mettre dans un lit chaud, de s'y tenir bien couvert, et de boire chaud, une heure ou deux avant le frisson.... Le préjugé du peuple, qui veut vaincre l'accès, et qui s'expose à l'air, sur-tout lorsqu'il est froid, ne peut que faire du mal, et rendre la maladie bien plus opiniâtre.... Enfin, disons que, lorsque le frisson est fort long, et que la maladie a déjà affaibli par sa durée, un remède, qui dissipe ou qui diminue ce fâcheux symptôme, c'est l'opium; cependant nous devons avertir que même dans ce cas il ne doit y avoir aucune contre-indication, lors de l'emploi de ce remède. (Voyez l'article *opium*, et encore notre traité des *fièvres intermittentes*).

3.° Le *chaud*, s'il est continu, s'il donne une sorte d'acreté chaude à la peau, qui s'augmente par dégré en la tâtant un peu longuement, est le symptôme d'une fièvre, ou inflammatoire, ou putride, ou participant de l'un et de l'autre genre; ce symptôme n'exige d'autre remède que celui qui convient à la marche de la maladie principale : nous dirons seulement qu'en général et le plus communément l'on emploie le traitement *anti-phlogistique*, ou rafraîchissant.

Le chaud des fièvres intermittentes est un symptôme qui ne demande qu'une tisanne nitrée, de l'eau froide simple, ou édulcorée avec du sirop d'orgeat....; disons encore que, lorsque ce symptôme devient excessif, la saignée, faite dans le plus fort de la chaleur, convient et soulage beaucoup; souvent elle amène la sueur critique, qu'on sait finir l'accès.

4.° La *sueur*, nous venons d'en parler un peu plus haut. (Voyez l'article des symptômes relatifs à la peau). Ainsi, il ne peut être ici question que des sueurs qui surviennent lors des accès d'une fièvre intermittente, et nous dirons que cette espèce de sueur est presque toujours critique; elle est du moins la crise de l'accès actuel: c'est pourquoi il est très-imprudent de vouloir la supprimer. Les préjugés du peuple à cet égard sont des plus pernicieux; les uns par la crainte de s'affaiblir, d'autres dans l'idée fausse de pouvoir vaincre la fièvre, s'abstiennent de se mettre au lit; ils s'efforcent au contraire de marcher. Apprenons au peuple, pour son avantage, que c'est folie de se conduire ainsi; non-seulement la fièvre s'en prolonge bien davantage, mais encore il en résulte souvent des reliquats et des engorgemens qui mènent ensuite à des maux chroniques, que tout l'art ne peut quelquefois venir à bout de détruire.

5.° Les *convulsions*, celles qui surviennent dans le commencement des maladies, celles qui annoncent les éruptions, par exemple de la petite-vérole, sont de toutes les moins dangereuses; aussi, exigent-elles peu ou point de remèdes: le bain des pieds dans l'eau tiède, et quelques lavemens simples suffisent.

Les *convulsions*, qui surviennent avec l'*augmentation de la maladie*, sont du plus grand danger. Le remède doit s'adapter sans doute suivant les différentes causes de la convulsion; cependant disons que le remède, le plus généralement efficace, est pris dans les opiatiques....; si ce remède puissant est contre-indiqué, on y substitue le musc à la dose de dix grains....; on emploie l'assa-fœtida et la valériane sauvage, en lavement.... ; enfin, les feuilles d'oranger en tisanne concourent avec les autres remèdes ci-dessus, qui sont plus puissans.... Il est une multiplicité d'autres remèdes vantés par les auteurs ; mais ceux-là sont simples, et de plus, ils sont autorisés par l'expérience.

6.° Les *soubresaults des tendons* sont un symptôme dangereux qui caractérise la fièvre maligne; s'ils sont continus et fort rapprochés, le danger est imminent : le principal remède est le vésicatoire, lorsqu'il n'existe aucune contre-indication. (Voy. l'article *vésicatoire*). Quant aux remèdes internes, ils sont les mêmes que ceux que nous venons de prescrire dans l'article antécédent; car les soubresaults des tendons ne sont au fait qu'une sorte de convulsion partielle.

7.° Le *tremblement des mains*, le *mouvement involontaire du pouce*, celui du *doigt index*, le *chassé aux mouches*, *battre la campagne*, le *battement des artères carotides*, la *vue égarée*, tous ces symptômes, ainsi que ceux ci-dessus des paragraphes V et VI, annoncent et accompagnent la fièvre maligne; ils n'exigent pas d'autre traitement que celui de la maladie même.

L'*engourdissement des membres*, le *gonflement*

de tout un membre seul, l'état *paralytique*, tous ces symptômes sont rares dans les maladies aiguës; mais, lorsqu'ils se rencontrent, ils sont presque toujours funestes.

8.° Les *douleurs*, soit celles des jointures qui sont des symptômes du rhumatisme aigu, soit toute autre dans les maladies aiguës, sont des symptômes plus ou moins urgens, selon leur plus ou moins grande violence : leur traitement particulier est sans doute subordonné à celui de la maladie qui les occasionne. Cependant disons ici que particulièrement dans les douleurs rhumatismales, lorsque les symptômes inflammatoires ont été appaisés par le traitement *anti-phlogistique* ou rafraîchissant, le liniment volatil, fait avec moitié huile grasse et l'esprit volatil de sel ammoniac, dont on oint les parties douloureuses, est un des meilleurs remèdes, soit pour soulager, soit en même tems pour prévenir la fixation de l'humeur sur l'articulation douloureuse....; quant aux autres espèces de douleurs, on emploie en général les émolliens, et même les opiatiques, si aucune contre-indication ne s'y oppose. (Voyez l'article *opium*). Enfin, disons que les douleurs des oreilles, qui ne cèdent ni à un morceau de lard frais, ni aux émolliens, ni aux cataplasmes doux et huileux, cèdent assez souvent à l'emploi de cinq à six gouttes de baume verd, qu'on introduit dans l'oreille souffrante, et qu'on a soin de retenir avec un peu de coton.

RÉFLEXION UTILE.

Nous avons traité, dans ce premier article, des principaux symptômes qui s'observent le plus

fréquemment dans les maladies aiguës : tout le monde en sent l'utilité; mais nous savons combien l'amour-propre est leste à abuser de tout ; c'est pour y remédier, autant qu'il est possible, que nous avons cherché la méthode qui, en instruisant suffisamment le public, lui fît en même tems éviter de tomber dans des méprises funestes, relativement à l'administration des secours médicinaux. Par cette méthode, non-seulement nous avons établi les principes généraux qui doivent servir de guide à un chacun pour se décider, mais encore nous avons eu soin de distinguer, dans le détail, chaque cas particulier, ensorte qu'avec de l'intelligence, de la pratique, et une attention réfléchie, l'on pourra se rendre véritablement utile. Cependant nous devons avertir que, pour se décider avec sûreté, il faut savoir distinguer avec précision chaque cas particulier; sans cela, l'on risque beaucoup de donner des avis inconsidérés et pernicieux, comme cela est si commun aujourd'hui : ainsi, ou l'on se croira suffisamment instruit, et alors l'on donnera des avis, sur-tout dans les cas urgens; ou si l'on croit manquer d'une instruction suffisante, l'on saura aussi se taire dans l'occasion; enfin, en sentant la difficulté, l'on aura appris à douter : de quelque manière qu'on se décide, l'humanité ne peut qu'y gagner beaucoup. Animés par ce noble désir, nous allons suivre la même marche dans l'article suivant, bien plus difficile que celui-ci, qui traite des symptômes des maladies chroniques.

CHAPITRE DEUXIEME.

Des principaux symptômes des maladies chroniques.

En parlant des symptomes *aigus*, nous avons établi leur caractère distinctif d'avec les symptomes *chroniques*. Répétons en deux mots que ces derniers sont en général beaucoup moins violens que ceux des maladies aiguës; ils donnent en conséquence plus de tems pour y apporter le remède nécessaire; ajoutons que presque toujours ils dépendent bien plus du caractère et de la véritable cause de la maladie chronique, que ceux des maladies aiguës; enfin, disons qu'ils sont plus aisés à distinguer, parce que leur marche est plus uniforme, plus constante et plus liée à la maladie; c'est précisément ce qui les rend chroniques, ainsi que l'est la maladie elle-même.

Ces différences essentielles posées, nous établirons dans cet article, ainsi que nous l'avons fait à celui des symptomes aigus, deux paragraphes; le premier donnera les principes, et le second le traitement des symptomes.

ARTICLE PREMIER.

Des principes relatifs aux symptômes des maladies chroniques.

PREMIER PRÉCEPTE.

Dans le début du traitement de toute maladie quelconque chronique, ainsi que des symptomes y relatifs, il faut commencer par considérer si le sujet est pléthorique d'une manière ou de l'autre; car alors si l'on ne fait précéder les évacuans appropriés pour enlever la plénitude ou sanguine, ou humorale, l'on n'obtient aucun succès, même en employant la méthode et le traiment analogues à la maladie.

En effet, s'il y a réplétion ou de sang, ou d'humeurs, il est impossible, ou du moins très-difficile de rétablir les fonctions lésées, ou de détruire les engorgemens, ou de corriger le vice des humeurs; car voilà les principales sources des maladies chroniques.

IIe. PRÉCEPTE.

Le symptome de la fievre, dont on combat la violence dans les maladies aiguës, et que, comme intermittente, l'art guérit, ne présente, dans les maladies chroniques, que l'effet de la maladie; c'est donc moins elle qu'il faut combattre, que la lésion de quelques-unes des fonctions, qui en est la cause.

L'expérience prouve que dans les maladies chro-

niques, la nature y fait peu ou rien. Ainsi, la fièvre qui, dans les maladies aiguës, est l'instrument de la nature pour opérer la guérison, n'est ici qu'un symptome de la maladie qui le plus souvent n'y fait rien, et qui y est entièrement subordonné; c'est donc à l'artiste à bien connaître la maladie, afin d'y opposer les meilleurs secours de l'art, qui, seul, doit ici tout faire.

IIIe. PRÉCEPTE.

C'est souvent un mal, dans les maladies chroniques, que le malade soit sans fievre; alors c'est à l'art à tâcher de procurer ce symptome.

On change, par ce moyen, la maladie chronique en une maladie aiguë; c'est ensuite à l'art à s'aider des mouvemens de la nature pour obtenir le succès.

IVe. PRÉCEPTE.

Lorsque le remede ou le traitement n'enleve pas le symptome, il faut en employer un autre.

Quelquefois le meilleur traitement ne réussit pas, sans qu'on puisse savoir pourquoi; c'est alors au médecin à ne pas s'opiniâtrer, mais à savoir se retourner.

Ve. PRÉCEPTE.

Les symptomes chroniques ont souvent besoin de remedes actifs.

C'est-là où la hardiesse téméraire du charla-

n réussit quelquefois : ainsi, sur-tout dans un s désespéré, l'on peut oser, mais avec plus de udence; non-seulement on obtient le succès ii est refusé à trop de timidité, mais encore ır-là, on ôte toute ressource au charlatan; gain ıur l'humanité de tous les côtés.

VIe. PRÉCEPTE.

n soulageant le symptome, ne croyez pas pour cela avoir guéri la maladie, à moins que ce symptome n'en soit la seule cause.

Tous les cas, où le symptome fait la maladie, ·ésentent cette exception.

VIIe. PRÉCEPTE.

: la guérison du symptome nuit à celle de la maladie, il faut, sans contredit, abandonner celle du symptome.

Voilà en quoi les charlatans et les ignorans ınt pernicieux; ils ne cherchent qu'à soulager le ıalade pour empaûmer sa confiance, et ils le ıcrifient. Le peuple est ici d'autant plus dupe, qu'il été frappé du soulagement qu'on a procuré, et ı'il croit, d'après cela, lorsque la maladie vient empirer, qu'elle était au-dessus de tout re-ıède, et qu'on ne pouvait mieux faire.

VIIIe. PRÉCEPTE.

orsque la cause de la maladie est inconnue, il faut chercher à guérir le symptome, ou du moins à le pallier.

Il se rencontre dans la pratique quelques ma-

ladies, mais heureusement assez rares, où l'on a besoin de savoir la cause pour guérir, et où cependant elle est fort cachée, fort obscure, et même quelquefois inconnue : ces maladies font le difficile de l'art. Si l'on substitue une cause théorétique mal fondée, et qu'on veuille en faire la base du traitement, presque toujours l'on se trompe, l'on fait mal, et quelquefois l'on fait mourir : le parti le plus sage alors est de s'en tenir à traiter le symptome ; il doit en être de même à l'égard des maladies incurables ; si l'on ne guérit pas, du moins l'on soulage, et le devoir du médecin est rempli.

IXe. PRÉCEPTE.

Les symptomes particuliers des quatre virus connus constituent souvent les maladies chroniques compliquées : voilà pourquoi, dans tous les cas difficiles et obscurs, le médecin doit apporter une sérieuse attention à ces symptômes.

Souvent la maladie résiste au traitement le mieux indiqué : trouvez la complication qui en donne la cause, vous guérissez.

Xe. ET DERNIER PRÉCEPTE.

Connaissez sur-tout les remedes spécifiques ; car ils sont le champ de bataille des maladies chroniques, ainsi que de leurs symptomes particuliers.

Ce n'est pas que les remèdes spécifiques ne soient, comme tout autre, soumis à des règles

articulières que l'observation médicinale et l'expérience enseignent : voilà pourquoi même les spéifiques, qui sont les remèdes les plus sûrs entre es mains des gens de l'art instruits, deviennent ntre celles des ignorans, de véritables poisons.

Il est inutile de dire combien l'on pourrait augienter le nombre de ces préceptes ; mais notre lan ne demande que les plus essentiels, et ceux-là iffisent, soit pour guider dans le plus grand ombre des cas aisés, soit pour retenir, dans les is difficiles, l'inconsidéré et l'ignorant, si peu u'il ait le sentiment de l'humanité, qui souvent e s'abuse lui-même aujourd'hui, que parce qu'il est pas même instruit de ce qu'il est le plus écessaire de savoir.

ARTICLE II.

u traitement des principaux symptômes des maladies chroniques.

Le traitement de ces symptomes est encore iniiment plus étendu, et bien autrement difficile ie celui des symptomes aigus ; mais pour nous ndre plus accessibles au public, nous choisirons ulement le plus facile, comme ce qui se prénte le plus communément à la pratique.

Nous suivrons aussi, dans la description de ces mptomes, le même plan de la localité des pars que nous avons adopté à l'égard des malaes aiguës.

Symptômes chroniques de la tête.

1.° La *douleur*, ou le *mal de tête*, fait sympne et maladie.

Si elle est le symptome d'une maladie carac térisée, telle que la migraine, le vertige, la ma nie, etc., c'est la maladie qu'il faut guérir pou dissiper le symptome.

Si la douleur de tête existe sans aucune autr maladie, le médecin doit en étudier la cause; san cela, l'on va au hasard. Ainsi,

La *douleur de tête pléthorique* se guérit par l saignée.

La *douleur de tête saburrale*, ou *humorale*, guérit par le vomitif, même répété.

La *douleur de tête pituiteuse* se guérit par l purgatifs appropriés.

La *douleur de tête périodique*, c'est-à-dire, q revient à une heure à-peu-près réglée, et qu en conséquence, prend le caractère des fièvr intermittentes, se guérit par le quinquina.

La *douleur de tête purement nerveuse*, c'est-à dire, sans qu'il y ait aucune des causes ci-dessu se guérit par l'opium. (Voyez l'article *opium*).

Enfin, disons qu'en cas d'opiniâtreté, on vient, suivant les cas, à appliquer, à la plan des pieds, un cataplasme fait avec de la mo tarde....; l'on applique aussi quelquefois, av avantage, sur l'endroit de la douleur, des se viettes trempées dans l'eau froide ou l'oxycra ou encore des compresses imbibées d'eau de m lisse....; l'application des sang-sues, sur le li même de la douleur, a aussi réussi....: le caut est le dernier remède que nous avons à propos

2.° L'*insomnie* est un symptome qui n'occu guères dans les maladies aiguës, parce que sommeil reprend avec la guérison de la maladi mais l'insomnie, symptome chronique, est tou autre chose.

L'*insomnie d'échauffement* se guérit par les rafraîchissans et les acides.

L'*insomnie du libertinage* veut le repos et les restaurans.

L'*insomnie, causée par l'état maladif de l'estomac*, par l'usage du *café*, par le *souper*, surtout abondant, ou encore chez d'autres par la *privation du souper*, tout cela est connu.

L'*insomnie habituelle*, sans cause évidente, se soulage beaucoup par le camphre...; si ce remède déplaît, on y substitue la liqueur anodine minérale....; on ajoute, aux remèdes internes, l'immersion des pieds dans l'eau froide, avant de se coucher : les calmans opiatiques ne réussissent guères ici; ils sont même contraires.

3.° L'*assoupissement*, qui accompagne les maladies, doit en suivre le traitement; nous ne devons considérer ici que celui qui est indépendant de toute autre maladie.

L'*assoupissement d'après le repas* est nul, et même naturel.

L'*assoupissement de l'ivresse* est l'affaire d'un jour; s'il est porté à l'excès, on chatouille le gosier pour faire vomir.

L'*assoupissement extraordinaire*, ou *continu*, se guérit par l'application de l'eau froide.

4.° Le *vertige*, ou le tournoiement de la tête, lorsqu'il est passager, est fort peu de chose; lorsqu'il est violent et continu, il présente un symptome qui est le plus bas dégré de l'apoplexie.

Le *vertige pléthorique* se guérit par la saignée.

Le *vertige humoral* par les évacuans.

Le *vertige habituel et continu*, lorsqu'il résiste aux deux secours médicinaux ci-dessus, qui sont

les remèdes généraux, a souvent été soulagé ou guéri par l'usage de la fleur de souffre, prise à l'intérieur.... : les vésicatoires y sont aussi utiles (voyez l'article *vésicatoire*); enfin, la poudre capitale, comme sternutatoire, a quelquefois réussi.

5.° Les *yeux* sont sujets à nombre de maladies; sans doute qu'il serait déplacé de parler ici des symptomes ou maladies qui exigent la main d'un opérateur habile; nous ne pouvons parler ici que des symptomes chroniques simples, que tout le monde peut soulager, et qui souvent ne deviennent longs, continus et graves en accidens de toutes sortes, que parce qu'on les néglige, et qu'on n'y apporte pas de bonne heure le traitement convenable.

L'*inflammation chronique de l'œil*, lorsqu'elle est de l'espèce désignée sous le nom d'*inflammation seche*, d'abord exige le traitement interne, commun à toutes les inflammations, c'est-à-dire, le traitement *anti-phlogistique* ou rafraîchissant, auquel on fait succéder les purgatifs plus ou moins continués, selon l'opiniâtreté du mal....; quant aux topiques, on emploie des fumigations douces avec la décoction de feuilles de mauves....; on applique ensuite légèrement, sur les paupières, un collyre fait avec de l'eau, dans laquelle on fait bouillir des pepins de coings, et à une chopine de laquelle l'on ajoutera dix grains de camphre....; on fera aussi entrer de tems en tems quelques gouttes de ce collyre dans l'œil.

Nous devons avertir que ce traitement méthodique, qui réussit dans les cas simples, est tout-à-fait infructueux, lorsque le mal est invétéré et opiniâtre; alors on emploie les légers escarotiques, l'onguent

l'onguent mercuriel; enfin, l'on scarifie l'œil avec le bout d'une lancette armée, afin de dégorger tous les vaisseaux capillaires.

L'inflammation chronique de l'espece humide demande le même traitement interne que l'ophtalmie *seche*; mais pour les topiques, on recommande particulièrement l'eau de saturne forte, qu'on camphre également.. . : on fera entrer aussi de tems en tems dans l'œil, quelques gouttes de ce même topique...; si le larmoiement résiste à ce remède, alors il faut en venir aux vésicatoires, dont on entretient l'écoulement pendant long-tems, c'est-à-dire, quelque tems encore après la cessation entière du mal.

6.° Les *taies de l'œil* s'effacent souvent, avec le tems, par le seul frottement des paupières;

Celles qui font cicatrice, sont incurables;

Celles qui sont guérissables, se guérissent encore plutôt par l'application légère, avec un pinceau, de la pommade faite avec deux gros de précipité rouge sur deux onces de beurre; s'il en résulte de la douleur, on baigne sur-le-champ l'œil dans du lait tiède. (Voyez le traité des maladies chirurgicales, article *tumeurs inflammatoires*).

Une observation fort intéressante à ce sujet, qui a été donnée par un chirurgien célèbre, *Benjamin-Bell*, c'est que les taies, lorsqu'elles sont prominentes, sont les seules qui se guérissent en employant les escarotiques, ou par l'opération chirurgicale....; celles qui ne sont pas prominentes, ne cèdent en rien aux escarotiques : l'usage du mercure doux à l'intérieur, et un séton à la nuque, peuvent amener le succès; mais en géné-

rai il est fort douteux ; ce dont on doit avertir le malade.

7.° Les *paupieres gonflées*, *rouges*, et dont l'inflammation est chronique, se collent dans la nuit, et finissent par s'ulcérer.

L'*inflammation récente* et *simple* se guérit en mettant, avec précaution, tous les soirs en se couchant, entre les deux paupières, un peu d'onguent napolitain, au tiers de mercure, frais fait.

L'*inflammation écrouelleuse*, qui est la plus commune, ainsi que la *vénérienne*, ne peut se guérir qu'en traitant la maladie principale qui les occasionne.

L'*inflammation ulcérée* se guérit en ajoutant à l'onguent mercuriel une huitième partie de précipité rouge.

8.° La *chassie* est un symptome qui suit les mêmes accidens relatifs à ceux des paupières : ce symptome exige aussi les mêmes remèdes.

9.° La *vue faible* se fortifie en introduisant de tems en tems dans les yeux quelques gouttes d'eau froide vinaigrée (voyez le traité des maladies chirurgicales, article de l'*inflammation de l'œil*) : on bassine aussi souvent les paupières avec du kirk-vaser, dans lequel on a fait infuser des semences de fenouil et des feuilles de rhue.

10.° Les *oreilles* sont un organe moins délicat que l'œil, mais qui présente également ses phénomènes morbifiques particuliers.

Les *douleurs inflammatoires*, auxquelles succèdent souvent les abcès, ne concernent pas cet article.

Les *douleurs spasmodiques* se soulagent par le musc, le camphre ou l'œther.

Les *douleurs périodiques*, qui sont quelquefois insupportables par leur violence, se guérissent par le quinquina.

11.° Le suintement des oreilles, lorsqu'il est *simple* et *récent*, se guérit par les dessiccatifs.

Le suintement *dartreux*, lorsqu'il peut se guérir sans danger, se dessèche par la pommade de souffre.

12.° Le *bourdonnement des oreilles* dépend aussi de plusieurs causes; il n'est ici question que du symptôme chronique, dont la surdité est le dernier terme.

Le *bourdonnement*, *causé par l'engorgement*, se guérit par les fondans évacuans.

Le *bourdonnement d'irritation* se guérit par les huileux en topique.

Le *bourdonnement spasmodique* se guérit par les anti-spasmodiques, tels que principalement le musc.

13.° La *surdité*, dans les maladies aiguës, n'est rien; mais comme chronique, c'est un symptome des plus affligeant.

La *surdité*, *causée par la cire accumulée*, se guérit facilement, d'abord en laissant séjourner de l'huile tiède, de manière à détacher la cire...., ensuite par des injections d'eau tiède pour la faire sortir.

La *surdité*, *par relâchement*, se guérit par les topiques spiritueux; l'on y joint l'application d'un vésicatoire derrière les oreilles.... ; dans le cas de résistance et d'opiniâtreté, la fumée de tabac, introduite dans l'oreille, a souvent obtenu le succès.

La *surdité*, *par la sécheresse*, se guérit par

les vapeurs émollientes, reçues dans l'oreille; à la suite de chacune desquelles l'on introduit du coton trempé dans de l'huile d'amandes amères.

La *surdité spasmodique*, qui varie selon la disposition du sujet, et selon sa plus ou moins bonne santé, se guérit assez souvent par le musc introduit dans l'oreille ..., ainsi que par l'œther, qu'on a soin d'enchaîner au moyen d'un peu d'huile.

Enfin, disons que la *surdité de naissance*, la *surdité des vieillards*, ainsi que la *surdité invétérée*, sont presque toujours incurables.

14.° Les *vices du nez* ne présentent que peu de symptomes.

L'*enchifrénement*, ou *rhume de cerveau*, n'est qu'un symptome ordinairement simple et passager, quoiqu'il tienne de l'inflammation; comme aigu, ce n'est pas ici notre objet.

L'*enchifrénement chronique sec* demande d'abord la vapeur d'eau bouillante; l'on renifle ensuite le jus de betteraves.... : la vapeur de vinaigre, respirée pendant long-tems, réussit.

L'*enchifrénement humide* se guérit par la fumigation de tabac.

Les *ulceres du nez* sont soumis au traitement chirurgical. (Voyez le traité de la chirurgie, article *ulceres*).

15.° La *langue*, les *gencives*, le *palais*, les *dents*, présentent nombre de symptomes morbifiques, aigus et chroniques : nous ne nous occuperons ici que des symptomes légers, et qui, par leur opiniâtreté, sont dans la classe des chroniques.

Les *ulceres de la bouche*, lorsqu'ils sont *ordi-*

dinaires et *simples*, se guérissent en les frottant avec le vin miellé, auquel on ajoute l'alun.... ; s'ils sont opiniâtres et résistent, on en vient à bout en les touchant avec l'esprit de vitriol, ou en y appliquant une pierre de vitriol bleu, si cela est possible.

L'*ulcere opiniâtre*, provenant d'une dent cassée, ou même du tartre accumulé sur la dent, ne se guérit que par l'extraction de la dent, ou du tartre qui la recouvre.

Les *ulceres du palais*, et même de la *luette*, lorsqu'ils résistent aux remèdes généraux, ainsi qu'aux topiques ci-dessus, on est obligé de les toucher, autant qu'il est possible, avec un peu d'eau, dans une chopine de laquelle on a dissout quinze grains de verd-de-gris; il faut alors faire en sorte que le malade n'en avale pas.

Les *ulceres avec tubercule* ne se guérissent que par l'extirpation du tubercule.

Enfin, l'*ulcere cancéreux*, soit à la langue, soit à la joue, ne se guérit que par l'extirpation.

16° Les *abcès des gencives* chroniques sont ordinairement dans les alvéoles; souvent ils deviennent fistuleux : le véritable remède est l'extraction de la dent.

17.° Les *abcès de la mâchoire* demandent d'être ouverts de bonne heure, et d'être traités par un habile chirurgien; si l'on se néglige, ou si l'on se fie à un ignorant, il en résulte bientôt des fistules et la carie, qui ne manquent pas d'amener la destruction totale de la mâchoire, de la joue, enfin la mort.

18.° La *douleur*, ou le *mal de dents*, est souvent un mal insupportable, auquel chacun donne

son remède infaillible ; cependant l'on va voir avec quel fondement, ici comme ailleurs.

Le *mal de dents*, *par carie*, est peut-être le seul qui exige l'extraction de la dent; si on l'arrache pour tout autre cas, l'on n'y gagne rien; car le mal se reporte sur une autre dent.

Le *mal de dents*, *par l'irritation du nerf*, de quelque cause qu'il vienne, si la dent a un trou, il faut le boucher exactement, de manière que l'air, ni les alimens, ni la boisson ne puissent y pénétrer. D'abord on emploie, pendant plusieurs jours, quelques gouttes d'une huile essentielle quelconque, pour parvenir à lui ôter de sa sensibilité, ou mieux, d'acide vitriolique, mais avec beaucoup de précaution ; ensuite on la plombe exactement avec plusieurs feuilles d'étain coupées fort mince; si le trou extérieur est trop large pour fixer l'étain, alors on se contente de boucher le trou avec de la gomme lacque, le mastic, ou la cire d'abeille : comme ce bouchon tient peu, on a le soin de le renouveler; vu la facilité de le faire, ce secours devient utile.

Le *mal de dents*, *par le vice de la constitution*, ce qui arrive bien plus souvent qu'on ne pense, ne fait que s'aggraver en arrachant la dent; on n'obtient alors du soulagement que par les opiatiques, et encore en évitant avec soin le froid.

Le *mal de dents*, *par l'inflammation*, ce qu'on connaît à la rougeur des joues, etc., veut la saignée locale aux gencives, qu'on scarifie alors : on reçoit la vapeur de l'eau chaude ; l'on finit par en venir à l'opium.

La *douleur*, *par les dents branlantes*, demande

qu'elles soient scarifiées, afin de les dégorger par la saignée..., ensuite on emploie les astringens, tels que la décoction de l'écorce de chêne, à laquelle on peut joindre l'alun.

La *douleur de dents rhumatismale, histérique*, ou de toute autre maladie irritante, ne se soulage que par l'opium.

La *douleur de dents saburrale*, ou causée par l'estomac engoué d'humeurs, ne peut se guérir que par le vomitif.

Le *mal de dents de grossesse* se guérit, ainsi que la douleur inflammatoire ci-dessus, par la saignée locale des gencives, et même par la saignée du bras.

La *douleur de dents pituiteuse* ne reçoit de soulagement permanent qu'en prenant pendant dix à douze jours deux grains d'aloës.

La *douleur de dents périodique*, qui tient de la nature de la fièvre intermittente, ne se guérit que par le quinquina.

Enfin, disons qu'indépendamment du traitement, véritablement curatif suivant les causes différentes ci-dessus, l'on obtient presque toujours, du moins un soulagement momentané, en appliquant sur la dent un grain d'opium, ou mieux, quelques gouttes d'une dissolution de camphre et d'opium dans l'huile et dans l'esprit de vin.

D'après la simple énumération des causes ci-dessus, qu'on se fie dorénavant au charlatan ou à l'ignorant chirurgien, qui ne connaît que d'arracher une dent indistinctement dans tous les cas, et ce, le plus souvent encore fort mal. Quelle leçon pour le peuple ! car si l'on trouve si peu d'hommes instruits pour les maux les plus évidens,

et qu'on croit les plus simples, comment peut-on penser qu'on y trouvera une instruction suffisante pour les maladies internes, qu'on sait si compliquées? *Qui vult décipi, decipiatur*; celui qui s'embarrasse fort peu d'être trompé, mérite de l'être.

19.° Les *amygdales qui éprouvent un gonflement considérable chronique*, peuvent s'extirper, en les serrant succinctement avec un fil d'argent, ou autre nœud fait avec une corde à boyaux, etc. : l'on guérit par ce secours radicalement et sans retour.

20.° La *luette, relâchée et tombée*, se rétablit assez souvent par les fomentations astringentes, et en appliquant, à l'extrémité de la luette, une cuillère à café remplie de poudre d'alun...; mais si le mal résiste, l'on obtient la guérison par l'amputation, sans courir aucun risque, et qui plus est, sans craindre la récidive.

21.° Les *maux de gorge chroniques* demandent d'abord les fomentations en vapeur, qui se portent sur la gorge, moyennant un entonnoir placé sur la décoction bouillante; ce secours si facile devrait même être employé plus fréquemment dans bien des maladies de poitrine.... : l'on joint à ce topique les scarifications sur les parties enflammées, afin d'obtenir une saignée locale qui dégorge avec succès les parties engorgées.

Symptômes chroniques de la poitrine.

1.° La *toux chronique* est toujours sèche, dit *Morgagni*, excepté dans la phtysie, tandis que presque toutes les toux de poitrine, dans les ma-

ladies aiguës, sont ou doivent être plus ou moins accompagnées de crachats.

Il y a tant d'espèces de toux, que le médecin doit combattre chacune d'elles par les remèdes qui leur sont propres.

La *toux pléthorique* se guérit par la saignée.

La *toux saburrale*, par le vomitif.

La *toux pituiteuse*, par les purgatifs.

La *toux d'engorgement visqueux*, par les incisifs appropriés.

La *toux d'irritation*, par les humectans et les opiatiques.

La *toux acrimonieuse*, par les incrassans et les adoucissans sucrés, par le lait. Il faut encore, pour obtenir un succès sûr, savoir distinguer la toux *pectorale*, la toux *stomacale*, la toux pour ainsi dire *continue*, enfin, la toux *quinteuse*.

Independamment de ces connaissances particulières bien précises, on doit encore connaître le genre et l'espèce de toux propre à chaque espèce de maladie, telle que, par exemple, la toux des fièvres d'accès, la toux de la pulmonie; on sent bien qu'alors c'est le traitement de la maladie qui fait le traitement de la toux, dont elle n'est que le symptome.

Donnons un exemple, et prenons exprès la maladie la plus commune. La toux *coqueluche* (voyez coqueluche aiguë, article *des symptomes aigus de la poitrine*), celle qui est chronique, c'est-à-dire, l'espèce qui est sans fièvre, et dont l'opiniâtreté va au-delà de deux mois, et même jusqu'à trois; cette maladie veut d'abord la saignée, s'il y a pléthore, sur-tout si la violence et la durée des quintes portent le sang

au cerveau; ce qui rend le visage violet, et fait souvent jaillir le sang du nez : on y joint les bains de pieds et le régime rafraîchissant; ensuite, s'il y a un apparat bilieux, on emploie le vomitif. Voilà le traitement préliminaire, celui des premiers jours; alors on suit encore les indications : si le malade, outre les alimens, vomit des glaires collantes, on donne l'ipécacuanha à petite dose, qu'on réitère plus ou moins souvent, et qu'on continue, selon l'opiniâtreté de ce symptome : ces remèdes sont la base du traitement méthodique de cette maladie; mais il y a des accidens particuliers auxquels on oppose aussi des remèdes particuliers : ainsi, lorsque les accès de toux augmentent au point de devenir convulsifs, alors, s'il n'y a pas de contre-indication, on en vient aux opiatiques (Voyez l'article *opium*). Quelques grains de succin, broyés avec le sucre, souvent réussissent....; on obtient quelquefois un grand succès, en employant quelques grains de musc ou d'ambre, qu'on broie avec un grain de sel volatil de corne de cerf, et qu'on incorpore dans du sirop : on délaye le tout dans une cuillerée d'eau de canelle simple....; quelquefois on emploie avec succès les baumes, tels que celui du Pérou, de Tolu, etc....; lorsqu'il y a faiblesse, l'eau de canelle, même spiritueuse, avec son double d'eau, ou un peu de vin d'alicante, deviennent utiles....; enfin, disons qu'on retire quelquefois un grand avantage du régime laiteux.

Tous ces divers remèdes, recommandés dans les meilleurs auteurs, ne deviennent précieux qu'entre les mains de l'habile médecin qui sait saisir chaque indication pour en faire une ap-

plication convenable et raisonnée. Ne manquons pas d'avertir, à cette occasion, que le public avec ses recettes, ou l'ignorant avec son empirisme aveugle, n'allant qu'au hasard, ne peut réussir non plus que par hasard ; souvent il n'obtient aucun succès, ou, ce qui est pire quelquefois, même avec de bons remèdes, il augmente le mal ; mais que s'en suit-il ? Pour se disculper de la sottise d'employer un ignorant qu'on veut prôner, ou qu'on croit nécessaire, on dit : *Il a fait de son mieux.* Sans doute il a fait de son mieux ; personne ne le conteste ; mais pour l'avantage du malade, il eût mieux valu qu'il n'eût rien fait du tout, que de faire cette sorte de mieux. Voilà le vrai : *Méfiez-vous toujours, même du mieux de l'ignorant.*

2.° L'*oppression.* Ce symptome chronique exige d'abord qu'on distingue celui qui a sa source dans l'affection du poumon, de celui qui naît de l'embarras de l'estomac ; sans cela, on ne peut qu'aller au hasard.

L'*oppression*, qui naît de l'*embarras de l'estomac*, est ordinairement légère ; elle se guérit par le vomitif.

L'oppression, qui prend dans la nuit, et connue sous le nom de *cochemar*, se guerit par la privation du souper ; dans le cas où l'on croit avoir trop soupé, il est avantageux de prendre, avant de se coucher, un peu de kirkvaser ou pur, ou jetté dans une petite tasse de thé, si l'on a déjà bu à ce souper des liqueurs.

L'oppression, plus ou moins continue et longue, qui naît du poumon, est le symptome d'une *fluxion de poitrine chronique*, dont le caractère,

plus ou moins obscur et caché, échappe à coup sûr aux ignorans, et encore aux inattentifs : ce symptome exige nécessairement la saignée, et même de la réitérer selon les indications.

L'*oppression asthmatique*, ou l'*asthme*, reconnaît plusieurs causes qui demandent un traitement différent.

L'*asthme humide*, ou *séreux*, veut l'émétique, ensuite les purgatifs, et en cas d'opiniâtreté, les vésicatoires. (Voyez l'article *vésicatoire*). On obtient le soulagement du symptome quelquefois par une demi-tasse de café fort, à laquelle on ajoute, selon les indications et dans les cas de faiblesse, sur-tout lorsqu'on n'a à craindre aucune inflammation, quinze à vingt gouttes d'esprit volatil huileux, ou d'eau de luce.

L'*asthme sec sanguin* veut la saignée, même répétée ; le bain des pieds, les lavemens aiguisés de vinaigre, et les deux purgatifs ; après ces premiers remèdes, on emploie la potion de café, composée comme ci-dessus, pour obtenir le soulagement du symptome.

L'*asthme sec et spasmodique*, lorsqu'il est violent jusques à l'étranglement, veut aussi la saignée, si d'ailleurs rien ne la contre-indique ; l'ipécacuanha réussit souvent, même dans l'accès....; ensuite on donne un mélange d'un demi-gros d'huile thérébentine, à laquelle on ajoute six gouttes d'esprit volatil de sel amoniac, et qu'on adoucit avec une cuillerée de sirop : on réitère à chaque demi heure dans les cas pressés....; on applique aussi les vésicatoires. Hors de l'accès, l'ipécacuanha, continué long-tems à petite dose, réussit : on prend, dans le courant de la journée, de l'eau de miel.

L'*asthme suffocant*, qui quelquefois fait mourir en quelques heures, et sans qu'on ait le tems de demander du secours, veut impérieusement la saignée faite promptement, et encore de la réitérer sans délai....; après ce secours indispensable, on en vient au remède ci-dessus, composé avec l'huile de thérébentine et 5 à 6 gouttes d'esprit volatil, qu'on réitère, même à chaque quart-d'heure. Ce symptome, si alarmant, demande non-seulement les remèdes les plus prompts dans l'accès, mais encore qu'on emploie les remèdes nécessaires pour tâcher d'en prévenir le retour.

Enfin, disons que l'*asthme symptomatique*, c'est-à-dire, qui est occasionné par toute autre maladie, dont l'asthme est le symptome, tel que l'oppression *pulmonique*, celle dûe à la *rentrée de quelqu'humeur*, etc., ne cède que par la guérison de ces mêmes maladies; cependant l'on doit chercher à soulager les accès, comme symptome, par l'un des remèdes ci-dessus, selon les indications.

3° Le *hocquet chronique*, ou dépend d'autres maladies, ou il est convulsif; on distingue aussi celui qui est périodique du continu, le simple de celui qui est opiniâtre, etc.

Le *hocquet*, *symptome d'autres maladies*, doit suivre le traitement de ces mêmes maladies. Ainsi, par exemple, le hocquet, causé par le poison, veut les adoucissans appropriés et le lait; le hocquet, causé par la goutte, veut au contraire les spiritueux, etc.

Le *hocquet ordinaire et simple*, causé par la plénitude de l'estomac, se guérit, s'il est fort, en procurant le vomissement par une cuillerée d'eau

de carmes et autant d'eau....; lorsqu'il est faible, une cuillerée de vinaigre suffit.

Le *hocquet venteux*, ou *spasmodique*, se guérit par de l'eau de fleurs d'orange, à une cuillerée de laquelle on ajoute dix gouttes d'alkali volatil.... ; s'il résiste, on donne douze à quinze grains de musc : c'est le meilleur remède.

Disons que ce symptome cède aussi quelquefois aux remèdes externes, tels que l'application du liniment volatil, et par-dessus, une emplâtre de thériaque.

4.° Les *palpitations passageres* appartiennent à l'état morbifique aigu ; les *permanentes* sont chroniques : c'est de ces dernières dont nous devons nous occuper ici.

La *palpitation pléthorique* se guérit par la saignée.

La *palpitation cachectique* se guérit par les remèdes propres à l'espèce de cachexie, selon les indications : les fortifians conviennent ici en général.

La *palpitation spasmodique* se guérit par les demi-bains, par les calmans, par les lavemens avec l'assa-fœtida ; tels sont les principaux remèdes.

La *palpitation*, *par épuisement*, requiert les restaurans.

5.° L'*évanouissement*, ou la *défaillance*, ou encore le *mal de cœur*, est effrayant; mais il est sans danger, lorsqu'il n'est que momentané.

L'*évanouissement, suite de maladie, et qui dure long-tems*, demande les excitans les plus puissans, tels que l'eau-de-vie de lavande, l'eau de la reine d'Hongrie, etc.

L'*évanouissement histérique*, que j'ai vu durer plus de quinze jours continus sans rien prendre du tout, se traite en tâchant de faire prendre quinze gouttes d'alkali volatil, étendues dans une cuillerée d'eau qu'on adoucit avec du sirop.... : on fait respirer aussi continuellement ce même alkali volatil....; l'on donne des lavemens acres, auxquels on ajoute l'assa-fœtida.... ; enfin, on ordonne le bain tiède des pieds...., et l'on applique sur le creux de l'estomac une compresse trempée dans de l'eau-de-vie chaude.

L'*évanouissement*, *symptome d'autres maladies*, en annonce plus ou moins le danger; chez les personnes âgées, il est quelquefois le signe pernicieux de l'apoplexie; alors il faut, sans différer, traiter les indications présentes de ces maladies.

Symptômes chroniques de l'abdomen, ou du ventre.

1.° Le *dégoût* est un symptome des plus commun.

Lorsqu'il est l'accompagnement ou le symptome d'une maladie quelconque, il n'y a pas de doute que c'est en guérissant la maladie qu'on guérit le symptome : le dégoût, sans autre maladie, est l'espèce que nous considérons ici.

Le *dégoût, par l'inertie de la bile*, veut l'ipécacuanha comme vomitif, ensuite une décoction d'un gros de rhubarbe pour une chopine d'eau, dont on prend un petit verre le matin à jeûn; le second, une demi-heure avant le dîner; et le troisième, une heure avant le souper.

Le *dégoût, par la faiblesse de l'estomac*, se guérit par le régime approprié : l'on prend, pendant douze à quinze jours, un grain d'aloës, immédiatement avant le repas, sur tout si le ventre n'est pas libre............... ; s'il y a de la chaleur, on préfère l'athiops martial à la dose de quinze grains.... ; un scrupule de quinquina en poudre réussit aussi très-bien....; enfin, à la fin du repas, on prend un peu de café ou d'eau-de-vie, si elle réussit mieux... : à ces remèdes, l'on joint l'application sur l'estomac, d'une compresse imbibée d'eau-de-vie.

Le *dégoût, par engouement de l'estomac*, veut le vomitif...., ensuite les pastilles d'ipécacuanha.

Le *dégoût momentané, par la surcharge de l'estomac*, veut la diète et l'eau.

2.° L'*ardeur à l'estomac*, ou le *ferchaud.*

Le *ferchaud bilieux* se guérit par le vomitif.

Le *ferchaud, par les acides*, requiert la magnésie blanche, ou encore la craie.

Le *ferchaud, lorsqu'il est dans l'accès et qu'il tourmente*, s'appaise en prenant une demi-cuillerée de vinaigre, adoucie avec un quart d'huile.

Le *ferchaud se prévient*, au moins pour du tems, en prenant, pendant un mois au moins, quinze à vingt grains de pilules savoneuses.

3.° Le *vomissement chronique* est tout autre que l'aigu ; il est souvent dû ou à une tumeur, ou à l'embarras des glandes de l'estomac : alors il faut guérir la maladie principale pour venir à bout du symptome.

Le *vomissement par les aigres* se guérit par la magnésie blanche.

Le *vomissement de sang*, s'il est dû à la *maladie*

ladie noire, se guérit par les acides ; si c'est une hémorragie simple, la saignée et ensuite les astringens constituent le fond du traitement.

Le *vomissement avec douleur et irritation* s'appaise par l'application d'une emplâtre de thériaque.

Le *vomissement des femmes grosses* se guérit par l'ipécacuanha, si l'estomac est engoué ; par la saignée, s'il y a pléthore ; enfin, en mangeant des olives pochetées, si ce n'est qu'acreté : le café au lait convient, car il se vomit rarement.

4.° La *colique*, ou *douleur d'estomac chronique*, doit être toujours sans inflammation, du moins aiguë.

La *colique pléthorique*, sur-tout celle qui survient après la suppression d'une évacuation sanguine habituelle, se guérit par la saignée.

La *colique bilieuse* se guérit par le vomitif, qu'on réitère selon le besoin.

La *colique venteuse*, ou *spasmodique*, se guérit par les carminatifs.., et lors de l'accès, par dix gouttes d'œther dans un peu de sucre rapé, ou encore une cuillère à café d'eau de mélisse avec le double d'eau.

La *colique, par les mauvaises digestions*, se guérit en prenant, pendant dix à douze jours, un grain d'aloës....., et encore par l'usage de quarante gouttes d'élixir de vitriol, dans un demi-verre d'eau, pris avant le dîner.

La *colique pituiteuse, par la faiblesse, de l'estomac*, se guérit par l'aloës.

La *colique humorale acrimonieuse* se guérit par le vésicatoire.

La *colique, par les humeurs répercutées*, telles que la *goutte*, etc., veut l'eau-de-vie et autres spiritueux forts.

La *colique d'irritation*, sans cause apparente, demande les opiatiques. (V. l'art. *opium*). H

5.° La *colique intestinale chronique* doit se distinguer de la colique de l'estomac, puisque le traitement en est différent : voilà aussi pourquoi nous en avons parlé séparément.

La *colique intestinale chronique*, *avec chaleur et soif*, se guérit dans le commencement par la saignée et l'usage du petit lait; on emploie ensuite les légers évacuans.

La *colique intestinale bilieuse* se guérit par les purgatifs, qu'on réitère jusqu'à parfaite guérison.

La *colique intestinale pituiteuse* se guérit aussi par les purgatifs, mêlés avec les décoctions amères.... ; en cas de résistance, on emploie le vésicatoire à l'endroit de la douleur.

La *colique intestinale venteuse* se guérit par les carminatifs appropriés, tels que sur-tout l'anis : c'est dans cette espèce seule que l'eau-de-vie soulage, ainsi qu'une cuillère à café d'eau de mélisse, qu'on affaiblit avec le double d'eau.

La *colique intestinale spasmodique* se soulage par l'assa-fœtida en lavement et par les opiatiques : on recommande aussi le bain tiède des pieds et l'application des serviettes chaudes sur le ventre.

La *colique intestinale vermineuse* se guérit par les vermifuges, ou mieux, par le *vermicide* du célèbre vétérinaire Chabert, qui n'est, je crois, que le goudron désempyreumatisé.

Outre la colique intestinale, il y a encore les coliques dépendantes de l'affection des autres viscères abdominaux : ainsi l'on reconnaît,

La *colique hépatique chronique*, ou *la jaunisse*, dépendante elle-même de plusieurs causes.

qu'il est essentiel de distinguer, puisque chaque cause différente exige un traitement différent : il y a la jaunisse *spasmodique*; elle se guérit comme la colique spasmodique ci-dessus; il y a aussi la jaunisse *bilieuse*, *pituiteuse*, etc. : le traitement est le même que celui des espèces de coliques ci-dessus, qui reconnaissent la même cause ; mais indépendamment de celles-là, il y a encore la *jaunisse par les calculs biliaires* : le remède de M. Durande, médecin de Dijon, dont l'œther est le principal ingrédient, en est le vrai spécifique.

La *colique néphrétique chronique* reconnaît pour cause, ou les *glaires*, ou les *graviers* : le premier cas demande le traitement de la colique pituiteuse; le deuxième, celui du remède de Durande, dont il vient d'être parlé.

La *colique hémorroïdale*, lorsque l'évacuation sanguine manque, ou ne se fait pas suffisamment, demande l'application des sang-sues au fondement.... ; s'il y a inflammation, on emploie le bain tiède des pieds, le bain de vapeurs à l'anus...., des lavemens émolliens et huileux.... ; enfin, tout le régime rafraîchissant.... ; si au contraire il n'y a aucune inflammation, on emploie avec succès les opiatiques, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. (Voyez l'article *opium*).

6.° La *diarrhée chronique*, ainsi que les autres symptomes, dépend de plusieurs causes qu'il faut savoir distinguer pour y appliquer le traitement convenable : ainsi, par exemple, la diarrhée *symptomatique*, la diarrhée *colliquative*, soit des pulmoniques, soit d'autres maladies chroniques, et les autres diarrhées de cette espèce, ne concernent

pas ce traité, puisque le traitement de chacune de ces espèces tient à celui de la maladie dont elles sont le symptome : nous ne parlerons ici que de la diarrhée chronique *essentielle*, suivant leurs causes particulières.

La *diarrhée chronique avec phlogose*, ou *inflammatoire*, se guerit par le petit lait.

La *diarrhée bilieuse* se guérit par le vomitif.

La *diarrhée*, *par humeur acre irritante*, qu'on doit regarder comme le rhume des intestins, se guérit par les adoucissans, tels que la décoction blanche, dans laquelle on dissout de la gomme arabique.

La *diarrhée*, *par le relâchement des intestins*, se guérit par la rhubarbe....; s'il résiste, on emploie les astringens.

La *diarrhée*, *par le froid des pieds*, cède au bain tiède des pieds.

La *diarrhée périodique* demande, pour être traitée convenablement, beaucoup de connaissances. (Voyez la note suivante).

Nota. Qu'il est des diarrhées utiles ! c'est au médecin à savoir les bien connaître; car ce serait un très-grand mal d'arrêter cette espèce de diarrhée, sur-tout par les astringens.

7.° La *constipation chronique habituelle* est un symptome plus fâcheux qu'on ne pense, surtout par les suites maladives qu'elle entraîne.

La *constipation*, *par la faiblesse et l'inertie des intestins*, lorsque le tempérament est pituiteux, se guérit par l'aloës pris à la dose d'un grain, et continué de tems à autre ; on y joint l'œthiops martial.

La *constipation*, *par desséchement*, se guérit

en prenant du petit lait de tems en tems, joint à un régime relâchant; les pilules de savon, continuées pendant long-tems, réussissent à la longue : les tablettes de souffre sont d'un effet plus prompt et plus sûr.

8.° La *chûte du fondement chronique* se guérit en introduisant dans l'anus, et en le fixant par un bandage, un pessaire de cire qu'on enduit plus ou moins d'un astringent, tel que l'alun en poudre.

9.° Le *flux d'urine excessif*, ou le *diabétès* chronique, épuise bientôt le malade.

Le *diabétès ancien*, chez les vieillards, est incurable.

Le *diabètès nouveau* se guérit par le petit lait fait avec l'alun; les calmans sont aussi utiles : l'on finit la cure par les fortifians, dont les meilleurs sont le bon vin et le quinquina.

Le *diabétès, avec une humeur acrimonieuse et irritante*, se guérit par l'usage de l'ycthiocole, ou colle de poisson, et par la gomme arabique.

10.° L'*incontinence d'urine chronique*, symptome qui consiste en ce que l'urine s'échappe involontairement, se traite suivant la cause qui l'occasionne.

L'*incontinence d'urine, par acrimonie*, demande les demi-bains...., les adoucissans...., ensuite les purgatifs.

L'*incontinence d'urine, par irritation*, se guérit par l'usage de la gomme arabique...., et par les opiatiques (voyez l'article *opium*); on y emploie aussi les fomentations adoucissantes avec le lait.

L'*incontinence d'urine*, par la paralysie, doit se traiter par les remèdes généraux contre la paralysie.

L'*incontinence d'urine, par la grossesse*, se guérit avec l'accouchement.

L'*incontinence d'urine, par la pierre dans la vessie*, se guérit quelquefois par une sorte d'attitude qui en favorise le déplacement...., mais en cas d'opiniâtreté, plus sûrement par l'opération de la sonde.... : l'usage de l'eau seconde de chaux, à la dose d'une chopine le matin, a souvent réussi pour dissiper les graviers....; trente ou quarante gouttes d'esprit de nitre dulcifié, mêlées à une bouteille de décoction de café non brûlé, donnent un remède qui, étant continué, a souvent procuré beaucoup de soulagement.

L'*incontinence d'urine, pendant le sommeil*, se guérit en éveillant à plusieurs reprises l'incontinent pour le faire uriner....; l'on fait prendre aussi de la gomme arabique....; enfin, on purge de tems à autre.

11°. L'*ardeur d'urine chronique*, ou *difficulté d'uriner*, ou médicinalement parlant *disurie*, ou *ischurie*, ou *strangurie*, lorsque ce symptome provient d'une maladie quelconque, il demande le traitement de cette maladie, ainsi qu'on le voit, par exemple, dans la maladie vénérienne. (Voyez l'article *vérole*).

L'*ardeur d'urine chronique*, occasionnée par la *pléthore*, soit générale, soit celle des vaisseaux de la partie affectée, se guérit par la saignée ordinaire..., et en même tems par l'application des sang-sues au périné.

L'*ardeur d'urine, par une acrimonie irritante*, se guérit par une tisanne gommeuse et de graine de lin...., par des lavemens pareils....; enfin, par les purgatifs doux.

L'*ardeur d'urine spasmodique* se guérit, outre les remèdes adoucissans ci-dessus pour l'ardeur acrimonieuse, par le laudanum, pris ou par la bouche, ou même en lavement.

L'*ardeur d'urine momentanée, par l'usage de la bierre nouvelle*, se guérit en buvant un peu d'eau-de-vie.

12.° La *rétention*, ou *la suppression d'urine chronique*, tient au défaut de fonctions, ou des reins, ou des urétères, ou de la vessie, ou même quelquefois de l'urètre.

La *suppression d'urine vésicale* est commune aux vieillards; elle est ordinairement incurable.

La *suppression, par la paralysie*, se guérit en assez peu de tems, en vidant journellement la vessie par la sonde...., et en employant en même tems les remèdes confortans appropriés.

La *suppression, pour avoir retenu long-tems ses urines*, se guérit en se tenant les pieds nuds sur le carreau.... : on donne des lavemens avec la thérébentine.

La *suppression, par le gonflement de la prostate*, se guérit par les bougies graduées.

La *rétention catharrale*, décrite par Chopart, veut la sonde et les remèdes appropriés à la cause qui donne naissance à cette espèce particulière.

La *suppression, par la grossesse*, se guérit souvent au cinquième mois, et plus sûrement encore avec l'accouchement.

La *suppression, par les excès commis avec les femmes*, veut le demi-bain un peu froid...., les lavemens avec la thérébentine.

Enfin, disons, pour l'utilité publique, que la suppression d'urine, venant du défaut des reins,

demande les diurétiques, tandis que ces mêmes remèdes sont pernicieux dans la suppression vésicale. Que deviennent là cette foule d'ignorans qui ne voient que des remèdes pour faire uriner, dans tous les cas où l'urine est supprimée ?

Veut-on connaître à fond tous les détails des différentes maladies si difficiles de la vessie ? Il faut étudier Desaut, ou mieux, Chopart.

Là, finit le traitement des principaux symptomes des maladies chroniques, suivant leur localité.

Nous ne parlons pas ici des symptomes relatifs aux maladies de la peau ; ils sont presque tous, du moins les principaux et les plus communs, dépendans des maladies chirurgicales : comme nous en avons traité particulièrement dans cet ouvrage, nous y renvoyons. Nous ne parlons pas non plus des symptomes relatifs à tout le corps en général, tels que, par exemple, les fièvres lentes chroniques, les diverses cachéxies ou dépravations d'humeurs, les affections scorbutiques, l'enflure, l'échauffement, l'épuisement, etc., ni même des symptomes des maladies des articulations, tels que les douleurs, la goutte, le rhumatisme, etc. Ces divers états morbifiques présentent des symptomes trop compliqués pour pouvoir être facilement saisis d'après un simple énoncé : d'ailleurs ils sont dans le fait plutôt des maladies et des maladies difficiles, que des symptomes ; peut-être même, à ce dernier égard, me reprochera t-on d'avoir parlé jusqu'ici de maladies sous le nom de symptomes ; mais cela ne pouvait guères être autrement, puisqu'en médecine symp-

tome et maladie sont souvent la même chose. Au surplus, il ne s'agit pas ici de se jouer sur les mots; notre seul but est l'utile : l'avons - nous atteint, qu'importe le mode ? C'est aussi dans cette seule vue, et pour completter notre tableau du traitement des symptomes, que nous allons présenter, ainsi que nous l'avons annoncé, celui des symptomes des maladies des enfans, et nous terminerons par ceux relatifs aux maladies du sexe.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des principaux symptômes des maladies des enfans.

1.° L'ENFANT, en naissant, vient quelquefois dans un état de *mort apparente.* (Voyez le traitement des *asphyxies*).

2.° Les premiers symptomes de l'enfant nouveau né sont de rendre, par la bouche, des *phlegmes;* et par le bas, une humeur noire qu'on appelle le *méconium.*

Le lait séreux et purgatif de la mère suffit pour cette évacuation; mais lorsque l'enfant doit tetter un lait étranger qui, loin d'avoir une qualité purgative nécessaire à l'enfant, est au contraire trop nourrissant pour lui : on y substitue, avec avantage, pour toute nourriture, du petit lait miellé, qu'on continue pendant trois jours, tems ordinaire que la nature emploie à cette évacuation; si ce petit lait purgatif ne suffit pas, alors on emploie une légère décoction d'un demi-gros de rhubarbe, pour un verre d'eau, qu'on adoucit avec du sucre : on en donne une cuillerée chaque heure, jusqu'à ce que le ventre s'ouvre suffisamment.

3.° Les *acidités de l'estomac*, ou le *lait aigri*, occasionnent une multiplicité de diverses maladies aux enfans, telles que le hoquet, l'insom-

nie, les sursauts au réveil, les convulsions, la diarrhée, les tranchées ou coliques, ect., etc. Bien des auteurs ont même écrit que toutes leurs maladies provenaient originairement de cette cause; mais de pareilles généralités sont absurdes. Cependant comme les acidités sont une cause des plus fréquente des maladies des enfans, nous commençons par-là, et même nous en décrirons les symptomes caractéristiques en détail, afin qu'on soit, pour ainsi dire, sûr du succès du traitement, en fésant toutefois une juste application des secours médicinaux qui leur sont propres à chaque cas particulier.

Symptomes. L'enfant est inquiet et s'agite sans motifs sensibles; il crie par accès, il se courbe, il gigotte en pleurant, il grimace en dormant, souvent il quitte le tetton pour le reprendre après: si avec ces symptomes son haleine donne une odeur d'aigre, si les linges sont teints d'un matière verte, si enfin il est ou constipé, et se mouillant d'une urine forte, et beaucoup plus que de coutume, ou trop relâché, et sur-tout si le dévoiement est accompagné de tranchées, alors, et avec tous ces symptomes, ou du moins le plus grand nombre, on peut être sûr de la présence des aigres nuisibles dans l'estomac et les intestins. Que ces acidités soient elles-mêmes occasionnées par un autre vice quelconque, peu importe ici; il suffit, pour la pratique, qu'elles soient présentes, et qu'elles soient la vraie cause des accidens à combattre: le succès ne peut manquer de suivre.

Remedes. On supprime d'abord le lait et la bouillie; on y substitue la panade avec le beurre

bien frais et quelques jaunes d'œuf.... ; on donne le vomitif, avec l'ipécacuanha, une fois, si peu qu'il y ait de dégoût...., ensuite on donne le purgatif avec la rhubarbe et la craie de Champagne, et on le réitère à deux ou trois reprises, s'il est nécessaire, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le levain acide soit détruit.... : alors on en revient au lait; mais en le recommençant, il est prudent de le couper avec moitié eau pendant quelques jours, afin que la digestion s'en fasse parfaitement, et sans tourner à l'aigre.

4.° Les *tranchées* et les *coliques* sont des symptomes qui sont presque toujours occasionnés par les aigres, dont nous venons de parler; en conséquence, le traitement est alors le même, et il réussit.

Les *tranchées*, *par la dentition*, (voyez cet article).

Les *tranchées*, *par les vents*, donnez de l'anis en décoction ou en poudre.

Les *tranchées*, *par le méconium* (voyez le second numéro ci-dessus).

Les *tranchées*, par les *vices du mésentere* et des autres *visceres du bas-ventre*, ainsi que par d'*autres maladies*, demandent, sans contredit, le traitement de ces mêmes maladies.

Donnons-ici un topique qui ne manque guères de soulager dans le moment; c'est de frotter devant le feu le ventre avec la main, qu'on aura chauffée auparavant, et trempée dans de l'eau-de-vie chaude.

Si ce topique ne réussit pas, on donne une cuillère à café d'une mixture d'eau-de-vie avec le double d'eau...., ou encore une cuillère à café d'eau de menthe poivrée.

5.° Le *vomissement* est un symptome qui, ainsi que les autres, reconnaît plusieurs causes, et le traitement doit être approprié à la cause connue.

Le *vomissement, par trop d'alimens*, comme lorsque les enfans caillotent, diminuez la nourriture.

Le *vomissement, par les acidités de l'estomac*, (consultez l'article ci-dessus, *acidités*).

Le *vomissement, par plénitude qui surcharge l'estomac*, se guérit en donnant l'ipécacuanha comme vomitif.

Un topique, qui est recônnu assez efficace dans toute espèce de vomissement, c'est d'appliquer, à la région de l'estomac, des fomentations chaudes avec du vin, et ensuite une emplâtre de thériaque.

6.° Le *cours du ventre* est un symptôme souvent salutaire pour les enfans; souvent aussi il les fait périr.

Le *cours de ventre*, qui est sans douleurs, sans tranchées, qui ne dure que quelques jours, qui ne dérange aucune des fonctions, sur-tout essentielles, est réputé *salutaire*, et l'on doit le respecter.

Le *cours de ventre*, qui se prolonge et qui amaigrit, lorsqu'il est sans douleurs, il est dû au *relâchement des intestins* : alors on emploie d'abord l'ipécacuanha à petite dose... ; on donne en même tems, dans la journée, trois ou quatre fois une cuillère à café d'eau de canelle simple.... ; ensuite, après l'ipécacuanha, on finit par donner tous les jours huit à dix grains d'œthiops martial.

Le *cours de ventre, avec tranchées*, (voyez l'article ci-dessus, *tranchées*).

Le *cours de ventre*, *par les acidités*, (voyez l'article *acidités*).

Le *cours de ventre*, *par l'excès des alimens*, (voyez l'article *vomissement*).

Le *cours de ventre*, *par la dentition sans autres accidens*, est salutaire.

Le *cours de ventre opiniâtre et fétide*, qui est accompagné de la dureté du ventre, avec la fièvre, de l'insomnie, de la toux, la perte de l'appétit, et beaucoup d'amaigrissement, annonce des maladies graves, et particulièrement l'engorgement squirreux du bas-ventre, et alors ce symptome, des plus fâcheux, exige le traitement de la maladie principale.

7.° La *constipation*, chez les enfans, est toujours à craindre ; car le dévoiement est, pour ainsi dire, leur état naturel, ou du moins la ressource de la nature pour prévenir leurs maladies.

La *constipation*, *par le lait vieux et trop nourrissant*, qui survient aux enfans à la mamelle, se guérit en leur donnant quelques cuillerées d'eau avant et après avoir tetté.

La *constipation*, *par le lait qui s'aigrit*, (voyez les acidités).

La *constipation*, *par les obstructions*, ou *toute autre maladie*, demande le traitement particulier de ces mêmes maladies.

Ajoutons que dans tous les cas, sur-tout lorsque la constipation est récente, on y remédie pour le moment par un suppositoire avec le savon ou le miel...., ou encore par des lavemens avec moitié eau et lait, et de la cassonade.

Disons encore, pour tâcher de détruire les pré-

jugés pernicieux, que les huiles et le beurre, si prodigués par le peuple, nuisent à la digestion, ne remédient en rien à la constipation, et qu'ils ne peuvent être que nuisibles.

8.° Le *rachitis*, la *nouëure*, la *chartre*, le *carreau* ou le *gros ventre*, tous ces symptomes se tiennent par la main, et sont occasionnés par les vices intérieurs des viscères du bas-ventre; souvent ils reconnaissent pour cause quelques virus. En conséquence, le traitement dépend absolument de celui de ces espèces particulières de maladies, dont la connaissance caractéristique fait le domaine exclusif du médecin.

La base du traitement méthodique, c'est le régime et les fortifians continués longuement et avec patience.

Les principaux remèdes sont le quinquina, ou son sel essentiel...., le fer et ses préparations...., dans quelques cas, les alkalis....; l'usage du cresson et de l'oseille a quelquefois réussi....; enfin, le bain froid est souvent utile.

Les topiques consistent dans des frictions sur le ventre avec l'huile chaude qu'on répète souvent dans la journée, et qu'on continue longuement....; on applique aussi sur le ventre les emplâtres de ciguë, de vigo, oxcicrocéum, ou de thériaque.

Avertissons ici que les purgatifs font souvent plus de mal que de bien, et qu'au moins ils retardent de beaucoup la guérison.

9.° La *croup*, ou l'*esquinancie membraneuse*, est une maladie dont nous parlons ici, parce qu'elle est des plus dangereuse et mortelle en peu de jours, sur-tout si l'on en néglige le traite-

ment : l'instruction à cet égard est donc des plus utile pour recourir à l'art de bonne heure.

Le principal symptome, qui fasse reconnaître cette maladie, c'est un son de voix clair et glapissant ; les autres symptomes tiennent du mal de gorge et de l'asthme ; l'on observe aussi au-dehors, sur le devant du cou, une légère tumeur qui est un peu douloureuse en la pressant avec le doigt.

Remedes. Le traitement doit être prompt ; les saignées, l'application des sang-sues sur le devant de la gorge...., les bains des pieds...., les lavemens ou simples, ou plutôt avec l'assa-fœtida.... , ensuite quelques purgatifs doux : voilà pour le commencement de la maladie.

Après les évacuations, on en vient aux vésicatoires....; on emploie aussi les fumigations avec l'eau et le vinaigre, qu'on réitère souvent dans la journée.

Lorsque la membrane, qui peut étouffer le malade, est formée dans la trachée artère, on donne un vomitif.... , on met à l'usage de l'oximel scillitique ...., et l'on continue les fumigations d'eau et de vinaigre.

Enfin, un remède, dont on a obtenu de grands succès, c'est le mercure en frictions sur le cou, à la dose d'un demi-gros.... : on ajoute quelques grains de mercure doux par la bouche; le tout cependant en évitant la salivation.

10.° Les *convulsions*, considerées comme maladie *essentielle*, ne sont que le diminutif de l'épilepsie; elles en diffèrent encore en ce qu'elles sont passagères.

Les *convulsions symptomatiques* doivent être

distinguées

distinguées avec soin : ainsi, celles qui accompagnent les fièvres éruptives, celles qui sont causées par la dentition, ou par le mauvais état des premières voies, ou par les vers, etc., exigent un traitement différent, selon l'espèce de maladie qui les occasionne; ordinairement ces espèces de convulsions ne sont que passagères, et elles ne sont pas, du moins par elles-mêmes, décidément mortelles : le traitement consiste à mettre les pieds dans l'eau...., et à employer des lavemens émolliens, ou composés avec l'assa-fœtida.

Les convulsions *essentielles*, c'est-à-dire, fésant elles seules maladie, sont au contraire très-dangereuses : le meilleur remède consiste dans une cuillère à café d'eau de canelle, à laquelle on ajoute huit à dix gouttes d'esprit de corne de cerf; on réitère ce remède jusqu'à cinq à six fois dans la journée....; on emploie aussi avec succès les vésicatoires....; les purgatifs actifs sont utiles selon les indications, ainsi que les lavemens âcres, dans lesquels on fait dissoudre de l'assa-fœtida....; Fuller recommande aussi une potion avec trente gouttes de teinture de castor, vingt gouttes de laudanum liquide dans trois cuillerées de kirkvaser, adoucies avec un sirop quelconque anti-spasmodique approprié : on en donne une cuillère à café, selon l'âge, et on réitère jusqu'à la cessation des accidens.

11.° La *dentition* fait périr beaucoup d'enfans; ce symptome exige donc la plus grande attention : la négligence du peuple à cet égard est impardonnable.

La *dentition*, *avec inflammation*, exige le traitement rafraîchissant; on donne des lavemens avec

moitié eau et lait et de la cassonade ; car il est alors des plus essentiel de tenir le ventre libre ; c'est ce que la nature enseigne assez par la diarrhée qu'elle détermine ordinairement d'elle-même dans ce cas.

La *dentition douloureuse*, mais *sans inflammation*, se guérit en donnant toutes les quatre heures, jusqu'à cinq à six fois, six gouttes d'esprit de corne de cerf, qu'on met dans une cuillerée d'eau, et qu'on adoucit avec du sirop.... : on purge avec la rhubarbe, et l'on continue tous les jours avec modération, jusqu'à la cessation des accidens.

Quant aux topiques, le meilleur est de frotter souvent dans la journée les gencives avec du miel.

Enfin, disons que, lors des accidens graves, le remède le plus prompt et le plus sûr, c'est de faire une incision sur la gencive, qui aille jusqu'à la dent : cette incision, qu'on fait cruciale, enlève sur-le-champ tous les accidens.

12.° Les *chancres*, ou *ulceres de la bouche*, ou encore médicinalement les *aphtes*, sont assez rarement dangereux ; souvent même ils se guérissent naturellement sans rien faire dans l'espace de huit à neuf jours ; cependant s'ils sont opiniâtres, ou si de l'extérieur ils gagnent l'intérieur, alors ils peuvent devenir dangereux.

Les *chancres, par une cause interne*, demandent le traitement de la maladie principale qui les occasionne. Ainsi, les chancres, par le *lait aigri*, requièrent le traitement ci-dessus des acidités : les chancres, par une *humeur acre*, se guérissent par la rhubarbe et la manne, etc., etc.

Quant aux topiques, un des plus doux, c'est l'eau d'alun, adouci avec du miel, ; on le rend bien plus actif, en ajoutant sur huit cuillerées dix grains de vitriol blanc; mais alors, pour éviter que l'enfant n'en avale, on le tient la tête baissée en devant, dans le moment où l'on bassine la bouche.

Lorsqu'il y a de grandes douleurs, on donne les opiatiques, en proportionnant la dose à l'âge.

Enfin, pour les douleurs occasionnées par les chancres internes, l'on donne souvent dans la journée quelques cuillerées de jus de navet avec du miel...., sans compter le traitement interne approprié, qui est ici des plus nécessaire.

13.° Le *filet*, ou le *frein de la langue*, est bien plus rare que ne le pense le vulgaire mal appris; dès qu'une fois et pendant plusieurs jours l'enfant a bien tetté, on ne peut plus en accuser le frein, lorsqu'il vient à refuser le tetton : alors c'est à coup sûr maladie interne qu'il s'agit de découvrir.

Lorsque le filet existe, l'enfant ne peut ni avancer la langue, ni la porter en haut, alors on le coupe avec des ciseaux; ce qui est des plus facile : l'on empêche la cicatrice et une nouvelle adhésion, en y passant souvent le doigt dans la journée.

Ajoutons ici un avis qu'il est bon de rendre public à cause de son utilité; c'est, lorsque l'enfant refuse le tetton, de le tenir droit devant la nourrice; dans cette position, où il ne peut souffrir aucunement, et où il est le plus à l'aise, ordinairement il vient à tetter comme de coutume.

14.° La *grenouillette* est une tumeur ordinai-

rement salivaire, qui survient au-dessous de la langue; quelquefois il en résulte un ulcère.

Le vrai moyen de guérison est d'ouvrir la tumeur d'un bout à l'autre; si la tumeur renferme des pierres, ce qui arrive souvent, on les extirpe.

15°. La *morve durcie* dans le nez occasionne souvent de la difficulté de respirer, qui alarme sans raison.

Dans les *cas simples*, oindre l'intérieur des narines avec du beurre frais, suffit pour la faire glisser.

Dans les *cas opiniâtres*, on bassine l'intérieur des narines avec de l'eau, dans deux cuillerées de laquelle on aura fait dissoudre deux grains de vitriol blanc.

16.° Les *écorchures*, ou *excoriations*, proviennent ordinairement de l'excès de nourriture, qui donne naissance à l'acrimonie des humeurs.

Les *écorchures sans inflammation* se guérissent en saupoudrant avec de la farine, ou mieux, avec de la cendre de papier, ou de chiffons brûlés.

Les *écorchures, avec un peu d'inflammation*; on les bassine avec de l'eau, où l'on a dissout de la terre glaise.

S'il y a beaucoup d'inflammation, on y applique un cataplasme avec l'eau végéto-minérale de *Goulard.*

Enfin, *s'il y a ulcere*, après avoir lavé légèrement la plaie, on applique de la charpie trempée dans de l'eau, où l'on fait dissoudre, sur huit cuillerées, dix grains de vitriol blanc, comme il a été dit ci-dessus.

17.° Les *gerçures aux levres*, *au nez*, *aux doigts*, etc., ne demandent guères que des adoucissans : on les lave d'abord avec du vin chaud, ensuite on y applique du cérat.

18.° La *chûte du fondement* doit se guérir le plutôt possible, d'autant plus qu'en laissant le mal s'invétérer, la guérison en devient plus opiniâtre.

D'abord on lave la partie avec du vin chaud, ensuite on la saupoudre avec de la fleur de tan bien tamisée ; c'est dans cet état qu'on fait rentrer l'intestin : on recommence cette opération chaque fois que sort l'intestin. Pour le contenir, et empêcher la récidive, on se sert d'un pessaire, qu'on enduit de la même fleur de tan ci-dessus.

Il est encore des plus avantageux de faire aller l'enfant à la selle, en se tenant de bout, ou du moins sans qu'il puisse mettre les pieds à terre.

19°. Les *descentes*, ou *hernies*, se guérissent assez facilement chez les enfans.

Après avoir fait rentrer l'intestin, on applique à l'endroit de la tumeur un sachet fait mollet avec la fleur de tan, qu'on a trempé dans du vin rouge ; ensuite on fait le bandage approprié.

Si l'enfant garde le lit pendant un mois, ce tems suffit à la guérison ; malgré cela, on doit continuer le bandage pendant trois mois environ, pour prévenir toute rechute.

20.° Les maladies éruptives, telles que la *petite-vérole*, la *rougeole*, la *scarlatine*, etc., ne concernent pas ce traité.

Quant aux éruptions externes, telles que la *croûte laiteuse*, ou vulgairement la *curée*, les *engelures*, etc., nous en avons traité dans l'ar-

ticle des maladies chirurgicales, et nous y renvoyons.

Nous n'avons pas parlé non plus de beaucoup d'autres symptomes qui sont communs aux adultes, ainsi que de ceux dont nous avons traité ailleurs; ce serait une répétition inutile : par exemple, le symptome de la toux-coqueluche, qui aurait dû être traité ici, se retrouvera facilement à l'article des symptômes chroniques de la poitrine; il en sera de même des autres.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Des principaux symptomes des maladies des femmes.

DANS ce chapitre sont compris trois articles; savoir : 1.° les maladies des filles, ainsi que des femmes; 2.° celles des femmes grosses, 3.° celles des femmes en couche, et les suites maladives de l'accouchement.

ARTICLE PREMIER.

Des maladies des filles et des femmes.

1.° L'*apparition des regles*, dans un corps sain, n'est nullement une maladie; elle doit se faire naturellement et sans effort.

Lorsque cette éruption se fait mal, ou tarde trop, c'est presque toujours une autre maladie qui en est la cause; c'est donc au médecin à la découvrir pour en faire le traitement : alors, en guérissant la maladie, l'éruption se fera tout naturellement. Voilà ce qu'on ne croit pas vulgairement.

Les moyens pour favoriser cette éruption sont, outre le traitement de la maladie principale, ainsi que nous venons de le dire, le bain des pieds et des jambes dans l'eau tiède, qu'on répète souvent, et qu'on continue long-tems; d'exposer

souvent les parties à la vapeur d'eau chaude,... ; enfin, un régime bien réglé...., l'exercice et la gaîté : telle est la médecine simple de cet état.

2.° La *rétention des regles* est autre chose que leur suppression. Dans la rétention, la sécrétion se fait ; mais elle est retenue : le plus souvent la cause est locale ; c'est au médecin à la trouver.

La *rétention, fésant pléthore*, demande la saignée.

La *rétention, par l'engorgement* des glandes, veut les purgatifs.

La *rétention, par la faiblesse de toute la machine*, se guérit par les fortifians...., les toniques.... et les amers.

3.° La *suppression des regles*, souvent n'est point une maladie ; bien des femmes n'ont point de règles, ou presque point, sans en être incommodées : avant leurs règles, les filles se portent bien ; au tems de leur cessation, les femmes se portent bien. La suppression des règles, pendant la grossesse, n'est pas non plus une maladie ; il est encore un cas particulier où le médecin doit apporter une singulière attention à la suppression ; c'est à l'égard des filles grosses qui ont intérêt de cacher leur état : dans les cas douteux, la prudence est de ne jamais donner des remèdes assez actifs pour malheureusement provoquer l'avortement. D'ailleurs, l'on sait que l'avortement, ainsi provoqué, est du plus grand danger, et ordinairement mortel ; enfin, la suppression des règles, chez une nourrice, n'est nullement une maladie. Cette évacuation n'est donc pas aussi nécessaire à la santé qu'on le pense communément, d'où l'on voit combien le public rai-

sonne mal, et combien les femmes s'alarment mal-à-propos, en croyant que toute suppression est un grand mal, ou la cause de tous leurs maux, tandis qu'au contraire le plus souvent c'est la maladie survenue qui cause la suppression; ce qui est tout différent pour la pratique, puisqu'alors on ne doit nullement s'occuper de la suppression, mais bien de la maladie, ainsi que nous l'allons dire tout-à-l'heure.

La *suppression des regles*, comme *symptome*, reconnaît pour cause toute autre maladie particulière, et c'est cette maladie que le médecin doit connaître et traiter, sans s'occuper alors de la suppression. Ce précepte est sans doute souvent répété dans cet ouvrage; mais il ne peut trop l'être, parce que c'est toujours faute de le connaître et d'en faire l'application, que le public, ainsi que les ignorans, ne cessent de déraisonner dans les cas particuliers, au grand détriment des malades.

La *suppression des regles*, comme *maladie essentielle*, ou elle est pléthorique fiévreuse, ou elle est dûe au relâchement et à l'inertie de la machine.

La *suppression des regles pléthorique* se traite par la saignée...., par le bain tiède des pieds...., par les lavemens émolliens...., par les bains de vapeurs....; enfin, par le régime relâchant et un peu sévère : par-là, l'on doit voir combien de mal font, et ce peuple, et cette foule d'ignorans qui ne connaissent, pour tous les cas, que le vin d'absinthe et les échauffans, qui sont ici des plus contraires.

La *suppression*, *par relâchement*, se guérit par

les fortifians.... ; le quinquina, le fer et ses préparations sont les principaux remèdes.

La *suppression, par accident*, doit se traiter selon le tempérament et selon les indications que ces accidens font naître ; mais disons que le plus souvent alors la nature rentre dans ses droits dès la première période : ainsi, l'on doit attendre, si d'ailleurs rien ne s'y oppose.

4.° Les *pâles couleurs*, ou la *jaunisse*, ou encore médicinalement la *chlorose*, sont le plus souvent accompagnées de la suppression des règles et d'un goût dépravé, ou mené par la fantaisie du moment. Disons que quelquefois, dans cette maladie, les filles valétudinaires sur-tout éprouvent un gonflement dans les hypochondres, qui, joint à la suppression, fait naître le soupçon d'une grossesse : il est essentiel pour le médecin de ne pas tomber dans cette méprise, soit pour éviter de flétrir la réputation d'une fille sage, soit pour ne pas faire un traitement inconsidéré.

Les *pâles couleurs symptomatiques* reconnaissent pour cause, ainsi que nous l'avons dit pour le plus grand nombre des maladies, des vices internes, qu'il est nécessaire de dévoiler pour parvenir au succès. Ainsi, c'est souvent la cachexie des humeurs, l'engorgement des glandes du mésentère, ou encore de mauvaises digestions provenant d'un estomac débile, ou quelque virus, etc., qui occasionnent les pâles couleurs; on sent bien que, dans tous ces cas, c'est la cause particulière que le médecin doit trouver et détruire.

Les *pâles couleurs, comme maladie essentielle*, exigent nécessairement, de la part du médecin,

qu'il distingue celles qui sont *actives*, c'est-à-dire, avec fièvre et irritation, et où l'on observe de l'activité et de la force dans l'individu, des *pâles couleurs passives*, c'est-à-dire, sans fièvre, et accompagnées de la langueur et de l'abattement des forces.

Les *pâles couleurs actives* veulent la saignée...., la méthode rafraîchissante...., les lavemens émolliens...., les bains de pieds tièdes...., ensuite les préparations martiales...., tout cela joint à un régime tempéré.

Les *pâles couleurs passives* demandent presque toujours les désobstruans..., et par-dessus tout, les fortifians.... : c'est ici que le vin d'absinthe convient, ainsi que tous ces élixirs, qu'on emploie mal-à-propos dans tous les cas.

Les *pâles couleurs*, *par la seule suppression des regles*, (voyez l'article ci-dessus, de la *suppression*).

5°. Les *regles immodérées*, les *pertes de sang* et le *suintement* continuel, ne diffèrent que par le dégré.

Le traitement différencie ici, non-seulement sur la cause et sur l'espèce particulière et différente de la maladie, mais encore principalement eu égard au tempérament, à l'âge et aux forces de la malade. Ainsi,

La *perte*, *par surabondance*, lorsque la malade est jeune et robuste, sur-tout s'il y a de la fièvre et que la maladie soit commençante, il n'y a pas de doute qu'il faut alors saigner du bras, et même la réitérer, ayant soin alors de faire baver la saignée pour affaiblir moins.... ; l'on emploie conjointement le traitement rafraîchissant...,

et l'on observe une diète sévère.... ; de plus, il faut garder le plus grand repos, et se tenir continuellement dans une position horisontale.

Nous observons que, sur-tout dans le commencement de la maladie, les remèdes astringens, sans avoir fait précéder la saignée, ainsi que le régime rafraîchissant, sont alors du plus grand danger. Avis aux charlatans et aux commères.

La *perte saburrale*, c'est-à-dire, lorsque l'estomac est engoué d'humeurs, exige, aussi-tôt après la saignée...., l'emploi de l'ipécacuanha, comme vomitif.... , auquel on fait succéder des purgatifs doux, qu'on réitère selon le besoin, c'est-à-dire, selon leur bon effet.

La *perte*, *qui se continue par faiblesse*, demande les confortans, et sur-tout les astringens. L'astringent le plus innocent, et en même tems le plus efficace, en un mot, préféré par *Astruc* dans son traité des *maladies des femmes*, c'est l'esprit de vitriol dulcifié, ou encore l'eau de *rabel*, qu'on ajoute à la tisanne de grande consoude, jusqu'à agréable acidité, et qu'on adoucit avec du sirop de roses rouges de Provins.... ; ensuite vient le remède astringent d'*Helvétius*, dont la base et le principal remède est l'alun, à la dose de quinze à dix-huit grains, trois à quatre fois par jour dans les cas très-pressés ; on en donne moitié dans les cas ordinaires, et une seule fois par jour seulement, dans les cas d'un simple suintement.

S'il y a des douleurs et de la faiblesse, on emploie sans risque les opiatiques (Voyez l'article *opium*).

Sur la fin du traitement, pour hâter le réta-

blissement des forces, l'on emploie le quinquina, à une pinte de laquelle on ajoute une cuillère à café d'élixir de vitriol.

La *perte excessive*, jusqu'à occasionner des foiblesses, et à mettre la vie du malade en danger, demande les remèdes les plus prompts, et même ceux qui sont extrêmes; alors on fait plonger les pieds dans l'eau froide.... : on applique sur le ventre des linges imbibés d'eau froide et de vinaigre, autrement dit, oxicrat.

Terminons par observer qu'ici, comme dans les autres maladies, la perte n'est souvent que le symptome d'autres maladies qui exigent alors toute l'attention du médecin. Ainsi, les pertes occasionnées par des obstructions, par la rupture des varices, par un squirre, par un cancer, etc., ne peuvent se traiter que conjointement avec la maladie principale, et c'est même cette maladie principale qui, comme nous venons de le dire, fait l'objet essentiel du médecin; car c'est de sa guérison seule que dépend celle de la perte.

6.° Les *regles laborieuses* se traitent selon les divers accidens qui les accompagnent.

Les *regles laborieuses*, *avec la diminution des regles*, demandent à-peu-près le même traitement que celui de la suppression. (Voyez l'article ci-dessus de la *suppression*).

Les *regles laborieuses*, *avec les regles immodérées*, se traitent de même. (Voyez l'article ci-dessus des *regles immodérées*).

Les *regles laborieuses*, *avec colique*, demandent, outre les remèdes ordinaires, suivant les causes ci-dessus, les lavemens adoucissans et anodins, auxquels on ajoute l'assa-fœtida...., et

encore sur-tout les opiatiques convenables, lors de la violence des coliques. (Voy. l'article *opium*).

6.° La *cessation des regles* ne fut jamais une maladie par elle-même.

Aucun traitement particulier n'est ici nécessaire, ni affecté spécialement à cet état; s'il survient alors une maladie ou un dérangement dans la santé, on traite cette maladie selon les indications qu'elle présente, sans s'occuper de la cessation des règles, puisqu'en effet elles ne doivent plus reparaître. Cet état ne peut donc jamais être considéré que comme cause éloignée; ce n'est qu'un simple accessoire qui n'influe en rien sur le fond du traitement, et qui ne présente d'autre considération dans le traitement que celle du tempérament, des forces et de l'âge des malades: le préjugé contraire, qui règne aujourd'hui, même dans toutes les classes, est sans aucun fondement, et souvent il fait faire de grandes sottises.

Mais si l'on ne doit considérer qu'indirectement cet état, relativement aux maladies actuellement existantes, il n'est pas moins sage et prudent d'y porter son attention, eu égard à celles dont il peut être la cause par lui-même, et qu'il s'agit de prévenir; c'est dans cette vue que les auteurs recommandent seulement pour les femmes sédentaires et pléthoriques des villes, et encore pour celles d'une santé délicate, d'abord le régime adapté au tempérament de chacune...., ensuite l'exercice....; enfin, pour remède, les adoucissans et les dépurans; mais par-dessus tout, deux ou trois saignées dans l'année de la cessation des règles, à trois ou quatre mois d'intervalle.

Nous ne parlons pas ici de la maladie connue sous le nom de *vapeurs*, ni de la fureur utérine; l'une est trop compliquée, soit pour les accidens, soit pour le traitement, et l'autre est trop rare.

Nous ne parlerons pas non plus du *squirre*, ni du *cancer* de la matrice, encore moins de l'*hydropisie*, de la *timpanite* de ce viscère, ni de la *descente du vagin* : les maladies des *ovaires* et des *trompes de fallope*, ne peuvent être encore l'objet de ce traité; tout cela est trop difficile, et nous ne voulons ici rien d'inutile. Ceux qui voudront s'instruire à fond dans toutes les maladies des femmes et leur différence, doivent étudier le savant traité du célèbre Astruc.

ARTICLE II.

Des maladies des femmes grosses.

1.° Le *vomissement* est le symptome le plus commun qui accompagne la grossesse; il dure ordinairement pendant les quatre premiers mois.

Le *vomissement simple*, ou *spasmodique*, qui se fait sans effort, et qui n'est dû qu'à la contraction spasmodique de l'estomac, n'exige aucun remède; il demande seulement quelques attentions, sur-tout à l'égard des alimens : ainsi, par exemple, le café au lait se garde assez bien, surtout en le prenant dans le lit....; les huîtres réussissent assez souvent pour le diner....; quant au souper, il est quelquefois avantageux de le prendre étant dans le lit : c'est à la malade à tâter, pour ainsi dire, ce qui lui convient le mieux....; une cuillerée d'eau de menthe poivrée, prise tous les matins, a souvent réussi.

Le *vomissement pléthorique*, c'est-à-dire, qui est dû à la réplétion des vaisseaux et des glandes de l'estomac, exige la saignée du bras...., l'exercice...., la diminution de la nourriture...., et même quelques laxatifs de tems à autre.

Le *vomissement saburral* exige l'ipécacuanha, comme vomitif...., et on tient ensuite le ventre libre par quelques laxatifs....; l'on finit par donner les stomachiques appropriés.

Le *vomissement, par les aigres*, se guérit en prenant de la magnésie blanche....; l'on recommande aussi les olives pochetées.... : les stomachiques sont encore ici bien indiqués.

2.° Le *dégoût* et le *goût dépravé* ne durent ordinairement que dans les premiers mois de la grossesse.

Pour ses *variétés comme maladie*, (voyez l'article *dégoût*, traitement des maladies chroniques du bas-ventre).

Le *dégoût simple, et sans autre cause que la grossesse*, cède assez souvent à quelques stomachiques appropriés, tels que, par exemple, l'aloës, à la dose d'un grain pris immédiatement avant le diner, une seule fois par jour, et qu'on continue pendant dix jours environ.... : l'eau de mélisse, à la dose d'une cuillère à café, mêlée avec le double d'eau, réussit assez souvent; on la prend le matin à jeûn, un quart-d'heure avant le déjeûner....; si, nonobstant ces moyens, le dégoût persiste, l'on en vient à une saignée du bras.

3.° Les *maux de tête*, que la grossesse enfante, se guérissent d'abord en tenant continuellement le ventre libre....; s'ils persistent, alors il faut en venir à la saignée.

4.° Le

4.° Les *douleurs de dents*, qui tourmentent souvent si fort et pendant long-tems, se soulagent ordinairement en fésant saigner les gencives.... ; si les douleurs continuent, on obtient du soulagement par l'opium, soit en topique, soit même à l'intérieur. (Voyez l'article *opium*).

5.° La *constipation* des femmes grosses est un symptome qui mérite plus d'attention qu'on ne pense.

La marmelade de *Tronchin* y convient.... ; les demi-lavemens, ou huileux, ou avec le savon, ou composés avec le lénitif, sont souvent nécessaires.

(Voyez l'article *constipation*, symptomes chroniques du ventre).

6.° Les *hémorragies* se traitent comme toute autre (voyez l'article *hémorragie*); l'eau de rabel, dans la tisanne, est le remède le plus sûr comme le plus innocent.

7.° Les *coupures du ventre* se guérissent en les oignant souvent d'huile d'amandes douces.... : lorsque les femmes sont trop grasses, il est très-avantageux pour elles de s'astreindre à porter une large suspensoire.

8.° Le *gonflement douloureux des mamelles* demande aussi, dans les premiers tems, l'onction d'huile d'amandes douces chauffée.

9.° Les femmes grosses sont encore sujettes à la *toux*, à la *difficulté de respirer*, à la *diminution*, ou encore à l'*incontinence d'urine*. Pour ces différentes maladies, ainsi que pour les autres qui peuvent survenir dans la grossesse, mais qui sont indépendantes de cet état, l'on consultera chaque article de ce traité qui y aura rapport.

10.° L'*avortement* est la dernière maladie des femmes grosses, dont nous avons à parler. Il est ou imminent, et alors il faut le prévenir; ou il est irrémédiable, et il faut le faciliter et le hâter; ou il amène à sa suite des accidens, il faut y parer.

L'*avortement imminent* se prévient par un parfait repos...., par un régime modéré ... : l'on défend la co-habitation avec le mari....; on diminue la pléthore par la saignée....; si les humeurs sont viciées, on les corrige par les différens remèdes appropriés...; enfin, l'on emploie l'opium, s'il y a des douleurs. (Voyez l'article *opium*).

L'*avortement irrémédiable*, c'est-à-dire, lorsque le placenta se trouve un peu détaché, doit être facilité, en graissant le vagin, et sur-tout l'orifice de l'uterus....; enfin, on se comporte, quant au détail, comme pour l'accouchement.

L'*avortement, avec des accidens*, se traite selon l'espèce de ces accidens : ainsi, lors d'une perte, il faut saigner du bras. (Voyez l'article ci-dessus, *pertes du sang*). Un remède à tenter dans une occasion urgente et presque désespérée, c'est une injection dans la matrice avec du vinaigre pur.

Quant à la foule des accidens qui peuvent naître de l'avortement, voyez le traitement des divers états morbifiques, chacun en leur article particulier.

ARTICLE III.

Des maladies des femmes en couche et des accouchées.

1.° L'*accouchement simple et naturel* n'a, strictement parlant, besoin d'aucun secours étranger;

là preuve gît en faits. *Baudeloque*, le plus fameux accoucheur de Paris, avance, dans son excellent ouvrage de l'art de l'accouchement, que, sur cent cinquante, il ne s'en rencontre ordinairement qu'un seul qui exige le talent et l'expérience d'un habile accoucheur. Ainsi, dans un village d'une population ordinaire, pendant l'espace de dix années, l'on pourrait à la rigueur n'avoir besoin de personne pour accoucher; les animaux, les filles qui ont intérêt de se cacher, se passent fort bien de tout secours, et sans danger : les femmes de campagne, qui se mêlent d'accoucher, qu'ont-elles appris? que savent-elles? que font-elles? Elles n'accouchent pas; elles font ce que ferait tout autre; elles *reçoivent* l'enfant : voilà le mot et la chose. Avec cela, écoutez-les; elles n'en ont pas reçu dix, que, semblables aux ignorans en médecine, sans avoir rien fait de réel ni d'utile, elles se croient des habiles, des infaillibles; tels sont les faits. Cependant l'on ne cesse de crier contre l'ignorance des sages-femmes qu'on voit si peu utiles, et qui ne peuvent sacrifier en dix ans qu'un seul individu, tandis que l'on garde un silence coupable sur cette foule de charlatans et d'ignorans qui sacrifient annuellement des milliers de victimes. Ce que c'est que le préjugé, et combien il est ici funeste!

Comme l'accouchement naturel peut être fait par tout le monde, il entre dans notre plan de décrire ce qu'il y a à faire dans de pareilles circonstances.

Pendant le travail de l'accouchement, aucune drogue, sur-tout échauffante, ni vin, ni liqueurs, ni beaucoup de nourriture; car il faut éviter tout ce qui tend à favoriser l'inflammation.

Lorsque le travail est long et difficile, la saignée est utile, sur-tout si la femme est pléthorique et jeune.... ; il faut aussi donner un lavement adoucissant.... : on fait recevoir aux parties un bain de vapeurs...., et on les oint de beurre frais.

Si les douleurs sont violentes, on donne, sans inconvénient, quelque tems après la saignée, un grain de laudanum.

Lorsque les douleurs amènent les eaux, le sac, qui les contient, se rompt; les eaux se répandent, la tête de l'enfant s'avance, et s'engage dans les parties externes, et bientôt l'enfant sort avec le reste des eaux; ensuite, ou presqu'aussi-tôt, ou un quart-d'heure après au plus, le délivre sort naturellement. Voilà l'*accouchement naturel* qui, sur cent, se fait ainsi quatre-vingt-dix-neuf fois; chercher à abréger le travail, tâtonner les parties à chaque moment, ne peut être que d'un ignorant, ou d'un complaisant mal-adroit.

L'*accouchement terminé, l'on s'occupe du délivre*; s'il est sorti avec l'enfant, on lie le cordon avec un fil plié en quatre, à quatre travers de doigts du ventre, où l'on remarque une sorte de nodosité; on serre un peu, et l'on fait un double nœud, afin d'éviter qu'il se relâche, et que l'enfant vienne à répandre son sang; ensuite, avec des ciseaux, on coupe le cordon à deux pouces au-dessus de la ligature....; lorsque le délivre reste au contraire dans la matrice, l'enfant se conserve entre les cuisses de la mère : alors, outre la ligature ci-dessus, on en fait une seconde, deux pouces plus haut; ensuite on coupe le cordon entre les deux ligatures : on retient avec les

doigts le bout sortant qui tient au délivre, jusqu'à ce qu'il sorte naturellement.

Enfin, après avoir lavé l'accouchée avec une décoction de cerfeuil, on garnit les parties d'un linge mollet plié en quatre doubles pour éviter le froid, et on ne les serre en rien, du moins dans ce moment; l'on s'occupe ensuite de l'enfant qu'on lave doucement; on le couvre et on le couche sur le côté pour qu'il puisse rendre plus facilement ses phlegmes.

Tel est l'*accouchement naturel*, cette si fameuse opération qui n'exige, comme l'on voit, pour toute science et tout travail, que de faire un ou deux nœuds.

Ce qui donne sans doute le change à tout le monde, c'est de voir périr les femmes des suites de couche; mais ces suites sont des maladies qui concernent le médecin, et non l'accoucheur. Il est vrai que malheureusement les accoucheurs et les sages-femmes se croient en droit de donner leurs avis et de conduire les malades: voilà le grand mal qu'il faudrait empêcher; mais ôter à certaines gens, et sur-tout aux commères, le babil et l'envie de faire, n'est pas chose si aisée. Cependant, quoiqu'on en dise et qu'on en déclame, ne rien faire lors d'un accouchement naturel, et se taire en maladie, voilà le vrai lot de la sage-femme instruite et raisonnable.

2.º Les *tranchées*, ou *douleurs des accouchées*, proviennent ordinairement, ou de la sensibilité de l'organe qui se resserre pour reprendre son volume, ou bien des caillots.

Les *tranchées spasmodiques* se guérissent en prenant deux onces d'huile d'amandes douces, qu'on bat

avec une once de sirop de limon, ou avec une cuillerée de vin d'alicante, si la malade est faible....; l'on emploie en même tems des lavemens adoucissans....; enfin, si la douleur persiste et devient trop violente, on prend un grain de laudanum.

Les *tranchées, par les caillots de sang*, demandent d'abord de se tenir sur son séant....; l'on emploie les fumigations douces sur la chaise percée....; s'ils ne s'évacuent pas, il faut tâcher de les faire sortir avec les doigts....; enfin, s'ils sont retenus dans la matrice, on emploie les injections.

Les *tranchées avec fièvre*, ou *autre maladie*, veulent le régime rafraîchissant, ainsi que le traitement de la maladie principale; ce qui fait alors crier les commères bavardes, qui ne manquent pas de s'y opposer de toutes leurs forces.

3.° Les *vidanges immodérées*, lorsqu'elles le sont peu, et qu'elles sont sans accidens, le repos seul suffit.

Les vidanges immodérées deviennent *excessives*, ou par des vaisseaux ouverts lors de la retenue d'une portion du placenta, ou par l'inflammation, ou par des gerçures et déchirures, soit des veines, soit de la matrice.

Les *vidanges immodérées, par une portion du délivre resté*, demandent d'abord les fumigations douces, et les injections avec l'eau d'orge et l'oxicrat, ainsi que nous l'avons dit, pour dissoudre les grumeaux....; si ces topiques ne suffisent pas, il faut alors la main d'un habile accoucheur.

Les *vidanges immodérées, par l'inflammation et avec douleur et tension au bas-ventre*, deman-

dent absolument les saignées du bras, qu'on réitère dans les cas graves, jusqu'à quatre dans les vingt-quatre heures.... ; on emploie aussi le régime et tout le traitement anti-phlogistique ou rafraîchissant, sans s'embarrasser en rien des criailleries du peuple ignorant.... ; lorsqu'on a eu le bonheur de modérer l'inflammation, alors on emploie les astringens : le plus sûr et le plus innocent que nous avons déjà indiqué ailleurs, c'est une tisanne de grande consoude, à une pinte de laquelle l'on ajoute cinquante à soixante gouttes d'eau de rabel.

Les *vidanges immodérées*, *par déchirure*, se guérissent, outre le traitement ci-dessus pour l'inflammation, mais fait alors avec bien plus de modération, en employant en même tems le laudanum à très-petite dose, et de manière à le répéter souvent.

Enfin, dans les cas urgens, qui occasionnent des faiblesses, et qui menacent d'un danger prochain, on applique sur le ventre et les cuisses des linges imbibés d'oxicrat.... ; on a encore employé avec succès des injections pareilles dans la matrice ; mais il faut de la prudence et de la science pour se décider à employer de pareils remèdes.

4.° La *suppression des vidanges* est une maladie encore plus dangereuse que les vidanges immodérées.

La *suppression*, *par l'inflammation*, veut le même traitement que pour les vidanges immodérées par l'inflammation (Voyez l'article antécédent). Répétons encore ici au peuple, aux commères et à tous les ignorans, à cause du préjugé enraciné, que, sur-tout dans cette espèce de sup-

pression totale où la matrice est enflammée, ce qui constitue la maladie la plus grave, puisqu'elle est ordinairement mortelle en sept jours, la saignée du bras, même réitérée, est le premier des remèdes, le remède absolument indispensable.

La *suppression spasmodique* est cette espèce qui ne reconnaît que le spasme pour seule cause; celle-là est bien moins dangereuse : alors les anti-spasmodiques sont les premiers remèdes. On prescrit la teinture de castoréum à la dose de trente gouttes dans un verre d'une décoction appropriée....; les opiatiques sont souvent nécessaires (voyez l'article *opium*); on applique avec avantage nombre de sang-sues à la vulve et aux cuisses...; les lavemens, avec l'assa-fœtida, sont utiles....; enfin, disons, à cause du danger pressant, que, lorsque la tête se prend par un reflux laiteux, alors il n'y a pas de tems à perdre; il faut sur-le-champ faire une saignée à la jugulaire, comme le remède le plus prompt; car les vésicatoires sont trop long-tems à agir, pour ne s'en rapporter qu'à ce seul secours.

La *suppression saburrale*, ou jointe à *d'autres maladies fiévreuses*, demande le traitement de ces mêmes maladies, qui souvent en sont la cause, et dont la suppression n'est alors que le symptome; mais ajoutons qu'il faut sur-tout ici bien distinguer les nausées qui ne sont que le produit de l'irritation, de celles qui tiennent à l'engorgement de l'estomac. Pour ce dernier état, l'émétique est nécessaire, tandis qu'il est nuisible dans le premier, et même souvent meurtrier, sur-tout dans les affections de la tête, dont l'engorgement se fait bientôt par les secousses qui y font porter les humeurs.

5.° La *diarrhée des accouchées* était autrefois la maladie la plus dangereuse, et même la plus mortelle, tandis qu'aujourd'hui on la guérit presque toujours : cent faits pareils répondent assez aux détracteurs de la médecine pratique, surtout moderne.

La *diarrhée inflammatoire*, c'est-à-dire, avec beaucoup de fièvre, avec une grande sensibilité du ventre au toucher, etc., se traite en employant le régime rafraîchissant...., la saignée...., les lavemens émolliens...., les mêmes fomentations sur le ventre, etc.

La *diarrhée saburrale*, qui est la plus fréquente, et qui d'ailleurs succède presque toujours à la diarrhée inflammatoire, se guérit par l'ipécacuanha, qu'on emploie comme vomitif, et qu'on répète à plusieurs reprises, selon les indications, c'est-à-dire, lorsqu'elle persistent toujours les mêmes....; on emploie aussi conjointement le traitement antiphlogistique, que nous avons recommandé pour la diarrhée inflammatoire....; on emploie aussi avec avantage, sur-tout le soir de l'administration de l'ipécacuanha, de légers opiatiques, tels que le sirop diacode. (Voyez l'article *opium*).

6.° La *fièvre de lait*, lorsqu'elle est sans accidens, n'est guères qu'un accès de fièvre éphémère : si les femmes avaient la précaution de se faire téter quelque tems avant l'accouchement, et qu'elles voulussent garder un régime sévère dans les premiers jours de la couche, à peine s'appercevraient-elles de la montée du lait aux mamelles, qui se fait dans le troisième jour de la couche.

Le traitement consiste d'abord dans le régime....;

si les sueurs surviennent, ce qui arrive ordinairement au déclin de la fièvre, il faut les favoriser par des tisannes un peu sudorifiques; c'est le meilleur moyen de prévenir tout engorgement.... : si peu que le sein soit douloureux, il faut se faire téter....; s'il ne l'est pas, on se contente de le tenir chaudement avec des linges, sans les serrer.... On fait des onctions avec l'huile chaude....; on y applique ensuite, avec avantage, des feuilles de chou...., ou du cerfeuil pilé.

La *fièvre de lait*, avec le *millet blanc*, ou le *pourpre*, ou avec toute autre maladie, est alors une maladie compliquée, qui devient plus ou moins grave.

Ce traitement est trop difficile pour trouver place ici; c'est au médecin-praticien et exercé à démêler chaque maladie, et à adapter à chaque cas particulier le traitement que présentent les diverses indications.

7.° Le *lait répandu* est une maladie dont le caractère spécial est de former des dépôts purulens.

Les *dépôts internes* demandent le traitement convenable au lieu du dépôt, qui est différent suivant l'organe affecté : nous dirons seulement ici que ces dépôts sont infiniment plus rares qu'on ne pense, ainsi que nous allons le dire tout-à-l'heure.

Les *dépôts externes* concernent entièrement l'art chirurgical; c'est pourquoi nous renvoyons à l'article de notre ouvrage qui traite des *tumeurs*.

Nous avançons ici pour l'utilité publique, que les maladies qui surviennent quelque tems après

les couches, et qui ne présentent aucun des symptomes annonçant une tumeur externe ou interne, ne doivent point se regarder, ni être traitées de dépôts laiteux.

Nous disons encore que ces dépôts doivent suivre presque toujours l'absence du lait dans les mamelles, soit que cette absence ait eu lieu naturellement, soit qu'elle ait été provoquée ou par le froid, ou par des applications répercussives, ou de toute autre manière.

Enfin, disons que ceux qui attribuent au lait répandu des maladies qui surviennent après six mois, un an et plus de l'accouchement, sont des charlatans ou des ignorans qui ne savent pas caractériser les maladies difficiles : ce moyen de cacher son ignorance s'emploie avec d'autant plus de hardiesse et de facilité, que les femmes sont imbues du même préjugé, et qu'elles y mettent toute leur confiance.

8.° La *tumeur*, ou l'*inflammation des mamelles*, reconnaît plusieurs dégrés ; la tumeur sans fièvre, avec un peu de tension et de rougeur, s'appelle le *poil* ; c'est celle qui affecte ordinairement les nourrices : s'il y a fièvre, tension, rougeur et douleur, alors c'est une tumeur inflammatoire ; elle attaque indistinctement tous les individus.

La tumeur *inflammatoire* du sein se traite comme toutes les autres inflammations, c'est-à-dire, par la saignée et tous les remèdes rafraîchissans...., par les fomentations et les cataplasmes émolliens, etc. (Voyez la partie chirurgicale, article des *tumeurs*).

La tumeur des nourrices, qu'on appelle le *poil*,

demande d'abord que la nourrice se fasse téter à fond : quelquefois cette opération seule, répétée, suffit à la guérison.

Si le traitement devient nécessaire, il doit être d'abord rafraîchissant, comme pour l'inflammation légère, en évitant cependant le froid extérieur.... ; on applique sur la tumeur de la bouillie qu'on entretient chaude. Voilà le traitement des quatre premiers jours; ensuite on passe aux diurétiques, et le meilleur remède en ce genre, est la thérébentine en bols....; le meilleur topique alors est le miel....; enfin, s'il reste des duretés, on a obtenu un succès, même assez prompt, en y appliquant des linges imbibés d'une liqueur composée avec moitié eau de mélisse et moitié eau pure, dans laquelle on fait dissoudre deux onces de sel ammoniac pour chopine.

9.° La *gerçure du mamelon*, ou le *bout effleuré*, cause une douleur insupportable, lorsque l'enfant tète.

Pour parvenir à la guérison, il faut d'abord ne pas donner à téter à l'enfant de ce côté; mais il est nécessaire de désemplir tous les jours la mamelle avec le tétoir.... ; s'il y a inflammation, on emploie le régime rafraîchissant...., et l'on se contente d'appliquer, à l'endroit douloureux, une forte dissolution de gomme arabique.... ; on applique aussi, avec succès, de l'herbe à Robert, pilée et bien amortie.... ; lorsque l'inflammation est dissipée, on dessèche avec l'eau de chaux.... ; l'eau de mélisse réussit aussi alors, et fortifie en même tems la peau.... On contient ce qu'on applique avec une mamelonière; c'est un petit chapeau fait avec de la cire, et de manière à em-

brasser le mamelon, ainsi que tout ce qui y est appliqué.

10.° Les *petits ulcères du mamelon* sont dans le cas de ronger le mamelon, et d'en faire tomber le bout : on prévient cet accident en guérissant les ulcères.

Pour guérir les ulcères, on y applique un petit plumasseau de cérat, sur lequel on met dix à douze grains de précipité rouge.... ; une dissolution légère de vitriol verd, calciné à blanc, guérit aussi souvent en peu de jours.

11.° La *chûte du bout du mamelon*, lorsqu'on n'a pu prévenir cet accident, se guérit comme une plaie ordinaire. (Voyez le traité chirurgical, article *plaie*).

Lorsque le mamelon n'est détruit qu'en partie, on parvient, après la guérison, à l'allonger, à force de le faire sucer, de manière que l'enfant peut prendre et téter.

12.° Les *moyens d'augmenter le lait* sont reconnus nuls : cet effet dépend absolument de la plus ou moins bonne santé de la nourrice.

13.° Les *moyens de le faire passer* consistent sur-tout dans le régime....; l'on emploie aussi les tisannes légèrement sudorifiques.... ; enfin, l'on se purge.

14.° Les *défauts du lait* consistent à être, ou *salé*, ou *acre*, ou *bilieux*.

Ces vices se guérissent en donnant à la nourrice les remèdes internes qui conviennent à chacun de ces différens vices.

Il semble inutile de répéter qu'il est nombre d'autres symptomes des maladies des femmes, tels que les obstructions, l'inflammation, le skirre et

le cancer de la matrice, les différentes maladies des ovaires, etc. Nous l'avons déjà dit; ces états sont trop difficiles, et ne sont point l'objet de ce traité; nous ne présentons que l'aisé, parce que nous voulons toujours être utiles.

Conclusion de ce traité.

Il n'est pas besoin de dire combien ce traité est incomplet; sans doute que nous aurions pu l'étendre beaucoup plus, ainsi que nous l'avons déja dit. En effet, nous aurions pu à volonté dépuiser dans les milliers d'espèces de maladies, décrites par *Sauvage*, ou mieux, restreintes par *Cullen*; nous aurions pu multiplier à l'infini le nombre des remèdes; enfin, nous aurions pu, avec des détails, faire plusieurs volumes; mais la crainte de l'abus et du danger nous a arrêtés: elle nous a arrêtés sur-tout pour ne pas donner les connaissances de détail nécessaires au traitement de chaque maladie particulière; ce qui nous eût été sans doute des plus facile. Nous nous sommes contentés, à cet égard sur-tout, de présenter un simple aperçu; une raison encore majeure, c'est qu'il ne faut donner rien de trop à celui qui est censé n'avoir aucune instruction: exiger trop d'étude et trop d'application, c'est embarrasser, c'est rebuter l'homme neuf dans une science; on manque même alors l'utile. Cependant, disons-le, les diverses connaissances, que nous avons présentées, sont le résumé et tout l'essentiel des meilleurs ouvrages pratiques; c'est le *compendium* d'une bibliothèque entière, réduite à quelques feuilles d'impression. Les raison-

nemens vagues de *Buchan*, les recettes trop compliquées d'*Herrenschwand*, les explications si diffuses des symptomes dans *Astruc*, et les causes imaginaires des maladies présentées par tous, nous avons mis tout cela de côté, comme entièrement inutile, et de trop pour le peuple, et même pour les étudians qui commencent. Savoir caractériser la maladie principale, en distinguer l'espèce particulière, saisir l'indication précise, et y satisfaire par un remède simple et le plus sûr : voilà l'art, et tel est le plan de notre traité. Quant au mode de sa composition, nous avons pris le milieu entre le vague de *Lieutaud*, et les formules compliquées de *Fuller*; nous avons cherché sur-tout ce qu'on ne trouve nulle part, du moins réuni dans un tableau si simple et si court, c'est-à-dire, les principes et les différentes indications principales qui doivent servir de guide dans chaque cas particulier. Voilà ce qui caractérise notre ouvrage, d'être populaire, et en même tems exempt de tout danger; car, ou on saisira l'indication particulière, si elle est simple, ou l'on doutera et on restera dans l'indécision, si le cas est difficile ou compliqué : ainsi, par-tout et toujours l'on doit se décider avec sagesse. En effet, il est facile de voir, en lisant avec attention ce traité, que le succès, dans l'application des secours à chaque cas particulier, dépend absolument de savoir connaître et distinguer les différentes causes, les diverses espèces de maladies particulières, les remèdes propres à chaque espèce, ainsi qu'à chaque tempérament, au sexe, à l'âge, aux forces, etc. ; sans ces connaissances, et sans cette habitude de l'observation et

du raisonnement médicinal, seul fruit de l'étude et de l'expérience, on risque à chaque moment de se tromper et de commettre les plus grandes fautes; d'où il est évident que, pour exercer la médecine, il faut nécessairement être médecin et médecin-praticien. Ainsi, qu'on ne croie donc pas qu'avec ce traité l'on puisse jamais faire un traitement suivi d'aucune espèce de maladie. Il y a plus; à moins que le symptome ne soit si sensiblement prononcé, si évident, qu'on ne puisse se tromper, et encore qu'on ne soit bien sûr qu'il n'y a aucune complication, on ne doit point s'aventurer à ordonner, même le remède qui est ici spécifié pour chaque cas particulier; ce n'est absolument que dans les cas décidément simples, ou encore dans les cas urgens, et toujours faute des avis, sans doute préférables à tous égards, des gens de l'art instruits, qu'il faut se décider. Ainsi, voici ma recommandation; soyez utile autant que vous le pouvez et que cela est nécessaire; mais pour vous éviter les méprises et des reproches amers, mettez-vous, dans tous les cas, toujours en garde contre votre amour-propre. Ajoutons, car on ne saurait trop insister, que si d'un côté nous avons cherché à applanir la difficulté de saisir les véritables indications dans les cas simples, de l'autre aussi nous démontrons, par nos préceptes, par la distinction des espèces si multipliées de nos maladies, et encore sur-tout par les complications qu'on rencontre si souvent, combien l'art pratique est difficile; ce qui, comme nous venons de le dire, doit faire trembler tout homme qui, tant soit peu humain, n'est pas sûr de lui dans ses décisions. Autrefois l'ignorance absolue

absolue fésait que peu de monde était téméraire; aujourd'hui les demi-connaissances, données d'une manière tranchante, sans indiquer les divers cas particuliers et si nombreux qui exigent un traitement différent, et encore sur-tout sans faire naître aucun doute qui puisse retenir, ont doublé la témérité, et de plus, l'ont rendue pour ainsi dire commune à tous. Voilà le danger de tous les traités populaires qui ont paru jusqu'alors : ainsi, ils ont été, ou inutiles, ou dangereux. Il fallait donc, pour éviter ce double écueil, d'abord instruire suffisamment tous et un chacun, et en même tems élaguer tout le difficile, pour ne rien dire de trop; ensuite, sur-tout montrer, avec évidence, toute la difficulté de la science pratique. Ce n'est qu'en remplissant ce double but, qu'on peut se flatter d'être généralement utile sans danger; si nous avons réussi, c'est sans doute une nouveauté; car on peut le dire, et on ne saurait trop le répéter, aucun ouvrage populaire n'a été jusqu'ici à l'abri de ce reproche; reproche qui certes est des plus grave; reproche qui nous aurait fait condamner notre ouvrage au feu, si nous pensions l'avoir tant soit peu mérité. Je sais bien que l'amour-propre aveugle abusera encore de celui-ci; mais de quoi n'abuse-t-il pas? Ce ne sera certainement pas la faute du livre, puisque par-tout il l'avertit, et lui montre le précipice. Au surplus, tranchons la question : aujourd'hui l'amour-propre, qui ne doute de rien, en fait bien d'autres; ainsi même en supposant qu'avec ce traité l'on fasse des sottises, si tant est que l'on ne peut pas ne pas en faire, la question se réduit à savoir s'il est fait de manière à en diminuer le nombre, alors son utilité sera jugée.

DEUXIÈME TRAITÉ.

Des maladies d'accidens, dites asphyxies, *ou morts apparentes.*

Ce traité complétera notre médecine populaire: l'on verra par-là que nous avons cherché à réunir tout ce qu'il y a d'utile à savoir en médecine pour le peuple; car celui-ci lui est encore plus particulièrement consacré, et lui convient tout-à-fait. Il présente le traitement de ces maladies accidentelles simples, dont il est pour ainsi dire exclusivement attaqué; ce sont celles dont le caractère essentiel est une mort apparente, que les médecins nomment *asphyxies*. Ces maladies, comme tant d'autres, et toujours à la honte de l'humanité, restent le plus souvent sans aucun secours de l'art; on ne songe même pas à appeler un médecin: c'est, ici comme ailleurs, chacun qui donne son avis sans rien savoir. Puisqu'il en est malheureusement ainsi, c'est donc aux écrivains-médecins à venir au secours de l'humanité, en mettant le peuple en état de se secourir lui-même; c'est pourquoi nous exposerons le plus succinctement et le plus clairement possible le traitement méthodique de ces maladies. Ce traitement une fois bien connu, et rendu facile à exécuter pour tout le monde, alors on le suivra, et par-là, seront rendus à la vie nombre d'individus qui sont aujourd'hui sacrifiés; car combien de peronnes qui sont victimes

à cet égard, soit parce qu'on regarde généralement ces sortes de maladies comme des accidens où l'art ne peut rien, soit encore faute de secours, à cause de l'éloignement des officiers de santé instruits, dans le cas même où l'on voudrait s'en servir. Présentons les divers articles de ce traité. Ainsi,

1°. Nous donnerons le traitement qu'il est nécessaire de faire aux personnes qui tombent dans une sincope mortelle, par la *vapeur du charbon*..., par la *fermentation du vin*, lors du tems des vendanges...., par le *méphitisme des excavations souterraines*...., par celui qui résulte de *curer les latrines*.... : nous ajouterons à cette classe le traitement pour les *coups de soleil*, maladie qui est aussi une sorte d'asphyxie.

2.° Nous indiquerons le traitement des *noyés*, traitement qui, quoique répandu parmi les gens instruits, n'est pas assez généralement connu du peuple; il est d'autant plus essentiel de le publier ici, qu'il est tout différent et même l'opposé de celui des autres asphyxies.

3.° Nous enseignerons ce qu'il y a à faire aux *nouveaux nés qu'on croit souvent morts en naissant*, tandis qu'ils ne sont que suffoqués par le défaut de respiration.

4.° Nous donnerons le traitement des asphyxies, ou morts apparentes, à cause d'un *froid excessif*.

5.° Nous ajouterons, pour l'utilité publique, le traitement de la *rage*. Une instruction simple, facile et mise à la portée de tout le monde, suffira sans doute aujourd'hui pour détruire des pratiques superstitieuses, malheureusement trop

accréditées; pratiques non-seulement des plus ridicules, mais funestes à cause de la fausse sécurité qu'elles donnent. Nous espérons que la publicité de ce traitement, dans toutes les classes, suffira pour qu'on le substitue à ce charlatanisme fanatique qui sacrifie nombre d'individus.

6.° Nous terminerons ce traité par donner la méthode qu'il convient de suivre à l'égard de ceux qui sont *empoisonnés*, soit par la *morsure des animaux*, soit par les *végétaux*, soit encore, ce qui arrive bien plus fréquemment, par les *minéraux* qui font tous les jours des victimes.

Nous tirons presque tous ces articles intéressans d'un célèbre médecin de Paris, du citoyen Portal; la seule différence, c'est que ce grand praticien a écrit pour les gens de l'art, et nous, c'est pour le peuple: aussi se plaint-il dans son avertissement, *page* 8, que l'édition de son ouvrage, en 1787, n'a servi en rien au public; mais à qui la faute? au gouvernement, qui a toujours dédaigné de secourir efficacement le peuple souffrant, et sur-tout celui de la campagne. Il n'en sera sans doute pas de même de notre gouvernement consulaire; celui-là veut le bonheur de tous, et sa sollicitude paternelle embrasse le dernier des hameaux, comme les somptueux palais.

DES ASPHYXIES,

Ou morts apparentes,

Par la *vapeur du charbon*, par la *fermentation du raisin dans les caves*, par les *excavations*

souterraines, par les *moufètes*, par le *curement des latrines*.

Symptômes.

Tous les vaisseaux sanguins sont gonflés...., les membres restent flexibles...., la chaleur du corps se conserve long-tems...., le visage est plus rouge qu'à l'ordinaire...., les lèvres sont vermeilles...., les paupières sont rougeâtres...., les yeux conservent leur éclat....; enfin, sur la peau en général, on rencontre, çà et là, des échimoses...., et l'on remarque, au bout de quelques heures seulement, comme à l'ouverture des cadavres, que leur chair est flasque et mollasse.

Traitement.

Au lieu que pour les noyés, il faut un traitement généralement échauffant, ainsi qu'on le verra dans l'article suivant; ici au contraire, c'est le régime froid qui convient. Ainsi,

1.° Il faut mettre le malade au grand air, même sans vêtement.

2.° On jettera de l'eau froide sur tout le corps, en quantité, à plusieurs reprises, et pendant un tems suffisant.

3.° On tâche de faire avaler une cuillerée de vinaigre et d'eau; si elle ne passe pas, on lui donne des lavemens froids, composés de même, c'est-à-dire, d'eau et de vinaigre.

4.° On saigne au pied, ou encore mieux, à la jugulaire.

5.° On emploie des lavemens irritans, faits

avec une demi-once de feuilles sèches de tabac, et autant de sel de cuisine.

6.° On promène légèrement la barbe d'une plume dans le nez, ou sèche telle qu'elle est, ou trempée dans l'alkali volatil.

7.° On soufle dans le nez de l'alkali volatil, au moyen d'une pipe.

8.° On soufle avec un chalumeau de l'air dans une narine, ayant soin de boucher l'autre.

9.° Si l'on ne réussit pas par ce moyen, ainsi que par tous les autres, l'on finit par faire une ouverture à la trachée artère, pour y introduire un tuyau à vent, et y faire pénétrer l'air.

Remarques.

Lorsqu'on a administré tous les secours assez long-tems pour en obtenir l'effet desiré, et qu'ils sont sans succès, alors, pour s'assurer de la mort, et afin de ne pas abandonner inconsidérément le malheureux qui pourrait donner la moindre apparence quelconque de vie, on fait des scarifications à la plante des pieds; l'insensibilité, si elle n'est pas une preuve complète de la mort, en est du moins la plus forte présomption.

Enfin, il est bon de dire qu'en jettant une quantité d'eau dans les endroits méphitisés, où il y avait des personnes suffoquées, on a non-seulement détruit le méphitisme du lieu, mais encore de-là, les personnes, qui étaient suffoquées, sont revenues à la vie; d'où l'on voit que l'eau froide est ici le premier et le souverain remède.

Ajoutons ici que pour les simples incommo-

dités, telles que l'étourdissement, ou le mal de tête occasionné par la vapeur du charbon, le traitement, par l'usage du vinaigre et de l'eau froide, en est le vrai spécifique.

Secours inutiles, ou dangereux.

Comme le but principal de cet ouvrage est d'être utile au peuple, nous avons préféré d'indiquer le traitement qui convient dans toute sa simplicité, et dégagé de tout raisonnement médicinal, afin qu'en le consultant au besoin on ne s'embrouille pas dans l'exécution; mais ce n'est pas assez d'avoir dit ce qu'il faut faire : il n'est pas moins avantageux de dire ce qu'il ne faut pas faire, soit pour éviter des inutilités qui sont toujours funestes, lorsque le tems est si précieux, soit encore pour éviter d'agir mal; ce qui ne peut guères manquer d'arriver dans ces sortes de cas, où tout le monde veut commander, et où chacun, selon sa coutume ordinaire, veut qu'on suive ses préjugés et ses avis, sans savoir s'ils sont préférables, ni même s'ils sont inutiles, ou pernicieux; nous suivrons donc cette marche inutile dans cet article, comme dans ceux qui vont suivre. Ainsi, disons,

1.° L'émétique est dangereux, et ne doit jamais être employé.

2.° La fumigation de tabac en lavement est inutile; on y a substitué les lavemens de la même substance avec avantage.

3.° On ne doit point non plus mettre le suffoqué dans un lit, ni l'envelopper de cendres.

4.° Enfin, on ne doit point donner aucune li-

queur spiritueuse, ni rien faire qui puisse échauffer, animer le sang, puisque tous les vaisseaux en sont gorgés par sa raréfaction.

C'est en suivant ces instructions, article par article, qu'on se rendra aussi utile qu'on peut l'être.

Nous avons supprimé les raisons d'agir qui sont médicinales et scientifiques, parce qu'elles sont absolument inutiles au peuple, et au-dessus de son intelligence; et en outre, comme nous l'avons dit, parce qu'elles nuiraient plutôt à l'exacte exécution, qu'elles n'y seraient utiles; nous en agirons de même dans les articles suivans: ces sortes de connaissances sont indispensables, seulement pour l'officier santé. Ainsi, le livre de Portal est nécessaire à l'homme de l'art; celui-ci l'est au peuple: voilà aussi ce qui a déterminé notre travail.

DES COUPS DE SOLEIL.

Les coups de soleil à la tête sont une sorte d'asphyxie plus ou moins légère: le traitement en est aussi à-peu-près le même. D'ailleurs, cette maladie est pour ainsi dire particulière aux ouvriers qui travaillent à l'ardeur du soleil, aux voyageurs à pied, et sur-tout aux habitans de la campagne. Ainsi, quoique ce soit une maladie autant interne qu'externe, à cause de l'utilité publique, et parce que les secours que nous recommandons ne sont qu'externes, et qu'ils sont à la portée du peuple, nous en parlerons ici; car d'après notre plan, nous ne voulons pas, comme on le sent

bien, en confier le traitement au premier venu, lorsque la fièvre s'est déclarée, et que la maladie a fait des progrès, parce qu'alors elle est entièrement du ressort du médecin-praticien. Ce que nous voulons seulement, c'est de mettre le peuple à même de prévenir la maladie, et le service est bien plus essentiel que la guérison même. En effet, un traité complet des maladies qu'il est possible de prévenir, et encore de celles qu'on pourrait soustraire au danger, s'il était mis à la portée de tout le monde, serait, sans contredit, un des plus beaux présens à faire à ses semblables. Cet ouvrage, quoique des plus intéressans, est cependant à désirer; mais si le gouvernement protégeait, voulait encourager les médecins-praticiens, il ne serait pas long à s'exécuter de la manière la plus satisfésante. L'esquisse, que nous allons donner, suffira pour donner l'idée de l'utile en ce genre; elle suffira aussi, ce qu'on ne saurait trop dire et redire, pour prouver à tous ces incrédules, à toutes ces ames apatiques, combien les médecins seraient plus utiles, s'ils étaient employés de bonne heure, et encore plus, s'ils étaient les directeurs nés de la conservation de la santé de chacun, comme ils en sont les restaurateurs lorsqu'elle est perdue; mais cette tactique, si précieuse pour l'humanité, est trop loin des têtes, même saines, pour pouvoir prendre : peut-être ai-je été déjà traité de rêveur par la foule des hommes à préjugé et insoucians dans bien des articles de cet ouvrage. Ici l'on me regarderait comme un fou d'oser préconiser, insister sur l'utilité des médecins, même hors les maladies, tant l'homme public et même l'homme privé sont loin, comme je l'ai dit, de mes idées philantropiques.

Symptômes.

La maladie commence et s'annonce par une douleur, ou au moins une pesanteur à la tête: on ressent des battemens dans cette partie, surtout en l'agitant; les yeux sont fatigués du grand jour, et souvent ils éprouvent des éblouissemens; l'on se sent lourd et comme assoupi. Enfin, selon les dégrés de cette maladie, les symptômes sont plus ou moins alarmans, et plus ou moins prompts à se déclarer, tandis que d'autres fois on en est quitte pour un rhume de cerveau, pour un mal de gorge, ou un engorgement des glandes, ou autre simple indisposition externe de la tête.

Traitement.

1.° Le régime doit être strict, et d'autant plus sévère, qu'il ne doit durer qu'un jour ou deux.

2.° On boit de l'eau vinaigrée, qu'on adoucit avec du sucre, si l'on veut.

3.° On met les jambes dans l'eau froide, ou seulement dégourdie.

4.° On applique sur la tête une serviette mouillée d'eau froide.

Enfin, si les symptômes ont plus d'intensité, on prend le bain froid tout entier; en attendant le bain, on fera bien de prendre un lavement à l'eau froide.

Remarques.

Ce traitement ne doit se suivre ainsi, que lorsque la fièvre n'est pas encore survenue; car il n'est

sûr, comme nous avons eu soin de le dire, que pour la prévenir, ainsi que les autres symptômes qui l'accompagnent.

Nous devons d'autant plus en avertir ici, que souvent, lorsque les symptômes ont pris de l'intensité, et que la fièvre s'est déclarée, l'on doit faire une saignée avant d'émployer le traitement ci-dessus; et même souvent on doit le changer, selon les indications.

TRAITEMENT DES NOYÉS.

1.° Il faut éviter de secouer le noyé en rien, ce qui lui est très-préjudiciable; on le porte doucement, et sans laisser aller la tête pendante en bas; arrivé au lieu de la destination, l'on a soin de le placer devant un bon feu.

2.° A cause de la difficulté d'ôter ses habits, parce qu'ils sont mouillés, on les coupera avec des ciseaux, pour éviter toute secousse; ensuite on l'essuie avec une flanelle sèche et fort chaude.

3.° Après avoir été essuyé, on le place sur un lit un peu bas, afin de pouvoir agir plus facilement; on tient la tête un peu plus relevée que les pieds; on tâche de soutenir le noyé couché sur le côté, pour faciliter l'écoulement de l'écume.

4.° Après les premières frictions suffisantes pour le sécher complétement, on imbibe les flanelles d'une liqueur pénétrante, telle que l'esprit de sel ammoniac, de l'eau de lavande, de l'eau-de-vie, ou du fort vinaigre.

5.° On verse dans la bouche du noyé quelques gouttes d'eau-de-vie, d'eau de mélisse, etc.;

ensuite, si le liquide passe, on donne quelques cuillerées d'eau émétisée; mais tant que la liqueur ne peut passer, on ne doit mettre dans la bouche que du sel, ou seulement quelques gouttes de liqueur, de peur qu'une plus grande quantité ne pénètre dans la trachée-artère; ce qui achèverait l'entière suffocation.

6.° On souflera de l'air dans les poumons, au moyen du tuyau d'un souflet.

7.° On chatouille, ainsi que pour les suffoqués, la gorge et les narines, avec la barbe d'une plume imprégnée d'eau de luce, ou d'eau de la reine d'Hongrie, etc.

8.° On donne aussi des lavemens de tabac, avec demi-once de ses feuilles, et demi-once de sel de cuisine, ainsi que pour les autres asphyxies.

9.° On tient le corps toujours chaud, avec des linges qu'on réchauffe de tems à autre, des briques aux pieds, etc.

Remarques.

Il faut employer tous ces secours le plus promptement qu'il est possible, le faire avec la méthode ci-dessus prescrite, et continuer le traitement pendant plusieurs heures, puisqu'on a vu des noyés qui ne sont revenus à la vie que sept ou huit heures après qu'on les avait retirés de l'eau.

Il est encore recommandé d'examiner si le noyé n'a pas quelques membres fracturés, ou s'il n'a pas reçu des plaies majeures capables de donner la mort; car on sent que dans ces derniers cas tous les secours ci-dessus sont inutiles, et ne doivent pas même être employés, en tant que le

défaut de succès les discréditent dans l'opinion du peuple.

Secours inutiles, ou dangereux.

1.° La saignée est toujours nuisible, ou tout au moins inutile, tant que le corps est froid et glacé; le seul cas où elle puisse convenir, c'est, lorsqu'il y a de la chaleur...., que le visage est rouge ou violet...., que les yeux sont luisans...., enfin, que les membres sont flexibles; alors, et dans ce cas seulement, la saignée de la jugulaire est utile.

2.° L'émétique est inutile, excepté dans le cas que nous avons spécifié.

3.° La fumée de tabac, introduite dans le fondement par la machine fumigatoire, dont on a tant vanté les effets merveilleux, est un secours inutile; les lavemens irritans, qu'on y a substitués, sont beaucoup plus avantageux.

4.° On évitera, comme nous l'avons dit, de secouer le noyé, soit en le transportant ou autrement; à plus forte raison, est-il expressément défendu de le rouler dans un tonneau, comme de le suspendre par les pieds pour lui faire rendre de l'eau, tandis qu'on sait, à n'en pas douter, d'après les ouvertures de cadavres qui ont été faites, qu'aucun noyé n'en a dans l'estomac, et que d'ailleurs il ne pourrait la rendre dans cette fâcheuse position, pas plus qu'un homme en santé ne rendrait, ni les alimens, ni la boisson.

DES NOUVEAUX-NÉS

Qui paraissent morts en venant au monde.

Cette mort apparente vient de ne pouvoir respirer, et la cause ordinaire qui s'oppose à cet acte si nécessaire à la vie de l'enfant, c'est de ne pouvoir rendre cette humeur visqueuse, qui est dans la bouche et dans les bronches, et que la vie et la respiration chassent, expulsent dans ceux qui se portent bien.

Traitement.

1.° Il faut tâcher de faire pénétrer l'air dans le poumon, soit en souflant dans la bouche de l'enfant, avec sa bouche même, soit par le moyen d'un tuyau.

2.° Ainsi que pour les asphyxies et pour les noyés, on chatouille le nez et la gorge avec la barbe d'une plume imprégnée d'une liqueur stimulante.

3.° On jettera de l'eau froide, à plusieurs reprises, sur le visage de l'enfant.

4.° Avec un linge imbibé d'eau tiède, on divisera les glaires qui sont dans la bouche; c'est quelquefois une sorte de glu très-ténace, mais qui se dissout très-bien dans l'eau.

DES MORTS APPARENTES,

Par la cause d'un froid excessif.

Dans les hivers fort rudes, et lorsque, par un

froid continu, la neige couvre la terre depuis long-tems, ces accidens surviennent sur-tout aux voyageurs; ils surviennent encore à ceux qui restent immobiles dans les prisons, ainsi qu'aux enfans laissés seuls dans la maison, et conséquemment sans feu, comme il arrive dans la campagne, etc.

Symptômes.

Cet état commence et s'annonce par une sorte de tremblement convulsif de la mâchoire et de tout le corps....; la respiration devient difficile...., le froid s'empare de tout l'individu...., les membres s'engourdissent, au point de perdre le mouvement et la sensibilité; alors un sommeil forcé survient et accable; et si le malade ne peut le vaincre, en se forçant à la marche, il tombe dans une sorte d'état apoplectique... : dans cet état, les membres sont roides.... ; mais cependant on peut les fléchir....; les lèvres sont violettes...., les paupières sont comme échimosées...., les yeux ne sont point changés.

Traitement.

L'objet principal est de ramener la chaleur et la circulation, mais seulement par des dégrés insensibles; car en voulant réchauffer trop vîte, on fait mourir le malade. Voici ce qu'il faut faire :

1.° On enveloppe le corps dans une couverture, ou d'autres vêtemens chauds, et on le transportera dans une maison, si c'est un voyageur; là, on le déshabille sans le secouer, et on le met dans un lit non bassiné.

2.° Pendant qu'on exécute ce premier article, on prépare un bain, qui ne sera ni trop froid, ni aucunement chaud; il doit avoir la température de l'eau d'un puits : ainsi, s'il s'en trouve dans la maison, c'est précisément cette eau qu'on emploiera telle qu'elle est.

3.° Après avoir mis le malade dans ce bain, qui sera froid pour tout le monde, mais qui est suffisamment chaud pour lui, on y verse, à la distance de deux ou trois minutes, une suffisante quantité d'eau chaude, pour lui ôter lentement et successivement de sa froideur, jusqu'à ce qu'enfin elle devienne chaude; on y laisse le malade jusqu'à ce que le pouls soit ranimé; ce qui est le signe du retour à la vie.

4.° Pendant le bain, on a soin de jetter de l'eau froide sur le visage.

5.° Ainsi que dans les asphyxies, on chatouille la gorge et l'intérieur des narines avec la barbe d'une plume imprégnée d'une liqueur volatile spiritueuse.

6.° On soufle aussi de l'air dans l'intérieur des narines par le moyen d'un tuyau, afin de tâcher qu'il pénètre dans le poumon.

7.° On mettra, s'il est possible, quelques grains de sel dans la bouche, et lorsque le malade pourra avaler, on lui donnera quelques cuillerées d'eau froide.

8.° Si, étant revenu à la vie, l'engourdissement continue, on fera prendre au malade du vinaigre avec de l'eau, et on emploiera des lavemens irritans avec le tabac et le sel, comme pour les noyés.

Le malade, entièrement revenu de son état, se mettra

mettra au régime d'un convalescent qui sort d'une grande maladie.

Secours dangereux.

Comme nous l'avons dit, il faut éviter de mettre le malade auprès d'un grand feu, ni de l'échauffer trop vîte; on sait combien les mains engourdies par le froid font souffrir, lorsqu'on les approche du feu : or, qu'on juge, par la comparaison de ce seul fait si connu, ce qui doit arriver, lorsqu'on veut échauffer sur-le-champ un corps gelé, rien moins que la dissolution des parties, c'est-à-dire, la mort.

A ce sujet, disons ici, pour l'utilité publique, que le traitement, pour un seul membre gelé, doit être suivi selon les principes ci-dessus, c'est-à-dire, qu'il consiste à plonger le membre dans l'eau froide, puis dans de l'eau dégourdie, et enfin dans de l'eau tiède; la conduite contraire, en s'exposant tout de suite au feu, a souvent fait perdre le membre, et coûté quelquefois la vie au malade.

C'est dans tous les maux, même simples, ainsi que dans le traitement des maladies, que l'ignorance fait journellement des victimes.

DE LA RAGE.

On ne doit point attendre, lorsqu'on a eu le malheur d'être mordu, que les accès de la rage se manifestent pour en faire le traitement; il est prudent et beaucoup plus sûr de le commencer aussi-tôt après la morsure; c'est même ce qu'on

doit faire pour les animaux, comme pour les hommes, et cela, avec d'autant plus de raison, qu'on ne sait point encore au bout de quel tems les symptômes de la rage se déclarent.

Le traitement le plus essentiel de cette cruelle maladie, est le traitement extérieur et local; aussi nous commençons par celui-là.

Traitement externe.

1.° On fait quelques légères scarifications par-dessus et tout autour de la plaie, pour en opérer le dégorgement; en se servant d'un bon rasoir, rien n'est plus facile, et cela n'est pas non plus très-douloureux.

2.° On cautérise ensuite la plaie avec un pinceau imbu d'eau forte, ou avec le cautère actuel, c'est-à-dire, avec le fer chaud.

3.° On recouvre la plaie d'une emplâtre vésicatoire, et au premier pansement, on le réapplique, en le corrigeant avec du beurre, ou en y ajoutant de l'onguent de la mère pour l'adoucir.

4.° On fera des frictions autour de la plaie, avec deux gros de pommade mercurielle, faite à moitié; on continue chaque jour pendant quatre jours.... ; ensuite on les fait de deux jours l'un aux parties les plus sensibles, comme dans l'intérieur des cuisses, et l'on continue, ou l'on cesse, de manière à éviter une forte salivation; on emploie ainsi environ trois onces d'onguent.

5.° On fait prendre un bain tiède, immédiatement avant chaque friction.

Traitement interne.

6.° S'il y a besoin d'évacuer, on donne l'émétique.

7.° On fait prendre au malade des bols antispasmodiques, avec le camphre, le nitre et le musc, trois fois par jour; on donne par-dessus, un verre d'une infusion de tilleul, à laquelle on ajoute huit ou dix gouttes d'eau de luce.

8.° Si le sommeil manque, on donne des narcotiques, tels que le sirop diacode, dont on fait prendre de demi-once à une once, en se mettant au lit, après avoir fait toutefois une saignée, s'il y a douleur à la tête, et si le pouls est plein.

9.° Il faut suivre un régime modéré, et éviter tout ce qui peut troubler l'esprit.

Remarques.

Tel est le meilleur traitement pour prévenir les accès de la rage; il peut encore être utile et réussir, lorsque les symptômes commencent à se manifester : alors on saigne du pied, s'il est possible, et l'on augmente du double la dose des frictions; on tâche aussi de baigner le malade le plus souvent possible, mais le tout sans jamais violenter cruellement le malade.

Enfin si, malgré les secours, la maladie prend de l'intensité, on lie le malade sur son lit, comme on le fait pour les frénétiques dans les hôpitaux, et on le traite sans risque, et aussi humainement qu'on le peut

---

TRAITEMENT

Pour les Animaux.

Le traitement externe est le même pour les animaux comme pour les hommes; outre le bain, on leur jettera beaucoup d'eau sur le corps, plusieurs fois par jour.

Quant au traitement interne, on leur fait prendre, pendant dix jours, du turbith minéral, à la dose de dix grains; on augmente ensuite cette dose, selon la nature de l'animal, jusqu'à ce qu'il en soit purgé; on le met aussi à l'usage de l'eau de son, qu'on rend aigrelette, en y ajoutant suffisante quantité de vinaigre.

Enfin, on donne des lavemens avec une eau de savon.

Remarques.

Tous les autres traitemens, tous les secrets de bonne femme, toutes les recettes quelconques, soit celles que la tradition communique de l'un à l'autre, soit même celles de nombre d'auteurs, tant anciens que nouveaux, tout cela doit être délaissé pour ne suivre strictement que le traitement ci-dessus, parce que l'expérience la plus saine a décidé en sa faveur.

L'on doit abandonner de même ces pratiques superstitieuses, qui, comme je l'ai dit, ne font qu'induire dans une erreur funeste, et les hommes qui ont été réellement mordus, et les propriétaires des animaux qui l'ont été.

Enfin, il n'est pas besoin de dire qu'on doit ôter toute communication des animaux mordus avec les autres, et en outre qu'on doit se faire une loi sacrée de les tuer sur-le-champ sans miséricorde, lorsque les signes les plus légers de la rage viennent à se manifester, qui sont l'*envie de mordre* et l'*horreur de l'eau.*

DE L'EMPOISONNEMENT.

Nous distinguons en général trois sortes d'espèces de poisons, suivant les trois règnes qui les fournissent ; savoir : 1.° les poisons animaux ; ceux-là sont en petit nombre ; 2.° les poisons végétaux, dont la classe est fort nombreuse ; 3.° les poisons minéraux, dont les accidens sont fort heureusement très-rares, puisqu'ils sont les plus violens de tous : nous allons suivre cet ordre.

De l'empoisonnement par les animaux.

Il est bon de savoir que nul animal en France n'est assez vénimeux pour causer la mort à l'homme par sa piquure, ou sa morsure, à l'exception de la rage : voilà déjà un point rassurant; mais ces accidens occasionnent néanmoins bien des symptômes graves, tels que la douleur et l'inflammation de la partie...., de la langueur et même des faiblesses...., des frissons...., des mouvemens convulsifs....; les yeux prennent une teinte jaune, ainsi que tout le corps.... ; surviennent des envies de vomir, et même souvent l'on vomit des ma-

tières jaunes.... A ces symptômes alarmans, succède un peu de calme....; la nature prend le dessus, et finit par exciter une sueur qui sauve le malade.

Traitement.

Le *traitement externe* ou local est tout simple; il consiste à employer les cataplasmes avec la bouillie, ou avec de la mie de pain et de l'eau; s'il y a grande douleur, on dégorgera la plaie par un coup de lancette, ou avec un rasoir : cette saignée locale, faite de bonne heure, prévient quelquefois tous les accidens.

Quant au *traitement interne*, l'ipécacuanha, comme vomitif, et en même tems sudorifique, donné immédiatement après la morsure, prévient, ou du moins diminue de beaucoup les accidens. Comme la sueur est l'instrument de la nature pour opérer la guérison, on la procurera par les boissons chaudes théïformes, auxquelles on ajoute de tems à autre quelques gouttes d'alkali volatil, et même des gouttes anodines de Sydenham; on les continue jusqu'à ce que le malade tombe dans une sueur considérable, qui finit par le sauver.

Quant aux piqûres simples d'*insectes*, tels que les abeilles et autres de ce genre, on les guérit et on calme la douleur par une embrocation d'huile d'olives, et l'on met par-dessus un cataplasme émollient.

De l'empoisonnement par les végétaux.

Les irritans les plus violens, tels que les anémones, l'aconit, l'ellébore, les tithymales, la

clématite, le ranonculus, l'œnante, le laurier-rose, et tant d'autres, ainsi que les stupéfians, tels que l'opium, le stramonium, la mandragore, la belladona, la jusquiame, etc., et encore les alimens-poisons, tels que les champignons, la cigue, les œufs de brochet, le laurier-amande, et même les amandes amères, tous ces poisons excitent plus ou moins de l'inflammation dans l'estomac et les intestins; on doit donc traiter les symptômes en conséquence.

Traitement.

1.° Dans tous les cas, et quelqu'espèce de poison que ce soit, on excite le vomissement en donnant l'émétique, si toutefois le poison n'a pas encore eu le tems de produire des symptômes inflammatoires, ainsi que le vomissement.

2.° Si le vomissement a déjà eu lieu par l'effet du poison, alors on se contente de faire boire beaucoup d'eau tiède simple, ou qu'on rend légèrement laiteuse, en y mettant un sixième de lait.

3.° On détermine aussi l'évacuation du poison qui a passé dans les intestins, en fesant prendre des lavemens émolliens et laxatifs.

4.° Si les symptômes de l'inflammation se manifestent, on a recours à la saignée, aux demi-bains et aux fomentations émollientes sur le ventre.

5.° Lorsque le poison est de la classe des *stupéfians*, outre le traitement ci-dessus, on fait prendre de l'eau vinaigrée, on fait une saignée du pied, et dans le cas où l'assoupissement est profond, on emploie les vésicatoires, et l'on tâche d'animer le malade en le secouant même fortement.

De l'empoisonnement par les minéraux.

Ceux de cette espèce, tels que l'arsenic, le sublimé corrosif, le verd-de-gris, etc., tous sont fort actifs et des plus violens; ils enflamment bientôt l'estomac, et même ils le corrodent : aussi sont-ils des plus dangereux, soit pour le moment, soit encore pour les suites. On fera sur-le-champ, et sans perdre de tems, le traitement suivant.

Traitement.

1.° Dans le premier moment, il faut exciter le vomissement avec l'ipécacuanha, afin de faire rendre le poison, s'il est possible.

2.° Si le vomissement a déjà lieu par l'effet du poison, on l'entretient par beaucoup d'eau tiède légèrement laiteuse, à laquelle on ajoute, pour la rendre plus efficace, à chaque fois qu'on la boit, quelques gouttes d'alkali volatil fluor.

3.° On ne doit point donner d'eau vinaigrée, ni aucun autre acide; on y substitue, avec avantage, des laits de poule légers.

4.° Si la fièvre survient, on a recours aux saignées, aux lavemens émolliens et graisseux; on fait prendre le bain; enfin, on met le malade à l'usage des émulsions, de l'eau avec de la graine de lin; en un mot, on emploie, en toutes choses, le régime adoucissant et anti-phlogistique.

Remarques.

Indépendamment des accidens du moment, les poisons occasionnent des suites fâcheuses, telles

que des coliques d'estomac, ou d'entrailles, de la langueur, le dépérissement, etc.

On emploie alors le régime et les adoucissans, parmi lesquels le lait tient le premier rang; c'est le traitement qui a eu le plus de succès.

Outre les espèces de poisons dont il vient d'être fait mention, il y en a une espèce particulière, dont nous devons d'autant plus parler ici, que les accidens qui en résultent sont des plus fréquens, et pour ainsi dire journaliers; ce sont les *préparations de plomb*, soit celles qui entrent dans grand nombre de couleurs, soit celles que la cupidité ose employer pour adoucir et frélater les vins.

Nous ne donnerons pas ici le traitement des coliques effroyables que cette espèce de poison occasionne; il doit être varié et relatif aux indications : ainsi, il concerne particulièrement le médecin, auquel d'ailleurs la marche de cette maladie donne le tems de recourir.

Nous nous contenterons de dire que la base du traitement, dont l'expérience a consacré le succès, consiste dans les vomitifs et les purgatifs forts et irritans; traitement qui semble cependant contredire le simple bon sens, tant il est vrai que les connaissances médicinales sont *tout* pour obtenir de vrais succès, et qu'il faut en conséquence avoir étudié la médecine à fond pour l'exercer comme il faut, et ne pas commettre des fautes sans nombre.

Publions aussi, pour l'utilité publique, que tous ceux qui frélatent ainsi leurs vins, pour les rendre plus doux, ce qu'il est aisé de vérifier authentiquement par les opérations chimiques connues, méritent la punition que les lois infligent aux empoisonneurs publics.

CONCLUSION GÉNÉRALE.

Nous avons essayé de présenter au peuple toute la pratique médicinale et chirurgicale; c'est beaucoup. Il est vrai que nous n'avons embrassé que les cas communs et faciles ; mais ces cas composent les trois quarts et demi des maladies : ainsi, sous ce point de vue, nous avons fait, en quelque sorte, un ouvrage complet. En effet, nous avons commencé par l'étude scientifique qui mène à la connaissance des maladies, soit dans leurs causses, soit dans le caractère qui distingue chaque espèce différente : cette étude préliminaire est indispensable pour aller à la pratique ; aussi nous avons traité cette partie sous le titre d'*introduction*, et cette partie est proprement les *scientifique* de l'art pratique.

Quant à la partie *exécutive*, nous avons d'abord établi les *principes pratiques*, soit dans la médecine, soit dans la chirurgie ; nous avons ensuite indiqué, dans les trois articles des maladies *inflammatoires*, des maladies *humorales* et des maladies *nerveuses*, la marche générale à suivre, et cette division embrasse presque toutes les maladies journalières dans le genre aigu, c'est-à-dire, peu longues, soit qu'elles soient graves ou légères. Après ces généralités, nous sommes entrés dans les détails les plus instructifs, relativement aux remèdes qui s'emploient journellement, de manière qu'en consultant ces articles à chaque fois qu'on voudra employer ces remèdes, l'on ne pourra plus commettre aucune erreur essentielle à leur égard : nous croyons avoir traité ces objets si intéres-

sans d'une manière tout-à-fait neuve, et cette manière est la plus utile que je connaisse, du moins je n'ai rien vu de pareil dans aucun auteur. Ce qui ajoute encore beaucoup à leur intérêt, c'est que nous avons en même tems dévoilé les préjugés du peuple qui lui sont si pernicieux; l'en corriger, ce serait une guérison qui en vaudrait mille. Il est donc du plus grand intérêt d'employer tous les moyens pour y parvenir.

Après les maladies aiguës, qui composent plus des trois quarts des maladies, vient le traité des maladies chroniques; c'est-là le grandement difficile : nous convenons qu'il est au-dessus du peuple; nous aurions pu annoncer cette difficulté en deux mots, et nous en tenir là; mais il fallait du moins assez de détails pour démontrer combien la science est difficile dans cette partie; c'est la conviction de sa difficulté qui influera sur la manière de se conduire du peuple; car alors il ne se laissera plus charlataner; il aura recours à l'homme habile, et n'aura de confiance qu'en lui : voilà tout ce qu'il doit savoir et faire à ce sujet. Ces divers traités composent le deuxième volume, qui est le premier, intitulé : *des connaissances pratiques.*

Le volume suivant renferme toute la chirurgie commune. Quoique cette partie soit l'essentiel, et même *tout* pour le chirurgien, nous osons cependant dire que le peuple y trouvera une instruction utile, qui est ignorée même des chirurgiens ordinaires, c'est-à-dire, du plus grand nombre. Ainsi, qu'on l'étudie suffisamment et qu'on le consulte au besoin, alors, nous pouvons l'assurer, sauf la lancette ou quelqu'opération simple,

on sera plus chirurgien que le chirurgien même.

Enfin, après avoir initié le peuple dans les règles médicinales, et indiqué la marche à tenir dans les maladies, suffisamment muni des armes nécessaires, nous avons cherché, dans ce quatrième et dernier volume, à le mettre à même de combattre, *lui seul*, les symptômes des maladies, et de peur qu'il ne s'égare, nous avons posé et distingué les cas particuliers et différens, où l'on doit employer les remèdes. Ainsi, il ne s'agit plus que de leur application *scientifique* aux cas qui sont bien connus; alors on serait véritablement tout-à-fait médecin. A cet égard nous aurions pu, il est vrai, entrer dans les détails des signes caractéristiques de chaque espèce de symptôme; mais cela eût été long et trop difficile pour le peuple : ainsi, ou les cas sont simples, et la plupart se connaissent assez facilement, alors on peut décider soi-même sans risque; ou ils sont difficiles à distinguer, alors il n'y a pas à hésiter; l'on aura recours au médecin : conséquemment, dans tous les cas, soit qu'on doute, ou qu'on décide soi-même, la sagesse présidera, et l'humanité sera respectée.

D'après ce détail des diverses connaissances que renferme notre ouvrage, l'on voit que nous avons traité de toute la médecine usuelle; c'est en petit une sorte d'encyclopédie médicinale-pratique : jamais l'on n'aura réuni tant de connaissances dans un espace aussi court.

On pourra dire à cela que notre ouvrage fera encore plus de mal, par l'abus du peuple, que les *Tissot*, les *Buchan*, etc. Ceux-ci ont promis au peuple, dira-t-on, mais ils n'ont rien tenu, parce que,

lors de l'application des secours à chaque cas particulier, faute de guide, on était arrêté tout court; car leurs formules de drogues, ne donnant pas cette science si nécessaire de l'application, n'étaient jamais qu'un guide trompeur, au lieu que votre ouvrage, moyennant les règles, et en distinguant les différens cas, on se décidera sans hésiter.

Cette objection est fondée, je l'avoue; cependant voici la réponse. Nous avons mis la science à découvert, il est vrai, et l'on en abusera quelquefois, j'en conviens. Cependant nous n'avons cessé de donner le correctif, en montrant clairement par-tout la difficulté de la science; malgré cela, je connais assez le peuple pour croire qu'il se souciera peu de la difficulté, et que l'amour-propre séduit se laissera aller facilement à jouer, sans retenue, le rôle de médecin. Eh bien! s'il en est ainsi, c'est au gouvernement à y apporter le remède; il le fera quand il voudra, car rien n'est plus facile; nous en donnons les moyens. Mais supposons, ce qui n'est pas présumable, que le gouvernement s'y refuse, je dis que dans ce cas-là même l'objection, quoique réelle, est encore sans force, parce que, laisser les choses comme elles sont, il n'y a rien de pire. En effet, que se fait-il aujourd'hui? D'abord c'est tout le monde qui, sans science, sans connaissances, sans raisonnement, veut faire le médecin; une simple tradition orale leur suffit. Pour moi, je dis que, guidé par les principes, le mode et les instructions que donne notre ouvrage, on fera beaucoup mieux; donc notre livre est utile, au lieu d'être nuisible: *voilà pour le public.* Si je considère ensuite que, sur cent chirurgiens, à peine

s'en trouve-t-il un qui soit médecin, alors je dis que mon livre, décidant les cas *médicinalement*, vaut mieux que le chirurgien qui ne peut les décider que fort mal : *voilà pour les gens de l'art.* Jusqu'alors la plupart des auteurs ont travaillé, et même assez ridiculement, pour qu'on se passe de médecin ; pour moi, je veux, avec plus de raison, qu'on se passe de chirurgien. En effet, s'il est constant que, dans les maladies internes, les médecins seuls sont les pères temporels nés des malades, donc mon livre, en tenant lieu du médecin dans les cas simples, vaut beaucoup mieux que le chirurgien qui ignore la médecine, qui, à coup sûr, en sait moins que mon livre, et qui, au lieu d'être le père des malades, n'en est que le tuteur indigne, et même ruineux : *voilà pour les auteurs.* Enfin, lorsque les cas sont graves ou difficiles, a-t-on besoin de secours étrangers ? Alors, encore plus ici qu'ailleurs, le médecin est tout ; sa consultation, ou un voyage, suivant les cas, cela suffit ; mon ouvrage fera le reste : par-là, l'on sera mieux traité, et la dépense sera beaucoup moindre; car la multiplicité des voyages, joint à l'attirail de la droguerie, le plus souvent inutile du chirurgien, ruine sans raison la plupart des malades, sur-tout lorsqu'ils ont le malheur de l'être un peu long-tems; de-là ausssi, leur négligence en général, et nombre de maux incalculables. Ainsi, dans tous les cas, comme l'on voit, notre livre est utile, et vaut infiniment mieux que tout ce qui se fait aujourd'hui : *voilà pour les malheureux campagnards.*

CONCLUONS. Notre ouvrage, même la partie populaire, ne ressemble en rien à celui de *Tissot* et

autres pareils; car, d'abord il instruit le peuple lui-même, et de plus, il le sert sans danger. D'un autre côté, si le gouvernement vient à l'adopter, tout le bien sera fait, et tout le mal sera évité; si contre toute attente il y reste indifférent, alors le bien ne sera que partiel; mais vu l'état actuel des choses, il sera encore grand. Au surplus, c'est à l'expérience et au succès à mettre le sceau à notre nouvelle méthode.

TROISIÈME TRAITÉ.

Des fièvres intermittentes et rémittentes.

NOUS donnons ce supplément pour remplacer l'omission faite au chapitre des maladies aiguës, *deuxième volume*, *page* 11, où nous avons traité seulement des fièvres continues; c'est pour nous compléter, que nous traiterons ici des fièvres intermittentes et des fièvres rémittentes : moyennant ce traité, on aura donc le traitement des maladies aiguës journalières les plus communes, et notre but sera entièrement rempli.

Nous diviserons ce traité en deux chapitres; le premier traitera des fièvres intermittentes, et le deuxième des fièvres rémittentes.

CHAPITRE.

CHAPITRE PREMIER.

Des fièvres intermittentes.

TOUT le monde sait ce que c'est qu'une fièvre intermittente ; c'est celle qui se montre avec des *accès* plus ou moins longs, et où le malade est ensuite sans fièvre, soit pendant quelques heures, soit pendant un jour, ou pendant deux jours, c'est-à-dire, pendant quarante-huit heures, etc.

Avant d'entrer en matière, observons une chose essentielle, à laquelle le public ne fait guères d'attention. On regarde généralement les fièvres intermittentes comme peu de chose : de-là, une négligence impardonnable ; de-là, des avis sans fin de tout le monde ; de-là, tant de téméraires qui croient pouvoir se traiter et traiter les autres. Pourquoi tous ces fléaux de l'humanité, encore plus ici qu'ailleurs ? Parce qu'on connaît seulement le nom de la maladie, et qu'on croit que cela seul suffit. Pourquoi encore ? Parce qu'on voit la plupart des malades se guérir de ces fièvres. Cependant voyons ce que l'observation nous présente.

Chaque accès débute par un frisson qui souvent est assez considérable pour frissonner, trembler et faire claquer les dents, pour rendre les ongles violets, et pour bouleverser toutes les fonctions de la machine, jusqu'à supprimer presque la circulation dans les plus petits vaisseaux, etc. Or, un homme en santé, qui éprouverait un froid

pareil tous les jours ou tous les deux jours, et souvent pendant une heure ou deux; il n'est personne qui ne croie qu'il va tomber malade de refroidissement. Mais ce n'est pas tout: si à ce froid mortel succède une chaleur brûlante, bien plus forte qu'on ne l'éprouve ordinairement par l'exercice le plus fatiguant à l'ardeur d'un soleil d'été, et que cette chaleur dure pendant huit à dix heures, et encore se répète tous les jours, comment ne pas penser que cet homme n'y pourra jamais résister, et qu'il ne peut échapper à la maladie inflammatoire? Enfin, si après ces rudes épreuves il survient une sueur tellement abondante et tellement prolongée, qu'elle doit dépouiller le sang de sa sérosité, et affaiblir l'homme le mieux portant, sur-tout en se succédant journellement, comment ne pas croire que l'homme le plus robuste doit éprouver une courbature et le dérangement de toutes les fonctions? C'est cependant un malade déjà affaibli qui éprouve tous ces états violens; tel est le tableau d'un accès de fièvre ordinaire. Joignez à cela les divers symptômes qui accompagnent et qui suivent ces accès; tels que la douleur lancinante de la tête, ou des reins, ou des membres...., les maux de cœur, et même le vomissement..., la toux.., le dégoût..., le teint jaune..., la maigreur..., la faiblesse..., de plus, les engorgemens des viscères du bas-ventre, et sur-tout du foie...; en un mot, tous les symptômes dont notre traité doit présenter l'énumération, soit ceux qui, comme nous venons de le dire, accompagnent ces fièvres, soit les reliquats qui en sont les suites si fréquentes....; qu'on juge, d'après ce détail effrayant, si les fièvres d'accès

doivent être considérées comme si peu de chose, et combien l'on a tort, ou de se négliger, ou de s'en rapporter aux conseils du premier venu; ou encore de se fier au chirurgien qui, d'après *Tissot*, croit en savoir assez, mais qui à coup sûr n'est jamais suffisamment instruit, et qui ne peut guérir que par hasard; c'est ce qui sera mis hors de doute, et ce dont tout le monde sera convaincu, lorsqu'on aura lu attentivement ce traité.

De quelle nature est la fièvre intermittente?

Cette question embrasse bien des objets, mais dont la solution importe peu. Ce qu'il y a de mieux à savoir à ce sujet, relativement à la pratique, et ce que l'observation nous enseigne, c'est que la fièvre intermittente participe, ou du genre *inflammatoire*, ou du genre *humoral*, ou du genre *nerveux*; souvent, et disons presque toujours, elle est un composé, ou de deux de ces genres, ou même des trois ensemble; ce sont ces diverses complications et leurs différens dégrés qui font des espèces de fièvres intermittentes toutes différentes, et qui exigent conséquemment un traitement tout différent: voilà aussi pourquoi il n'y a pas de traitement unique, et qu'il doit varier selon les indications, ou selon les symptômes que présente chaque espèce particulière. Si elle est du genre *inflammatoire*, la saignée, la diète et la méthode anti-phlogistique ou rafraîchissante, suffisent à la guérison; c'est ce que nous voyons arriver à l'égard des fièvres intermittentes de printems; si elle est du genre *humoral*, outre le régime sévère, on emploie les divers évacuans appropriés aux indications particulières; si elle est du genre *nerveux*, alors il ne faut ni saignée, ni purga-

tions, ni même grand régime; le quinquina suffit seul à la guérison; mais, comme nous l'avons dit, il est rare qu'une fièvre intermittente ne participe pas de plusieurs genres à-la-fois : voilà pourquoi l'on doit aussi varier le traitement selon les diverses indications qui se présentent. C'est en envisageant les fièvres intermittentes, sous ce point de vue pratique, qu'on explique avec facilité tous les phénomènes de cette maladie protéïforme, et encore qu'on peut mettre d'accord tous les praticiens, quoiqu'ils semblent cependant les plus opposés les uns aux autres.

En combien d'espèces divise-t-on les fièvres intermittentes ?

Tout le monde connaît les noms de fièvres *quotidiennes*, *tierces*, *double-tierces* et *quartes* : les quotidiennes ont des accès tous les jours à la même heure; les tierces de deux jours l'un; les double-tierces tous les jours, mais à des heures différentes, ce qui empêche de les confondre avec les quotidiennes ; enfin, les fièvres quartes laissent deux jours de bon : il y a aussi des double-quartes, des composées, et plusieurs autres variétés. Ces noms sont sans doute utiles pour qu'on s'entende; mais ils ont abusé singulièrement tout le monde, parce qu'on a cru que la distinction de ces noms suffisait à la pratique; mais on s'est lourdement trompé; car ce ne sont pas les noms qu'on traite, puisque, sous le même nom, par exemple de tierce, de quarte, etc., on emploie tantôt le traitement contre l'inflammation, tantôt le traitement contre la bile, etc. ; ce sont donc principalement les indications que présentent les divers symptômes qu'on traite en effet : telle est la saine pratique.

Il y a encore d'autres divisions scolastiques : ainsi, on reconnaît les fièvres intermittentes *sporadiques*, *épidémiques*, *endémiques*; on distingue encore les fièvres qui *anticipent*, et celles qui *retardent*. Toutes ces divisions de l'école font partie de l'étude du médecin; mais elles ne présentent rien de bien essentiel à la pratique : or, nous ne voulons ici que l'essentiel; ainsi, pour ne pas sortir de notre sphère, nous ne reconnaissons que deux divisions.

La première division, qui est véritablement utile, puisqu'elle influence essentiellement la pratique, c'est celle qui distingue les fièvres intermittentes, en celles de *printems*, et en celles d'*automne* : les premières participent presque toujours du genre inflammatoire ; celles-là sont peu longues, car rarement passent-elles quatorze jours; elles se guérissent aussi très-facilement et sans quinquina. Le traitement anti-phlogistique, joint au régime, suffit souvent seul à la guérison ; et de plus, loin de laisser aucuns reliquats, l'on observe que souvent elles sont un bien, comme fésant les fonctions de dépuratifs de toute la masse. Les fièvres d'automne, au contraire, participent presque toujours du genre bilieux ; elles sont souvent opiniâtres, graves, et même malignes avec le plus grand danger; si elles sont négligées ou mal traitées, elles laissent au malade presque toujours les reliquats les plus fâcheux, quelquefois même pour le reste de ses jours.

La seconde division, qui est encore bien plus essentielle que la première, distingue les fièvres intermittentes en *bénignes* et en *malignes*. Dans les bénignes, sont comprises les fièvres de prin-

tems, et dans celles qui sont opiniâtres, difficiles ou malignes, sont comprises celles d'automne. D'après cette explication, l'on voit qu'il ne reste, relativement à la pratique, qu'une seule division qui les renferme toutes; savoir : celle qui distingue les *fièvres intermittentes bénignes*, et les *fièvres intermittentes malignes :* ainsi, tout notre traité consistera dans ces deux seuls articles.

ARTICLE PREMIER.

Des fièvres intermittentes bénignes.

Quoique, comme nous l'avons dit, les fièvres intermittentes d'automne soient plus difficiles, plus opiniâtres, et même plus dangereuses que celles de printems, cependant la plupart de ces mêmes fièvres sont aussi du genre bénin, et c'est de celles-là seules dont nous allons parler dans cet article.

Pour traiter avec sûreté et le plus utilement possible les fièvres intermittentes, même celles qui étant bénignes, n'en sont pas moins très-difficiles, quoique généralement on pense le contraire, il faut d'abord bien savoir caractériser la fièvre intermittente, non pas celle qui se montre à découvert, et que tout le monde connaît, mais celle qui est cachée et qui se déguise, sur-tout à ceux qui n'y connaissent rien; outre cette difficulté dans le *diagnostic* ou la connaissance de la maladie, il n'y en a pas moins dans le *traitement*, puisque les meilleurs auteurs ont regardé cette maladie comme un protée qui prend toutes les formes; d'où il résulte que si l'on se contente

de traiter seulement le nom que les auteurs se sont plus à donner à chaque type de fièvre, c'est-à-dire, tierce ou quarte, etc., et d'y employer une méthode banale, comme on le voit dans *Tissot*, *Buchan* et autres, il y a à parier que, sur dix de ces fièvres, l'on se trompe neuf fois : l'on guérira cependant, parce que la maladie n'est pas mortelle, mais mal, mais à la longue, mais avec la convalescence la plus pénible. Le seul mode de traitement qui convient ici, celui qui ne peut tromper, et que les habiles praticiens commencent à adopter, c'est de savoir saisir les véritables indications, basées sur les différens symptômes qui caractérisent évidemment le genre et l'espèce particulière de ces sortes de fièvres : établir le traitement d'après ces bases, voilà la vraie pratique, la pratique sûre. Ainsi, savoir connaître, caractériser et bien distinguer le genre de la fièvre, cette connaissance compose le *diagnostic*; savoir adapter le traitement le plus convenable aux indications ou aux symptômes qui manifestent la vraie cause de la fièvre, voilà la *pratique*; ces deux objets sont les seuls qui intéressent l'art de guérir, et ils suffisent : nous allons tâcher de les faire connaître à fond.

DIAGNOSTIC.

Nous nous garderons de suivre ici les auteurs qui se contentent de faire connaître, dans un détail aussi minutieux qu'inutile, ce que tout le monde ne sait que trop par l'abus qui en résulte; savoir : les fièvres *quotidiennes*, *tierces*, *quartes*, etc., seulement par le retour qu'elles affectent;

car tous ces noms, auxquels on a attaché tant d'importance, ne font réellement rien, et importent peu à la pratique : nous l'avons déjà dit, et nous le répétons, parce que c'est une nouveauté qu'il s'agit d'inculquer. Ainsi, traiter une fièvre tierce sans caractère particulier, c'est traiter un nom générique ; ce qui est absurde en pratique ; car il en résulterait qu'on ne traiterait réellement pas le malade, dont la maladie, actuellement existante, ne peut être une fièvre en général, ou quotidienne, ou tierce, ou quarte, mais bien une tierce ou quarte particulière, c'est-à-dire, qu'elle est, ou inflammatoire, ou humorale bilieuse, ou l'une et l'autre ensemble, etc.; même quand elle serait simple, il y aurait toujours les symptômes fébriles, tels que le froid, le chaud et la sueur, de plus, l'accès plus ou moins long, l'intervalle plus ou moins décidé, le pouls alors net ou non, l'appétit bon ou mauvais, avec l'état de la langue, les déjections perverties ou naturelles, des douleurs dans les membres ou non; enfin, les crises : ce sont tous ces symptômes particuliers, comme ils se rencontrent ordinairement, que le médecin doit combattre. Si, par un hasard qui ne se voit presque jamais, il n'y a aucun symptôme quelconque de maladie, alors le médecin n'a rien à faire ; la nature suffit : ainsi, dans tous les cas, le nom n'est rien, eu égard à la pratique. En effet, il n'est pas d'auteur qui ne dise, au sujet d'une fièvre d'accès, tierce ou autre, tantôt qu'il faut saigner, tantôt que la saignée est contraire : ici, qu'il faut évacuer; là, que toute évacuation est nuisible; ailleurs, que le quinquina est utile ou nuisible, etc. : quelque chose

de plus, donner un traitement général et unique pour le nom seul d'une maladie, c'est charlataner la science. Ainsi, en bonne pratique, le traitement vrai et fondé est celui qui est déterminé par la cause de la maladie, ou du moins par ses symptômes qui sont les effets de la cause.

L'on convient, comme nous l'avons déjà dit, que ce nom est un allégement à la mémoire, et qu'il est bon de l'employer pour servir de point de rallîment aux auteurs, ainsi qu'aux gens de l'art, pour s'entendre; mais ce nom n'est nullement la chose : cela est si vrai, que bien des auteurs le changent à volonté. C'est cependant ce nom qui, par sa facilité à être retenu, a abusé tout le monde : on a cru, ou voulu croire que le nom était tout pour traiter la maladie, tandis qu'il n'est réellement rien; mais cette idée ne pouvait manquer de prendre, parce que l'amour-propre ou l'ignorance y trouvait son compte. Cependant le faux, ainsi que l'abus, sautent aux yeux; c'est ce que nous allons prouver en détail. Ainsi, comme nous ne voulons que des connaissances réelles qui influent et qui ont un rapport direct avec le détail de la pratique, nous allons suivre une marche pour ainsi dire nouvelle, et qui mène directement au but; elle dévoilera toute la difficulté de la science; mais elle en montrera en même tems le vrai et l'utile. Cette marche ne se contente pas d'embrasser quelques symptômes caractéristiques; cela ne suffit pas : la description générale d'une maladie, sur-tout celle qui est un vrai protée, est sans doute quelque chose d'utile; mais elle n'est souvent qu'un tableau très-imparfait. Le praticien, pour pratiquer avec sûreté, doit connaître toutes

les faces d'une maladie, et ne traiter que celle qui lui est particulièrement présente; s'il ne la voit qu'en masse, s'il ne connaît que des généralités, il risque à chaque instant, dans le détail, de méconnaître la véritable. Pour éviter l'erreur, il faut donc mettre chaque face à découvert; c'est ce que nous allons tâcher de faire, en posant des questions qui feront autant de tableaux qu'il y a de faces différentes à considérer.

Première question. — Il y a beaucoup de fièvres qui ont la marche des intermittentes, mais qui cependant n'en sont pas. Comment les distinguer?

On observe cette marche dans les fièvres catarrhales....; dans plusieurs maladies avancées, où les accidens se présentent plus fortement de deux jours l'un....; dans les maladies qui surviennent à la suite des couches....; dans quelques affections histériques; enfin, lors de la terminaison de quelques fièvres aiguës.... Tous ces divers états, quoiqu'ayant le type de fièvres d'accès, se guérissent sans quinquina, et même s'aggraveraient par son usage. Mais pour éviter l'erreur, quels sont les signes caractéristiques qui doivent décider la marche du praticien? L'expérience est ici souvent la boussole de l'homme à talent et instruit. Cependant voici quels sont les principaux signes distinctifs pour se tirer du labyrinthe : d'abord, les trois tems marqués; savoir : le froid, le chaud et la sueur, ou n'existent pas, ou ne sont pas assez, ni régulièrement marqués.... Les bâillemens, qui annoncent le début de l'accès, manquent ici totalement....; de plus, hors l'accès, le pouls n'est pas net...., l'urine n'est pas briquetée....; enfin, l'on observe les symptômes qui

succèdent souvent aux fièvres continues, tandis que le praticien n'en rencontre pas de ceux qui accompagnent, ou sont la suite des fièvres intermittentes; telles sont les bases d'une sûre décision.

Deuxième question. — De même qu'on observe des fièvres intermittentes qui n'en sont pas, de même il y a aussi des fièvres continues, et même presque sans remise, qui cependant sont de la classe des intermittentes, et qu'on appelle composées; lorsqu'elles attaquent des parties internes, quelquefois elles deviennent graves, mais le plus souvent elles ne le sont pas, et elles le sont encore moins, si elles n'attaquent que des parties externes; c'est alors qu'on observe les douleurs externes et déchirantes de la tête, celles des yeux, des oreilles, des joues, des dents, et encore des membres. Comme on ne peut guérir sans savoir bien caractériser ces états, on demande quels sont les signes certains qui les caractérisent; les voici :

D'abord ces sortes d'accidens ne se présentent pas dès le commencement des maladies; ce n'est guères qu'après sept jours : c'est ce qui n'arrive pas dans les fièvres continues véritables... ; de plus, le pouls est ordinairement déprimé et très-prompt, comme dans le frisson des intermittentes.... Ajoutons que ces accidens sont périodiques...., qu'ils prennent vivement...., et qu'ils cessent tout à-coup pour revenir avec la même fureur à une heure à-peu-près fixe.... ; enfin, l'on observe que l'urine est par fois briquetée : ce dernier signe, joint à quelques autres, est un des plus sûrs.

Troisième question. — La fièvre intermittente se change quelquefois en rémittente ou continue;

il arrive alors que l'accès n'est pas fini, lorsque l'autre reprend.

On reconnaît cette *fausse* fièvre continue de la *véritable* continue, en ce que les mêmes accidens se présentent périodiquement à la même heure, pour cesser ou s'affaiblir beaucoup sur le déclin de l'accès; c'est ce qui n'arrive pas dans la vraie continue : il faut joindre en même tems quelques-uns des signes déjà décrits plus haut, qui caractérisent les intermittentes, tels que l'urine briquetée...., quelques bâillemens...., un léger froid, etc....

Quatrième question. — De même que les fièvres intermittentes se changent en rémittentes et en continues, de même il arrive aussi que les fièvres rémittentes ou continues se changent en intermittentes. Quel en est le caractère distinctif?

Lorsque le redoublement des fièvres continues s'annonce par un léger froid, avec une petite toux sèche, il faut s'attendre que la continue se changera en intermittente....; si la fièvre s'annonce par des alternatives de froid et de chaud, et si les redoublemens continuent de même, on doit espérer le même changement.... ; s'il y a une remise totale des accidens pendant un jour et même deux, le même changement arrive encore.... Ajoutons qu'on observe quelquefois que, quoique les signes ci-dessus décrits n'aient pas lieu, il arrive cependant que la fièvre continue se change en intermittente; mais alors disons que les accidens ne sont jamais si graves ici que ceux qu'on remarque dans les continues qui ne doivent pas perdre leur caractère....; enfin, disons que l'épidémie régnante est encore une boussole qui dirige le praticien exact.

Cinquième question. — Sur la fin des fièvres continues aiguës, souvent, lorsque tous les accidens ont disparu, l'on observe un redoublement tous les soirs ou toutes les nuits. Ces redoublemens doivent-ils être considérés et traités comme les fièvres intermittentes ?

Presque tous les auteurs disent *oui*, mais l'observation dit *non* : expliquons cette énigme. On a donné le quinquina, et il réussit le plus souvent, soit; mais est-ce parce qu'il guérit le symptôme fébrile ? non; car, chez les gens de la campagne, l'on observe que, sans quinquina, tous ces symptômes cessent d'eux-mêmes, à cause de la bonté et de la force de leur tempérament. Ainsi, le succès du quinquina n'est pas dû à sa vertu fébrifuge, mais bien à sa vertu *tonique*, ou fortifiante; et en effet, tout autre remède fortifiant réussirait de même. Ecoutons à ce sujet les praticiens, et particulièrement *Tissot*, qui dit : « Ceux qui ne pourront faire la dépense du quinquina, le remplaceront par la thériaque des pauvres ». Ainsi, c'est la pratique elle-même qui décide notre manière de voir; ce qui achève de la confirmer, c'est que, si les toniques ne conviennent pas au malade, alors le quinquina lui est également contraire. Ces deux observations réunies forment donc ce qu'on peut appeler une *démonstration pratique*; c'est aussi, d'après cette démonstration, que nous déciderons le cas, et voici la décision : si la fièvre a été décidément du genre des continues, on ne doit point attribuer les symptômes ci-dessus décrits à une fièvre intermittente, mais plutôt à un reliquat de la maladie, que la crise trop imparfaite et les secours de l'art n'ont pu

enlever entièrement; le tems et la nature, aidés d'un bon régime, et quelquefois des secours médicinaux, selon les indications présentes, guérissent ces états *sans quinquina;* c'est le cas de la première question : si au contraire le caractère de la fièvre a été du genre des intermittentes, ou encore des rémittentes, alors on doit considérer ces accidens comme reliquats de ces fièvres, et le *quinquina réussit parfaitement.*

Observons que l'état de cette question rentre en partie dans la première, et nous y renvoyons pour le détail du diagnostic.

Sixième et dernière question. — Quelle observation pratique a-t-on retire de l'ouverture des cadavres qui sont morts de fièvres intermittentes bénignes, mais qui sont devenues mortelles, soit par négligence, soit par un mauvais traitement ?

1.° *Dans la tête*, tous les vaisseaux sanguins des membranes du cerveau sont engorgés, et les veines, ce qui doit arriver à la mort, en sont considérablement distendues.

2.° *Dans la poitrine*, les vaisseaux du poumon et du cœur sont engorgés d'un sang tout noir; quelquefois on a trouve de l'eau épanchée dans la poitrine, ainsi que dans le péricarde.

3.° *Dans le bas-ventre*, le ventricule est distendu par les vents; de-là, les spasmes flatueux....; le foie sur-tout est blanc, obstrué, quelquefois dur et desséché, d'autrefois en suppuration....; on en doit dire autant du pancréas.., de la rate...., du mésentère.... et des autres viscères.

De ces observations cadavériques, l'on doit conclure que les fièvres intermittentes ne vont guères sans quelqu'engorgement quelconque dans

les viscères, ainsi que dans les glandes, soit qu'on les regarde comme la cause, ou comme l'effet du venin fébrile; mais de quelque manière qu'il en soit, la pratique n'en est pas moins sûre; c'est au médecin à prévoir ces engorgemens et à les prévenir, puisqu'il est de fait qu'ils donnent la mort, ou du moins qu'ils rendent la maladie très-opiniâtre, et d'une longueur désespérante. Le traitement que nous allons donner sera calqué sur ces observations; c'est l'objet de l'article suivant.

Tel est notre diagnostic; qu'on voie, d'après toutes nos *questions* ci-dessus, puisées dans l'observation des faits, si l'on est bien avancé, en sachant seulement qu'une fièvre tierce revient de deux jours l'un, ou une fièvre quarte tous les trois jours, etc., et même si une description générale des symptômes suffit; pour pratiquer sûrement et le mieux possible, c'est le grand détail des connaissances diagnostiques qu'il faut: voilà la vraie boussole du praticien distingué, pour parvenir à traiter, sans jamais s'égarer, et de la manière médicinale la plus utile, chaque face de maladie particulière, indépendamment de son nom: l'on verra encore mieux, par le traitement que nous allons donner, combien ce détail est essentiel et obligatoire.

Traitement.

On doit voir, par toutes les distinctions scientifiques que nous avons établies, combien le traitement des fièvres intermittentes est difficile, quoique tout le monde pense le contraire; car rien n'est plus certain, et nous venons de le prou-

ver, que chaque traitement doit varier, d'abord selon le génie particulier des fièvres, ensuite selon la cause, ou du moins selon les symptômes, en sachant toutefois évaluer scientifiquement ceux qu'il est nécessaire de combattre, sans compter la différence du tempérament, de l'âge, du sexe, et encore, ce qui n'est pas moins essentiel, d'après les saisons, et même suivant l'épidemie régnante.

D'après cette énumération, qu'on voie, qu'on consulte, qu'on écoute tout ce monde charlatan qui garde très-précieusement dans sa poche une recette à quinquina pour la donner au premier venu; la recette est bonne, qui en doute? Qu'y a-t-il aussi de rare à cela, puisqu'on trouve cette même recette dans tous nos livres? Mais une application banale de la meilleure des recettes, en fait à coup sûr un poison dans un tems ou dans un autre : si l'on était médecin avec des recettes, ce serait l'apothicaire qui serait le médecin par excellence. Ainsi, c'est pour venger l'humanité, si cruellement outragée, que nous crions à tout le monde, que nous disons à tous ces téméraires : oui, vous jouez le malade à croix et à pile; votre faux zèle vous abuse étrangement, puisque vous ne frissonnez pas de la peur de devenir un assassin. Mais, dira-t-on, ce remède a guéri tel et tel, soit : le hasard, la nature, le moment favorable, tout a favorisé le succès; d'ailleurs, la guérison a-t-elle été parfaite et sans reliquats? C'est ce dont vous ne vous doutez seulement pas. Ainsi, allons au fait; vous donnez votre recette au hasard et sans être aucunement sûr: quelle hardiesse! ou plutôt quelle témérité! Que le public soit donc bien persuadé de

cette

cette vérité : *Non, il n'est point de remède unique pour tous les cas ; il ne peut, il ne pourra jamais y en avoir de pareil.* Si cette vérité est jamais bien sentie, alors le charlatan, le présomptueux, l'homme de hasard n'existera plus.

Quant au mode général de traitement, c'est-à-dire, à l'emploi des remèdes, et sur-tout du quinquina, qui est le *spécifique* des fièvres intermittentes, il se présente ici une question majeure. Plusieurs médecins de nom, à la tête desquels est *Sydenham*, veulent que, dans les fièvres intermittentes, le quinquina soit tout; ils assurent que toute purgation est contraire, et même qu'elle les rend mortelles. Le plus grand nombre pense au contraire qu'il est bien des cas où la purgation est absolument nécessaire, et l'observation le confirme. Pour terminer cette question qui ne devrait plus en être une, et qui va tant au détriment de l'art, il suffit de voir combien il y a d'espèces différentes de fièvres, et leur fréquent changement en d'autres fièvres où la purgation est indispensable, sans compter les symptômes particuliers qui la requièrent nécessairement, pour faire sentir qu'une exclusion aussi générale ne peut être admise. Expliquons donc ce fait, et disons : *Sydenham* est sans doute un génie médicinal ; c'est l'Hippocrate anglais, soit ; mais il était homme : alors plus d'infaillibilité. Il faut encore considérer sa position : le quinquina, lors de sa découverte, n'était guères employé que sur la fin des fièvres, et après avoir fait précéder les remèdes généraux ; un grand succès suivit, et sur-tout un succès inattendu et tout nouveau; l'enthousiasme prit, et le quinquina fut employé mal-

à-propos dans tous les cas : alors il arriva ce que nous voyons arriver tous les jours ; savoir : que les meilleurs remèdes, ainsi que les meilleures recettes, font le plus grand mal, lorsqu'on les emploie sans méthode et sans principes. Ensuite ; en tombant dans l'excès contraire, on proscrivit entièrement le quinquina : l'émétique n'a-t-il pas eu le même sort ? Toute nouveauté, sur-tout en médecine, va toujours par extrême ; tel est l'homme : il n'est réservé qu'au tems et à l'expérience de le maîtriser. *Sydenham* était dans le tems de la proscription ; les fièvres régnaient, et elles étaient de l'espèce meurtrière. Il employa le quinquina avec succès, et il guérissait sans purgatifs ; il ne lui en fallut pas davantage pour établir un principe général ; il s'est trop pressé : tels sont les génies ardens. Depuis ce tems, c'est-à-dire, depuis environ cent trente ans, on n'a cessé d'employer, soit le quinquina, soit les purgatifs, et l'observation, calquée sur des faits innombrables, a décidé cet axiôme bien plus vrai et incontestable, savoir : *que le quinquina, ainsi que les purgatifs et les autres méthodes, conviennent dans certains cas, et sont nuisibles dans d'autres.* Il n'appartient qu'au seul médecin instruit et exercé de connaître et bien distinguer ces cas, et de traiter en conséquence : c'est aussi d'après cet axiôme que nous composons ce traité.

Quant au traitement particulier, nous n'indiquerons pas celui qui convient à chaque espèce de fièvre ; ce serait sans doute encore bien mieux qu'une méthode générale, qui est ici la chose la plus détestable et la plus vicieuse, sur-tout entre les mains des ignorans ; mais il faudrait se ré-

péter à chaque fois; ce qui embrouille l'objet, et le rend bien plus difficile à saisir. Dès que nous avons, en suivant bien les indications, un traitement pratique qui convient à chaque espèce, et sur-tout qui attaque principalement la cause de la maladie, il suit de-là que la méthode des indications est la plus courte, et en même tems la plus claire; c'est pour ainsi dire une nouveauté, mais cette nouveauté est des plus utile, d'autant plus qu'elle éloigne singulièrement les occasions d'erreur, en facilitant l'application des secours à chaque cas particulier; car ce n'est pas la fièvre elle-même qu'il faut songer a guérir; ce sont les symptômes qui désignent la cause de la maladie, non-seulement parce que ce sont eux qui entretiennent la fièvre, et qu'en les guérissant, souvent l'on guérit en même tems la fièvre elle-même, mais encore parce qu'en négligeant de traiter ces symptômes pour ne guérir que les accès de fièvres, pour lors il en résulte des obstructions et des maux bien pires que la fièvre : cela est si vrai, que souvent il faut que la fièvre reparaisse de nouveau pour enlever ces accidens fâcheux. Ecoutons à ce sujet un des plus fameux praticiens modernes, *Joseph Eiérel*, dans ses commentaires de *Stoll* : « Chercher à guérir, non » la fièvre ou les accès fébriles, mais plutôt la » cause *procatartique*, c'est-à-dire, les symptômes » qui indiquent cette cause; telle est la bonne, » la sûre pratique » : voilà aussi tout ce que les bons praticiens font. Cette cause une fois détruite, ou les accès finissent d'eux-mêmes, ou le quinquina comme spécifique, en vient à bout facilement, et alors ce qu'il y a de mieux, sans le risque de laisser aucun reliquat fâcheux.

Ainsi, étayés des grands maîtres, nous ne nous aviserons pas de donner un traitement général et banal des fièvres quotidiennes, tierces ou quartes, ainsi que l'ont fait si mal-à-propos les *Tissot*, *Buchan* et tant d'autres; mais nous traiterons, à notre manière, des indications des remèdes, parce que cette méthode, en combattant les symptômes, va à la cause du mal, et mène directement au but, et sur-tout, ce qui est le plus essentiel, sans qu'on puisse s'égarer. Nous traiterons donc, sous autant d'articles séparés, 1.° du régime; 2.° de la saignée; 3.° des tisannes et apozèmes dépurans; 4.° des vomitifs; 5.° des purgatifs; 6.° du quinquina. Et pour rendre notre traité de plus en plus instructif, nous exposerons les préjugés si pernicieux du peuple, afin de les combattre : le corriger, est notre but; y réussir, est notre plus vif désir.

Avant d'entrer dans le détail du traitement entier des fièvres, nous devons dire ce que l'on doit faire, lors de chaque accès qui revient périodiquement. Ainsi,

Dans le *frisson*, d'abord l'on doit se mettre au lit, et se bien couvrir : l'on doit aussi sur-tout éviter de boire froid; car on a observé que le plus souvent c'était à la boisson froide qu'on croyait devoir attribuer les obstructions des viscères, et le gonflement opiniâtre du bas-ventre; c'est donc une règle des plus essentielle, à tous égards, que, tant que dure le frisson, le malade doit boire chaud, avec d'autant plus de raison, que les boissons chaudes diminuent elles-mêmes le frisson, et encore les fâcheux effets que nous avons dit, plus haut, résulter du frisson, comme

tel : une tisanne simple, de l'eau chaude, ou seule, ou sucrée, ces boissons, ou autres semblables, suffisent. *Lind* recommande beaucoup, dans chaque frisson, de faire prendre une potion avec deux cuillerées de vinaigre, dans lesquelles on mêle deux gros d'yeux d'écrevisses ; ce remède fait passer plutôt à la sueur : ainsi, sur-tout dans les frissons longs, ce remède est fort utile. *Baglivi*, autre médecin célèbre, recommande, dans les frissons violens, de frotter le creux de l'estomac avec de l'huile distillée d'œillet : il est à croire que toute autre huile aromatique distillée ferait le même bien.

Dans le *chaud*, le malade doit ôter ses couvertures, et rester dans le lit, ni plus, ni guères moins couvert qu'en santé; on doit aussi se rafraîchir, en buvant froid, ou de l'eau, soit pure, soit pannée, ou de la tisanne simple, ou encore de l'eau dans une bouteille de laquelle on mêle une cuillerée de bon vinaigre, ou même pour varier, du petit lait ; enfin, si le chaud est très-violent, sur-tout avec un violent mal de tête, une saignée ordinaire du bras est fort utile, quoiqu'en disent plusieurs auteurs qui la craignent sans raison, ou pour mieux dire, faute d'expérience.

Pendant la *sueur*, l'on boit plus abondamment de la tisanne ordinaire, afin de réparer, par la boisson, ce qu'on perd par la sueur ; l'on doit aussi rester couvert comme à l'ordinaire, jusqu'à ce que la sueur cesse d'elle-même, et que le malade commence à sentir un léger froid ; alors on s'essuie bien, et l'on change : si on se lève alors, il faut avoir soin de se couvrir plus qu'à l'ordi-

naire; car les sueurs rendent le corps frileux, et d'ailleurs il faut éviter tout ce qui peut contrarier la transpiration ordinaire.

Remarques et abus.

Premier abus. — Dans la campagne, il en est beaucoup qui, voulant vaincre le frisson, se refusent de se mettre au lit, même dans l'hiver.

Qu'en arrive-t-il? C'est que le frisson en est une fois plus fort et plus long; de plus, si les boissons froides, comme nous venons de le dire, causent tant de ma alors et engendrent des obstructions, il est évident qu'en restant au froid on s'expose aux mêmes inconvéniens. Le vrai, le meilleur préservatif du frisson, c'est de se mettre dans un lit bien bassiné, environ deux heures avant le moment où on l'attend; de boire en même tems bien chaud une tisanne de fleurs de sureau avec du miel, et encore de se bien couvrir: par cette sage méthode, si l'on ne vient pas à bout du frisson, du moins on le diminue beaucoup, et c'est toujours un grand bien, sur-tout encore en ce qu'il s'oppose aux fâcheux effets qu'un violent frisson occasionne toujours dans le corps.

Deuxieme abus. — Dans le chaud, s'exposer à un trop grand froid, c'est troubler les opérations de la nature. Ainsi, rien d'extrême; d'ailleurs c'est courir les risques de ceux qui, dans une excessive chaleur, boivent à la glace, ou se mettent au grand frais.

Troisieme abus. — Il en est beaucoup qui excitent la sueur, croyant par-là faire finir la ma-

ladie ; d'autres l'arrêtent, de peur de s'affaiblir, ou par impatience, ou autrement.

C'est, d'un côté comme de l'autre, imprudence ; car on a observé que la sueur est utile et nécessaire, sans quoi, la maladie empire, et devient plus rebelle aux remèdes ; mais l'on a observé aussi qu'une légère sueur est toujours profitable, tandis qu'une sueur trop forte affaiblit le malade en pure perte, et rend conséquemment la maladie bien plus longue, et la convalescence des plus pénible.

Tel est le traitement, et voilà tout ce qu'il y a à savoir pour se bien conduire lors de chaque accès particulier ; venons maintenant au traitement de la maladie elle-même.

1.° DU RÉGIME.

La méthode la plus claire, la plus facile, et celle qui s'inculque le mieux dans la mémoire, c'est de donner les préceptes les plus essentiels relatifs à chaque objet ; c'est celle que nous adopterons ici, comme étant d'ailleurs plus convenable au peuple, pour qui nous écrivons particulièrement.

Premier Précepte.

Dans toute fièvre intermittente qui commence, le régime est absolument nécessaire pour tous les individus quelconques.

Deuxième Précepte.

La sévérité plus ou moins grande du régime

doit se calquer sur l'*âge*, sur le *tempérament* et sur la *violence des accès.* Ainsi, l'*âge* de la vigueur supporte le mieux la diète; le *tempérament* fort et un bon estomac, joint à une vie antécédente, plus ou moins opulente, exige une diète très-rigoureuse ; enfin, plus les *accidens* sont graves, plus la diète doit être stricte.

Troisième Précepte.

La diète doit être observée au moins pendant les quatorze premiers jours.

Quatrième Précepte.

Dans certains sujets, la diète consiste dans les boissons, sans aucune autre nourriture. Ainsi, l'eau pure, la tisanne d'orge et les bouillons maigres, tel doit être le régime; on se relâche de cette sévérité, soit pour les vieillards, soit pour les enfans qui conservent leur appétit, soit encore pour certains estomacs qui ne peuvent supporter ce régime.

Cinquième Précepte.

Après les quatorze premiers jours, on permet des bouillons plus forts, et même de la nourriture, mais celle qui est la plus légère, tels que d'abord quelques fruits fondans ou cuits, selon la saison; ensuite un peu de soupe maigre : on donne aussi un œuf frais ; de-là, on passe à la soupe grasse ; enfin, à un peu de viande, etc. : mais observons que tout cela est subordonné à la marche, ainsi qu'aux divers accidens de la maladie.

Sixième Précepte.

On ne doit révenir au régime de santé, que lorsque les accès ont entièrement disparus, et encore faut-il être sûr qu'il ne reste aucun reliquat de la maladie, et de plus, que toutes les fonctions soient parfaitement rétablies.

Remarques et abus.

Bien des gens, et sur-tout dans la campagne, croient que, si l'on ne se nourrit pas, l'on s'affaiblira trop, et qu'on ne pourra plus supporter la maladie; en conséquence, ils achètent de la viande pour avoir du bouillon, même dans le commencement de toute maladie; ce régime détestable aggrave d'autant plus le mal, qu'ils n'y sont nullement habitués, même dans le tems de santé : que résulte-t-il de-là ? Ce n'est pas eux qu'ils nourrissent, c'est la maladie, et elle ne peut par-là que devenir plus grave, ou plus meurtrière, ou du moins plus longue et plus opiniâtre : l'observation et l'expérience le confirment tous les jours.

Mais, dira-t-on, on voit nombre de malades qui se guérissent sans régime; donc vos préceptes sont par trop rigoureux.

C'est par de tels raisonnemens superficiels qu'on s'abuse : répondons-y péremptoirement. D'abord les ignorans guérissent aussi; ceux qui se négligent guérissent aussi. En conclurez-vous qu'il faut être ignorant pour guérir ? et encore que la négligence est la meilleure méthode pour guérir ?

Eh bien ! votre raisonnement est cependant le même, et malheureusement bien des auteurs et la plupart des gens de l'art raisonnent de même : dévoilons cet abus. Dans toute maladie, qui n'est pas mortelle, citer des guérisons, c'est ne rien citer ; car qu'on se conduise bien ou mal, l'on guérit toujours : dans tous les cas, la véritable question médicinale est celle-ci : *Telle méthode guérit-elle presque tous les malades? guérit-elle plus promptement que toute autre? guérit-elle plus parfaitement et sans reliquats?* Cette question, vraiment médicinale, n'est plus alors si facile à résoudre ; ceci me ramène à la question du régime : un tel a guéri sans régime, soit ; mais s'il l'eût observé, n'eût-il pas mieux guéri, plus promptement, plus parfaitement, sans rechûte, sans reliquat? Voilà la vraie décision médicinale, et celle-là n'est pas si à la portée des raisonneurs superficiels, ni de tout le monde. Quand je vois *Tissot* qui, dans son chapitre sur les fièvres intermittentes, qui est encore plus fautif que les autres, propose des remèdes qui en ont guéri *deux* ; quand il propose l'exercice du cheval, parce qu'il a guéri une *seule* personne, qui sans doute aurait toujours guéri sans cela (car un fiévreux, qui peut soutenir l'exercice du cheval jusqu'à suer, n'est certes guères malade), n'est-ce pas se moquer du peuple, pour qui il écrit ? D'abord ce peuple là n'a pas de cheval pour se promener; de plus, ce peuple, à qui l'on dit qu'on peut se guérir sans quinquina, tout en prônant ce remède outre mesure, à qui on ne parle d'aucun régime, à qui on défend en général la saignée et les évacuans, le voilà grande-

ment autorisé dans sa négligence ordinaire. Est-ce ainsi qu'on sert le peuple, je le demande? et n'est-ce pas plutôt le jouer? S'il n'y avait qu'un trait de ce genre dans ce livre, je ne l'aurais pas relevé par respect pour l'opinion publique; mais j'assure ici qu'il n'y a pas de pages où l'on ne puisse en trouver de pareilles. Cependant, dira-t-on, jamais livre ne fut plus répandu. Mais c'est précisément parce qu'il est très-répandu, que je dois parler de ses fautes, dont l'adoption générale coûte si cher à l'humanité; ma tâche est de désabuser le public, je m'en acquitte: le tout est de savoir si j'ai tort dans ce que j'avance; dès qu'il s'agit de la vie des hommes, nul respect ne doit retenir. D'ailleurs, il faut le dire; *Tissot* a flatté l'amour-propre de tout le monde, en voulant rendre tout le monde médecin: voilà son plus grand titre au succès de l'*avis au peuple*. Il y a quelque chose de plus; il avoue lui-même, dans sa préface, qu'il a été étonné du succès de son ouvrage; c'est convenir ouvertement au moins de sa médiocrité. D'ailleurs je n'ai qu'une chose à dire, et elle m'excuse tout-à-fait; si je ne puis être ici d'accord avec *Tissot*, il faut nécessairement que je lui donne tort, ou à moi; il n'y a pas de milieu. J'insiste ici d'autant plus, que ce que je viens de dire à l'égard du régime, est également applicable aux autres secours médicinaux qui s'emploient dans le traitement des fièvres intermittentes, et dont nous allons traiter: je n'en parlerai plus à chaque article, parce que nous reviendrons encore sur ce sujet intéressant à la fin de ce traité.

2.° DE LA SAIGNÉE.

Premier Précepte.

La saignée est presque toujours nécessaire dans le commencement de toute fièvre intermittente ; elle ne peut jamais nuire, tandis que son omission peut faire beaucoup de mal.

Deuxième Précepte.

La saignée devient indispensable, lorsque le malade est dans la vigueur de l'âge, qu'il est robuste, et encore bien nourri ; elle l'est aussi dans les tempéramens sanguins, dans ceux qui sont sujets aux hémorragies et au crachement de sang : l'enfance et la vieillesse peuvent en avoir moins besoin et s'en dispenser.

Troisième Précepte.

Lorsqu'il y a des maux de tête...., une chaleur brûlante...., et que les accès sont longs...., sur-tout avec peu de sueur, la saignée est encore indispensable, et l'on risque beaucoup de ne la pas faire. Ainsi, dans les fièvres de printems, qui approchent de l'état inflammatoire, dans les quotidiennes, dans les double-tierces, et en général dans toutes celles qui approchent d'une fièvre continue, il faut, à moins d'une contre-indication manifeste, saigner : les auteurs, qui défendent

alors la saignée, ne peuvent se dire étayés de l'expérience.

Quatrième Précepte.

Plus les accès sont longs et approchent d'une fièvre continue, joint aux autres accidens, plus la saignée est obligatoire. Il y a plus; il faut la réitérer jusqu'à ce que la violence des accidens diminue : si l'on omet ce secours, la maladie tourne souvent en fièvre continue, plus ou moins grave et dangereuse; si l'on échappe à cette tournure, du moins la maladie sera opiniâtre, et laissera des reliquats fâcheux.

Cinquième Précepte.

On ne doit saigner que dans la pleine remise des accès : cependant, si le chaud est violent et insupportable, on peut alors faire la saignée; elle hâte dans ce cas la crise de la sueur : c'était de mon tems la méthode constante du médecin de l'hôpital-général de Montpellier, et il n'en résultait aucun inconvénient.

Sixième Précepte.

La saignée n'est pernicieuse que lorsque la maladie a duré fort long-tems...., lorsque le malade est déjà faible et dans l'épuisement.... ; elle est inutile lorsque les accès sont légers...., s'il n'y a pas de mal de tête, ni aucune autre lésion notable des fonctions.... ; enfin, elle s'omet à l'égard de la vieillesse et de l'enfance, comme nous l'avons déjà dit.... : mais observons qu'encore, dans

tous ces cas, s'il se rencontre quelques exceptions marquées, c'est au médecin habile et expérimenté à en juger définitivement.

Remarques et abus.

Premier abus. — La saignée affaiblit, dit-on, sans rien ôter de la maladie.

Répondons : il est vrai que la saignée ne guérit pas elle seule la maladie ; mais, conjointement avec le traitement subséquent approprié, elle y contribue. Il y a plus ; souvent sans elle l'on ne guérit qu'à la longue, ou l'on guérit fort mal.

Répondons encore à tout ce monde qui craint si mal-à-propos la faiblesse, au lieu de craindre la maladie : 1.° qu'on ne se guérit jamais sans s'affaiblir ; 2.° qu'on meurt de la maladie, mais jamais d'être affaibli ; 3.° qu'en guérissant la maladie, la force revient bientôt. Ainsi, les moyens de guérison sont-ils sûrs et confirmés par l'expérience ? Qu'ils affaiblissent ou non, la sagesse est de les employer.

Deuxieme abus. — La saignée s'oppose aux efforts de la nature, et peut troubler les crises.

Non, si elle est faite a propos, et d'après les préceptes que nous avons établis ; car l'observation prouve qu'elle favorise elle-même la sueur, qui est la crise de chaque accès particulier : à plus forte raison favorise-t-elle les autres excrétions critiques, ainsi que nous l'allons dire tout-à-l'heure.

Troisieme abus. — La saignée peut faire passer la bile dans le sang.

Ce préjugé si répandu a peut-être tué plus de monde que les maladies ; d'abord que la bile passe des

intestins dans le sang, paraît une absurdité qui contredit entièrement nos connaissances anatomiques et physiologiques, et il est étonnant que des médecins de nom aient pu tenir ce langage ; ce systême théorétique est né, comme bien d'autres, de la découverte de la circulation du sang. Pour en prouver le faux, consultons les faits : d'abord la bile est toujours dans le sang, et elle dérive du sang ; voyez le sang dans les palettes ; très-souvent une sérosité bilieuse s'en sépare, même dans le tems de santé, et l'on ne s'avise pas pour cela d'en être effrayé : de plus, la bile déjà filtrée, lorsqu'elle se répand dans le sang, donne la jaunisse ; c'est ce que nous voyons dans l'*ictère*, où la peau devient toute jaune, et même jusqu'au blanc des yeux. Or, voit-on jamais rien de pareil après la saignée ? Ajoutons à ces faits un raisonnement médicinal concluant, puisqu'il est tout pratique. Personne ne doute que c'est la bile du foie, ainsi que celle de la vésicule, qui est la cause des symptômes bilieux : pourquoi ? Parce qu'elle est surabondante, et plus ou moins acre ou irritante ; c'est cette qualité irritante qui, fronçant les parties, l'empêche de s'évacuer : or, la saignée, enlevant cette irritation, la bile ne reflue ni ne passe dans le sang ; mais au contraire, elle coule plus facilement par les intestins, au grand avantage des malades ; telle est l'observation médicinale : d'après cela, que le peuple, que les raisonneurs se fient aux raisonnemens théorétiques de la médecine. Disons-leur donc à tous : Quant aux raisonnemens scientifiques, taisez-vous ; car toute théorie quelconque est au-dessus de votre conception, puisque vous n'avez fait aucune étude

médicinale ; quant à la pratique, ne voyez que les faits évidens et généralement reconnus, et respectez toujours et dans tous les cas l'observation et l'expérience : c'est aussi ce que fait le praticien instruit.

3.° DES TISANNES ET APOZEMES DÉPURANS.

Premier Précepte.

Les dépurans, dans quelque cas que ce soit, ne peuvent jamais nuire : il y a plus ; ils sont toujours utiles.

Deuxième Précepte.

Les dépurans sont indispensables, toutes les fois qu'il se rencontre les symptômes suivans ; savoir : lorsque les évacuations bilieuses ne coulent pas par les selles.... ; lorsque le malade est jaune.... ; lorsqu'il est dégoûté, et sur-tout qu'il a la langue chargée.... ; lorsqu'il y a dépravation des humeurs ou engorgement.... ; lorsque les urines sont épaisses ou briquetées.... ; enfin, lorsque les fièvres annoncent de l'opiniâtreté, ou même trop d'irrégularité.

Troisième Précepte.

Les dépurans, d'un côté, rétablissent les secrétions, et de l'autre, ils détruisent les engorgemens ; donc ils atteignent les deux principales sources des fièvres intermittentes, et encore des rémittentes.

Quatrième

Quatrième Précepte.

Les malades, qui se refusent à ce secours, courent beaucoup de risques, soit parce que la maladie en devient plus opiniâtre, soit parce qu'il en résulte des engorgemens qui, par la suite, deviennent la cause des maladies chroniques les plus difficiles et souvent mortelles.

Cinquième Précepte.

Les dépurans se prennent, ou en *tisanne*, ou en *apozèmes*, ou en *bouillons*; les rafraîchissans, les délayans, les savoneux doux et les plantes apéritives, conjointement avec les lavemens ou simples, ou émolliens, composent cette classe : ainsi, le petit lait, comme rafraîchissant ; la décoction de chicorée sauvage, comme délayante ; la bourrache, la scolopendre, la buglosse, ou encore la saponaire, comme savoneux ; enfin, la racine de patience et celles de pissenlit, comme apéritives : avec ce peu de plantes, l'on satisfait à toutes les indications.

Sixième et dernier Précepte.

L'on joint aux différentes plantes ci-dessus, quelques sels purgatifs, de manière à procurer tous les jours de trois à cinq, ou au plus, six évacuations, et l'on doit continuer ces remèdes au moins pendant huit jours ; on en continue plus long-tems l'usage, s'il y a des engorgemens, ou si la maladie est opiniâtre : ils conviennent également pour les reliquats des fièvres.

Remarques et abus.

Premier abus. — Bien des gens diront que ces remèdes ne sont pas nécessaires, parce qu'ils pensent que ces fièvres vont souvent sans engorgemens. Répondons :

D'abord, parce que les engorgemens sont difficiles à reconnaître, vous croyez qu'ils n'existent pas : c'est ainsi qu'on tombe dans l'erreur. Il y a plus : supposons qu'il n'y en a pas aujourd'hui ; mais vous en êtes menacé à la suite des fièvres, puisqu'on l'observe si fréquemment : le risque seul que l'on court, doit suffire à l'homme sage pour employer les remèdes connus qui les préviennent.

Deuxieme abus. — Les dépurans ne sont nullement le spécifique de la fièvre, donc ils sont inutiles.

Les dépurans ne guérissent pas la fièvre par eux-mêmes, soit ; mais il suffit qu'ils mettent la nature à même de guérir : par exemple, ils ramènent les fièvres d'automne au caractère de celles du printems, que la nature guérit souvent seule ; pourquoi ? parce qu'ils dépurent les organes, comme cela arrive de soi-même au printems. D'ailleurs, en fait de pratique, il n'y a qu'une chose à consulter ; c'est l'expérience : les dépurans guérissent-ils mieux ? il faut les employer.

Troisieme abus. — Ces remèdes sont trop désagréables pour bien du monde, et quant aux enfans, il n'est guères possible d'en venir à bout.

D'abord, nous disons que les enfans courent dix fois moins de risques que les adultes, soit

parce qu'on en rencontre bien peu qui aient des engorgemens, soit encore parce que leur âge tendre éloigne d'autant leurs organes d'en contracter; quant aux adultes qui sont trop difficiles, on doit y suppléer, en leur donnant le sel de duobus en bols, et par-dessus, ainsi que nous l'avons dit pour le régime, une boisson rafraîchissante, le plus à leur goût, et quelquefois des bouillons aux herbes, un peu chargés : il n'est personne qui ne puisse se rendre à cette méthode.

4.° DES VOMITIFS.

Premier Précepte.

L'émétique doit s'employer après la saignée, et dès le commencement de la maladie, s'il y a surabondance bilieuse, ou selon les termes de l'art, turgescence; les principaux signes qui l'indiquent sont : la langue chargée...., le dégoût...., la bouche mauvaise, soit pâteuse ou amère....; des maux de cœur..., et encore un sentiment de pesanteur qu'éprouve le malade au creux de l'estomac. Lorsque ces signes manquent, alors l'émétique n'est indiqué que lorsque l'humeur est prête à l'évacuation; ce qu'on sait n'arriver guères avant le sixième accès.

Deuxième Précepte.

Lorsque l'émétique est indiqué, lors du tems critique, ce qui n'arrive ordinairement qu'aux environs du septième accès, comme nous venons de le

dire, on doit le donner sur la fin de la sueur; car il faut savoir que la superficie du poumon et des intestins suent comme la peau : lorsque cette sueur n'est pas critique, ce n'est rien; mais lorsqu'elle fait crise de la maladie, ce qui se connaît, sur-tout lorsqu'elle est fétide et répand une odeur d'aigre pourri, la résorption de cette humeur ne peut qu'être très-nuisible, propre à engendrer des obstructions, ou du moins à entretenir la fièvre; alors on sent combien l'émétique est avantageux à tous égards.

Troisième Précepte.

Les vomissemens, provoqués par l'accès de la fièvre, ne doivent pas dispenser de l'émétique, parce que le frisson ne provoquant le vomissement que par irritation ou crispation, son effet, comme vomitif, n'est nullement dans le cas de rétablir les fonctions du foie....

Quatrième Précepte.

L'émétique est non-seulement utile par lui-même pour dégorger la vésicule du foie, mais il l'est encore, soit comme remède général, ayant une grande influence sur toute l'organisation, soit pour que les remèdes subséquens deviennent plus utiles; car l'observation enseigne que, si l'on omet l'émétique, très-souvent les autres remèdes deviennent inutiles.

Cinquième Précepte.

L'émétique doit se prendre non-seulement une

fois; mais on doit le dire, toutes les fois que les signes d'une surabondance bilieuse existent, et cela s'observe assez souvent. Il y a plus; même sans aucune indication positive, et soit pour favoriser l'action critique, qu'on sait avoir lieu après le septième accès, soit encore pour rappeler le foie à ses fonctions, qui sont ici presque toujours lésées, il est utile de le donner; mais alors on le donne à très-petite dose, et à des distances éloignées.

Sixième et dernier Précepte.

On doit s'abstenir de l'émétique envers ceux qui crachent le sang, ceux dont le poumon est trop délicat, envers les tempéramens viciés ou cachectiques, et en général ceux dont les organes trop délicats ne peuvent sans risque supporter de fortes secousses; alors on doit insister d'autant plus sur les apéritifs dont nous venons de parler plus haut.

Remarques et abus.

Premier abus.—Presque tous les malades croient que les purgatifs font aussi bien, et peuvent remplacer les vomitifs.

Cette erreur coûte la vie à bien du monde: que le public apprenne donc, une fois pour toutes, que le purgatif glisse sur l'estomac sans le dégorger, et qu'il n'agit que sur les intestins, tandis que le vomitif agit principalement sur l'estomac, et encore sur la vésicule du fiel, ainsi que sur le foie qui, étant dégagé, par l'action vomitive, d'une bile viciée, en réforme une autre de

meilleure nature, d'où dépend souvent le retour subit de la santé; c'est ce que ne peuvent jamais faire les purgatifs même réitérés.

D'ailleurs, il est pour le peuple un raisonnement bien simple, qui doit s'appliquer à tous les cas qui concernent l'exercice médicinal; si le purgatif opérait le même effet qu'un vomitif, qu'importerait au médecin de préférer le purgatif qui plaît plus au malade? S'il insiste sur le vomitif, c'est parce qu'il en sent la nécessité indispensable.

Deuxieme abus. — L'émétique rend trop malade, et de plus, il affaiblit.

L'émétique est d'un effet désagréable, oui; mais encore n'est-ce que pour un moment.

Quant à l'idée d'affaiblissement, non : et rien de plus vrai que le purgatif affaiblit davantage : l'observation se confirme ici par le raisonnement. En effet, le vomitif n'agit ordinairement que sur l'estomac, tandis que le purgatif agit sur tous les intestins, dont l'étendue est peut-être cinquante fois plus grande que l'estomac : aussi, voyez comme une superpurgation dérange, et combien on est de jours à se remettre, tandis que l'action d'un vomitif, même trop fort, fatigue pour le moment, mais ne laisse aucune trace dès le lendemain.

Troisieme abus. — Lorsque l'accès fait vomir, il doit enlever la saburre de l'estomac; donc l'émétique devient inutile.

Non; voyez le troisième précepte.

Peuple, en étudiant, apprenez; mais sur-tout *corrigez-vous*, et *soyez docile.*

5.° DES PURGATIFS.

Premier Précepte.

Il est certaines fièvres intermittentes où les purgatifs sont contraires, mais bien plus souvent ils sont utiles et même nécessaires. Ainsi, la proscription générale de ce secours, établie par nombre d'auteurs, est vicieuse; car elle est contredite par l'expérience de tous les jours.

Deuxième Précepte.

Les purgatifs conviennent et sont indiqués, lorsque l'humeur domine dans les intestins; ce qui s'appelle médicinalement *turgescence intestinale.* On la connaît par les signes suivans: 1.° la langue est ordinairement chargée, et il y a dégoût; 2.° le teint est comme jaunâtre; 3.° il y a un embarras, et comme un gonflement dans tout le ventre; 4.° le malade ressent de légères coliques, ou du moins des grouillemens dans les entrailles; 5.° les déjections sont rares, ou si elles sont fréquentes, elles sont alors bilieuses et fétides; 6.° il y a quelque douleur, ou de l'embarras dans les reins, et même dans les cuisses; 7.° enfin, l'urine est en petite quantité, et elle est safranée, et le plus souvent avec un sédiment rouge, ressemblant à de la brique pilée.

Ces signes réunis, ou du moins en grande partie, indiquent à coup sûr le besoin de la purgation, même dès le commencement des fièvres

intermittentes; mais nous avertissons que souvent ces signes ne se montrent guères décisifs qu'après le septième accès; c'est pourquoi les purgatifs sont si souvent contraires dans le commencement de la maladie, ainsi qu'il va être dit tout-à-l'heure.

Troisième Précepte.

Employez les purgatifs doux, de manière qu'ils ne procurent que six à huit évacuations au plus; les purgatifs forts ne conviennent jamais; ils peuvent bien ne faire aucun mal à quelques tempéramens robustes, mais encore les dérangent-ils plus ou moins. Il y a plus; même en n'employant que les purgatifs doux, les meilleurs praticiens recommandent, le même soir de la purgation, un grain d'opium, afin d'appaiser le trouble qu'occasionne toujours un purgatif même doux. Qu'on juge d'après cela si l'on doit craindre un purgatif fort.

Quatrième Précepte.

Les purgatifs sont entièrement contraires dans certaines épidémies, sans qu'on puisse en savoir la raison, ni même sans qu'on puisse décider quelle est cette sorte d'épidémie; le plus souvent elle participe du caractère nerveux, et elle est meurtrière. L'expérience du moment est alors le seul guide sûr; malheur aux premiers malades : c'est encore ici plus que jamais qu'il est avantageux que le médecin voie le plus de malades possible; son expérience propre est un avantage pour tous.

Cinquième Précepte.

Les purgatifs sont contraires, 1.° lorsqu'il n'y a pas de *turgescence*, ou bien encore lorsque les humeurs ne sont pas disposées à l'évacuation; 2.° lorsque le malade est trop faible; 3.° particulièrement dans les fièvres de printems, parce qu'elles tiennent presque toujours du genre inflammatoire, et alors les laxatifs sont les seuls qui conviennent; 4.° les purgatifs sont du moins inutiles, lorsque l'appétit est naturel, sur-tout si le malade est un enfant : les purgatifs forts peuvent être alors funestes; en voulez-vous la preuve? voyez le ravage que fait une fièvre locale sur une partie externe; l'inflammation et les douleurs cruelles de la tête, des yeux, des oreilles, des dents, et encore des membres, prouvent assez l'acreté inflammatoire du venin fébrile : or, qu'un purgatif fort détermine ce venin à se fixer sur les intestins, des douleurs cruelles, des superpurgations, et la mort peuvent en résulter.

Sixième et dernier Précepte.

La méthode la plus sûre, d'après l'observation et l'expérience, celle qui réunit le plus d'opinions, c'est de marier le quinquina avec les purgatifs, soit en apozèmes ou autrement, toutefois lorsque le quinquina convient, ce qui va être dit tout-à-l'heure à l'article *quinquina*.

Remarques et abus.

1.° C'est presque tout le monde qui croit qu'il

suffit de purger pour guérir une fièvre intermittente ; aussi, l'on se purge et l'on purge les autres avec une hardiesse et une témérité inconcevables.

2.° Non-seulement on a la hardiesse de se purger, sans savoir si cela est nécessaire ou non, mais encore on est assez indifférent sur le choix du genre de purgation. Dans les campagnes, il y a souvent des recettes où il entre des purgatifs violens, et ces recettes leur plaisent d'autant plus, qu'ils ont la manie de croire qu'ils seront plutôt guéris en raison du grand nombre d'évacuations qu'ils obtiennent ; malgré que ces purgatifs soient absolument contraires, les malades guérissent néanmoins ; pourquoi ? Parce que la maladie n'étant pas mortelle, la nature l'emporte sur la maladie, ainsi que sur les remèdes mal administrés ; mais comment guérit-on ? que de fièvres prolongées ! combien de maux à la suite ! quelquefois même on donne la mort : d'après cela, peuple, fiez-vous à l'ignorant, ou soyez téméraire, si vous l'osez.

3.° Bien des auteurs varient sur l'emploi des purgatifs, et c'est un grand mal ; nous en parlerons à la fin de ce traité, et nous donnerons les moyens d'y remédier : cependant, disons que presque tous s'accordent au fond, quant à la pratique. En effet, même les ennemis de toute purgation, ceux qui s'étayent des écrits de *Sydenham*, dont nous avons déjà parlé au commencement de l'article du traitement, finissent toujours par convenir que la purgation est nécessaire, lorsque les indications de la présence d'une humeur bilieuse l'exigent : or, tous les praticiens se trouvent d'ac-

cord en cela ; donc ce fameux procès doit être regardé comme jugé, jusqu'à un certain point.

6.° DU QUINQUINA.

Ce fameux remède a été si vanté par les uns, et si rebuté par les autres, que le praticien peu exercé reste pendant bien des années irrésolu, au préjudice des malades ; il est donc bien essentiel de poser les limites fixes que l'observation et l'expérience ont consacrées. Ainsi,

D'abord, pour les indications générales et communes à toutes les maladies, nous renvoyons à notre traité des *remèdes les plus communs*, article *quinquina*.

Quant aux fièvres intermittentes, ce qui est ici notre objet particulier, nous disons que le quinquina n'est indiqué et ne convient, 1.° qu'après avoir détruit toutes les causes de maladie, désignées par les symptômes qui accompagnent ces fièvres.... ; 2.° il devient nécessaire, lorsque le malade est fort affaibli; car alors la continuité des accès amènerait les plus grands désordres.... ; 3.° lorsque les accès présentent quelque danger pour la vie.

Ce n'est pas le tout de savoir quand le quinquina convient en général ; il faut encore savoir quand il ne convient pas. Ainsi, établissons qu'il est contraire dans les fièvres intermittentes, 1.° avant d'avoir éloigné l'état inflammatoire.... ; 2.° avant d'avoir enlevé les engorgemens sanguins, lesquels ne produisent pas toujours l'état inflammatoire.... ; 3.° tant que la surabondance

bilieuse domine.... ; 4.° s'il y a des obstructions, de quelque genre qu'elles soient, ou anciennes, ou nouvelles.

Telles sont les généralités les plus essentielles que le praticien ne doit jamais perdre de vue.

Nous allons maintenant passer aux préceptes particuliers.

Premier Précepte.

Sur cent fièvres d'accès, il y en a quatre-vingt-dix-huit où, avant d'employer le quinquina, l'on doit employer les remèdes antécédens, toujours d'après les indications prescrites : en suivant cette méthode, l'on ne court jamais de risques, tandis qu'en l'omettant, l'on peut faire beaucoup de mal.

Deuxième Précepte.

Dans les *fièvres du printems*, la nature, aidée des remèdes généraux, suffit presque toujours à la guérison, et il est rare qu'on soit obligé d'en venir au quinquina ; mais dans les *fièvres d'automne*, qui sont plus opiniâtres et plus difficiles, souvent le quinquina est nécessaire.

Troisième Précepte.

Plus les accès sont longs, moins le quinquina convient : ainsi, dans les fièvres *quotidiennes*, ordinairement il est nuisible. Il en est de même des fièvres *subintrantes*, où un accès rentre dans l'autre, ainsi que dans les *double-tierces*, parce que toutes ces espèces approchent des continues,

où l'on sait que le quinquina est contraire, et encore parce qu'elles doivent faire supposer un embarras dans les organes, lequel embarras, tant qu'il subsiste, ne peut permettre l'usage du quinquina.

Quatrième Précepte.

Dans l'automne, lorsque les symptômes bilieux sont détruits; lorsque les fonctions des organes ne sont plus dérangées; lorsque la maladie déjà avancée tend à la crise, et que les urines sont briquetées; enfin, lorsque rien ne le contre-indique (voyez à ce sujet l'article du traité relatif au quinquina), alors, de quelque manière qu'on le prenne, soit à boire, en décoction ou en infusion, soit en bols, soit en poudre, le bon quinquina, ou seul, ou rendu purgatif, ce qui est en général la méthode la moins fautive, est sans contredit le remède le plus sûr pour dompter les accès.

Cinquième Précepte.

Il est des fièvres, sur-tout les quartes d'automne, qui reviennent à plusieurs reprises; alors on emploie la méthode suivante : le malade reste au lit; il ne prend que de l'eau, de la tisanne, et quelques bouillons maigres pour toute nourriture, pendant trois ou quatre jours; ensuite on se purge avec les apozèmes dépurans, et l'on achève la cure par les apozèmes purgatifs avec le quinquina; si malgré ce traitement la fièvre résiste, ce qui est des plus rare, alors n'insistons plus sur les remèdes; car il n'y a plus d'espoir que dans le changement de saison.

Sixième et dernier Précepte.

Une once de quinquina, de quelque manière qu'on le prenne, est la dose ordinaire à prendre dans l'intervalle d'un accès à l'autre.

Trois à quatre onces suffisent pour enlever la fièvre ; si cette dose ne l'emporte pas, une plus grande quantité ne guérirait pas davantage; telle est l'observation médicinale.

On le prend toujours pendant la remise de la fièvre, et l'on met trois ou quatre heures d'intervalle entre chaque prise.

On doit toujours choisir le meilleur quinquina; tout le bois est inutile; il faut le rejeter : c'est dans l'écorce seule que réside la vertu. Le bon quinquina doit avoir une sorte d'odeur de moisi; ce qu'il est bon savoir, afin de reconnaître celui qu'on falsifie : on reconnaît encore sa bonté en ce qu'il devient de plus en plus amer, à mesure qu'on le mâche. L'infusion de l'écorce, grossièrement concassée, demande d'être vingt-quatre heures dans l'eau : la décoction se fait en bouillant pendant une heure; mais elle est plus désagréable que l'infusion, en ce qu'elle est trouble.

On a substitué au quinquina diverses autres écorces indigènes, telles que celle de marronier d'Inde, de saule blanc, etc.; mais le quinquina gris du Pérou est le meilleur fébrifuge, et sans contredit le plus sûr.

Remarques et abus.

Le quinquina est, comme tous les autres, un

excellent remède lorsqu'il est employé à propos; c'est aussi un fort mauvais remède lorsqu'il est employé par les ignorans, et comme il y a cent ignorans pour un habile, sur-tout dans la campagne, de-là le discrédit général du quinquina, et le public n'a pas tort : que le gouvernement écarte les ignorans, et bientôt le préjugé contre le quinquina sera effacé. Quels sont les maux qui résultent du mauvais emploi du quinquina? Fésons-en l'énumération en peu de mots. La fièvre tierce devient double-tierce, ou même continue; souvent, quoique la fièvre cesse, le malade n'en est pas quitte pour cela; car il survient quelquefois des symptômes plus fâcheux que la fièvre même; c'est une faiblesse générale, des douleurs vagues dans les membres, tout cela accompagné d'un visage livide, défait et bouffi : voilà pour l'extérieur. Quant à l'intérieur, c'est une fièvre lente, avec un dérangement notable des fonctions. Les symptômes relatifs à la *tête* sont, la douleur lancinante de cette partie...., de l'insomnie...., ou de la stupeur. Pour la *poitrine*, c'est de la toux...., de l'oppression. Enfin, pour le *bas-ventre*, du gonflement et de la tension...., la digestion difficile et laborieuse.... , et l'engouement des viscères qui amènent l'enflure des jambes, des cuisses, et même du ventre, etc.; tous ces divers accidens sont tellement pires que la fièvre, qu'il est à désirer qu'elle revienne; et en effet, l'on observe que, si elle revient, le malade est bientôt délivré de ces fâcheux symptômes; ce qui prouve assez que le venin fébrile n'est pas entièrement détruit par le quinquina, mais au contraire qu'il est fixé sur l'une ou l'autre partie où il exerce un

ravage, auteur de tous les désordres ci-dessus mentionnés.

D'après tous ces faits, dont l'expérience nous fournit des observations tous les jours, n'est-il pas évident que le malade, qui se fie à l'ignorant ou au premier venu, pour guérir la fièvre avec une recette banale pour tous, court les plus grands risques? Nous l'avons déjà dit; il joue sa santé, son tempérament, quelquefois sa vie au hasard.

Il est encore une remarque essentielle au sujet du quinquina. Bien des auteurs, même du plus grand nom, assurent que, lorsque les fièvres sont arrêtées par le quinquina, une purgation donnée trop tôt, et même un seul lavement simple fait revenir les accès, tandis que l'observation nous apprend au contraire que souvent les purgations seules les guérissent. Ceci a besoin d'explication : les purgations font revenir les accès qui sont arrêtés par le quinquina, lorsqu'il a été mal administré, oui; si le quinquina a été bien administré, non. En effet, les enthousiastes du quinquina aiment mieux alors se rejetter sur la purgation, que sur leur remède favori; c'est le *post hoc, ergo propter hoc* qui a abusé tant d'esprits, même les plus excellens; car j'ai observé cent fois qu'en effet la fièvre revient en purgeant trop tôt, mais c'est envers ceux qui étaient mal guéris, qui avaient le teint jaune, ou dont quelques fonctions étaient notablement lésées, en sorte que, s'ils n'eussent pas été purgés, la fièvre serait toujours revenue tôt ou tard : la purgation a pu l'accélérer; mais la véritable cause du retour n'est pas dûe pour cela à la purgation, mais bien aux fonctions lésées : voilà comme la prévention

vention fait tomber dans l'erreur, même sur les faits ; cela est si vrai, que j'ai vu souvent ces sortes de rechûtes guéries radicalement, en continuant les fondans purgatifs. D'ailleurs, comment expliquer autrement ce fait constant, savoir : que le nombre infini de ceux qui ont guéri par la purgation, ne reprennent jamais la fièvre par un seul purgatif pris dans la convalescence ? N'est-il pas clair d'après cela, que ceux qui éprouvent des rechûtes par la purgation après le quinquina, c'est que le quinquina a été administré, ou trop tôt, ou mal-à-propos. Si cette explication, prise dans la saine pratique, ne satisfait pas tous les praticiens, je les renvoie au moyen définitif que je propose au gouvernement, lors de la conclusion de ce traité.

CONCLUSION.

D'après les diverses indications que nous avons eu soin de détailler, nous pensons avoir mis le peuple à même, soit de diriger le traitement des fièvres intermittentes bénignes, soit du moins d'en bien juger, et ce point si essentiel, le seul utile, nous osons le dire, aucun ouvrage populaire ne l'a atteint.

Je sais qu'on recommande encore bien d'autres remèdes dont nous n'avons pas parlé ; mais ils sont ou puériles, ou en général contredits par l'expérience, ou encore d'un succès des plus hasardé ; et dans un ouvrage qui est d'une utilité générale, il serait ridicule d'entrer dans ce détail qui serait infini ; car si l'on voulait proposer tous les remèdes qui ont réussi par hasard, non-seulement ce se-

rait embrouiller la matière, de manière à laisser tout dans l'indécision, mais encore on ne finirait pas, parce qu'il faudrait nommer pour ainsi dire toute la pharmacie : on a même mis à contribution les remèdes moraux, tels que la peur, l'imagination, la seule confiance excitée, etc. Il est vrai cependant de dire qu'il y a eu des remèdes utiles, autres que ceux dont nous avons fait mention, et ils méritent que nous en disions deux mots. Ainsi,

1.° Il y a les *sudorifiques;* mais nous l'avons déjà dit au commencement de ce traitement; on ne doit jamais ni exciter la sueur, ni l'arrêter : ainsi, il n'y a rien à faire ici ; le tout est d'être prudent. Ajoutons que c'est toujours un mal, lorsque le malade n'a pas à chaque accès une sueur légère; car alors l'intermittente ne manque guères de tourner en fièvre continue. Le moyen qu'on recommande alors, c'est de frotter l'épine du dos avec du lainage chauffé; l'on emploie ensuite un liniment aromatique avec le camphre : ce remède, appliqué une heure avant l'accès, détermine assez la sueur; mais cela n'empêche nullement de faire tous les autres remèdes convenables.

2.° Il y a encore l'*opium*, ainsi que le *camphre avec le nitre;* mais ces remèdes sont difficiles à manier. D'ailleurs, si l'on veut employer l'opium, on consultera le *traité des remèdes les plus communs*, article *opium.*

3.° Il y a aussi les divers amers, tels que les fleurs de camomille, la gentianne, etc. : c'était les remèdes fébrifuges des anciens; mais la découverte du quinquina les a tous effacés.

4.° Outre les remèdes nouveaux, l'on a proposé diverses écorces d'arbres amères, en rem-

placement du quinquina ; nous en avons parlé dans notre *traité des remèdes les plus communs*, article *quinquina*, et nous y renvoyons.

Pour compléter cet article du traitement des fièvres intermittentes bénignes, il nous reste à dire deux mots, relativement à la *convalescence*. Ainsi, nous avertissons, 1.° de ne point s'exposer au froid ni à l'humide, parce que ce sont deux causes de rechûte ; 2.° l'on doit donc se bien couvrir ; 3.° on recommande de l'exercice à l'air, plutôt que de garder trop le lit ; 4.° il faut se brosser tous les jours, matin et soir, avec une brosse à peau ; 5.° point d'excès d'aucun côté relatif à la transpiration ; 6.° une nourriture saine, mais fortifiante, c'est-à-dire, un peu de vin ; 7.° pour remèdes, le plus simple et le meilleur est l'æthiops martial, à la dose de douze grains, pris avant le dîner, et continué pendant une quinzaine de jours ; 8.° enfin, pour boisson ordinaire, si le malade en désire, une décoction d'un gros de canelle, pour une bouteille d'eau, suffit, et étant édulcorée, elle est fort agréable.

Tel est notre traitement des fièvres intermittentes bénignes, et quoiqu'il soit court, nous osons le croire plus complet que celui d'aucun autre ouvrage populaire.

Comme nous ne cherchons que l'utile pour le peuple, terminons cet article par dévoiler encore un abus, car c'est par-tout qu'on en trouve ; il serait d'autant plus intéressant de détruire celui-ci, qu'il est plus général, et qu'il s'étend à presque toutes les maladies commençantes, surtout dans la campagne. En effet, c'est le plus grand nombre qui, voyant qu'ils ne sont pas ma-

lades pendant vingt-quatre heures, et ne pouvant en conséquence concevoir qu'il y ait dans l'intérieur quelque cause de maladie, s'imaginent, ou qu'une fièvre d'accès n'est rien, ou bien qu'on peut vaincre l'accès, soit en se forçant à la marche, soit en se fortifiant avec du vin et de l'eau-de-vie; de-là, la négligence, l'abus des recettes et celui du mauvais régime; de-là, tant de maux, quelquefois incurables, qui sont la suite d'une conduite aussi détestable. Pourquoi tout cela, encore plus ici qu'ailleurs? Parce que, sachant seulement le nom de la maladie, l'on croit savoir la traiter; parce que, la maladie n'étant pas mortelle, l'on croit toujours bien faire, tout en fésant mal. Voilà comme en médecine le peuple, les ignorans, les charlatans se leurent et leurent les autres : c'est toujours et par-tout la même source des maux, des désordres et des abus; savoir : l'*ignorance* et l'*amour-propre*. Instruisons donc, et sur-tout inspirons une juste retenue.

ARTICLE II.

Des fièvres intermittentes malignes.

L'essentiel est d'abord de savoir les caractériser, et ensuite de les distinguer de toute autre : c'est d'après ces connaissances qu'on emploie à coup sûr le traitement le plus convenable. Ainsi, nous diviserons, également comme l'autre, cet article en deux parties; la première traitera du diagnostic ou des signes, la deuxième donnera le traitement.

Diagnostic ou des signes.

La plupart de ces signes sont des symptômes aussi fâcheux, et qui ressemblent assez à ceux des fièvres continues graves et même malignes; mais ils exigent un traitement tout différent; c'est pourquoi il est des plus essentiel de savoir les caractériser : pour y parvenir, il faut du détail; ici l'erreur est facile, parce que tout se confond. Pour débrouiller le cahos, et nous rendre plus clair et plus facile à saisir, nous donnerons d'abord la description des symptômes qui caractérisent cette espèce de fièvre; c'est la méthode ordinaire des auteurs; ensuite nous suivrons la même marche que nous avons adoptée pour établir le diagnostic des fièvres intermittentes bénignes. Ainsi, nous poserons quelques questions : la solution résoudra les difficultés; tel est le meilleur moyen d'éclaircir les cas, même les plus difficiles.

Ainsi, quant aux symptômes caractéristiques, nous dirons que, *pour la tête*, l'on observe des douleurs cruelles et lancinantes.... ; l'on a vu quelquefois se déclarer diverses affections soporeuses, telles que l'apoplexie, la léthargie, la paralysie, etc.; quelquefois il s'y joint des convulsions, des tremblemens et des soubresauts dans les tendons.... ; les affections de la *poitrine* sont plus rares : cependant on a vu des points de côté cruels...., un sentiment de suffocation ou d'étranglement...., une toux spasmodique...., ou encore un violent resserrement au diaphragme.... ; quelquefois survient le crachement de sang, comme dans une fluxion de poitrine maligne.... : ce qui

achève de leurer le mal-habile, c'est que le malade ne peut se tenir couché sur le côté; ce qui lui donne tout l'aspect d'une véritable fluxion de poitrine.... ; enfin, ce sont souvent des affections de l'*estomac*, d'où résultent des angoisses inexprimables...., des nausées...., des vomissemens...., des faiblesses...., une sueur de détresse...., les yeux éteints...., un pouls petit...., et le froid de la peau, approchant de celui de la mort.... Lorsque le venin fébrile se jette sur les *intestins*, il survient des coliques épouvantables...., avec un grand dévoiement qui va quelquefois jusqu'à rendre du sang....; l'on a quelquefois observé le hoquet...., le froid...., et même l'évanouissement; ce qui fait croire que le malade va succomber; et en effet, il succombe, si la remise ne survient pas dans la période ordinaire.... Il y a encore beaucoup d'autres symptômes qu'on a observés, selon que le venin de la fièvre se jette sur les autres viscères du bas-ventre, tels que la jaunisse...., la colique néphrétique...., la suppression d'urine, etc....; l'on a aussi observé les symptômes externes, tels que des douleurs atroces dans les membres....., ainsi que dans différentes autres parties....; les éruptions de la peau...., un froid universel.... Enfin, quant au *pouls*, le plus souvent il est faible et se perd sous le doigt....; d'autres fois, il est fort et dur.

Tel est le tableau effrayant des symptômes de cette espèce de maladie maligne, et l'on voit qu'ils ressemblent entièrement à ceux de la fièvre continue, aussi maligne. Pour bien juger de ce tableau, nous finirons par remarquer d'abord qu'il ne survient pour l'ordinaire que quelques-

uns des symptômes que nous venons de décrire; ensuite, que souvent ces mêmes symptômes ne se montrent pas avec la même violence...., qu'ils durent moins....; enfin, que l'intermission est plus ou moins complète : il n'est pas besoin de dire qu'alors il y a moins de danger.

Quoique notre tableau ait embrassé le détail des symptômes des fièvres intermittentes malignes, cela ne suffit pas encore : nous l'avons déjà dit. Il est des plus essentiel de savoir les distinguer des fièvres continues auxquelles elles ressemblent si fort; car sans cela, comme le traitement des unes et des autres est entièrement différent, on ne peut qu'aller au hasard; c'est pourquoi, suivant notre manière, nous allons poser les questions nécessaires pour éclaircir toute difficulté.

Première question.—La fièvre si dangereuse, que les anciens ont jugé à propos d'appeler *hémitritée*, et qui n'est autre chose qu'une double-tierce continue maligne, doit-elle être distinguée de toute autre intermittente maligne ?

Non; car les symptômes sont absolument les mêmes, et le traitement est le même. Il n'y a ici de différence que dans le nom : or, nous l'avons dit; le nom seul ne fait rien à la pratique. On s'est bien disputé à cet égard, et cependant, malgré la gravité du sujet, ce n'était qu'une dispute de mots. La description et la distinction des symptômes, le traitement qui les dissipe, voilà l'essentiel : cette fièvre est si grave, qu'elle tue souvent au troisième ou au quatrième accès.

Deuxieme question. — Comment distinguer une fièvre intermittente maligne, d'une fièvre continue

grave ou maligne, puisque les symptômes se ressemblent pour ainsi dire parfaitement ?

On les distingue en ce que, dans les fièvres continues, les symptômes s'annoncent et augmentent peu-à-peu et de jour en jour, tandis que dans les intermittentes ils s'annoncent tout-à-coup, et même sans les prévoir.... ; de plus, dans les fièvres intermittentes, outre qu'ils sont violens dès le premier abord, c'est qu'ils cessent quelquefois d'une manière surprenante, pour réparaître le lendemain avec la même violence.... Ajoutons à ces signes, que plusieurs accès ont précédé ces symptômes ; ce qui n'arrive pas lors d'une fièvre continue : c'est en saisissant bien ces signes, que le praticien instruit est sûr d'éviter l'erreur.

Traitement.

Chaque symptôme veut ici un traitement particulier ; cependant il y a un traitement général qui convient à presque tous les cas ; c'est celui que nous allons d'abord donner.

L'on débute par la *saignée ;* elle convient surtout aux affections de la tête : alors on la fait au pied. Elle enlève quelquefois sur-le-champ les accidens les plus effrayans ; quoiqu'elle soit moins efficace pour les autres symptômes, elle n'en est pas moins utile et nécessaire pour le traitement de la maladie ; il n'y a absolument que le cas d'une faiblesse extrême qui doive en détourner.

Environ deux heures après la saignée, on en vient à l'*émétique.*

S'il y a contre-indication à l'émétique, on donne un *purgatif doux.*

Enfin, pour faire avorter les accès qui menacent d'un danger imminent, il est nécessaire d'en venir sur-le-champ au *quinquina*.

Si le tems de l'intervalle des accès ne permet pas d'employer une assez grande quantité de quinquina ordinaire, alors on a recours à l'*extrait de quinquina*, même à haute dose; on en emploie un gros pour chaque dose, et on la répète deux, trois et quatre fois avant l'arrivée de l'accès. Ainsi, 1.° donner le quinquina à la plus grande dose possible, pour tâcher de faire avorter les accès, ou de les rendre plus légers; 2.° y joindre les autres remèdes selon les indications présentes; 3.° le donner, même lorsqu'il y a encore de la fièvre, et quoiqu'il puisse nuire par lui-même, puisqu'enfin il vaut mieux faire un petit mal, que de laisser mourir; tel est le traitement qu'exige cette cruelle maladie, et il ne faut pas perdre un moment; car c'est souvent de la célérité dans les moyens, que dépend le salut du malade.

Quant au traitement des symptômes particuliers, il est nécessaire, pour les affections de la tête et de la poitrine, d'employer les vésicatoires.

Ces mêmes maux se soulagent aussi, en mariant les purgatifs avec le quinquina, soit en apozèmes, ce qui est le mieux, ou autrement, si le malade répugne à l'apozème.

Dans les affections douloureuses des intestins, les purgatifs y sont contraires.

Dans les grandes douleurs des membres, ainsi que dans les grandes coliques, après les remèdes généraux, on emploie avec fruit les calmans narcotiques, tels que, ou un grain de laudanum, ou une once de sirop diacode; on continue, et même

on presse les doses, suivant la violence des douleurs, ainsi que sur leur opiniâtreté : l'extrême faiblesse et le froid de la peau contre-indiquent ce genre de secours.

Si le pouls est déprimé...., si l'accablement et les défaillances continuent et se prolongent...., si le visage est abattu...., alors on emploie de légers cordiaux, tels que l'eau de fleurs d'orange ; si ce léger cordial ne suffit pas, on en vient au lilium de paracelse, qui est un des meilleurs remèdes dans ces sortes de cas.

Remarques.

La maladie, dont nous venons de traiter, est sans doute grave et dangereuse. A ce sujet, quelqu'un ne manquera pas de nous accuser de sortir du plan de notre ouvrage, qui n'annonce que le facile, et ce qui peut être à la portée de tous. Répondons.

Il y a une grande distinction à faire entre les fièvres *continues* malignes et les *intermittentes* malignes ; toutes les deux sont, il est vrai, également dangereuses ; mais leur grande différence est dans le traitement. En effet, rien de si difficile que le traitement d'une fièvre continue maligne, et au contraire, rien de si aisé que le traitement d'une intermittente maligne. Pour la première, il faut toutes les connaissances médicinales et pharmaceutiques de la médecine ; il est donc des plus dangereux d'immiscer le peuple dans ce labyrinthe si mortel, d'où il est impossible à personne, autre qu'à un médecin parfaitement instruit et exercé, de se tirer. Pour la seconde, cela

est tout différent; il n'y a qu'une seule méthode à suivre; il n'y a qu'un seul remède à donner dans tous les cas : c'est le quinquina. Donc il n'y a aucun risque à courir d'en instruire le peuple; il ne peut ici abuser : voilà ce qui nous a déterminés.

Observations.

Nous avons tâché de présenter les diverses indications pour parvenir avec sûreté à guérir toutes les espèces de fièvres intermittentes; cependant nous n'avons pas encore tout dit. Il y a les reliquats des fièvres; leurs symptômes n'exigent pas moins d'attention de la part du médecin.

1.° L'on observe des *maux de tête continuels*, avec une *fièvre lente* : le traitement doit commencer par une saignée, sur-tout si le malade a conservé ses forces, et même on la réitère, si le pouls est dur, et encore si la maladie n'a amené aucun épuisement : on joint à ce secours la diète et le petit lait. Si le mal de tête résiste, on en vient à l'émétique, ensuite aux laxatifs; enfin, s'il est nécessaire, on finit par employer un apozème purgatif avec le quinquina, d'où l'on voit qu'on emploie le même traitement pour les reliquats des fièvres, que pour les fièvres même, et cela doit être; car ces sortes de symptômes ne sont entretenus que par le même venin febrile, qui n'est dompté qu'en partie; ce qui diminue d'autant ses ravages fébriles.

2.° Nous en dirons autant, et le même traitement doit avoit lieu pour tous les symptômes suivans, savoir : une *grande agitation*...., le *défaut de sommeil*, ou encore le *sommeil très-agité*....,

lorsqu'il y a des *sueurs journalières* sans aucun motif....; enfin, lorsqu'il reste un *amaigrissement* qui ne se répare pas...., et encore lorsque le *visage* reste *jaune*, *blaffard* et *décoloré*.

3.° Enfin, la bouffissure, l'enflure des extrémités, et sur-tout celle du ventre, ces états cachectiques annoncent à coup sûr un engorgement dans les viscères. En conséquence, on emploie les bouillons dépurans et purgatifs; on purge en outre de tems en tems avec le séné; dans l'intervalle des purgatifs, on emploie la terre foliée de tartre; enfin lorsque l'enflure est dissipée, on parachève la cure par les apozèmes purgatifs fébrifuges dont nous venons de parler.

CHAPITRE DEUXIEME.

Des fièvres rémittentes.

Nous avons déjà traité des deux espèces de fièvres différentes qui sont les plus tranchantes entre elles ; savoir : des fièvres continues aiguës, et des fièvres intermittentes. Les fièvres rémittentes tiennent le milieu entre ces deux espèces ; aussi participent-elles des deux espèces quant aux symptômes, tantôt plus, tantôt moins, en sorte que quelquefois on les prendrait pour des fièvres intermittentes, et très-souvent aussi pour des fièvres continues, soit inflammatoires, soit bilieuses, ou putrides, ou même malignes, soit encore nerveuses ; mais comme le traitement en est tout différent, l'on voit qu'il est des plus essensiel de savoir les caractériser, sans quoi l'on risque de tomber dans les méprises les plus funestes.

Ainsi que dans les intermittentes ou fièvres d'accès, les rémittentes sont aussi, ou *bénignes*, ou *malignes* : nous en ferons également, comme nous l'avons fait au chapitre des intermittentes, deux articles séparés.

ARTICLE PREMIER.

Des fièvres rémittentes bénignes.

Nous suivrons ici notre même marche sur laquelle se fonde toute la pratique. Elle consiste

en ces deux points cardinaux, savoir : 1.° la connaissance caractéristique de la maladie, ou autrement, le *diagnostic*; 2.° le *traitement*, ou la *pratique*.

Diagnostic.

Les fièvres rémittentes prennent leur nom des *remises* qui surviennent dans les accidens; c'est aussi ce qui les caractérise particulièrement : ces remises s'observent en tierces, ou double-tierces, etc., également comme dans les intermittentes. Ainsi, la fièvre rémittente est vraiment continue; mais les accidens cessent à des périodes marquées; ce n'est pas ici une intermission parfaite, comme dans les fièvres intermittentes, mais c'est seulement une remise.

Elles débutent par quelques bâillemens...., des pendiculations ou allongemens des membres...., des alternatives de chaud et de froid....; ensuite le chaud prend le dessus...., et ordinairement au bout de plus ou moins d'heures, la sueur survient avec le relâche des accidens : ce relâche dure plus ou moins; mais la fièvre, quoique moins forte, continue toujours; c'est ce caractère qui la distingue des intermittentes.... Enfin, après cette remise, l'accès revient dans une période plus ou moins marquée, avec les mêmes symptômes que lors du précédent accès.

Quant aux symptômes particuliers qui accompagnent cette espèce de fièvre, il est bien inutile d'entrer dans ce détail; ce sont absolument tous les mêmes qu'on observe, soit dans les intermittentes, soit dans les continues, et ce tableau est toujours imparfait, parce qu'il ne présente

qu'un imbroglio qui ne sert absolument à rien : le vraiment utile, c'est de savoir distinguer, à ne pouvoir se tromper, les fièvres rémittentes, des fièvres continues, avec lesquelles il est si aisé de les confondre; c'est ce que nous allons éclaircir, en posant des questions, ainsi que nous l'avons fait pour les fièvres intermittentes.

Première question. — Les fièvres continues ont aussi le plus souvent des remises; car il en est très-peu qui soient toujours et constamment continues : alors, comment distinguer ces remises des fièvres continues, de celles des fièvres rémittentes, avec lesquelles les ignorans ne peuvent que les confondre?

Voici qu'elle en est la différence caractéristique. D'abord, nous disons que, dans les fièvres continues, les remises ne se font guères que le matin, tandis qu'elles ne se font pas aussi régulièrement dans les fièvres rémittentes, qui changent presque toujours d'heure à chaque accès. Ainsi, lorsque la remise arrive le matin pendant trois à quatre jours de suite assez régulièrement, c'est la marche d'une fièvre continue aiguë.... ; en second lieu, dans les continues, la remise n'est jamais aussi complète qu'elle l'est ordinairement dans les fièvres rémittentes....; de plus, dans les fièvres rémittentes, la remise survient avec une peau douce, la langue humide, et la facilité des autres excrétions ; ce qu'on n'observe pas dans les continues.... Ajoutons que les accès des rémittentes s'annoncent assez par un léger froid et quelques bâillemens ; ce qui n'arrive pas dans les continues.... Enfin, les accidens, dans les accès des fièvres rémittentes, se montrent sur-le-champ

dans leur violence, tandis que, dans les continues, ce sont des redoublemens qui commencent et s'élèvent peu-à-peu et par dégrés.

Tels sont les signes qui caractérisent la fièvre rémittente, et encore ceux qui la différencient d'une fièvre continue; d'où l'on voit clairement que le praticien, qui joint l'expérience à l'instruction, ne peut pas s'y tromper.

Deuxieme question.—De même qu'on se trompe en prenant des fièvres rémittentes pour des continues; de même aussi l'on se trompe en prenant pour fièvres rémittentes d'autres fièvres qui n'en sont cependant pas : quel est le moyen d'éviter l'erreur ?

Cette question rentre dans la première que nous avons faite pour parvenir au diagnostic des fièvres intermittentes : la solution en est donnée dans ce chapitre, qui est antérieur à celui-ci, et nous renvoyons à cet article, qui donne tous les renseignemens relatifs à la question présente.

Traitement.

Nous commençons par dire que les règles à suivre pour le traitement des fièvres rémittentes sont, généralement parlant, les mêmes que celles que nous avons établies pour le traitement des fièvres intermittentes, puisque le caractère des unes et des autres est entièrement et dérive de la même source. Ainsi, l'on consultera l'article des fièvres intermittentes bénignes, où nous avons dit tout ce qu'il fallait faire pour leur traitement, sous les titres suivans; savoir : 1.° le régime; 2.° la saignée; 3.° les dépurans; 4.° l'émétique; 5.° les purgatifs;

purgatifs ; 6.° enfin le quinquina. On trouvera, dans ces divers articles, tous les renseignemens nécessaires pour parvenir au traitement des fièvres rémittentes; c'est pourquoi nous ne donnerons ici aucun détail : ce serait se repeter fort inutilement.

Il y a cependant quelques différences qu'il est essentiel de remarquer; c'est ce que nous allons faire.

Première différence. — Comme les fièvres rémittentes approchent des continues, la loi de l'emploi des remèdes généraux devrait être différente.

Nous répondrons que la loi est à-peu-près égale ; cependant, comme nous avons dit, lors des fièvres intermittentes, que plus les accès sont longs, plus on doit être strict et exact à employer les remèdes nécessaires, il suit de-là que, dans les fièvres rémittentes, le régime sévère, ainsi que les autres remèdes généraux, sont encore plus obligatoires ici, que dans les fièvres intermittentes.

Deuxieme différence. — L'intermittence est le tems désigné pour faire les remèdes, lors des fièvres intermittentes : comme cette intermittence manque dans les fièvres rémittentes, comment faire ?

Nous dirons que, dans les fièvres rémittentes, on doit employer les remèdes dans le seul tems de la remise.

Troisieme différence. — Les remises sont ordinairement moins courtes que les intermittences, en sorte qu'il reste très-peu de tems pour faire les remèdes.

C'est pourquoi il est essentiel de saisir le moment, et de ne pas temporiser. Lorsque les remises sont si courtes, qu'elles ne donnent pas le

tems d'employer les remèdes nécessaires, alors il faut les commencer sur la fin de l'accès, ou de la sueur, s'il y en a, parce que le tems suffisant pour aller à l'opération du remède, tombe alors sur celui de la remise.

Quatrieme différence. — La marche des rémittentes va plus vîte que celle des intermittentes.

Alors, comme cette marche amène les indications, il faut les suivre également : l'on observe, d'après cette marche, que quelquefois l'on peut employer le quinquina dès le 11, et plus souvent après le 14 de la maladie; et encore après ce terme, c'est ordinairement le quinquina en apozèmes purgatifs, qui convient le mieux, quoiqu'en disent bien des auteurs; car l'observation apprend que le quinquina seul est, dans la plupart des cas, fort suspect. Qu'on ne croie pas pour cela que nous sommes l'ennemi du quinquina; on va voir le contraire dans l'article suivant.

ARTICLE II.

Des fièvres rémittentes malignes.

Ces fièvres sont les plus graves et les plus dangereuses de toutes; souvent elles tuent au troisième ou quatrième accès; rarement elles vont jusqu'au septième : si l'on passe ce tems, on doit espérer la guérison. Pour prévenir la catastrophe, il est donc essentiel de savoir les caractériser et les distinguer de bonne heure. Nous ferons, ici comme ailleurs, deux parties; la première donnera les moyens de connaître la maladie, ou autrement, le *diagnostic*; la deuxième indiquera le *traitement*.

Diagnostic.

Ici, ce sont tous les symptômes les plus alarmans, tels que pour la tête, la frénésie ou l'apoplexie; la suffocation ou l'étranglement pour la poitrine, et pour le bas-ventre, tous les symptômes les plus fâcheux dérivant de chaque viscère particulier; enfin, le malade éprouve des douleurs atroces par tout le corps : souvent il se joint à tous ces accidens des défaillances mortelles, comme si l'on était à l'agonie, quelquefois avec les soubresauts des tendons, et même des convulsions : nous en avons déjà donné la description complète à l'article des fièvres intermittentes malignes, et nous renvoyons à ce tableau.

A l'aspect effrayant de ces symptômes, tous les mal-habiles croient et débitent que c'est une fièvre continue maligne. Eh bien! ils se trompent, malgré l'évidence de ces symptômes; car souvent ils ne sont dûs qu'à une fièvre rémittente cachée; d'où il est évident que la connaissance des symptômes ne suffit pas, quant au diagnostic, puisque tous ces mêmes accidens accompagnent également les fièvres malignes; ce qui les fait confondre si mal-à-propos : l'essentiel est donc de savoir connaître et distinguer quelle est la différence caractéristique de ces deux différentes maladies, puisque c'est de cette connaissance exacte que dépend le traitement et le salut du malade. Eclaircissons donc ceci à notre manière, en posant et en traitant les deux questions suivantes :

Première question. — Comment distingue-t-on les fièvres rémittentes malignes, des fièvres continues malignes?

Nous avons déjà ébauché cette différence à l'article ci-devant des fièvres intermittentes : on peut consulter à ce sujet cet article; mais vu l'importance et la gravité de la matière, nous allons entrer dans tous les détails que comporte cet objet.

D'abord, lorsque des fièvres, qui sont devenues rémittentes, ont commencé par être des fièvres intermittentes, il n'y a plus à douter du caractère de la fièvre rémittente....; lorsque ce signe manque, il faut observer si les redoublemens des accès s'annoncent par un léger froid, ou par quelques bâillemens, alors point encore de doute...; si ces signes n'ont pas lieu, on a recours à d'autres. Ainsi, lorsqu'après un mieux évident les malades sont atterrés tout-à-coup par le redoublement; si, au lieu du froid, le malade se plaint sur-le-champ d'un mal de tête violent avec l'un ou l'autre des accidens terribles décrits ci-dessus, alors croyez que la fièvre est rémittente, surtout si, le redoublement cessant, il survient un mieux marqué.

Tels sont les signes certains qui distinguent cette espèce de fièvre, et le médecin habile et exercé, qui y apporte une attention suffisante, ne peut guères se tromper.

Deuxieme question. — Il y a des cas où les symptômes dangereux des fièvres continues, ainsi que ceux des fièvres rémittentes malignes, se confondent tellement, que les différences ci-dessus sont à peine sensibles, et même n'existent pas : alors comment s'en tirer ?

C'est-là vraiment le difficile de l'art, et où, comme dit le proverbe, l'auteur est fort embar-

rassé. Cependant, le praticien, qui joint à l'instruction le coup-d'œil savant et le tact de l'expérience, vient à bout de démêler ces complications. Commençons par dire que de pareils cas sont heureusement fort rares ; ajoutons que, dans ces cas-là même, il existe des nuances caractéristiques qui n'échappent pas au médecin habile et expérimenté; ce ne sont que des nuances, il est vrai; mais elles suffisent pour assurer sa marche : en voici l'aperçu.

Premiere différence. — Dans les fièvres continues, presque toujours le redoublement arrive le soir ou dans la nuit, et la remise se fait le matin : ainsi, lorsque cette marche est assez uniforme pendant quelques jours, on a raison de soupçonner que la fièvre est continue. Dans les fièvres rémittentes, au contraire, cette même marche peut avoir également lieu ; mais ordinairement elle n'est pas si régulière, et l'heure des accès redoublans est plus sujette à varier.

Deuxieme différence. — Dans les fièvres continues, le moment de la remise diminue bien les accidens; mais cette diminution n'est jamais aussi marquée ni aussi complète qu'elle l'est dans les fièvres rémittentes, ou quelquefois les accidens diminuent momentanément pour reprendre bientôt avec la même fureur.

Troisieme différence. — Dans les fièvres continues, le redoublement commence insensiblement, et s'augmente peu-à-peu et par dégrés, tandis que dans les fièvres rémittentes, l'accès de redoublement s'annonce tout-à-coup avec la plus grande violence.

Quatrieme différence. — Dans les fièvres ma-

lignes continues, le pouls conserve assez uniformément sa même tournure fâcheuse, tandis que dans les rémittentes, lors de l'accès de redoublement, et tant que dure la violence des accidens, le pouls reste toujours déprimé, souvent semblable à celui des agonisans; ensuite, lorsque le relâche survient, le pouls reprend aussi sensiblement. Ajoutons que, dans ce même relâche, le visage, ainsi que la peau, reviennent assez à leur état naturel, et qu'enfin le mieux dans tous les accidens est sensible : or, tous ces signes ne s'observent pas dans les fievres continues.

Telles sont les différences qui caractérisent ces deux especes de maladies meurtrieres; il est vrai que souvent ces signes différenciels n'ont qu'une tenue momentanée ; c'est alors que le médecin exact ne devrait pas quitter le chevet du lit, jusqu'à ce qu'il soit bien assuré du vrai caractere de la maladie, ainsi que de sa complication.

Traitement.

Ici nous serons court; car le traitement est unique, et il n'y a pas un moment à perdre : comme ce traitement est absolument le même que celui que nous avons donné pour les fievres intermittentes malignes, nous renvoyons à cet article.

Nous ajoutons seulement qu'il faut encore moins temporiser ici qu'ailleurs; car si l'on apporte le moindre retard, à coup sûr le malade périt.

Remarques et abus.

Terminons notre histoire des remarques et abus

par celui qui est le plus commun et plus général, puisqu'il appartient à toutes les classes.

Lorsque les maladies deviennent fort graves, le peuple, le chirurgien, les médicastres, ne manquent gueres de recourir au médecin, si toutefois il y en a : pourquoi? parce qu'on redoute la responsabilité; mais que fait-on alors? on se venge de sa nullité par la critique : *le médecin ne connait pas la maladie; le médecin l'a laissée empirer; tel remede est trop fort; il faudrait, il eût fallu faire ça*, etc., etc. Ainsi, sans façon, on dit qu'on en sait plus que le médecin; c'est cependant un médecin habile, et le critique, parfaitement ignorant en médecine, ne peut porter ici aucun jugement sain; qu'importe tout cela : l'amour-propre est plus fort que les meilleures raisons du monde, et il l'emporte, mais aussi qu'en résulte-t-il? Le médecin, qui quelquefois ne voit que sa réputation, oublie l'exercice rigoureux de son état, pour se rendre le complaisant des assistans, et le malade n'est pas traité; d'autrefois, c'est l'ordonnance qui n'est pas exécutée; quelquefois on y substitue, on l'affaiblit, ou on la dénature : dans tout cela, qui en souffre? c'est le malade. La catastrophe arrive-t-elle, ce n'est jamais le téméraire qui a montré du zèle, qu'on accuse; ce n'est pas l'inexactitude du malade et des assistans; ce n'est pas leur contradiction ou leur opposition à l'ordonnance; ce n'est pas d'avoir envoyé chercher le médecin trop tard; tout cela n'est jamais compté pour rien; ce n'est pas même la gravité de la maladie; mais c'est toujours le médecin : on l'accuse sans savoir, et l'on est cru de même. Eh bien! disons-le; ce sont tous des aveugles qui

veulent juger des couleurs. Insensés! ne voyez-vous pas que vos avis, vos jugemens, vos contradictions entravent le médecin, au grand préjudice du malade, et loin que ce soit lui, puisqu'il est le seul homme sciencé et utile, c'est vous seuls qui assassinez le malade. Peuple, et vous sur-tout, sexe orgueilleux, qui voulez toujours juger sans savoir, voyez donc la *poutre qui est dans votre œil*, et corrigez-vous.

CONCLUSION DE CE TRAITÉ.

Nous avons indiqué, comme on l'a vu, les moyens de connaître, et sur-tout de distinguer les diverses especes de fievres, soit intermittentes, soit rémittentes, et nous en avons donné le traitement : or, ces sortes de fievres composent plus des trois quarts des maladies aigues; car il ne reste plus que les fievres continues aigues, dont nous avons traité dans notre premier volume pratique, et l'on sait que celles-là sont en bien petit nombre. Ce présent traité est donc d'un intérêt général, puisque peu échappent à ces fievres.

Pour parvenir à instruire suffisamment, et de maniere à éviter l'erreur dans l'application des remedes à chaque cas particulier, ce qui constitue tout l'art nous avons donné le détail des symptômes particuliers qui caractérisent chaque espece, et sur-tout de ceux qui demandent un traitement différent : on a dû voir combien cette méthode est obligatoire pour établir un traitement sûr dans tous les cas; c'est cependant ce que n'a fait jusqu'ici aucun auteur d'ouvrage médicinal

populaire : aussi est-il évident que cette omission rend leurs ouvrages plus dangereux qu'utiles; c'est parce que nous avons senti ce danger, que nous avons mis tous nos soins pour l'éviter. A ce sujet, fésons une remarque médicinale, qui est des plus importante. Maintenant, que nous avons donné le traité des fievres intermittentes et rémittentes, calqué sur des faits innombrables, c'est-à-dire, sur l'observation et l'expérience, qu'on lise ensuite *Tissot*, *Buchan* et autres de ce genre, ou même si l'on veut, le fameux théoricien *Cullen*, le grand *Sydenham*, et tous ses nombreux adhérens : alors, qu'on se dépouille de toute prévention, et qu'on juge ; il serait sans doute indecent à moi de me constituer juge et partie. Cependant je dois avertir que je suis un vieux praticien; que je traite ces fievres depuis quarante années, soit dans la campagne où l'on trouve les tempéramens robustes, soit dans la ville; que je les ai traitées dans un tems épidémique et dans tout autre; enfin, dans toutes les saisons; que, comme médecin à qui l'on a recours dans les cas graves, j'en ai traité nombre de reliquats de toutes sortes; j'ajoute que j'ai suivi, tantôt *Sydenham*, tantôt *Tissot*, et tantôt *Senac* : ainsi, je parle d'après une expérience consommée et basée sur l'instruction médicinale. Eh bien ! c'est d'après cette expérience qu'il est impossible de mépriser, que je ne puis m'empêcher d'affirmer ici, en faveur de la sainte humanité, qu'en suivant la methode de *Tissot*, sur cent de ces fievres, il y en aura quatre-vingt-dix qui seront mal traitées, sur-tout par tout ce monde, peuple, chirurgiens et autres. Je m'attends bien à trouver ici un grand

nombre de contradicteurs ; cependant voici l'objection que je donne à résoudre : sur cent fièvres d'accès dans la campagne, il n'y a peut-être pas deux malades qui prennent du quinquina ; malgré cela, tous se guérissent plus ou moins mal, il est vrai, mais ils guérissent ; donc l'assertion de *Tissot*, *Buchan* et autres, qui assurent qu'on ne peut se guérir sans quinquina, ou que le quinquina est le seul remède de ces fièvres, est des plus fausse : certes on ne peut pas aller contre les faits. Je dis plus ; que d'après *Tissot* on donne du quinquina à tout ce monde, c'est un autre fait qu'il nuira à quatre-vingt-dix, sur-tout en suivant son *avis au peuple*, qui se contente de dire vaguement : « Prenez » force quinquina dans tous les cas, chez tous » les individus, dans tous les tems, et encore » continuez-le pendant des mois entiers ; car » alors, dit-il, le mal ne vient que parce qu'on » n'en prend pas assez ». Quelle doctrine détestable et meurtrière ! Cependant, dira-t-on, *Tissot* et *Buchan* ont obtenu un succès éblouissant, soit : que cela prouve-t-il ? *Hippocrate* vaut, je pense, un peu mieux que *Tissot*. Cependant, après avoir cru pendant deux mille ans, d'après *Hippocrate*, que les saignées et les purgations étaient contraires aux femmes grosses, on a fini par voir qu'*Hippocrate* a eu tort. Je citerais cent traits pareils ; aucun nom quelconque ne peut faire qu'une erreur soit une vérité, et comme nul n'est infaillible, en matière de contestation fondée, le nom ne fait rien ; il s'agit de savoir qui a eu tort ou raison. Non-seulement *Tissot* a abusé par sa réputation ; mais je l'ai déjà dit, le succès de l'avis au peuple tient à ce que bien des gens du

monde ont été séduits par leur amour-propre que ce livre a flatté, en leur fésant accroire qu'avec ce livre, ils étaient médecins; de-là, les suffrages de tout ce monde. Mais, disons-le, ces suffrages n'ont été que surpris; car un autre fait, qui balance celui-là, c'est que l'enthousiasme et l'engouement sont finis, et qu'on en est revenu d'après l'expérience. Pour moi, je répète ici ce que j'ai déjà dit; c'est qu'il n'y a pas une page, dans *Tissot* et *Buchan*, où il n'y ait des fautes, soit médicinales ou populaires. Je me charge de donner la démonstration de ce que j'avance devant la faculté assemblée : il y a plus; c'est que rien n'y est utile; car on n'y voit que ce que les chirurgiens les plus ordinaires font tous les jours : que résulte-t-il de-là? Que les ignorans, que tous les médicastres si nombreux croient en savoir autant que les médecins, puisqu'ils ne leur apprennent rien de plus que ce qu'ils savent. Ainsi, ils se trouvent autorisés dans leur mauvaise pratique, par *Tissot*, et d'après *Tissot*: peut-on rien de pire? C'est cependant pour de pareils livres qu'on s'est engoué: pourquoi? Parce que les auteurs ayant eu la mauvaise foi, ou la supercherie de cacher le difficile de l'art, tout le monde s'est cru bonnement médecin. Mais, s'écrie-t-on, *Tissot* est décidément un médecin reconnu habile et même célèbre, tandis que vous n'êtes qu'un praticien inconnu: cela est vrai. Eh bien! comme il s'agit de l'humanité souffrante, c'est un procès à juger, et il est grand, il est sacré; alors j'en appelle à une expérience définitive, et voici comme je la conçois.

Que le gouvernement nomme un *Tissot*, c'est-

à-dire, un habile médecin qui suive sa manière; qu'il nomme aussi contradictoirement un autre praticien renommé qui traitera les fièvres intermittentes, non d'après la théorie et la pratique de *Sydenham*, ni d'après l'empirisme si faux de *Tissot*, mais d'après la cause évidente de la maladie, ou, à ce défaut, d'après les symptômes, qui sont les effets de la cause...; que la société de médecine, sans se mêler en rien du traitement, soit seulement témoin passif, afin de se constituer juge impartial....; que chaque praticien traite de son côté cent fièvres intermittentes....; que chacun motive ses ordonnances, et annonce leur effet réel, sur-tout relativement à la marche de la maladie....; que la société de médecine tienne note du tout, jour par jour....; de plus, qu'un des membres soit nommé tour-à-tour pour passer tout le jour à l'hôpital, afin d'observer si les effets suivent et répondent au motif annoncé par le praticien, etc., il est bien certain que la rédaction du tout offrirait la plus belle et la plus utile des expériences médicinales; on la réitérerait au printems et à l'automne : alors, et par ce moyen, on saurait définitivement quelle méthode est la meilleure, et il en résulterait un code pratique qui deviendrait loi pour tous; l'on apprendrait encore, par le même moyen, si les praticiens théoriciens l'emportent sur les praticiens empiriques raisonnans, etc.; car on pourrait étendre cette expérience à quelques maladies des plus communes, telles que la fluxion de poitrine, la fièvre putride et autres. Certainement tout cela n'est nullement difficultueux, et de manière ou d'autre, il en résulterait, pour l'humanité toute entière, une utilité incroyable : quelle gloire et

quel bienfait ! Eh bien ! aucun gouvernement n'a pensé jusqu'ici à tenter une expérience aussi superbe. S'agit-il de détruire les hommes, on a fait expérience sur expérience; tout a été trouvé et exécuté : s'agit-il de les conserver, on ne daigne pas même s'en occuper. On voit les ignorans et les charlatans décimer tous les malheureux qui souffrent, et on les laisse faire : quoi ! d'un mot, oui, d'un seul mot les gouvernemens tireraient du gouffre sépulcral des millions d'hommes; nul ne le prononce : cependant on ne cesse d'avoir le saint nom d'humanité à la bouche. D'après cela, définissez ce que c'est que l'homme.

Terminons par présenter quelques réflexions sages et des plus utiles pour le peuple.

L'on a vu combien la science est certaine pour le praticien instruit et expérimenté; mais on doit concevoir en même tems combien l'art est difficile pour l'exercer parfaitement et avec sûreté : de-là résulte une conclusion rigoureuse; savoir : que l'ignorant, qui ne connaît pas les règles pratiques, et qui manque des connaissances suffisantes de l'art, est certainement l'homme le plus dangereux et le plus à craindre. Or, par une suite nécessaire, si vous devez tant redouter l'ignorant, il est évident que vous devez vous craindre vous-même. Mais, me direz-vous, avec votre livre j'en sais plus que le chirurgien ignorant, soit; mais le talent pratique ne s'acquiert pas avec un livre, et vous avez dû sentir combien il faut joindre de pratique aux véritables connaissances de l'art, pour ne pas se tromper : or, ce talent pratique est plus rare et bien plus difficile que vous ne pensez. Pour moi, je commence par vous dire que

vous ne l'avez pas, et même que vous ne pouvez l'avoir. Alors, me direz-vous, que m'avez-vous donc appris ? Je vous ai appris, non la science, mais ce que c'est que la science, et c'est beaucoup ; car si vous êtes conséquent, vous éviterez le charlatan et l'ignorant; vous vous méfierez de vous-même, et vous ne mettrez votre confiance que dans l'homme instruit, avec lequel vous cesserez désormais de disputer : si les circonstances impérieuses vous forcent à vous décider de vous-même, vous redoublerez d'attention, pour tâcher de ne pas vous tromper; enfin, vous ne vous déciderez qu'à votre corps défendant, et avec la plus grande circonspection. Ainsi, dans tous les cas, ce que nous aurons fait de mieux, et ce qui fait ma plus grande ambition, nous aurons banni la légèreté et la témérité médicinale qui règnent aujourd'hui d'une manière si désastreuse.

Finissons notre ouvrage par ce colloraire si intéressant pour le peuple.

Si vous lisez avec quelqu'attention le livre que je vous présente, à coup sûr il vous sera utile dans tous les cas simples, et, je puis vous l'assurer, votre décision sera plus sûre et mieux motivée que celle du chirurgien, qui certes ne peut en savoir plus que vous, dès que vous m'aurez lu, ou dès que vous aurez trouvé dans mon livre votre cas particulier, sur-tout s'il est simple : les cas sont-ils difficultueux, éloignez encore plus le chirurgien qui ne peut décider qu'au hasard ; mais, sans différer, consultez le médecin instruit; vous y gagnerez de toutes les manières: ainsi, en définitif, point et jamais de chirurgiens pour les maladies internes. D'après l'habitude établie, on

regardera cette assertion un peu hasardée. Cependant il est un fait; c'est que les lois ont toujours et dans tous les tems défendu au chirurgien de traiter aucune maladie interne; ces mêmes lois existent encore, et on les a reconnues sages, puisqu'elles n'ont point été révoquées. D'après cela, si ce que je dis ici, au sujet du chirurgien, déplaît à de prétendus philosophes, aux routiniers, aux esprits superficiels qui ne savent rien approfondir, enfin, à toute la tourbe des médecins à la *Molière* ou *fagoteurs*, ce n'est pas ma faute; ce qu'il y a de bien certain, c'est que je ne suis ici que l'écho de la sagesse et de la prudence législative.

AUX PRÉFETS.

Je recommande à votre bienfésance cet opuscule ; son objet est de servir dignement, et d'une manière toute nouvelle, l'humanité souffrante : c'est être sûr que vous en accepterez l'hommage.

Ce petit Ouvrage n'est rien en lui-même, et il sera tout, si vous daignez l'accueillir. Dans un art pratique, ce n'est pas le difficile qu'on demande ; la perfection est au contraire l'emploi des moyens les plus simples pour opérer les plus grands effets possibles : l'utile et le facile, voilà ce que nous offrons, et nous méritons d'autant plus de créance, que le jugement de l'Institut, dans sa séance du 11 vendémiaire an 6, a approuvé notre travail, et confirmé notre promesse. En effet, tous les malades de la campagne, pauvres et malaisés, seront traités par les plus habiles de l'art, facilement, et encore par cette facilité-là même, gratuitement, lorsque vous le voudrez. Ceux qui sont aisés, le seront également par les habiles, et ils le seront ainsi, à beaucoup moins de frais qu'ils ne le sont

aujourd'hui pour être traités fort mal; de-là, par une suite nécessaire, l'ignorance et le charlatanisme, ces deux fléaux de l'espèce humaine, seront à jamais proscrits, et le vœu du ministre Chaptal *est rempli : l'homme science sera* seul *consulté. Ainsi, d'un côté, l'émulation et l'encouragement des gens de l'art instruits; de l'autre, la confiance des malades dans l'art et dans les véritables artistes; enfin, et en deux mots, tout le bien sera fait, et tout le mal sera évité. Quelle heureuse perspective pour l'humanité souffrante !*

Une nouveauté aussi grande et aussi inattendue inspirera quelques doutes sur le succès; on doit s'y attendre : alors c'est toujours un essai à tenter, d'autant plus qu'il est absolument sans inconvénient; d'ailleurs, jamais aucun essai, de quelque genre qu'il soit, n'aura été plus digne de la Préfecture : conserver des citoyens à l'état, secourir l'humanité souffrante, soulager le malheureux qui est accablé du triple fléau de la maladie, de la misère et des souffrances, quelles fonctions peuvent être plus sublimes ? Où le Préfet peut-il être plus grand, si ce n'est lorsque son génie administratif perce jusque dans les chaumières,

lorsqu'il va au-devant des besoins des malheureux qui sont dénués de tout; enfin, lorsqu'il rend la vie à ses semblables? Le gouvernement est le créateur du bien général; mais le Préfet est le canal qui le répand aux individus. L'homme de la campagne sur-tout, jusqu'ici abandonné, est son vaste domaine; ici par lui, le pauvre souffrant sera soulagé, celui qui est aisé jouira, et l'existence de tous sera protégée, en la sauvant de l'anarchie médicale, cette hydre si dévastatrice, et jusqu'alors indomptable. Heureux le peuple qui jouit d'un gouvernement aussi paternel!

Que, conjointement avec les instructions médicinales propres au peuple de la campagne, et avec les moyens nouveaux et faciles de le secourir, le Préfet veuille créer et activer le réglement populaire gratuit; *alors il devient pour ainsi dire le créateur d'autant d'hôpitaux qu'il y a de villages. Quelle munificence! c'est par de pareilles institutions qu'on enlève les adorations du peuple, et qu'on acquiert le plus beau des titres, celui de bienféteur de l'humanité souffrante.*

Salut et respect,

ROYER,
Docteur-médecin.

DERNIER SUPPLÉMENT.

Ce supplément parachève l'utile pour la campagne; c'est un service d'un genre tout nouveau; jamais rien de pareil n'a été fait nulle part; tous les malades seront secourus dans la campagne comme dans la ville....; ils le seront par les habiles de l'art. . . . ; ils le seront sans différer, et dès le commencement jusqu'à la fin de toute maladie quelconque.... Ainsi, plus de charlatans...., plus d'ignorans...., plus de dupes...., et même plus de négligence : ajoutons que le quart des habitans, qui sont le moins à leur aise, seront secourus *gratuitement*, si le veut le gouvernement, et cela, sans dépense aucune....; enfin, que tous les autres pourront l'être beaucoup mieux qu'aujourd'hui, et encore avec bien moins de dépense. Quels bienfaits nouveaux! quel respect pour le malheur! quel hommage à l'humanité! Ces promesses sont bien grandes, il est vrai; il s'agit de les réaliser; que le moyen en soit simple; qu'importe, c'est même un mérite de plus, sur-tout pour la campagne : un *tableau des signes des maladies*, clair, précis, et cependant complet, quoique renfermé dans une seule feuille d'impression, il n'en faut pas davantage pour opérer ces prodiges. Que l'instituteur, ou tout autre, dans chaque village, apprenne

à se servir de ce tableau si court, pour pouvoir composer les mémoires à consulter; ce qui est des plus facile et à la portée de tout le monde : de plus, qu'il sache saigner, lui ou tout autre de l'endroit; ce qui n'est encore nullement difficile, puisque nous voyons nombre de femmes, les sœurs d'Hôtel-Dieu s'en acquitter à merveille; il résultera, de ces moyens si simples, que chaque village aura tout-à-coup, comme dans les villes, d'abord un chirurgien à sa porte ; de plus, un aide-médecin qui sera utile et sans danger, et encore un médecin, non pas faux et ignorant, comme on en voit tant aujourd'hui, mais un *vrai docteur*, ou tout au moins un homme de l'art suffisamment instruit, et tout cela, pour ainsi dire sans frais. Oui, nous osons le dire, c'est une sorte de *pierre philosophale*, et celle-là est plus précieuse que toute autre : ce n'est pas ici la richesse de l'or, mais c'est la richesse des secours pour l'humanité souffrante; c'est le plus riche don pour la campagne qui en est si pauvre. Je m'attends bien, et l'on ne manquera pas de dire que l'opuscule, que je présente ici, n'est rien en lui-même; j'en conviens : cependant il est tout; car il est la cheville ouvrière du succès, et sans lui, tout l'édifice s'écroule. Ainsi, ce n'est pas le *tableau* qui est neuf, mais c'est sa mise en œuvre qui est neuve : voilà la vraie découverte. Dans un art pratique, la

grandeur d'une découverte ne doit pas se mesurer sur des difficultés vaincues; c'est au contraire le *simple* et le *facile* qu'il faut; vrai moyen de parvenir à opérer le plus grand bien, sur-tout dans la campagne : aussi, c'est à l'œuvre que nous demandons qu'on nous juge.

Nous diviserons cet opuscule en trois articles.

Le premier est le plus essentiel; c'est un *tableau des principaux signes des maladies aiguës*, au moyen duquel le médecin s'instruira parfaitement de l'état de la maladie dans le plus grand nombre des cas, sans être forcé de faire aucun voyage. Jamais découverte n'aura été plus utile à l'humanité, eu égard aux gens de la campagne.

Le deuxième article donnera le mode le plus avantageux de faire, d'après le tableau ci-dessus, les mémoires à consulter; car de-là dépend tout le succès.

Le troisième parlera de l'institution d'une garde-malade.

Ainsi, l'homme de la campagne, notre concitoyen souffrant, qui est aujourd'hui pour ainsi dire abandonné, aura donc enfin, ainsi que le bourgeois des villes, d'abord un chirurgien à sa porte, toujours prêt au besoin, et qui, par sa position, fort heureusement ne sera que cela; plus, un homme habile dans l'art, et qui encore lui coûtera peu; enfin, une garde-malade : c'est ainsi que l'humanité doit être servie.



TABLEAU

DES PRINCIPAUX SIMPTÔMES OU SIGNES DES MALADIES AIGUËS.

On doit les diviser en signes généraux et en signes particuliers.

SIGNES GÉNÉRAUX.

De ces signes, les uns sont communs à l'état de santé et à celui de maladie ; les autres tiennent à l'état de maladie seulement : le médecin doit prendre connoissance des uns et des autres.

Pour suivre l'ordre naturel, *ordre qui sera également suivi dans chaque premier mémoire à consulter*, nous commencerons par la description des premiers :

Ce sont d'abord le sexe. . . , l'âge. . . , la condition du malade. . . , s'il est garçon. . . ou marié depuis peu.

Viennent ensuite les signes qui indiquent le *tempérament ;* savoir,

Si le malade est ordinairement sain et robuste, s'il est sujet à telle ou telle maladie; comme toux. . . , crachement de sang. . . asthme. . . , colique. . . , etc., et sur-tout s'il a une descente ;

S'il est naturellement haut en couleurs. . ou pâle. . . ou jaune ;

S'il est sobre. . . ou grand mangeur. . . s'il est sujet à faire des excès dans la boisson ;

S'il est pituiteux, crachant fréquemment;

S'il est sujet à rendre des vers, soit en maladie ou autrement.

Si c'est une femme, outre les signes ci-dessus qui sont communs aux deux sexes. . . , on lui demandera,

Si elle est grosse. . . , et de combien de mois,

Si elle a ses règles. . . , et si la dernière fois qu'elles ont paru elles ont été régulieres;

Si elle a des fleurs blanches. . . , si elles sont abondantes. . . , continuelles ;

Si elle est nourrice. . . . , et depuis quel temps ;

Si elle a sevré depuis peu.

Après ces instructions préliminaires, on passera aux signes qui indiquent le caractère de la fièvre.

Avant de prendre connoissance de ces signes, il est nécessaire de s'informer d'abord,

Signes avant-coureurs.

Si le malade se sentoit du mal-aise. . . , de la lassitude. . . . , du dégoût, bien des

jours avant le moment où elle s'est déclarée. . . , ou s'il jouissoit d'une santé parfaite ;

Causes déterminantes.

Si, quelques jours avant la maladie, il a fait des excès dans le boire et le manger ;

Si, au contraire, il a été forcé ou de jeûner. . . ou de se nourrir mal, soit par misère, soit par nécessité ;

S'il a pris des alimens ou gâtés. . . ou mal-sains ;

S'il s'est exténué par la fatigue, et l'excès du travail ;

S'il a été mouillé extraordinairement et long-temps ;

S'il s'est trop échauffé, et s'il a été sur-le-champ refroidi ;

Enfin, s'il a essuyé des revers, et s'il a eu des chagrins longs et violens, etc.,etc.

Fièvre commençante.

Ensuite, on viendra au début de la fièvre, qu'il est intéressant de connoître ;

Ainsi, on indiquera avec précision le jour et, s'il est possible, l'heure où elle a commencé ;

Si elle s'est annoncée, ou par le *chaud* avec une lassitude générale. . . , ou par le *froid*, ce qui arrive le plus communément ; aussi, est-il nécessaire d'apporter à ce dernier simptôme une attention particulière.

Le froid.

Ainsi, on dira si le malade n'a eu qu'un simple froid de tout le corps. . . , ou *le frisson*, avec un tremblement fort . . . , et combien l'un ou l'autre a duré ;

Si, au-lieu du froid ou du frisson, il a éprouvé *des alternatives de froid et de chaud* qui se seront succédés pendant près de vingt-quatre heures, et même plus ;

On ajoutera s'il y a eu douleur à la tête... ou des tournoiemens ;

S'il y en a eu dans les reins ;

Si le malade a baillé. . . , et s'il s'est allongé plusieurs fois ;

Si, pendant, ou peu après le frisson, il a eu des maux de cœur ;

Si ces maux de cœur ont été suivis de vomissemens ou non ;

Le chaud.

S'il a succédé au froid une grande chaleur. . . , avec soif. . . , abattement. . , la peau sèche et brulante ;

Si cette chaleur a continué également ;

Ou si, quelques heures après le chaud, la sueur est survenue, et si après la sueur, la fièvre a cessé entièrement ;

Alors, lorsque cette fièvre sera revenue avec le même tremblement et les mêmes baillemens, on dira quel est le jour. . . , et à quelle heure.

Il paroît convenable de placer ici deux simptômes essentiels, quoiqu'ils ne soient que des signes particuliers ; je veux parler du vomissement et de la sueur : ces simptômes sont si communs à toutes les sortes de fièvres, ils en accompagnent si souvent le début qu'ils sont comme naturellement amenés ici; une autre raison, c'est que par-là on évitera la peine d'aller chercher ailleurs des signes qui se présentent presque toujours

conjointement avec ceux qui font le sujet de cet article.

Ainsi, quant au *vomissement*, on s'assurera si ce que le malade a vomi est jaune ou verd. . . et très-amer ; Vomissement.

Si au contraire c'est une humeur claire..., glaireuse. . . , et si elle est aigre. . . ou fade ;

Ou autrement, si c'est un mélange de ces différentes espèces d'humeurs ;

Enfin, si après le vomissement, le malade s'en est trouvé mieux. . . , ou s'il n'en a été que plus fatigué.

Il est important de bien caractériser le genre de la *sueur* :

La première remarque à faire qui établit une différence qu'il est essentiel de connoître, c'est de s'assurer si, pendant la sueur, le malade est soulagé. . . . . . , s'il n'en paroît pas plus foible. . . , si la peau est également chaude . . , et si le poulx bat avec force ;

L'état différent présentera des simptômes tout-à-fait opposés ;

Dans le premier cas, on dira si la sueur a été chaude. . . , abondante. . . , universelle ; c'est-à-dire, aux jambes ainsi qu'ailleurs ; Bonne sueur.

Si, après cette sueur, les simptômes de la maladie ont diminués sensiblement.

Mais si la sueur présente un aspect contraire, on ne manquera pas d'observer,

Si elle est froide. . . , partielle. . . , c'est-à-dire, seulement à la tête et sur le devant de la poitrine ; Sueur fâcheuse.

Si elle est gluante et ne coule pas facilement sur le visage ;

Si elle est continue. . . ou si elle revient seulement de temps à autre, en affoiblissant de plus en plus le malade ;

Si elle répand une odeur fétide. . . ou d'aigre pourri ;

Enfin, si avec cette sueur, le mal de tête est le même, et si la fièvre, ainsi que les autres simptômes, loin de diminuer, augmentent.

Lorsqu'on verra ces mauvais signes accompagnés d'une grande foiblesse du malade, on doit croire alors que la maladie est grave, ou le deviendra bientôt ;

Ainsi, on redoublera d'attention ;

Redoublemens.

C'est pourquoi on prendra une note exacte des *redoublemens*, afin de dire s'ils sont longs et violens . . . . , s'ils retardent . . . ou s'ils avancent. . . . , s'ils sont réglés, même dans l'ordre de leur retard ou de leur avancement. . . , ou s'ils sont tout-à-fait irréguliers. . . . , ou si, à chaque redoublement, l'état du malade est pire. . . , ou s'il est un peu plus avantageux.

Fièvre maligne.

On aura égard aussi à l'*attitude* du malade, et on considérera s'il se tient quelquefois couché sur les côtés, comme à l'ordinaire ;

Ou s'il est constamment couché sur le dos, comme une masse, en se laissant aller insensiblement aux pieds du lit ;

On remarquera s'il est triste. . . , consterné. . . , se désespérant de son état ;

S'il ne veut pas parler. . . , ou s'il parle bref et vîte. . . , ou s'il ne cesse de parler à tort, à travers, en battant la campagne ;

S'il est presque toujours assoupi. . . , ou s'il ne peut prendre sommeil ;

S'il est sourd. . . , ou s'il entend trop clair ;

On verra si les artères du col battent. . . ainsi que celles des tempes ;

Si le malade cherche avec ses mains presque continuellement et sans raison, soit dans son nez, soit sur ses vêtemens, ou ailleurs ;

S'il y a des taches à la peau... et quelles elles sont ;

S'il y a des boutons, soit rouges, soit blancs, sur-tout sur la poitrine. . . . , s'ils s'étendent sur tout le corps. . . , et s'il y en a une grande quantité ;

Enfin, on visitera alors journellement le croupion, afin de s'assurer s'il s'enflamme..., s'il noircit. . . , et s'il s'y forme une plaie ;

Le *pouls* est le dernier des signes généraux dont nous parlerons ; voici ce qu'il y a à distinguer, savoir d'abord,

S'il est fort. . . , plein. . . , assez égal, c'est-à-dire, le plus approchant de celui de l'homme en santé ; Bon pouls.

Si, au contraire, il s'éloigne de ces bonnes qualités, on le tâtera à plusieurs reprises et long-temps, afin de distinguer,

S'il est petit. . . , vîte ; Mauvais pouls.

Si on y sent des saccades, soit fréquentes et rapprochées. . . , soit de loin en loin;

S'il manque à battre plus ou moins souvent ;

Enfin, en général, on dira combien de pulsations il bat par minute, ce que tout le monde, sans avoir aucun usage ni expérience, peut vérifier facilement avec une montre.

Après ces signes généraux, on passera à l'examen des *signes particuliers*, puisés dans l'inspection des principales parties du corps qui nous les présentent.

Signes particuliers du visage.

On verra d'abord s'il s'éloigne de l'état naturel ;

Si, ayant l'air naturel, il n'est pas bouffi ;

Si *le teint* est jaune. . . ,terni. . . ,pâle... ou rouge, ou animé plus qu'à l'ordinaire.

On examinera *les yeux*.

S'ils sont obscurcis. . . ternes. . . et comme retirés. . . ou s'ils sont rouges et enflammés. . . s'ils sont clairs et comme étincelans. . . si une douleur poignante se fait sentir en dedans. . . s'ils pleurent involontairement. . . s'ils se refusent à la lumière... ou s'ils y sont insensibles, et en même-temps fixes.

Le Nez ; s'il fait ses fonctions. . . , ou s'il est sec et aride..., si les aîles ou côtés s'ouvrent, ou non, pendant la respiration..., s'il est affilé. . . , et souvent froid sur le bout.

Les Joues ; si elles sont pâles. . . , terreuses ; . . . ou rouges, et comme fouettées. . . , si la rougeur est seulement sur la

pommette. . . , si elle n'est que d'un côté..., et de quel côté.

La Langue ; si elle est blanche. . . , ou jaune. . . et fort chargée , si au contraire elle est sèche , noire au milieu seulement, ou jusques sur les deux côtés. . . , si elle est tremblotante, lorsque le malade la tire. . . , si, après l'avoir tirée , le malade oublie de la retirer dans la bouche.

Les Dents ; si elles sont ternies. . . , sèches. . . et couvertes d'un tartre brunâtre , comme norci , si on entend quelques grincemens.

Les Lèvres ; si elles sont pâles. . . , sèches et gersées... , brunies... ou noires... , s'il s'y lèvent des boutons. . . , si ces boutons gossissent. . . ou non.

La peau du Front ; si elle est terreuse..., rude. . . et froide.

Enfin *les Oreilles ;* si leur extérieur est rude. . . et froid. . . ; si le malade se plaint de douleurs lancinantes. . . ou de bourdonnemens dans l'intérieur.

Signes particuliers de la poitrine.

La Respiration est une fonction des plus importantes , et dont le médecin doit saisir toutes les nuances en maladie ; en conséquence , on examinera

Si elle est plus ou moins laborieuse ,

Si elle est fréquente et courte. . . , ou longue et rare ,

Si les épaules s'élèvent en respirant, en

même-temps que les aîles du nez se dilatent.

On observera particulièrement, si c'est seulement pendant le redoublement de la fièvre que la respiration devient plus pénible.

On remarquera si le malade fait de temps à autre de grands soupirs. . . , si en même-temps son haleine sent mauvais contre son ordinaire. . . , et sur-tout si elle répand une odeur d'aigre-pourri.

Il sera essentiel, dans quelque maladie que ce soit, de faire inspirer le malade fortement, et de grand, afin que le malade puisse dire s'il en résulte ou une pesanteur et une gêne dans le poumon avec de la toux. . . , ou une douleur plus ou moins forte, soit dans l'un des côtés. . . , soit dans le creux de l'estomac. . . , soit au-dessous des côtés. . . , ce qu'il faudra bien distinguer.

On s'informera, lors d'un *point-de-côté*, s'il a changé de place. . . , quel a été le changement. . . , si, malgré le changement, la douleur existe encore dans l'endroit qui a été le premier affecté ;

Si le malade ne peut se tenir couché sur l'un ou l'autre de ses côtés, sans douleur.

Il est essentiel de caractériser *la toux.*

Ainsi on verra si c'est en inspirant que le malade est excité à tousser. . . , si cette toux est facile, et ne fatigue point le corps..., si elle ne devient nécessaire que pour expulser les crachats ;

Lorsque la toux présente des simptômes contraires, on observera alors

Si elle est violente. . . et douloureuse..., si elle est, pour ainsi dire, continue. . . et si elle cause une sorte d'oppression. . ., si elle revient par quintes. . , si ces quintes sont fatigantes jusqu'à exciter une petite sueur de détresse. . ., des maux de cœur.., et même le vomissement;

Si le malade la sent venir de loin, comme du creux de l'estomac;

Enfin si elle est sèche. . ., ou fait cracher;

Ou si elle est tantôt l'une et tantôt l'autre.

Les Crachats méritent aussi une attention particulière :

Ainsi, on remarquera s'ils se rendent, ou avec abondance et facilité. . ., ou rarement, et toujours après une toux pénible.

On demandera si le malade les trouve fades. . , ou amers. . . ou salés. . . ou fétides.

On examinera s'ils ne font que mouiller la serviette comme de l'eau. . ., s'ils sont jaunes. . ., sanguinolens. . ., glaireux. .., ou s'ils sont blancs. . ., épais. . ., cuits, et sans être ni collans, ni roulans. Bons crachats.

Signes particuliers du Ventre.

Dans les signes qui concernent cette partie, on doit distinguer ceux qui regardent l'extérieur, de ceux qui ont rapport à l'intérieur :

On a parlé des envies de vomir ainsi que du vomissement dans l'article des signes généraux ; ainsi on les consultera au besoin.

Quant à l'extérieur, le premier examen (et il est bon de le faire dans toutes les maladies aigues) est de palper le ventre dans toutes ses parties, afin de s'assurer s'il y a quelque douleur plus ou moins cachée dans l'un des viscères de cette capacité.

On remarquera en même-temps s'il est plus élevé qu'à l'ordinaire;

S'il est tendu, soit dans l'un des deux côtés seulement. . . , ou dans tous les deux. . . ; et dans ce cas, s'ils cèdent à la compression de la main ;

Si au contraire les côtés sont affaissés et plats.

Lorsque le malade se plaindra de ressentir des douleurs dans *l'intérieur* de cette partie, et qu'il y aura de la tension, on tâtera alors avec précaution, doucement et par degré, afin de s'assurer jusqu'à quel point la compression de la main devient insupportable au malade.

Si au contraire le malade se plaint de quelques douleurs, sans qu'il y ait aucune tension, et s'il n'en éprouve point en lui tâtant le ventre en tout sens, on lui demandera

Si elles sont picotantes, même par fois déchirantes,

Si elles sont vagues, changeantes de temps à autre et si elles reviennent,

S'il lui vient assez souvent à la bouche une eau douce. . . , claire. . . et fade. . . , ce

qui fait qu'il ne se plaint guères de la soif,

S'il existe en même-temps une petite toux sèche et nullement fatiguante,

Enfin si des douleurs vagues se font sentir aussi dans les membres, et principalement dans les jambes et les mollets.

Les rapports. . ., *les vents par le haut..*, *les aigreurs* sont encore du domaine de cette région :

Quant *aux vents du bas*, il est utile de savoir s'ils se rendent avec ou sans bruit..., s'ils sentent fort mauvais. . ., et si, en les rendant, ils apportent du soulagement.

La Constipation est un état maladif dont le médecin doit connoître le degré.

Le Dévoiement exige une attention particulière, ainsi on verra. . ., si les matières n'ont pas plus de consistence qu'une eau salie. . ., si elles sont mousseuses. . ., si elles sont ou toutes jaunes. . . ou mélangées de différentes humeurs. . ., si elles sont très-puantes. . . ou répandent comme une odeur de soufre.

Flux maladif.

On distinguera si ce sont seulement quelques glaires. . ., et souvent sans aucune autre humeur. . ., si ces glaires sont blanches... ou le plus souvent sanguinolentes..., si le malade se plaint de douleurs plus ou moins déchirantes avant de les rendre. . ., si les évacuations sont fréquentes. . . et si elles suivent les douleurs de près. . . ou de loin.

Flux de sang.

La grande différence qu'il est essentiel d'observer, c'est,

Flux critique.

Lorsque le malade ne va à la selle qu'environ de quatre à six ou à huit fois dans les vingt-quatre heures. . . , que la matière est assez abondante à chaque évacuation. . . , qu'elle est liée comme une purée. . . , qu'elle se rend sans effort et sans douleur.

On ajoutera aussi dans quel temps de la maladie à-peu-près cette espèce de dévoiement s'est déclaré. . . , depuis combien de jours il dure. . . , s'il n'a point changé. . . , enfin si le malade ne s'en trouve pas plus foible.

Quant à l'urine, quoiqu'on puisse la porter à volonté au médecin, il sera toujours nécessaire de s'informer

Bonne urine.

Si elle coule avec abondance et facilité..., si sa couleur est d'un jaune paille. . . , si le sédiment se présente sous la forme d'un leger nuage, ou s'il forme en très-peu de temps un dépôt point trop épais.

Lorsque le malade n'urinera point en proportion de ce qu'il boit, ou qu'il n'en rendra qu'une petite quantité à-la-fois, on lui demandera s'il urine avec peine et douleur.., ou quelque cuisson au passage ; on examinera si l'urine est rouge. . . et si elle reste telle sans faire de dépôt.

Mauvaise urine.

Une troisième différence à observer, c'est si elle est crue et claire comme de l'eau... , ou au contraire brune et comme noirâtre

Si elle reste toujours, ou du moins très-long-temps, bourbeuse jusque dans le haut du verre ;

Enfin on examinera la nature du *dépôt*; pour voir

Dépôt de l'urine.

S'il est rouge, comme du ciment pilé . . ou blanchâtre . . . ou glaireux . . . et encore s'il est épais, et faisant masse . . . ou s'il est moins épais, et facilement mobile.

Commentaire.

Tels sont les signes les plus saillants qui serviront à faire les mémoires à consulter; et comme, au moyen de ce tableau, il sera très-facile de les faire exactement, ils suffiront presque toujours, pour que le Médecin caractérise, sur cet exposé, la plupart des maladies aiguës courantes, et même pour appliquer avec connoissance de cause les remèdes qui conviendront à chaque cas particulier.

On a omis beaucoup de ces signes, et il l'a fallu : mais ce ne sont que des signes, ou secondaires, ou d'une évidence trop palpable.

L'énumération exacte des premiers, sans être d'aucun fruit, n'auroit servi qu'à embrouiller.

Il a paru de même inutile de fixer l'attention sur les autres; en effet, comment classer, et à quoi bon désigner la mauvaise bouche, et le refus de tout aliment solide, . . . la difficulté d'avaler . . . l'inflammation de la gorge, et toute autre inflammation extérieure . . . les douleurs des différentes parties, soit internes, soit externes . . . . le

saignement du nez, ou toute hémorragie quelconque . . . . les convulsions de la face et des membres, le hocquet . . . le râle . . . . et encore les différentes maladies de la peau, telles que les boutons, la gale, les dartres, l'érésipele, les tumeurs et les abcès . . . , les ulcères, soit de la bouche, soit de toute autre partie, . . . l'enflure, . . . la gangrène, . . . la paralisie, etc. etc . . .

Ces signes sont trop frappans pour les personnes les moins attentives; et ils ne peuvent être oubliés, sur-tout lorsque l'habitude de faire ces sortes de mémoires aura applani les très-minces difficultés du début.

Ce n'est pas le tout d'avoir fourni des moyens faciles de faire les premiers mémoires à consulter, et d'avoir indiqué ce qu'il est le plus nécessaire d'observer dans le cours des maladies aiguës; il faut encore ajouter ici les moyens de rendre compte de l'effet des remèdes qui auront été employés.

Ces moyens sont ou généraux, ou particuliers :

Effet des remèdes en général.

Ainsi d'abord en général, pour tous les secours quelconques, on doit s'informer si l'effet qu'on attendoit du remède s'en est suivi, ... s'il n'en est survenu aucun mal, . . . ni rien d'extraordinaire;

Si les simptômes de la maladie en ont diminué, . . . peu . . . ou beaucoup;

Si le malade en est sensiblement soulagé... ou non;

Si,

Si, pendant, et peu après son effet, il ne s'en est pas trouvé plus affoibli.

Effet des remèdes en particulier.

Puis en particulier, lors d'une *saignée*, par exemple, on dira, si pendant, ou peu après l'opération, le malade s'en est trouvé mal . . . , ou au contraire s'il en a été allégé . . . , et si le pouls a conservé sa même force après cette évacuation ;

Ensuite on examinera la qualité du sang, ayant soin de distinguer la partie solide, et la partie fluide.

Quant à la substance solide, on verra,

Si la superficie est d'un beau rouge . . , et si elle est consistante, à-peu-près comme le sang de poulet ;

Si au contraire elle est d'un blanc jaune.... coëneuse . . . , et combien cette coëne à d'épaisseur . . . , si elle est dure à se déchirer avec une épingle.

Quant à la partie fluide, ou la sérosité, on remarquera si elle est abondante, . . . si sa couleur est d'un gris sale . . . ou d'un jaune foncé.

L'effet de l'*émétique* exige sur-tout une attention partieulière ;

Il sera donc essentiel de s'informer

S'il a fait rendre par le haut beaucoup d'humeurs. . . . , si elles étoient glaireuses.... et aigres, . . . ou jaunes, et amères, . . ou bien mélangées de plusieurs sortes, ainsi qu'il a été déjà expliqué au sujet du vomissement naturel ;

Si lors du vomissement le malade a eu beaucoup, ... ou peu d'efforts ;

Enfin si ce remède a procuré aussi des selles, ... combien, ... et de quel genre elles sont.

Ce qui vient d'être dit touchant la saignée et l'émétique, suffit pour faire comprendre ce qu'on a également à observer lors de l'emploi des *purgatifs*, . . . des remèdes qui font *suer*, . . . *cracher*, . . . *uriner*, ainsi que des *vésicatoires* . . . du *quinquina*. . . , *etc*. . . et même du *régime*.

On voit assez que le tableau ci-dessus remplira son objet pour *les maladies aiguës*, c'est-à dire, pour celles qui prennent vivement, et qui sont caractérisées par une fièvre marquée, et senties plus ou moins par le malade.

Quant aux maladies de langueur, c'est-à-dire celles qui sont longues et sans fièvre, du moins sensible, leur caractère est souvent difficile à saisir, et alors ce tableau pourroit dans bien des cas ne pas suffire; mais heureusement aussi, l'on sait que la plupart de ces maladies permettent aux malades d'aller et venir, sur-tout dans le commencement; en conséquence, ceux qui voudront éviter la dépense des voyages du Médecin, viendront le consulter eux-mêmes, autant que faire se pourra.

Si l'on voit qu'elles sont opiniâtres, et que les simptômes essentiels ne cèdent pas aux premiers remèdes qui seront employés, le parti le plus sage, soit pour obtenir un traitement meilleur et plus exactement suivi, soit encore pour l'économie, est de se rendre, sans trop différer, dans un hôpital.

Pour rendre l'exécution de ce plan encore plus facile, nous allons donner des modèles de mémoires à consulter; de pareils exemples sont une sorte de leçon qui indique la marche à suivre, et ils ne peuvent pas être sans quelqu'utilité, sur-tout vis-à-vis des gens de la campagne.

Modèle de mémoire à consulter.

Pierre . . . âgé de . . . marié depuis quelques mois, ou garçon, . . . laboureur, manœuvre, etc. . . . fort et robuste, d'une couleur assez animée, vivant sobrement, et travaillant avec activité, se portoit on ne peut mieux.

Sexe, âge. condition.

Tempérament.

Il fut pris tout-à-coup, mardi 10, sur les neuf heures du matin, d'un mal de tête, avec un abattement de tout le corps.

Signes généraux.

Le frisson l'a saisi bientôt, avec un point de côté sous le téton droit.

Le frisson a duré une bonne heure, et le chaud a succédé avec beaucoup de soif.

La fièvre a baissé un peu le lendemain matin, et il y a eu alors un peu de moiteur à la peau, mais sans mouiller la chemise.

Le malade n'a pas dormi, et il a été très-agité.

La fièvre a redoublé, le lendemain sur le midi, par une plus grande chaleur, et un mal de tête plus considérable.

En général le malade est fort foible, et il

paroît accablé par la violence de la maladie ;

Pouls.

Cependant le pouls bat avec force, et il n'est pas trop précipité.

Signes du visage.

Le visage est animé, . . . la pomette du côté droit est souvent d'un rouge fouetté.

Les aîles du nez se dilatent, sur-tout dans le redoublement.

La langue est rouge, et rude dans le milieu ; aussi le malade répugne à tous les alimens, et même au bouillon, il ne veut que de l'eau froide.

Les artères du col battent.

Les yeux sont abatus, et comme un peu rougeâtres.

Signes de la poitrine.

Le point de côté a beaucoup augmenté dans le redoublement ; il s'étend jusqu'à l'épaule droite.

La respiration est encore plus difficile aujourd'hui, elle est courte : j'ai engagé le malade à reprendre son haleine fortement et entièrement, et il n'a pu en venir à bout, en étant empêché par la douleur.

Il lui prend par fois des suffocations qui obligent de le tenir la tête fort élevée.

Il ne peut se tenir couché sur le côté gauche.

Il tousse avec beaucoup de peine, et il est long-temps à tousser avant de cracher ;

Les crachats sont quelquefois glaireux, avec quelques filets de sang, plus souvent ils sont jaunâtres, et comme teints de bile.

Signes du ventre.

Le malade a eu des maux de cœur dès le commencement de la maladie.

Pendant le redoublement, il a vomi à deux reprises des glaires, et une humeur jaune : il en a été fort peu soulagé.

Il ne se lâche pas du ventre ; il n'a rien rendu depuis les deux jours de la maladie.

Il se plaint de douleurs qui le piquent de tems à autre, et qui par fois semblent le déchirer, tantôt dans l'estomac, tantôt dans les flancs.

Malgré cela, son ventre n'est pas tendu, et, quoique je l'aie tâté fort en tout sens, le malade ne s'en est pas plaint.

L'urine est rouge, et elle reste bourbeuse sans déposer. Urine.

Tel est le modèle pour chaque premier mémoire à consulter ; et celui là ne peut jamais comporter trop de détails ; il vaut beaucoup mieux y insérer dix choses inutiles que de se mettre dans le cas d'oublier quelque chose d'essentiel. Il est bon d'avertir, à ce sujet, que tel signe qui ne semble d'aucune utilité, est souvent celui là seul qui, joint aux autres, fixe l'indécision du Médecin, et sert à caractériser la maladie avec la plus grande certitude.

Les mémoires subséquents qui doivent suivre le premier (de plus ou moins près, selon les accidents), n'auront plus qu'à faire mention, et de l'effet des remèdes, et des changemens qui surviendront, quelque légers qu'ils paroissent, et encore de la continuation des mêmes simptômes, soit qu'ils augmentent ou qu'ils diminuent, etc.

Nous allons en donner un modèle.

Modèle d'un second Mémoire pour servir de suite au premier.

La saignée faite le 3, n'a rien changé ni au point de côté, ni à la difficulté de la respiration.

Le sang étoit d'un blanc jaune, la coëne étoit épaisse d'une ligne environ, et assez dure.

La sérosité étoit très-jaune, et en petite quantité.

Le malade n'a pas été plus foible, ni pendant, ni après la saignée.

Le redoublement de ce jour a été encore plus violent que de coutume; le malade ne pouvoit respirer.

Le pouls étoit gros.

Le lendemain 4, après-midi, le redoublement n'a pas été tout-à-fait si violent.

Il est survenu une sueur assez considérable qui a bien mouillé la chemise; nous l'avons changé.

La sueur a été générale; nous avons tâté les jambes, elles étoient aussi mouillées que le reste du corps.

La nuit n'a pas été aussi mauvaise que les autres.

Le 5, nous avons donné la potion vomitive.

Elle a procuré quatre vomissemens et sept à huit selles.

Elle a fait rendre par le haut beaucoup de bile jaune, amère comme de la suie.

Par le bas, la même bile a coulé, avec deux vers qui étoient en vie.

Depuis ce tems, le malade crache mieux; Toutes les fois qu'il tousse, les crachats viennent, ils commencent à s'épaissir, et il n'y a plus de sang.

Dans le courant de la nuit, le malade a fait trois selles, et il a rendu une bile fort puante.

Le redoublement du 5 n'a pas été violent comme à l'ordinaire.

Le redoublement du 6 a été très-violent.

La toux et la difficulté de respirer ont fatigué cruellement le malade.

Il a eu encore dans le redoublement des envies de vomir; il s'est plaint aussi de douleurs dans le ventre.

Sa langue est toujours blanche et chargée.

L'urine n'est plus bourbeuse, elle reste toujours rouge.

En total, le malade ne paroît pas tout-à-fait si mal que ces jours derniers.

Deuxième modèle d'un premier mémoire.

Sexe, âge. — Tempérament — Signes avant-coureurs.

La femme . . . âgée de . . . supçonnée grosse de trois à quatre mois, ou nourrice, ou mariée depuis peu, . . . d'un bon tempérament, et n'ayant jamais été malade, . . éprouvoit depuis près de 15 jours de la lassitude au moindre exercice; souvent elle manquoit d'appétit, et se plaignoit de tems à autre de maux de tête.

Signes généraux.

Mercredi dernier 21, elle s'est sentie plus malade, et sur les deux heures après-midi, la fièvre l'a prise avec froid dans tout le corps; le reste du jour et dans la nuit, elle a eu des alternatives de froid et de chaud, avec un grand mal de tête, et des maux de cœur.

Les règles ont paru dans la nuit, quoiqu'il n'y ait que huit jours qu'elle les ait eues, comme à son ordinaire, mais ça été fort peu de chose.

Jeudi la fièvre a tombé; elle a assez bien passé la journée, et même la nuit; on a cru alors que la maladie ne seroit rien.

Mais *vendredi*, sur les deux heures, la fièvre a redoublé avec violence en chaud.

Elle a vomi trois fois de la bile verte, très-amère, avec deux vers qui étoient en vie.

Le mal de tête a été insupportable.

La malade a été si accablée et si foible, qu'on n'a pas osé la lever pour faire son lit.

Aujourd'hui samedi, elle a sué un peu,

mais la sueur étoit grasse, et avoit une odeur d'aigre-pourri; . . . elle ne s'est montrée qu'à la tête, et sur le devant de la poitrine.

La malade est assoupie, et en l'éveillant, elle ne répond pas juste aux questions qu'on lui fait.

Elle reste toujours couchée sur son dos, en se laissant aller aux pieds du lit, de manière que nous sommes obligés de la remonter souvent sur le chevet.

Elle va sous elle sans se sentir, et ce qu'elle rend est d'une puanteur horrible; on ne peut en conséquence avoir d'urine pour en juger.

Son pouls est petit, foible; on y sent quelquefois des saccades; il manque aussi parfois de battre, mais bien rarement. Pouls.

Les artères du col battent avec force.

Elle commence d'aujourd'hui à être sourde.

Son visage est tout-à-fait changé, elle a la peau terreuse. Visage.

La langue a une bande sèche, d'un rouge brun et rapeuse, quoiqu'on la fasse boire souvent; la malade, après l'avoir tirée, oublie de la retirer dans la bouche.

La malade respire naturellement; je l'ai fait respirer fortement et de grand, elle n'en a ressenti aucune gêne; Signes de la poitrine.

Seulement de loin en loin, on lui entend faire des soupirs.

Son ventre est tendu et élevé; cependant en le comprimant assez fortement avec la Signes du ventre.

main, la malade ne s'est plaint d'aucune douleur.

Son dévoiement teint les draps d'un jaune verd, et les matières ne paroissent aucunement liées.

La malade rend souvent des vents qui sentent très-mauvais.

Nota. La moiteur grasse continue toujours également, et donne une odeur d'aigre-pourri.

Son haleine donne aussi la même odeur.

Elle prend le vin avec plaisir, etc. etc.

A V I S.

Dans toutes les maladies graves, où on ne peut laisser le malade seul un instant, il sera utile, autant que facile, de mettre par écrit, jour par jour, tout ce qui se passera d'intéressant.

En mettant en pratique ce moyen, qui ne semble rien en apparence, il en résultera que les assistans seront forcés d'observer, (chose à laquelle on ne pense seulement pas dans la campagne) ils feront ce que le divin Hippocrate faisoit faire à ses élèves; on ne veut sans doute pas dire pour cela qu'ils le feront aussi bien, mais ils le feront à leur manière, et cette manière, quelle quelle soit, sera toujours très-utile, en ce qu'il n'y aura presque rien d'oublié.

Avec ce journal instructif de tous les détails de la maladie, auquel on joindra encore, chaque fois qu'on reviendra consulter, et le premier mémoire, et les consultations qui auront eu lieu, il est bien certain que les maladies seront traitées avec autant de succès que si le Médecin les voyoit journellement lui-même; semblable au jurisconsulte, qui, ayant toutes les pièces en main, donne avec une entière connoissance de cause son avis, sans voir les parties.

Mais il y a plus, on peut dire ici que souvent le malade sera beaucoup mieux traité, ou du moins, que les renseignemens si nécessaires au Médecin pour le guider, seront et plus sûrs et plus multipliés. En effet, (et il est bon d'en faire la comparaison), quelles lumières le Médecin acquiert-il le plus souvent dans ses voyages! Il reste cinq à six minutes chez le malade, dans l'espace de deux ou trois jours; il ne peut donc observer par lui-même aucun des changemens qui surviennent dans cet intervalle de tems, la violence plus ou moins grande des redoublemens, la préparation des crises, l'espèce plus ou moins favorable des sueurs, celles qu'il seroit nécessaire de favoriser ou de réprimer, etc. etc. Toutes ces choses, et nombre d'autres aussi essentielles, échappent nécessairement au Médecin, au grand détriment des malades; quant aux instructions qu'il tire des assistans, on sait qu'elles sont des plus stériles, et souvent fautives par leur manque total d'attention à observer. A quoi

se réduit donc au vrai l'utilité du voyage? à juger du pouls du moment, à voir le visage du moment, à connoître les simptômes du moment; tandis que leur changement du tout au tout, s'opère souvent aussitôt après le départ du Médecin; de là on peut juger quelle sera l'extrême différence des minces instructions d'aujourd'hui (qu'on n'obtient encore souvent qu'avec peine dans la campagne) d'avec les instructions multipliées et étendues que procurera notre tableau qui embrasse tous les tems, ainsi que tous les évènemens de la maladie.

Ainsi, rien n'est plus certain qu'un seul voyage d'un Médecin instruit, dans le commencement de la maladie, (et encore dans le cas de gravité, ou bien lorsqu'elle sera compliquée), à l'effet d'en démêler le caractère et l'espèce particulière, joint aux instructions subséquentes et journalières qu'il sera facile de présenter d'après ce tableau, suffira sans contredit, et que de pareils secours seront à tous égards plus profitables au malade, qu'une multiplicité de voyages sans ces instructions.

Les gens de la campagne me sauront sans doute gré de leur démontrer qu'ils seront bien traités, et certainement beaucoup mieux qu'aujourd'hui, en leur épargnant la dépense de tant de voyages couteux, difficiles, et même souvent impossibles.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore, (car rien n'est indifférent, lorsqu'il s'agit de l'exécution d'un plan aussi nouveau, et d'un

genre si important) que ce sera une attention utile, lors de la confection des mémoires, de faire souvent des *alinéa.*

D'abord cela met à même de mieux distinguer les différens simptômes.

Il en résultera aussi cet autre avantage, d'ajouter avec plus de facilité ce qu'on aura omis; car, après avoir fait le mémoire, il sera nécessaire de le lire posément et avec réflexion, de manière que le malade ou les assistans puissent y faire ajouter ce qu'ils jugeront nécessaire.

Ces remarques, ainsi que d'autres de ce genre que l'exécution fera naître, pourront paroître minutieuses; mais ce ne sera qu'à ceux qui sont sans expérience, car il est de fait, que l'homme qui agit avec ordre et méthode, et qui sait employer tous les moyens, quelques petits qu'ils soient, dont il peut disposer, l'emporte bien souvent sur celui qui, même plus instruit, dédaigne de s'y assujétir.

Je conclus et je dis, qu'au moyen de ce tableau, il sera aisé de parvenir un jour à ce que tous les malades des campagnes soient traités par les Médecins seuls : je dis que ces malades seront infiniment mieux traités qu'ils ne le sont aujourd'hui, non-seulement pour l'être par des Médecins, non-seulement parce que les abus des traitemens dirigés par les préjugés pernicieux si répandus dans la campagne seront par là entièrement détruits, (ce qui est ici un point des plus importans) mais encore parce que les secours, en deve-

nant beaucoup plus faciles, seront aussi donnés plus à propos, sans trop différer, et avec exactitude. Ces conditions essentielles sont bien loin d'être remplies aujourd'hui, même par le nombre excessif de toutes les sortes d'intrus et de charlatans qui, sans savoir la Médecine, s'ingèrent de l'exercer à tort et à travers; tels que les Chirurgiens, les Apothicaires, ainsi que leurs garçons ou apprentifs, les Epiciers-Droguistes, les Consulteurs d'urine, enfin les Gardes-malades, les commères, et la kiriele des prétendus connoisseurs; tous gens qui, sans principes, sans règle et sans mission, donnent impunément des avis, des consultations, et même des drogues à tout venant, et à boulevue, dans toutes les maladies sans distinction.

Ce qu'il y a en outre de remarquable, et ce qu'il est bon de dire ici, c'est que la plupart de ces malades sont absolument sans confiance bien déterminée pour tous ces ignorans; lorsque les maladies ne sont ni graves ni difficiles, ce n'est pas un bon traitement qu'ils demandent, ils cherchent seulement à éviter la dépense et l'appareil de la Médecine.

Ainsi, il ne suffit pas de procurer à ces sortes de personnes un bien meilleur traitement pour toutes les maladies en général, il faut encore trouver et présenter des moyens évidens d'économie, sur-tout pour les cas ordinaires et simples; et c'est ce qui sera démontré dans le discours particulier que je donnerai à la suite de celui-ci sur le mode d'un nou-

vel établissement qu'il est d'autant plus nécessaire de créer, que les désordres affreux et multipliés qui existent dans cette intéressante partie, en font un devoir impérieux.

Si le succès répond à des espérances aussi flatteuses, les deux grands objets qui concernent l'exercice médical, et dont la philosophie et l'humanité réclamoient l'exécution, se trouvent parfaitement remplis.

RÉFLEXIONS.

Je n'ai jamais approuvé l'idée des auteurs qui ont voulu faire des ouvrages à la portée de tout le monde, afin qu'on puisse dans la plupart des cas se passer de médecin ; l'expérience a suffisamment appris qu'ils ont manqué leur but.

Ceux qui ont appris *Tissot*, comme ceux qui ne font que le consulter au besoin ; ceux qui consultent également *le dictionnaire de santé* qui est le plus mauvais livre en ce genre, ou *Buchan* qui est le meilleur ; tous n'en savent pas plus les uns que les autres, lorsqu'il s'agit de faire l'application de ces instructions à chaque cas particulier ; et il est de fait qu'en voulant se mêler de l'exercice médecinal avec ces seules connoissances isolées, il en résulte le plus grand mal.

Le but qui a déterminé ces auteurs est connu ; d'un côté ils ont vu avec une sorte d'horreur l'envahissement meurtrier des

chirurgiens dont plusieurs sont tellement ignorans qu'ils ne sont pas même susceptibles d'instruction, qui d'ailleurs est généralement dédaignée par le plus grand nombre d'entre eux, soit qu'ils la jugent inutile, soit qu'ils trouvent les moyens de l'acquérir trop pénibles; de l'autre, ils ont vu des obstacles insurmontables à ce que les médecins puissent remplir exactement cette tâche; ils ont donc du chercher à y substituer des personnes déjà éclairées, et qui, avec une forte volonté et une application soutenue, pourroient remplir ce *déficit* effrayant; mais où sont ces personnes? on n'en voit point; on a voulu ce qui est hors de l'ordre commun; et en voulant trop, on n'a rien obtenu; pour s'assurer ici de l'exécution, ne demandons que ce qui est facile.

Que les personnes qui veulent se rendre utiles, connoissent et observent bien les SIGNES des maladies, leur MARCHE, leurs REDOUBLEMENS; que'lles s'étudient à porter un jugement réfléchi sur l'EFFET DES REMÈDES, pour être à même d'instruire exactement le médecin sur toutes ces choses; qu'elles s'appliquent à faire exécuter ponctuellement ses ordonnances, tant pour les médicamens que pour le régime; voilà ce qu'elles doivent savoir et ce qu'elles doivent faire; et certes, en s'acquittant bien de ces fonctions (qui sont les seules dont devroient s'occuper scrupuleusement les gardes-malades), elles auront encore assez de raison de s'applaudir de leurs services; telle est leur ligne de démarcation;

mais

ais, direz-vous, votre livre est un guide
r. Non, détrompez-vous; il est sans
oute plus sûr que l'ignorant qui parle
ns savoir; il est plus sûr que tous les
arlatans et les bavards qui se vantent
tout, et qui ne savent rien, excepté
abuser les sots; il est même plus sûr
e le chirurgien qui fait la médecine,
ns l'avoir apprise. Dans tous ces cas,
enez mon livre pour guide, car il vaut
eux que tous ces intrus, et s'il est in-
iment utile, c'est sur-tout parce que
nombre de ces *faux* médecins est im-
ense; mais si vous pouvez avoir les avis
un *vrai* médecin, laissez mon livre, sauf
cas urgens: or, moyennant le *tableau*
signes, que nous venons de présenter,
n de plus facile que de consulter ce mé-
cin, et d'en retirer le plus grand fruit.
mbien de gens de campagne vont au loin
ès des malotrus-charlatans? Eh bien!
ils emploient la même ardeur pour
omme science: le moyen d'y parve-
, c'est l'instruction du peuple; qu'il
he apprécier le talent, à coup sûr,
instar de l'homme instruit et raison-
le, il le cherchera. Ainsi, je finis par
conseil au peuple, conseil qu'on ne doit
ais oublier auprès de l'humanité souf-

frante; *soyez en garde contre votre amour-propre*, ou encore, *soyez sage et prudent.*

ARTICLE II.

De l'institution d'un aide-médecin.

Cet article comprend deux objets.

Le premier concerne la nomination de celui qui sera chargé de la confection des mémoires à consulter.

Le deuxième indiquera la nécessité d'avoir, dans chaque mairie de campagne, quelqu'un qui sache saigner.

Pour parvenir au premier point, le sous-préfet invitera particulièrement l'intituteur à se mettre en état de composer le mieux possible les mémoires à consulter: l'exécution n'en est nullement difficile. Il lui sera recommandé d'apprendre pour ainsi dire par cœur notre *tableau des signes des maladies*; c'est une feuille d'impression à étudier; l'étude en est simple, facile, et à la portée de tout le monde; c'est une sorte de *catéchisme d'humanité*. D'ailleurs, que l'instituteur le fasse lire dans son école à quelques-uns de ses élèves, par ce moyen bien simple, tout en les instruisant, il s'ins-

uira lui-même en très-peu de tems.
Il n'est pas douteux que, moyennant
:s instructions, et la même personne fé-
nt tous les mémoires, ils seront bientôt
its aussi parfaitement qu'il est possible.
Pour mettre la plus grande exactitude
éloigner tout obstacle à l'égard de la
nfection de ces mémoires, qui sont la
ieville ouvrière du succès, il serait des
us utile que le sous-préfet voulût propo-
r, aux différentes communes, des abon-
mens volontaires; l'officier de santé,
onné et attaché particulièrement à la
mmune, serait chargé de fournir à l'ins-
uteur une quantité suffisante des feuilles
iprimées dont le modèle est ci-joint plus
is : alors il n'y aura plus qu'à remplir les
ancs. Il résultera de cette mesure, d'un
té, beaucoup de facilité, et de l'autre,
ie rien ne sera oublié : ainsi, là dispa-
ît toute objection bâsée sur le défaut de
pacité des gens de la campagne.

Modèle. — Mémoire à consulter.

Sexe, âge et condition.

Tempérament.

Signes avant-coureurs.

Premier jour de la maladie.

Pouls.

Signes de la tête, et surtout du visage.

Signes de la poitrine.

Signes du ventre.

Remarques.

Effets des remèdes.

Rien de plus évident que, moyennant ces attentions de détail, et en suivant les divers modèles que nous avons présentés plus haut, les mémoires à consulter seront exacts; que rien ne sera oublié, et que les renseignemens qu'y puisera le médecin seront aussi étendus qu'il est possible, et bien autres que tous ceux qu'on peut se procurer aujourd'hui, même avec la plus grande peine : au surplus, c'est à l'expérience à confirmer ce plein succès.

Quant au deuxième objet relatif à la saignée, le sous-préfet nommera un officier de santé de confiance, pour enseigner à chaque instituteur, ou à son défaut à celui qui montrera assez de capacité et de bonne volonté, le mode de pratiquer la saignée, dont nous donnons l'enseignement à la fin de ce volume; ici encore on ne peut révoquer en doute le succès, quand on voit nombre de femmes pratiquer cette opération, même avec dextérité, et en effet, sans qu'on ait jamais eu rien à leur reprocher à cet égard.

Veut-on avoir une idée de l'utilité et
ıême de la nécessité de cette institution
salutaire ? Qu'on lise l'article *saignée*,
euxième volume. Répétons ici en deux
ıots, en faveur de l'humanité, que la
ıignée, ce secours si majeur de la mé-
ecine pratique, est aujourd'hui fort sou-
ent, ou différée, ou omise, ou encore
ite à contre-tems, à cause du seul éloi-
nement de l'officier de santé : or, ici
us les obstacles sont levés. Qu'on ajoute
ncore qu'aujourd'hui il faut un voyage
oûteux, tandis qu'ici elle sera faite pres-
ıe pour rien : tous ceux qui savent com-
ien l'intérêt pécuniaire a d'influence sur
conduite des gens de la campagne,
e manqueront pas de sentir la grande
nportance des institutions que nous ve-
ons de proposer.

Nous ajoutons même, avec une vive
tisfaction, que, moyennant ces institu-
ons, il sera possible, quand le gouver-
ement le voudra, de faire traiter *gra-
itement*, dans leurs maladies, un quart,
est-à-dire, tous les mal-aisés de la cam-
ıgne, par les plus habiles de l'art, et
, sans qu'il en coûte ni au gouverne-
ent, ni aux particuliers. Quelle rare mu-
ficence !

ARTICLE III.

De l'institution d'une garde-malade.

Pour remplir cet objet, le sous-préfet invitera chaque maire à convoquer une assemblée, à l'effet de désigner une femme intelligente pour faire les fonctions de garde-malade, et d'arrêter son traitement : une seule femme pourrait suffire pour plusieurs communes environnantes. Dans bien des endroits, on pourrait accorder une rétribution fixe, à-peu-près comme l'avaient autrefois nos sœurs de charité; de plus, on fixerait le prix du jour et de la nuit, et même on pourrait taxer par heure : rien n'est difficile pour qui a le zèle de l'humanité. Les fondations de nos pères sont de riches exemples; ce n'était pas des orateurs prêchant l'humanité; mais ils la cultivaient : sentons comme eux et nous les imiterons.

Des égoïstes insensibles regarderont cette nomination comme fort peu nécessaire, et c'est le plus grand nombre qui, dans la campagne, croiront pouvoir y suppléer facilement; à cet égard, comme à tout autre, la liberté restera tou-

jours à chacun : mais qu'on fasse attention qu'une personne, qui s'habitue à faire toutes les observations de détail, acquerra en fort peu de tems assez d'expérience pour bien remplir cet objet; ce qui la mettra à même de rendre un compte plus exact à celui qui sera chargé d'écrire les mémoires à consulter (et ce seul point de vue est déjà des plus important). On sent facilement que nul autre, qui sera dépourvu de cette expérience si désirable, ne pourra jamais être à beaucoup près aussi utile qu'une personne qui, en en fésant pour ainsi dire son métier, ne peut manquer de l'acquérir de plus en plus, au grand avantage des malades; ajoutons encore que celles qui savent écrire peuvent aussi s'apprendre facilement à composer elles-mêmes les mémoires à consulter; enfin, disons qu'outre les avantages ci-dessus il est généralement reconnu que les soins de détail d'une garde-malade sont toujours supérieurs à ceux de toute autre personne, sur-tout dans la campagne.

Pour démontrer de plus en plus à tous et à chacun leur utilité, nous allons présenter en peu de mots les devoirs principaux qui les concernent, eu égard seulement aux maladies, d'autant plus que

c'est rendre en même tems service au peuple, que de l'éclairer lui-même sur cette instruction.

Le premier objet, qui doit fixer médicinalement leur attention, ce sont les signes propres à la maladie présente, en interrogeant chaque cavité en particulier, c'est-à-dire, celle de la tête, celle de la poitrine et celle du ventre : notre *tableau des signes des maladies* les instruira suffisamment à cet égard, et sera leur guide; elles observeront la tenue de ces signes, leur dégré plus ou moins violent, ou leur diminution ; en un mot, tous leurs changemens.

Fièvre continue.

Ensuite elles s'appliqueront à reconnaître si la fièvre est *continue*, c'est-à-dire, si elle ne cesse pas, et si elle a une marche égale; car alors elles n'ont à considérer que la violence plus ou moins grande de la fièvre.

Fièvre rémittente.

Lorsque c'est une fièvre où il y a des *remises*, et qu'on nomme pour cela médicinalement, fièvre *rémittente*, elles en remarqueront le tems et la durée ; elles distingueront avec précision les *redoublemens ;* elles observeront également leur violence, leur durée, et quel en est le retour précis ; enfin, si les symptômes de la maladie cessent, ou ne font que diminuer avec la cessation du redoublement.

Fièvre d'accès

Si ce sont des *fièvres d'accès*, elles observeront combien dure le *froid* ou bien le *frisson*, et s'il est violent. . . . ; quels sont les symptômes, soit pendant le froid, soit pendant le chaud, tels que le mal de tête, la douleur des reins ou des membres, le vomissement, la soif, etc.; enfin, si l'accès se termine par la *sueur*; si cette sueur est considérable, et de quel genre elle est.

Intermittence

Après avoir déterminé la durée totale de l'accès, elles remarqueront, avec exactitude, lorsque l'accès est fini, si le malade est absolument sans fièvre et sans mal de tête; de plus, si les fonctions les plus apparentes, telles que principalement le sommeil, le goût et l'appétit, la digestion, les déjections du ventre, la respiration, etc., se font à-peu-près comme en santé ou non.

Retour périodique de la fièvre.

Enfin, dans toutes les fièvres d'accès, elles observeront avec précision quel est l'ordre de leur retour.

Signes généraux et particuliers.

Quant aux autres signes, soit généraux, soit particuliers, il est inutile d'en parler ici : nous renvoyons à notre *tableau* qui sera consulté au besoin, lors de chaque maladie particulière.

Le pouls.

Cependant nous ajouterons que les gardes-malades doivent s'apprendre à juger

des différens états les plus marquans du *pouls* ; savoir : 1.° la plus ou moins grande *fréquence* ; ce qui se décide avec certitude, en désignant avec une montre combien il y a de battemens dans une minute... ; 2.° sa *faiblesse* ou sa *force*, c'est-à-dire, lorsqu'il frappe le doigt, peu ou fortement ; 3.° ses *saccades*, c'est-à-dire, lorsqu'il saute....; 4.° son *intermittence*, c'est-à-dire, lorsqu'un battement, qui devrait donner, vient au contraire à manquer, et combien il y en a dans une minute.... ; 5.° enfin, ses *différences*, soit pendant les redoublemens, soit pendant la remise.

Voilà le sujet de leur étude et de leur application : leur unique but en cela, est de se mettre à même de rendre un compte exact et détaillé au médecin, ou encore à celui qui composera les mémoires à consulter.

Le deuxième objet médicinal qui les regarde, c'est, et le tems d'employer les remèdes, et l'observation de leurs effets médicinaux.

Le tems de donner les remèdes.

Quant au tems de donner les remèdes, il n'y a pas de doute que leur premier devoir est d'exécuter ponctuellement l'ordonnance du médecin, et cette règle comprend tous les cas. Cependant il faut dire aussi qu'il s'en rencontre quelque-

fois où il faut y déroger ; mais ces cas sont des plus rares, et ils doivent être extraordinaires, ou inattendus ; on met particulièrement de ce nombre l'apparition des règles ; un redoublement inattendu ; tout changement notable et considérable ; tout symptôme violent, et dont le médecin n'a aucune connaissance.

Effet des remèdes.

Quant à l'observation de l'effet des remèdes, nous renvoyons à notre *tableau*, qui enseigne ce qu'il y a à observer à ce sujet.

Qualités des gardes-malades.

Voilà en général et en peu de mots tout ce que les gardes-malades doivent faire médicinalement ; l'on voit par-là combien celles qui sont instruites sont utiles ; et certes, en s'acquittant bien de ces fonctions essentielles qui demandent de l'attention, et encore un bon jugement, elles auront sans contredit assez de raison de s'applaudir de leurs services, et leur réputation sera d'autant plus assurée, qu'elles mériteront les éloges et l'estime du médecin ; telle est leur ligne de démarcation.

Défauts essentiels des gardes-malades.

Mais si l'amour-propre ou leur gaucherie babillarde les entraîne au-delà ; si la prétention de juger, de blâmer, de contredire l'ordonnance s'empare de leur es-

prit ; enfin, si la manie de raisonnailler sur les maladies, et encore de prédire les événemens à tout hasard, les gagne une fois, alors tout est perdu ; elles gâtent entièrement leurs services ; car, de quelque manière que ce soit, tort ou raison, elles finissent nécessairement par tourmenter le malade, en égarant ou en fésant chanceler sa confiance dans le médecin ; confiance qui, autant qu'il est possible, doit être entière, et même exclusive ; enfin, souvent, avec un zèle malentendu, elles assassinent.

Avis.

Ce dernier article est de la plus grande importance ; car il est bon que tous les malades soient imbus des vérités qu'il présente, afin de se garer avec précaution de la sotte présomption et de la témérité, soit de ces commères bavardes, toujours donnant des avis sur tout (car l'ignorant ne doute de rien), soit de ces gardes-malades qui, sans rien savoir, veulent faire les savantes ; enfin, de ces singes-médecins qui, n'ayant appris en rien la médecine, et sans aucun guide, ne peuvent jamais que donner des avis inconsidérés, et égarer les malades, à leur grand préjudice. En effet, tout ce monde ne peut faire ici que le métier d'un aveugle qui voudrait juger des couleurs : ne

rien savoir, n'avoir rien appris, et vouloir ordonner ou contre-carrer, c'est avancer, sans façon, que sans lumières on y voit clair, et que le médecin éclairé n'y voit goute. Ce que c'est que l'amour-propre, et combien il est aveugle !

CONCLUSION.

Par tout ce qui vient d'être présenté dans ce supplément, il est démontré,

1.° Que les malades de la campagne seront traités beaucoup mieux qu'ils ne l'ont été, puisqu'ils le seront dorénavant par les officiers de santé les plus instruits... ; puisqu'ils le seront sans différer, et dès le commencement de toute maladie jusqu'à la fin....; puisque les secours médicinaux ne seront jamais administrés que d'après des renseignemens suffisans, et certes bien plus exacts et plus précis qu'autrefois....; puisqu'enfin loin d'être traités au hasard comme aujourd'hui, ils le seront au contraire toujours d'après les vrais principes de l'art médicinal.

Voilà pour la vie et la santé, c. a. d. *pour l'humanité*.

2.° Que beaucoup de maladies, que la négligence ou l'ignorance aggravent au-

jourd'hui, seront prévenues ou avortées.... ; que la guérison sera souvent abrégée.... ; que la convalescence sera plus prompte et plus parfaite ; de-là, moins de tems perdu et plus de travail.

Voilà pour le tempérament, pour la bourse, et même *pour le bien public.*

3.° Qu'en procurant aux malades des avantages aussi précieux, il en coûtera cependant beaucoup moins qu'autrefois, soit en épargnant nombre de voyages du chirurgien, qui les ruinent sans leur être aucunement utiles, soit du côté des médicamens, dont le prix arbitraire est pour le charlatan une sorte de vexation journalière, incalculable, et encore d'un effet désastreux, parce qu'elle détourne nombre de malades de recourir de bonne heure aux secours de l'art.

Voilà encore pour la bourse des malheureux campagnards.

Ainsi, en deux mots, les deux grands problêmes, jusqu'ici insolubles, relatifs aux malades de la campagne, sont définitivement résolus. D'abord, ces malades seront infiniment mieux traités ; de plus, il est démontré arithmétiquement qu'il n'est pas de village qui ne gagne annuellement 100 fr. et plus, selon la population. Je dis arithmétiquement, en effet ;

par le nombre des extraits mortuaires on peut juger du nombre des maladies, et conséquemment aussi du nombre approximatif de la dépense résultant des voyages des chirurgiens, sans compter leur droguerie inutile : or, notre méthode, par l'emploi du *tableau des maladies*, en épargnant cette dépense, et en y en substituant une qui sera beaucoup moindre, et qu'on peut également évaluer, fait donc à chaque village un présent pécuniaire réel et calculable.

Résumons et terminons. Nous avons tenu tout ce que nous avons promis, et c'est beaucoup : aux yeux de tout homme judicieux ou non prévenu, ce n'est point ici un beau rêve; c'est une découverte, et elle est grande par ses effets. Plus de charlatans courus...., plus d'ignorans en vogue...., plus de victimes ni de la négligence, ni de la cupidité....; l'homme sciencé sera *tout*, et il coûtera *peu*. Quelle métamorphose ! En deux mots, d'un côté tout le mal sera évité, et de l'autre, tout le bien sera fait. Qu'on pense encore que ce bien n'est fait dans aucun gouvernement quelconque, et que quatre législatures despotiques ont jugé la chose impossible, ou du moins trop difficile : réussir d'après cela, quelle gloire et quel

bienfait! Mais, dira-t-on, tous vos moyens sont nouveaux, et par cela même, l'on peut douter du succès : alors que risque-t-on d'essayer ? Un essai de ce genre, même sans succès, serait encore digne d'éloge. Je ne vois ici rien de blamable que l'apathie : un naufrage survient; cent personnes sont près de se noyer; mais un bateau peut les sauver; que dirait-on d'un marin qui, pouvant employer ce bateau, resterait immobile et de sang froid, en voyant ses compagnons lutant avec la mort, et les laisserait périr sans secours? c'est ici précisément la même chose : le mal est connu, avéré, et il est grand; il blesse, il outrage l'humanité journellement; les naufrages sont de tous les jours, et les victimes de tous les momens; le devoir impérieux, indispensable, est donc de chercher à y remédier d'une manière ou de l'autre.

Répétons à ce sujet ce que le ministre *Chaptal* dit, dans son discours sur l'instruction publique; savoir : que les charlatans et les ignorans *sont des hommes dangereux qui portent impunément la mort dans tous les rangs de la société, et appellent sur un tel désordre l'attention du gouvernement et la sévérité de la loi.* Que devient-là, je le demande, l'égoïste,

l'apathique,

l'apathique, ou encore l'optimiste qui trouve ici tout bien? Essayer de paralyser cette engeance si destructive, c'est donc répondre au vœu du ministre; y réussir, ce serait le combler : d'ailleurs, pour parvenir au plus grand bien, on doit tout tenter aujourd'hui; nous sommes sous un gouvernement à prodiges, et le Français ne doit plus désespérer de la perfection dans aucune partie; c'est à notre gouvernement à donner aux autres nations l'exemple des institutions philantropiques d'un genre tout nouveau. Qu'il n'y ait plus dorénavant de malheureux sans secours, et sur-tout que ceux qui souffrent soient soulagés; l'institution que nous présentons ici, atteint, par ses moyens, ce but si républicain; c'est une nouvelle boussole qui est découverte : on pourrait appeler celle-ci la *boussole de l'humanité souffrante*, ou encore la *boussole médicinale rurale*; que le gouvernement soit le pilote qui la mette en œuvre, et la dirige pour en tirer tout l'utile, alors les écueils seront évités, et l'humanité sera sauvée de tous les périls; enfin, le succès, dans un genre aussi précieux, est une sorte de gloire nouvelle à acquérir : n'en doutons pas, le gouvernement en fera son apanage.

ENSEIGNEMENT RURAL,

Relatif à l'opération de la saignée.

Nous ajoutons à notre ouvrage ce petit traité sur l'opération de la saignée, d'abord parce qu'il est utile au but que nous nous proposons; il répond encore aux objections de ceux pour qui tout ce qui est nouveau semble impossible à exécuter. Les hommes à projets répondent ordinairement par des raisons bonnes ou mauvaises; pour nous, nous répondons par des ouvrages scientifiques, par des traités neufs, et qui lèvent toutes les difficultés; enfin, par des faits; *QU'ON LISE ET QU'ON JUGE.* En effet, nous voulons donner des médecins aux pauvres de la campagne, comme aux riches des villes; notre *tableau des signes des maladies* applanit les difficultés, et rend tout praticable. Nous ne voulons que des chirurgiens instruits; mais comme ils ne le sont pas suffisamment, nous leur donnons une *boussole médicinale pratique* pour prévenir leur égarement. Nous voulons que les cas les plus aisés soient saisis par tous, afin de se traiter alors eux-mêmes

sans risque : *notre ouvrage met leur traitement à la portée de tout le monde.* Nous voulons paralyser, d'un seul coup, les ignorans et les charlatans; nous voulons encore détruire les abus et les préjugés funestes; nous les dévoilons, et nous donnons les moyens d'y parer *par un ouvrage populaire.* Nous désirons des gardes-malades pour la campagne; nous fésons un *traité pour leur instruction;* enfin, nous demandons l'institution des saigneurs dans chaque mairie des campagnes; nous présentons un *traité sur l'opération de la saignée.*

Or, si tous ces divers traités sont bons, s'ils remplissent leur but, dès que nous sommes sous un règne qui ne se dirige que par les vertus et les talens, et qui les honore, par quelle fatalité un ouvrage aussi complet, et plein d'humanité, ne serait-il pas accueilli ?

DE L'OPÉRATION DE LA SAIGNÉE.

La saignée, ce grand secours et si banal de la médecine pratique, s'opère de deux manières : 1.° avec la *lancette* ou la *flamme*; 2.° d'une manière locale, par les *scarifications*, par les *ventouses*, et par les *sang-sues*. Nous allons traiter de ces deux manières en deux articles séparés.

ARTICLE PREMIER.

On saigne avec une *lancette* en France; mais dans toute l'Allemagne, on saigne avec la *flamme*. Cette opération se pratique, pour le bras, au pli du coude, ou sur la main; pour le pied, sur les deux chevilles, ou encore sur le dessus et au gros orteil; pour la gorge, aux deux côtés du col; et pour la langue, aux deux veines de dessous, qu'on fait paraître lorsqu'on replie la langue en haut sur le palais, et qu'on la comprime légèrement avec les dents.

Toutes ces saignées, hors celle de la langue, comme nous venons de le dire, exigent la manœuvre suivante :

D'abord on fait la ligature avec une bande de drap de laine, de la longueur d'une aune et demie, et large de deux doigts; on la fait à deux ou trois doigts au-dessus de l'endroit où l'on saigne; on fait deux tours assez serrés, et l'on termine la ligature en fésant deux nœuds à la partie externe, et en-dehors du bras.

On ouvre alors la lancette, qu'on tient à la bouche; ensuite on reprend le bras du malade, et on l'étend en l'appuyant sur le côté

de sa poitrine ; alors on tâte la veine qu'on veut piquer, pour s'assurer de la situation de l'*artère* ou du *tendon* ; si l'on a à choisir, on préfère la veine du milieu, ou celle d'en bas, et l'on évite celles qui roulent sous le doigt ; lorsqu'on est décidé, d'une main on embrasse tout le bras, et l'on applique le pouce de cette même main sur le vaisseau, à un doigt au-dessous de l'endroit qu'on veut piquer, afin de contenir et la veine et la peau ; alors, de l'autre main on prend la lancette qu'on a à sa bouche ; on en appuie les trois derniers doigts sur le bras, pour se rendre plus ferme, et l'on pique la veine précisément dans son milieu ; ensuite l'on aggrandit suffisamment l'ouverture, en portant la lancette un peu en avant ; la grandeur de l'ouverture doit être en général d'une ligne et demie ; la piquure ne doit se faire ni en long, ni en travers du vaisseau, mais un peu obliquement ; enfin, on laisse toujours le pouce comprimer la veine, jusqu'à ce que le vase soit placé pour recevoir le sang.

L'évacuation du sang étant suffisante, on ôte la ligature ; on applique le pouce et le premier doigt, l'un au-dessus, et l'autre au-dessous de la saignée ; l'on ap-

puie un peu fort, afin d'empêcher le sang de couler; alors on essuie le bras et la plaie; l'on applique ensuite sur l'ouverture du taffetas d'Angleterre, ou une emplâtre agglutinative, ce qui suffit; si l'on craint qu'il ne tienne pas assez, on met dessus une compresse légère, et l'on applique une bande de linge pardessus.

Lorsqu'on a l'intention de faire une seconde saignée, au bout de quatre, cinq ou six heures, alors, au lieu de mettre du taffetas d'Angleterre, on met sur la compresse un peu de beurre, ou du suif de chandelle, pour que la plaie reste ouverte et disposée à la seconde saignée : par-là, on évite une seconde ouverture; ce qui est plus agréable pour le malade.

Si le malade se trouve trop faible, on lui fait respirer du vinaigre; on lui jette quelques gouttes d'eau froide au visage; enfin, on lui donne à boire quelques cuillerées d'eau et de vin, ou d'eau vinaigrée froide : on recommande aussi au malade beaucoup de tranquillité; de tenir son bras constamment plié pendant tout le jour, et sur-tout de ne faire aucun travail, particulièrement du bras saigné.

J'observe que l'emploi du taffetas d'Angleterre est d'une grande utilité, sur-tout

pour la campagne ; comme ses habitans veulent travailler dès le lendemain, le taffetas d'Angleterre empêchera la plaie de se rouvrir ; car, en ôtant la bande, si l'on s'en sert, il est bon de laisser le taffetas d'Angleterre pendant plusieurs jours, c'est-à-dire, jusqu'à ce que l'on soit certain que la plaie est entièrement cicatrisée : ce précepte, si utile pour prévenir toute suppuration, sur-tout à l'égard de ceux dont les écorchures se guérissent difficilement, sera d'autant plus suivi, que le taffetas d'Angleterre ne gêne en rien pour le travail.

Remarques intéressantes.

1.° L'on doit toujours se servir d'une bonne lancette, et non émoussée ; celles qui le sont, outre quelles font beaucoup de mal, déterminent souvent quelque suppuration ; ce qu'il faut toujours éviter avec soin.

2.° La lancette à grain d'avoine est toujours, et dans tous les cas, préférable ; c'est celle dont le bout de la pointe est peu large et affilé.

3.° Il faut, autant qu'il est possible, saigner le malade dans le lit, sur-tout s'il est faible, et même dans ce cas, il

est recommandé de laisser le malade couché tout de son long, pour éviter qu'il ne se trouve mal, et par cela même, pour pouvoir tirer autant de sang qu'il est nécessaire.

4.° Lorsque le sang sort mal, ou même s'arrête, après avoir sorti à plein jet, c'est souvent parce que la peau bouche l'ouverture; alors on étend le bras du malade, comme il était lorsqu'il a été piqué, et l'on ramène la peau vis-à-vis du trou.

5.° Souvent le sang s'arrête, ou parce que le bras est trop serré par la ligature, ou parce qu'il l'est trop peu : le premier cas se connaît lorsque le pouls s'efface; il se connaît encore par l'engourdissement de l'avant-bras et des doigts; alors on desserre la ligature, et le jet du sang revient : si le jet du sang ne fait que diminuer peu-à-peu, c'est parce que la ligature est trop peu serrée; alors on la serre plus fort.

6.° Lorsque le sang ne vient pas, parce que l'ouverture est trop petite, il faut de tems en tems glisser un peu fortement la main sur le bras de bas en haut, depuis le poignet jusqu'auprès de la saignée, et l'on recommande au malade de ne pas cesser un instant de tourner l'étui dans sa main.

6.° On reconnaît où est l'artère, en tâtant la veine que l'on doit saigner, comme nous l'avons dit; car on y sent un battement comme au pouls : ordinairement l'artère est située sous la veine qui est au bas du bras; si l'on est obligé de saigner dans cet endroit, l'on évite à coup sûr de la piquer, en ayant soin de ne pas percer la veine de part en part; cela est d'autant plus aisé, que cette veine est ordinairement la plus grosse, et sur-tout lorsqu'elle est apparente, il n'y a aucun risque à courir.

7.° On distingue facilement le tendon au tact, en ce qu'il est dur et tendu comme une corde; il est situé dans le milieu du bras : ainsi, avec la plus légère attention, on ne peut tomber dans le malheur de piquer le tendon.

8.° Un moyen sûr d'éviter toute méprise, c'est, de la part de celui qui n'est pas sûr, de ne jamais saigner lorsque le vaisseau ne peut se découvrir à la vue.

Il est encore recommandé aux saigneurs de la campagne, de ne pas s'exposer à saigner à la gorge.

Moyennant ces sages précautions qui sont simples, et de l'exécution la plus facile, l'on voit qu'il n'y a nul danger à craindre, en instituant des saigneurs

pour chaque, ou pour deux mairies, suivant leur localité.

ACCIDENS

Relatifs à l'opération de la saignée.

Ces accidens sont, 1.° le *thrombus*; 2.° l'*échimose*; 3.° la *piquure du nerf*; 4.° la *piquure du tendon*; 5.° la *piquure de l'artère*. Nous allons traiter de ces divers accidens dans autant d'articles séparés.

1.° DU THROMBUS.

Le premier, le plus commun, et le moins grave des accidens, c'est une tumeur ronde et petite qui survient à l'ouverture; les artistes nomment cette tumeur *thrombus*; c'est du sang qui s'épanche et s'amasse sous la peau, lorsque l'ouverture du vaisseau est un peu plus large que celle de la peau.

Traitement.

On ôte sur-le-champ la ligature; car en arrêtant le sang, elle contribue à aug-

menter la tumeur; ensuite on donne au bras la position qu'il avait lors de la piquure; souvent cela suffit pour le libre écoulement du sang, et par-là, dissiper la tumeur.

Si la tumeur est telle, qu'elle empêche le sang de sortir, et cependant qu'il n'y ait pas assez de sang de tiré, alors il est inutile d'insister; on ne doit pas même chercher à aggrandir l'ouverture par un autre coup de lancette, car le sang n'en viendrait pas mieux; il faut donc piquer ailleurs.

Ces tumeurs ne gênent en rien le bras du malade, et ne font aucune douleur; elles se guérissent ordinairement d'elles-mêmes en peu de jours, et sans qu'il en résulte aucun inconvénient quelconque; pour hâter la guérison, on trempe la compresse dans le vinaigre, et l'on a soin de serrer fort peu la bande.

2.° DE L'ÉCHIMOSE.

Le deuxième accident, qui au fond est le même que le premier dont nous venons de parler, se nomme, par les artistes, *échimose;* c'est aussi également une extravasation du sang qui, au lieu de

former une tumeur ronde, comme cela arrive dans le thrombus, s'étend au contraire sous la peau çà et là, au tour de la saignée : cet accident n'est pas plus grave que le premier; il s'étend davantage et plus loin; mais aussi il n'y a ni gonflement, ni grosseur.

Traitement.

Le traitement est entièrement le même que pour le thrombus; ainsi, nous y renvoyons, comme de raison.

Nous observerons que, comme il ne se forme pas de grosseur ici, ordinairement l'évacuation du sang se fait aussi librement que dans toute autre saignée, et sans aucune espèce d'inconvénient.

3.° DE LA PIQUURE DU NERF.

Lorsque le vaisseau est petit, et qu'on enfonce la lancette trop avant, alors on perce la veine de part en part, et quelquefois, mais des plus rarement, on blesse un petit nerf qui accompagne la veine.

On peut le soupçonner aussi-tôt, lorsque le malade a ressenti, au bout de la

lancette, une douleur extraordinaire, qui augmente même après la saignée; les bords de la plaie, au lieu de guérir, se durcissent : vingt-quatre heures après, souvent il survient de l'inflammation dans toutes les parties environnantes, et quelquefois avec fièvre; alors il s'établit un suintement d'humeurs de mauvais caractère : si par hasard il ne survient aucune inflammation, le malade en est quitte pour ressentir de l'engourdissement dans tout l'avant-bras, et une faiblesse dans tout le membre, qui dure fort long-tems, et quelquefois des années.

Traitement.

On fait la saignée plus forte qu'à l'ordinaire, et l'on emploie le régime *antiphlogistique* ou rafraîchissant, pendant trois ou quatre jours; la diète doit être sévère : l'on joint à ce régime des lavemens simples et quelques laxatifs; ce traitement suffit le plus souvent pour prévenir l'inflammation et terminer tous les accidens.

Quant au traitement externe, on tient le membre dans un repos absolu, et dans le plus grand relâchement, jusqu'à ce qu'on n'ait plus à craindre qu'il survienne

de l'inflammation; s'il en survient, le mieux et le plus sûr est d'avoir recours aux habiles de l'art.

4°. DE LA PIQUURE DU TENDON.

La douleur de la piquure est ici bien plus violente que celle du nerf; aussi les accidens en sont beaucoup plus graves. L'opérateur doit craindre d'avoir piqué le tendon, lorsque, conjointement avec la vive douleur dont se plaint amèrement le malade, il a en outre senti une forte résistance au bout de la lancette.

Symptômes.

Les lèvres de la plaie se gonflent....; le bras devient tendu et extrêmement douloureux dès le même jour....; l'inflammation survient....; la fièvre et l'insomnie, suite des grandes douleurs, font le tourment continuel du malade....; enfin, quelquefois des convulsions surviennent, et l'on périt.

Traitement.

D'abord, lors de l'accident actuel, on fait une saignée copieuse; lorsque la

fièvre survient, on fait une seconde saignée ; l'on applique les sang-sues sur les environs de la plaie enflammée, et l'on emploie le régime, ainsi que tout le traitement rafraîchissant.

Quant au traitement externe, au lieu d'employer les cataplasmes émolliens, comme on l'a fait pendant long-tems ; et comme le feraient encore presque tous nos chirurgiens, l'on enveloppe au contraire le membre de linges doux imbibés d'eau de saturne, et qu'on réimbibe souvent dans la journée, et l'on recouvre la plaie de cérat de saturne : ces remèdes s'opposent à l'inflammation, et diminuent beaucoup les douleurs.

Si ce traitement ne suffit pas, alors il faut en venir à l'opération, qui consiste à diviser les parties et à les débrider, quelquefois à couper entièrement, et en travers, le tendon coupé ; mais souvent, en débridant les parties, on enlève la douleur et tous les accidens, comme par enchantement ; il n'est pas besoin de dire qu'une pareille opération ne peut et ne doit être jamais faite que par un chirurgien habile et exercé.

5° DE LA PIQUURE DE L'ARTÈRE.

La piquure de l'artère, *lorsqu'elle est ouverte*, se reconnaît en ce que le sang sort par bonds.... ; il jaillit avec force et beaucoup plus loin qu'à l'ordinaire....; le sang est d'un rouge vermeil....; de plus, le chirurgien a aussi senti, comme dans la piquure du tendon, une assez forte résistance au bout de la lancette; enfin, on reconnaît ce fâcheux accident, en ce qu'en comprimant suffisamment la veine avec le pouce, au-dessous de la piquure, cependant le sang ne s'arrête en rien.

Quelquefois l'artère *n'est pas ouverte*, mais elle est seulement *piquée*; alors nul accident ne se montre sur-le-champ; mais à la longue, ses membranes se dilatent, et il se forme une tumeur, qu'on reconnaît en ce qu'elle bat comme le pouls, les artistes l'appellent *anévrisme vrai* : lorsque les membranes de l'artère viennent à se rompre, et qu'il se fait un épanchement de sang considérable dans tout le bras, c'est ce qu'on appelle *anévrisme faux*.

Traitement.

Ici, dans l'un et l'autre cas, l'on doit avoir recours aux maîtres de l'art.

En attendant, et lorsque le sang sort avec impétuosité et ne peut s'arrêter, voici ce que l'on doit faire dans le moment : d'abord toute compression forte est défendue ; car en comprimant fort, le sang s'épanche sous la peau tout le long du bras, et ne manque pas de former un *anévrisme faux*, comme nous venons de le dire ; c'est ce que font et feraient encore tous nos chirurgiens mal-à-propos : l'agaric même, qu'on a tant vanté, est nul ici, ainsi que tout autre astringent ; il n'est qu'un seul cas où il peut être utile, c'est lorsque l'ouverture de l'artère se dégorge immédiatement dans la veine, et la fait gonfler : ce cas n'est pas très-urgent. Ainsi, le seul traitement à faire dans le moment, c'est une saignée copieuse juqu'à défaillance ; ensuite on applique sur l'ouverture du taffetas d'Angleterre, et par-dessus, une compresse agglutinative : on peut mettre aussi une bande ordinaire, qu'on ne serre pas plus que de coutume ; l'on recom-

mande en outre, pendant trois jours, un repos absolu, une grande diète et tout le régime rafraîchissant; s'il y a grande douleur, on emploie l'opium : voilà le traitement le meilleur, celui qui est consacré par l'expérience, et il est des plus facile, même pour la campagne.

Mais, dira-t-on, si le malade perd tout son sang? Alors, sans s'effrayer, et en attendant des secours supérieurs, l'on se contentera d'employer le tourniquet, qui peut se faire sur-le-champ avec de la filasse, et un petit bâton qu'on tourne autour, comme on le pratique pour tendre une corde sur une voiture : on applique ce tourniquet à quatre doigts au-dessus de l'ouverture, et on tourne, pour le serrer, jusqu'à ce que le sang s'arrête; alors on applique le taffetas d'Angleterre et l'emplâtre agglutinative, ainsi qu'il a été dit ci-dessus : il n'y a rien de difficile dans tout cela, et ce traitement est à la portée de tout le monde.

Remarque essentielle.

Ces deux derniers accidens sont sans doute des plus redoutables; mais disons aussi qu'ils sont des plus rares : disons

plus ; ce n'est point aux mal-adroits que ces accidens arrivent ; c'est au contraire aux plus habiles et aux plus renommés : pourquoi ? parce qu'ils mettent leur gloire à faire les saignées les plus difficiles, et sur-tout à avoir du sang ; c'est de leur hardiesse ou de leur témérité, plutôt que de la mal-adresse, qu'on doit les accuser : les saignées aisées composent les trois quarts et demi, et tout le monde peut faire celles-là sans risque ; témoins, toutes les femmes qui saignent.

ARTICLE II.

Des saignées locales.

Il y a trois moyens de faire les saignées locales ; savoir : 1.° les *scarifications* ; 2.° les *ventouses* ; 3.° les *sang-sues.* Il n'est personne qui, avec un peu d'usage, ne puisse faire facilement ces sortes d'opérations, comme on va le voir.

1.° DES SCARIFICATIONS.

Les scarifications se font avec le bout de la lancette ; on les fait plus ou moins

profondes, et en plus ou moins grande quantité, selon l'ordonnance du médecin ; ce n'est ordinairement que la peau qu'on coupe, comme cela arrive lorsqu'on nous coupe en nous rasant : ainsi, on doit compter la douleur pour presque rien.

On détermine le sang à couler plus abondamment, 1.° par l'action de la partie ; 2.° en fomentant les endroits scarifiés avec de l'eau chaude ; 3.° en appliquant sur la partie scarifiée une ventouse, ainsi que nous allons le dire tout-à-l'heure, et ce dernier moyen est le plus sûr et le plus convenable pour en tirer le plus de sang possible.

Lorsqu'on a obtenu assez de sang, on couvre la partie avec un linge doux, qu'on trempe dans du lait ou de la crême ; ce moyen prévient toute inflammation.

2°. DES VENTOUSES.

Avant d'appliquer la ventouse, il faut en échauffer le verre ; on y parvient, 1.° en plaçant une petite bougie dans le milieu du verre, qu'on tient renversé pendant quelques secondes seulement,

sans qu'elle en touche les bords, ce qui le ferait éclater ; on l'échauffe encore plus facilement et plus sûrement avec un papier mol et spongieux, plus ou moins gros, selon la grosseur du verre; on le trempe dans de l'esprit de vin, on l'allume, on le jette dans le verre, et on l'y laisse s'éteindre; alors on applique la ventouse sur la partie : voilà toute l'opération.

Lorqu'on applique les ventouses, sans scarifier les parties, alors on les appelle *ventouses sèches ;* si on scarifie les parties, que ce soit avant ou après, on leur donne le nom de *ventouses scarifiées.*

3.° DES SANG-SUES.

1.° Toutes les sang-sues ne sont pas propres à tirer du sang; il est donc nécessaire de savoir distinguer celles qui conviennent et celles qui ne conviennent pas; on connaît les bonnes, en ce qu'elles sont un peu jaunâtres sous le ventre, avec deux raies longitudinales, également jaunâtres, qui s'étendent sur les deux côtés du ventre : celles qui sont toutes noires ne valent rien; on trouve facile-

ment les premières dans les ruisseaux d'eau claire, et dans certaines eaux, plutôt que dans d'autres.

2.° Pour réussir plus aisément dans leur application, on les laisse courir à sec, un quart-d'heure avant de les appliquer, ou pour aller plus vîte, on les met dans une assiette où il y a du sôn, ce qui les excite davantage; ensuite on les met dans un verre à liqueur, qu'on applique sur la partie; pour les faire mordre encore plutôt, on met sur la partie un peu de crême, ou encore du sang.

Lorsqu'on veut tirer beaucoup de sang, on leur coupe le bout de la queue; alors elles répandent autant de sang qu'elles en sucent, et l'on en tire ce qu'on veut.

Lorsque les sang-sues sont suffisamment gorgées, elles se détachent ordinairement d'elles-mêmes; si par hasard cela n'arrive pas, alors on leur met un peu de sel sur la tête, et elles se détachent sur-le-champ.

Après qu'elles sont tombées, on entretient l'écoulement du sang, en lavant de tems en tems la partie avec de l'eau chaude, ou mieux encore, en y appliquant une ventouse.

Nota. Les sang-sues, dont on a coupé

la queue, ne peuvent plus servir; les autres ne mordent plus que deux ou trois mois après; ce qu'il est bon de savoir.

Après leur succion, elles se dégorgent dans l'eau; mais il faut la renouveler tous les jours; sans cette précaution, l'eau, qui est sanglante, s'infecterait, et les sangsues périraient.

Tels sont les divers moyens de tirer du sang, ainsi que tous les détails nécessaires à connaître à cet égard, et disons qu'il n'est guères de mairie où il ne se rencontre quelqu'un capable de les apprendre et de les mettre à exécution, lorsqu'il sera montré par un maître : quelque chose de plus; nous pouvons l'assurer, ils en sauront et en feront plus que la plupart de nos chirurgiens de campagne, qui ne savent qu'ouvrir la veine d'une manière telle qu'elle.

CONCLUSION.

Concluons, et terminons par dire, puisque l'utile est tout pour nous, que chaque saigneur de campagne doit avoir, 1.° de bonnes lancettes et du taffetas d'Angleterre; 2.° plusieurs ventouses à

épreuve; 3.° des sang-sues; 4.° du spa-radrap simple pour les plaies; 5.° une seringue toujours prête, avec des canons de toute espèce, et sur-tout un ou deux canons de gomme élastique, soit pour les personnes difficiles, et encore particulièrement pour les enfans.

Avec ces seuls secours, le saigneur de la campagne remplacera avec avantage tous nos chirurgiens ordinaires; mais ce qu'il y a de mieux, il sera sans danger, parce qu'il lui sera défendu d'exercer la médecine, et sur-tout que l'effet s'en suivra; en voici la preuve: Ce saigneur sera évidemment connu pour n'avoir rien appris du tout; *premier moyen* qui empêchera le peuple d'y avoir confiance. Il ne peut s'écarter au besoin, ni en conséquence charlataner des inconnus; *deuxième moyen.* Il ne pourra réclamer aucune rétribution quelconque; *troisième moyen.* Il ne pourra avoir aucune sorte de drogues chez lui; *quatrième moyen.* Il pourrait perdre sa place; *cinquième moyen.* Enfin, des amendes, ou une punition corporelle, suivant la gravité du délit; *sixième moyen.* Tous ces moyens sont d'une exécution facile; ils sont sûrs; ils répondent encore suffisam-

ment à ces gens à objections, qui pourront penser que, de faire tant de saigneurs, c'est multiplier les charlatans; car au contraire, c'est par leurs services que se détruira de fond en comble cette funeste engeance, et rien de plus certain que cette salutaire institution, ainsi que celle relative aux médecins, et tout ce que nous proposons en détail, donnent d'un côté tout l'utile, et de l'autre éloignent tout danger.

Finissons notre Ouvrage par cette sentence : *Que le Gouvernement parle, et le bonheur du malheureux Peuple de la campagne qui souffre est assuré.*

F I N.

